

Professeur, Laboratoire de Mathématiques,
Université du Littoral Cote d'Opale, France
www-lmpa.univ-littoral.fr/jbilou
jbilou@univ-littoral.fr ou jbilou.khalide@gmail.com

A mes enfants

A tous mes amis d'enfance et de jeunesse d'Imouzzer

Table des matières

Préface	9
Introduction	13
1 Histoire–Géographie	15
1.1 Situation Géographie	15
1.2 Agriculture–Artisanat	22
1.2.1 L’Agriculture	22
1.2.2 L’Artisanat	24
1.3 Urbanisation de 1920 à 1960	27
1.4 Les Premières Habitations	30
1.5 Les Premiers Édifices Imposants	37
1.6 Richesse de l’Environnement Naturel	53
1.7 Dayet Aoua et les autres Lacs	60
1.8 Les Quartiers d’Imouzzet	65
1.9 La Population	66
1.10 L’Animation autour de la Kasbah	69
1.11 Le Marché Central	77
1.12 Le Grand Stade et l’Equipe de Foot	79
1.13 Lieux Remplis d’Histoire	86
1.13.1 L’Ecole Primaire	86
1.13.2 Le Dispensaire	89
1.13.3 Une Prison assez Spéciale.	91
1.13.4 Jnane Essabil.	92
1.13.5 Le Café-théâtre de la Piscine.	94
1.13.6 Le Gazon : Terrain de la Fantazia	96
1.13.7 Le Souk Hebdomadaire	97
1.13.8 Le Tour de Roger	98

1.14	Personnalités Marquantes	99
1.15	A la Mémoire de mon Père	108
2	L'Enfance à Imouzzer	117
2.1	Une Petite Enfance très Heureuse	117
2.2	L'Ecole Primaire	121
2.3	Jeux dans les Quartiers	133
2.4	Le Cinéma et la Culture	136
2.5	Enfance à la Piscine	139
2.6	Des Soirées Animées	141
2.7	Le Festival d'Eté	143
2.8	Le Passage du Tour de Cyclisme	148
2.9	La Course Cycliste à Daït Aoua	150
2.10	Autres Activités Sportives	152
2.11	Le Retour au Calme	154
2.12	La Joie de l'Automne	156
2.13	L'Arrivée de l'Hiver	158
2.13.1	Autour du Poêle à Bois	162
2.13.2	La Vie à l'Ecole en Hiver	166
2.13.3	Le Mois de Ramadan en Hiver	170
2.13.4	La Achoura dans les Quartiers	173
2.13.5	Les Vacances de fin d'Année	175
2.14	L'Arrivée du Printemps	176
2.15	Le Travail en Eté	180
3	Les Années Collège et Lycée	185
3.1	Le Collège	185
3.1.1	Les Premiers Pas	185
3.1.2	Les Professeurs	188
3.1.3	Les Relations Filles-Garçons	200
3.1.4	L'Été et l'Adolescence à Imouzzer	204
3.1.5	Le Job d'Eté	213
3.1.6	D'Autres Aventures	216
3.1.7	Le 3 Mars : la Fête du Trône	220
3.2	Les Années Lycée	224
3.2.1	L'Internat à Sidi Lahcen Lyoussi	224
3.2.2	La Marche Verte	232
3.2.3	Le Camping à Tanger	234

3.2.4	Le Lycée à Fes	238
3.2.5	L'Escapade du Nord	241
3.2.6	L'Adolescence à la Piscine	251
3.3	Dayet Aoua et le Temps de la Liberté	257
3.4	Hommage à notre Ami Mohamed Brines	280
4	Entre Regrets et Espoir	283

Préface

Il existe des villes que l'on traverse, et d'autres que l'on porte en soi toute une vie. Imouzzer du Kandar appartient à cette seconde catégorie. Nichée au cœur du Moyen Atlas, entre montagnes, forêts et sources limpides, cette ville possède une âme particulière, façonnée par la nature, l'histoire et les hommes qui l'ont habitée au fil des générations.

Ce livre est né d'un désir profond : celui de préserver la mémoire d'Imouzzer du Kandar et de transmettre aux générations futures l'histoire d'une cité qui fut longtemps un lieu de rencontre, de repos et de coexistence culturelle. Derrière chaque rue, chaque hôtel, chaque source ou chaque bâtiment ancien se cachent des fragments d'un passé riche, parfois oublié, mais toujours vivant dans la mémoire collective.

Cet ouvrage n'est pas uniquement un travail historique ou patrimonial, il est également un récit personnel, intime et profondément humain. À travers ces pages, je souhaite raconter mon enfance et ma jeunesse à Imouzzer du Kandar, les lieux qui ont marqué mes premières années, les souvenirs des rues animées, des hivers enneigés, des étés passés près des lacs et des promenades sous les cèdres. Je veux aussi évoquer les amitiés, les rencontres et les fréquentations qui ont accompagné cette période essentielle de ma vie et qui demeurent, aujourd'hui encore, gravées dans ma mémoire. C'est aussi un héritage à mes enfants, nés et grandis en France, pour qu'ils gardent, à travers Imouzzer, un lien profond avec leur premier pays le Maroc.

À travers mon propre parcours, ce livre cherchera également à faire revivre la vie quotidienne d'Imouzzer entre les années 1960–70. Cette période représente une époque particulière de l'histoire de la ville, marquée par les transformations sociales, culturelles et urbaines qui

suivirent l'indépendance du Maroc. Imouzzar conservait alors le charme hérité des décennies précédentes : ses hôtels encore animés, ses cafés fréquentés par les visiteurs venus de Fès, Casablanca ou Rabat, ses marchés vivants, ses quartiers paisibles et ses espaces naturels qui faisaient de la ville une station de montagne réputée.

Les souvenirs de cette époque sont nombreux : les soirées d'été dans les jardins et les terrasses, les vacances familiales, les écoles, les terrains de jeux, les fêtes populaires, les salles de cinéma improvisées, les commerces du centre-ville, les odeurs de cuisine qui s'échappaient des maisons, mais aussi les visages des habitants qui ont contribué à l'identité humaine d'Imouzzar. Derrière chaque photographie ancienne et chaque lieu évoqué se cachent des histoires simples mais précieuses, celles d'une génération qui a vu la ville évoluer tout en conservant une grande partie de son authenticité.

Avant l'urbanisation moderne et l'arrivée des colons français au début du XX^{ème} siècle, la région vivait principalement au rythme des tribus des Aït Seghrouchen, attachées à leurs traditions, à leurs terres et à leurs modes de vie ancestraux. Les premières habitations, souvent creusées dans la roche ou construites avec des matériaux rudimentaires, témoignaient d'une remarquable adaptation au climat montagnard et aux réalités rurales de l'époque.

Avec le protectorat français, Imouzzar du Kandar connut une transformation radicale qui allait profondément modifier son paysage urbain et son rôle régional. Dès les années 1920, la ville fut pensée comme une station climatique destinée à accueillir les familles européennes, les fonctionnaires et les voyageurs en quête de fraîcheur et de repos. Des routes furent aménagées, des jardins plantés, des bâtiments administratifs construits, tandis que des hôtels-restaurants réputés comme : Le Royal, La Chambotte, L'Hermitage, La Chaumière, Les Truites, Le Rif ou encore Daït Aoua, virent le jour et participèrent à faire d'Imouzzar une destination touristique prisée du Moyen Atlas.

Les paysages fabuleux, les promenades bordées de cèdres, les cafés ouverts sur les eaux calmes et les terrasses animées donnèrent à la ville une atmosphère singulière où se mêlaient influences marocaines et européennes. L'église, les mosquées, les écoles, la Caiiada, le marché central et les espaces publics devinrent les témoins d'une époque marquée à la fois par les contrastes coloniaux et par une co-

existence humaine complexe.

Ce livre souhaite ainsi réunir deux mémoires : celle de la ville et celle d'une génération. Il ne s'agit pas seulement de raconter des bâtiments, des paysages ou des dates, mais de transmettre une manière de vivre, une ambiance, une sensibilité et une époque qui ont profondément marqué Imouzzer du Kandar durant les années 1960–1970. À travers ces pages, le lecteur découvrira non seulement l'évolution architecturale et historique d'Imouzzer, mais également l'identité profonde d'une ville qui demeure un symbole de beauté naturelle, de diversité culturelle et de mémoire collective. Ce travail se veut à la fois historique, patrimonial et humain. Il est avant tout un hommage à Imouzzer du Kandar, à ses habitants d'hier et d'aujourd'hui, ainsi qu'à tous ceux qui continuent à faire vivre son histoire.

Je veux préciser ici que tous les lieux, tous les personnages et toutes les anecdotes relatés dans ce livre sont authentiques et véridiques. Ils sont issus de souvenirs vécus, de témoignages, de récits partagés ainsi que de faits qui ont réellement marqué la vie d'Imouzzer et de ses habitants. Certaines histoires peuvent parfois paraître étonnantes ou empreintes de nostalgie, mais elles reflètent fidèlement une époque, une atmosphère et une manière de vivre qui ont profondément marqué toute une génération. Les personnages évoqués ont réellement existé, les lieux décrits faisaient partie du quotidien de la ville, et les événements racontés demeurent gravés dans la mémoire de ceux qui les ont vécus.

L'idée d'écrire ce livre remonte à plusieurs années. Chaque fois que je lisais Marcel Pagnol ou que je regardais l'un de ses magnifiques films comme la gloire de mon père ou encore Jean de Florettes, que je recommande vivement, mes pensées revenaient immédiatement vers Imouzzer et ses environs. À travers les récits de Pagnol, je retrouvais cette même simplicité de la vie, cette chaleur humaine, ces personnages authentiques et cette atmosphère particulière faite de souvenirs, d'amitié et de nostalgie. Ses histoires me rappelaient notre enfance à Imouzzer, les ruelles du village, les cafés, les jardins, les terrains de jeux et tous ces lieux remplis de vie qui ont marqué notre jeunesse. Comme dans les œuvres de Pagnol, les petits détails du quotidien prenaient une dimension presque magique : les discussions interminables entre amis, les soirées d'été, les figures emblématiques du village, les premières émotions, les éclats de rire

et même les moments de silence.

Je tiens à remercier chaleureusement tous mes amis d'enfance avec qui je garde un contact presque quotidien : Ali Amlal, Mohamed Bertali, Mohamed Chawad, Hassan Jbilou, Houssa Ibouchna, Said Ouakrim, Omar Oukhallou, Ali Srija et bien d'autres. Je les remercie de m'avoir soutenu et encouragé pour la réalisation de cet ouvrage sur Imouzzet du Kandar. Leur aide, leurs souvenirs partagés et leurs précieux conseils ont largement contribué à enrichir ce travail consacré à la mémoire d'Imouzzet, à travers mon propre récit ainsi que ceux de mes amis d'enfance, avec lesquels nous avons partagé tant de moments inoubliables.

Je remercie tout particulièrement mon ami Mohamed Bertali d'avoir pris le temps de lire attentivement ce manuscrit et d'y apporter de nombreuses remarques, commentaires et suggestions qui ont contribué à en améliorer la qualité.

J'adresse aussi mes remerciements à Mohamed Boukil pour les informations qu'il m'a fournies concernant le complément historique de certains hôtels d'Imouzzet ainsi que pour de précieuses photos. Je le remercie également pour la diffusion sur le net de certains extraits de cet ouvrage.

Je voudrais rendre un hommage tout particulier à notre ami et compagnon de route Mohamed Brines, disparu beaucoup trop tôt. Son départ a laissé un immense vide dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu et aimé. Mohamed faisait partie de ces personnes rares dont la présence marquait profondément les autres par leur simplicité, leur générosité et leur fidélité en amitié.

Khalide Jbilou

Introduction

L'objectif de ce livre est de faire revivre, à travers mon histoire personnelle et authentique, la ville d'Imouzzer du Kandar des années soixante et soixante-dix, cette période que j'aime appeler les années glorieuses d'Imouzzer. À travers mes souvenirs d'enfance, d'adolescence et de jeunesse, j'ai voulu transmettre non seulement la mémoire d'une époque aujourd'hui disparue, mais aussi l'âme d'une petite ville du Moyen Atlas qui avait alors une identité unique, faite de simplicité, de beauté naturelle, de solidarité humaine et d'une douceur de vivre exceptionnelle.

Ce livre n'est ni un ouvrage historique classique ni une simple autobiographie. Il constitue plutôt un témoignage vivant mêlant mémoire personnelle, récit social, anecdotes vraies et histoire locale. À travers mon propre parcours, j'essaie de faire revivre le quotidien des habitants d'Imouzzer, leurs habitudes, leurs joies, leurs difficultés, leurs traditions ainsi que l'ambiance particulière qui régnait dans cette ville durant les décennies 1960 et 1970. J'ai organisé ce travail en trois grandes parties principales.

Dans une première partie, je présente un aperçu historique et général de la ville d'Imouzzer du Kandar : son climat exceptionnel, ses paysages, ses constructions, ses sources, ses lacs, sa Kasbah, son histoire humaine et son évolution à travers les différentes périodes. J'y décris également l'environnement naturel unique qui faisait autrefois la réputation d'Imouzzer comme station climatique très appréciée des visiteurs venus principalement de Fès et des grandes villes marocaines.

La deuxième partie est consacrée à mon enfance, depuis l'école. J'y raconte la vie quotidienne des enfants d'Imouzzer à cette époque : les différentes saisons du Moyen Atlas, les jeux simples, les activités d'été et d'hiver, la neige, les balades, les marchés, les personnages

populaires de la ville, les enseignants, les commerçants, les fêtes et les nombreuses anecdotes qui ont marqué notre jeunesse. À travers ces souvenirs, c'est toute une société aujourd'hui disparue qui réapparaît peu à peu.

La troisième grande partie est centrée sur ma vie d'adolescent durant les années collège et lycée. À travers mon expérience personnelle, je tente de décrire la vie des jeunes d'Imouzzer à cette époque : leurs rêves, leurs loisirs, leurs études, leurs difficultés, leurs relations humaines ainsi que les transformations progressives de la société marocaine durant ces années importantes.

Enfin, je termine ce livre par une réflexion plus critique et parfois plus douloureuse sur le déclin progressif qu'a connu Imouzzer du Kandar à partir du début des années quatre-vingt. J'y exprime mon incompréhension et ma tristesse face à l'abandon progressif de cette ville magnifique par plusieurs responsables qui ont eu entre leurs mains les clefs de son développement mais qui, malheureusement, ont laissé se détériorer son patrimoine, son environnement et une grande partie de son identité historique et humaine.

À travers ces pages, mon souhait le plus sincère est de préserver une mémoire collective avant qu'elle ne disparaisse complètement avec les générations qui ont connu cet Imouzzer des années glorieuses. J'espère également permettre aux plus jeunes générations de découvrir ce qu'était réellement cette petite ville du Moyen Atlas autrefois si vivante, si belle et si profondément humaine.

Chapitre 1

Histoire–Géographie

1.1 Situation Géographie

Le nom Imouzzzer(en graphie amazighe latine : imuzzar) est le pluriel du mot *amazzer* qui signifie cascade en langue berbère. Le mot Kandar provient d'un ancien petit village perché en montagne à 8km d'Imouzzzer vers Fes. Le fait d'avoir rajouté Kandar à Imouzzzer est sûrement dû au fait de vouloir distinguer notre Imouzzzer des deux autres Imouzzers au Maroc : Imouzzzer Idaoutanate dans le sous et Imouzzzer Marmoucha près de Boulmane.

L'origine du nom Imouzzzer a donné naissance à plusieurs traditions transmises de génération en génération. Parmi les récits les plus poétiques figure une légende que les anciens racontaient volontiers. On raconte qu'autrefois, alors que les cascades d'Imouzzzer coulaient avec abondance, un voyageur traversait la région. En approchant des chutes d'eau, il aperçut une jeune fille qui se baignait dans les eaux limpides. Sa longue chevelure noire descendait jusqu'à sa taille et se mêlait au courant de la cascade. Émerveillé par sa beauté, il l'aurait désignée par un mot amazigh *Mouazzzer* signifiant celle qui a de longs cheveux. Avec le temps, selon cette tradition orale, ce nom aurait évolué pour devenir Imouzzzer. Cependant, cette version du nom d'Imouzzzer me semble plus poétique et romantique que réaliste.

La ville d'Imouzzzer du Kandar est perchée à 1 160 mètres d'altitude, dans la région historique des Aït Seghrouchen, au cœur du Moyen Atlas marocain, entre les villes de Fès, Sefrou et Ifrane. Elle occupe une position géographique privilégiée à l'interface entre les

plaines du Saïss et les reliefs montagneux du Moyen Atlas, ce qui lui confère une importance particulière dans l'organisation territoriale de cette partie du Maroc central.



FIGURE 1.1: Imouzzar du Kandar et Aït Seghrouchen.

La région des Aït Seghrouchen du Kandar, d'où fait parti Imouzzar, est historiquement associée aux populations amazighes du Moyen Atlas qui ont développé au fil des siècles une organisation sociale, économique et culturelle profondément liée à l'environnement montagnard. Cette appartenance géographique et humaine a largement contribué à façonner l'identité historique d'Imouzzar du Kandar ainsi que ses traditions rurales, ses pratiques agricoles et son patrimoine culturel.

Les Aït Seghrouchen occupent depuis longtemps une place respectée dans les régions du Moyen Atlas. Ils sont divisés en trois groupe : les Aït Seghrouchen se divisent en deux groupes : Le groupe du nord, se répartit en 3 sous groupements : Les Aït seghrouchen d'Imouzzar, les Aït seghrouchen Harira et Les Aït seghrouchen de Sidi Ali. Le groupe du sud quan à lui, le plus important, s'est installé sur les derniers chaînons orientaux du Haut Atlas et sur les hauts plateaux des versants nord et sud de cette chaîne. Réputés pour leur attachement à leurs traditions, leur indépendance et leur forte identité tribale, ils bénéficient d'un grand prestige dans toute la région. Selon les récits transmis oralement de génération en génération, les Aït Seghrouchen seraient issus d'une lignée descendant du prophète Mohammed. Cette origine chérifienne a largement contribué au respect

dont ils jouissaient auprès des autres tribus du Moyen Atlas. La tradition populaire rapporte également une légende à l'origine du nom de la tribu. Leur ancêtre fondateur, Moulay Ali Ben Amer, aurait accompli un acte considéré comme extraordinaire en neutralisant un chacal qui s'attaquait à un troupeau de brebis. De cet épisode serait né le nom Seghrouchen, formé à partir des mots amazighs associés à l'idée de dessécher et de loup ou chacal.

Les Aït Seghrouchen du Kandar, qui revendiquaient une filiation avec Moulay Idriss II, seraient arrivés dans la région depuis le massif du Tichoukt il y a près de deux siècles. Avant l'instauration du Protectorat, cette tribu fut successivement rattachée aux Beni M'Tir et aux Aït Youssi, et connut également des périodes durant lesquelles elle dépendait directement de l'autorité du Pacha de Meknès. Malgré ces rattachements administratifs, les autorités du Makhzen ne réussirent jamais à exercer un contrôle total sur les Aït Seghrouchen. La tribu conservait un fort esprit d'autonomie et entretenait avec le pouvoir central des relations prudentes, parfois apaisées, parfois tendues. Tant que les exigences du Makhzen demeuraient limitées, les rapports restaient relativement stables. Mais dès que des impôts importants, des réquisitions ou des demandes d'hommes étaient imposés, les tensions réapparaissaient rapidement. À la fin du XIX^{ième} siècle, une expédition militaire fut menée contre eux après qu'ils eurent apporté leur soutien à des dissidents des Beni M'Tir. Une harka intervint alors dans la région, pillant Imouzzer et détruisant sa kasbah. Malgré ces affrontements, les alliances entre tribus continuaient d'évoluer selon les circonstances politiques et les rapports de force du moment. Quelques années plus tard, les pressions exercées par le pouvoir central provoquèrent la dissidence des Aït Youssi, mouvement auquel se joignirent les Aït Seghrouchen vers 1910. Leur soumission définitive ne fut obtenue qu'en 1913. La kasbah d'Imouzzer traversa alors l'une des périodes les plus difficiles de son histoire. Le 15 janvier 1912, elle fut entièrement détruite à la dynamite et à la pioche lors de la jonction des colonnes militaires Dalbiez, venant de Sefrou, et Le Glay, venant d'El Hajeb. Quelques mois plus tard, à l'automne 1912, un poste militaire fut installé sur place. Malgré ces événements, Imouzzer demeurait un important lieu d'échanges dans la région. Durant les années de dissidence, le souk local continuait d'attirer une foule importante et servait de point de rencontre entre

populations soumises et insoumises. Après la pacification, ce marché perdit progressivement de son importance tandis que la kasbah des troglodytes se reconstruisait lentement. À cette époque toutefois, Imouzzar n'était pas encore la station estivale renommée qu'elle deviendra plus tard pour les habitants de Fès et de la plaine du Saïs. La ville conservait encore l'image d'un village montagnard isolé, profondément marqué par son passé tribal et les bouleversements politiques de son histoire.

Entre 1924 et 1926, les Aït Seghrouchen opposèrent une résistance particulièrement farouche aux troupes coloniales françaises. Leur courage, leur connaissance des montagnes et leur détermination impressionnèrent profondément les tribus du Moyen Atlas, renforçant la conviction populaire selon laquelle ils bénéficiaient de la baraka et de la protection spirituelle de Sidi Ali. Durant cette période, les combats dans les régions montagneuses furent particulièrement difficiles. Les Aït Seghrouchen résistèrent longtemps malgré les moyens militaires importants déployés contre eux. Leur capacité à tenir tête aux forces coloniales contribua à forger leur réputation de tribu fière et difficile à soumettre. Ce n'est qu'à l'hiver 1926, confrontés à des conditions climatiques extrêmement dures, au froid intense et surtout au manque de vivres et de provisions, qu'ils finirent par déposer les armes. Cette reddition marqua la fin d'une des dernières grandes résistances tribales du Moyen Atlas face à l'occupation coloniale. Quelques années plus tard, de nombreux Aït Seghrouchen s'engagèrent volontairement dans l'armée française, où ils formèrent une part importante du 2-ième Groupement de Tabors Marocains (GTM). Réputés pour leur courage et leur endurance, ils participèrent à plusieurs grandes campagnes de la Seconde Guerre mondiale. Ils combattirent d'abord en Tunisie avant de prendre part à la libération de la Corse et de l'île d'Elbe. Ils furent également engagés dans la campagne d'Italie, notamment lors des terribles combats de Monte Cassino, où les tabors marocains jouèrent un rôle déterminant dans les zones montagneuses. Parmi les officiers qui les encadraient figuraient le colonel Boyer de Latour, marié à une femme Aït Seghrouchen, ainsi que les capitaines Feaugas et Lucasseau, très connus dans la région du Tichoukt. Après l'Italie, les Aït Seghrouchen participèrent au débarquement de Provence avant de contribuer à la libération de villes françaises comme Marseille et Briançon. Ils

combattirent ensuite durement dans les Vosges lors des opérations destinées à libérer l'Alsace, avant de franchir le Rhin et de percer la ligne Siegfried en territoire allemand. Leur long parcours militaire se termina à Stuttgart, où le Sultan Mohammed V vint personnellement les féliciter et rendre hommage à leur bravoure et à leur contribution durant la guerre.

Les femmes d'Aït Seghrouchen d'Imouzzer sont réputées pour leur artisanat traditionnel, en particulier leurs tapis aux couleurs sobres et chaleureuses, dominées par des tons marron, beige et ocre. Ces tapis se distinguent souvent par leurs motifs géométriques en losanges, inspirés du patrimoine amazigh et transmis de génération en génération. Le tapis des Aït Seghrouchen d'Imouzzer est aujourd'hui reconnu pour son authenticité et son savoir-faire ancestral, au point d'avoir bénéficié d'une labellisation mettant en valeur son origine et sa qualité artisanale.

Le tamazight parlé par les Aït Seghrouchen, souvent appelé *seghrouchni*, appartient aux parlers berbères zénètes du Moyen Atlas oriental. Cette langue amazighe est utilisée principalement par les tribus Aït Seghrouchen installées dans les régions du centre-est du Maroc, notamment autour d'Imouzzer du Kandar et des zones montagneuses voisines. Le *seghrouchni* se distingue par certaines particularités linguistiques, tant au niveau de la prononciation que du vocabulaire, qui lui donnent une identité propre au sein des dialectes amazighs du Moyen Atlas. Longtemps transmis oralement de génération en génération, ce parler constitue un élément essentiel du patrimoine culturel et identitaire des Aït Seghrouchen. Le *seghrouchni* se distingue par une richesse d'expressions imagées, de proverbes et de formulations poétiques qui reflètent profondément la vie montagnarde, les traditions tribales et l'attachement à la nature du Moyen Atlas. Même lorsqu'il était uniquement oral, ce parler constituait déjà une véritable mémoire vivante de la région.

Au début des années vingt, Imouzzer du Kandar n'était encore qu'un petit centre montagneux marqué par les vestiges de son ancienne kasbah et entouré d'une nature abondante et préservée. En 1924, le Syndicat d'Initiative de Fès y fit construire un premier refuge touristique au pied du Kandar. Baptisé initialement Refuge Arnaud II, il prendra plus tard le nom de Refuge Barthélémy, en hommage à l'un des hommes qui contribuèrent fortement au dévelop-

pement de la station. À cette époque, le village ne possédait que quelques infrastructures modestes : une école franco-berbère, un poste forestier et quelques habitations dispersées autour des ruines de la kasbah. Pourtant, le potentiel naturel d'Imouzzer attira rapidement l'attention de plusieurs personnalités de Fès séduites par la fraîcheur du climat, l'abondance des eaux et la beauté des paysages du Moyen Atlas. Les nombreuses sources et séguías qui traversaient la région, les forêts giboyeuses ainsi que les rivières et lacs riches en poissons constituaient des atouts rares pour l'époque. À cela s'ajoutait une situation géographique privilégiée sur l'axe reliant Fès au sud du Maroc, ce qui facilita progressivement l'essor de la localité comme lieu d'estivage. En 1929, quelques notables et entrepreneurs français de Fès lancèrent un premier projet de lotissement à travers la création de la Société Anonyme d'Imouzzer. Beaucoup jugeaient alors cette initiative irréaliste, tant Imouzzer paraissait encore isolé et difficile d'accès. Pourtant, ces pionniers croyaient fermement à l'avenir touristique de la région. Quelques années plus tard, un second lotissement vit le jour sous l'impulsion de Monsieur Barthélémy. Peu à peu, villas, hôtels, jardins et équipements commencèrent à transformer Imouzzer en une station estivale appréciée des habitants de Fès et des grandes villes marocaines. Durant les années trente, plusieurs projets d'urbanisme furent mis en place afin d'organiser le développement du centre. Des associations de propriétaires furent également créées pour assurer l'entretien, l'embellissement et la gestion des nouveaux quartiers. Grâce à l'engagement de ces premiers bâtisseurs et amoureux d'Imouzzer, la petite localité montagnarde se transforma progressivement en une station réputée pour sa fraîcheur, ses paysages et son atmosphère paisible, devenant ainsi l'un des lieux d'estivage les plus appréciés du Moyen Atlas.

La ville d'Imouzzer se situe dans un environnement naturel marqué par une grande diversité paysagère. Les reliefs environnants sont composés de collines boisées, de plateaux montagneux, de vallées fertiles et de vastes espaces forestiers qui constituent l'une des principales richesses naturelles de la région. Les forêts du Moyen Atlas, dominées notamment par les cèdres, les chênes verts et diverses espèces méditerranéennes, occupent une place essentielle dans l'équilibre écologique local.

L'altitude relativement élevée d'Imouzzer du Kandar influence for-



FIGURE 1.2: Imouzzer du Kandar.

tement les conditions climatiques de la ville. Le climat y est généralement plus frais que dans les plaines voisines du Saïss, particulièrement durant les périodes estivales. Les hivers sont souvent froids et humides avec des précipitations importantes tandis que les étés demeurent relativement tempérés grâce à l'influence du relief et des espaces forestiers environnants.

Ces caractéristiques climatiques ont joué un rôle déterminant dans l'histoire moderne de la ville. Durant la période du Protectorat français, Imouzzer du Kandar fut progressivement développée comme station climatique et lieu de villégiature destiné aux populations recherchant la fraîcheur et le calme du Moyen Atlas. Le climat tempéré devint alors l'un des principaux facteurs d'attractivité de la ville.

L'hydrographie constitue également un élément fondamental de la géographie locale. La région est riche en sources naturelles, en petits cours d'eau et en zones humides qui ont historiquement favorisé l'installation humaine ainsi que le développement des activités agricoles et pastorales. L'abondance des ressources hydriques explique en partie l'origine du nom *Imouzz*, souvent associé dans la tradition amazighe aux sources et aux cascades.

Les terres agricoles situées autour de la ville permettent le développement de cultures variées adaptées aux conditions montagnardes. L'agriculture traditionnelle demeure encore aujourd'hui liée aux rythmes saisonniers et aux ressources naturelles disponibles localement. Les activités pastorales occupent aussi une place importante dans l'économie rurale des zones environnantes.

La proximité du lac Dayet Aoua renforce l'importance écologique

et touristique de la région. Cet espace naturel constitue un élément majeur du paysage du Moyen Atlas et participe à la richesse environnementale d'Imouzzer du Kandar. Les zones lacustres, les forêts et les reliefs montagneux forment un ensemble paysager particulièrement représentatif des écosystèmes du Moyen Atlas central.

Sur le plan géographique, Imouzzer du Kandar occupe également une position stratégique entre plusieurs espaces régionaux. La ville constitue un point de passage entre les grandes villes du nord du Maroc intérieur et les régions montagneuses du Moyen Atlas. Cette situation a historiquement favorisé les échanges commerciaux, les déplacements humains ainsi que les interactions culturelles entre les populations des plaines et celles des montagnes.

Le réseau routier développé durant le XX^e siècle a progressivement renforcé cette fonction de liaison régionale. Les routes reliant Fès, Sefrou, Ifrane et les différentes localités du Moyen Atlas ont contribué à l'intégration progressive d'Imouzzer dans les dynamiques économiques et touristiques régionales.

L'environnement naturel d'Imouzzer du Kandar demeure aujourd'hui l'un des principaux fondements de son identité territoriale. La combinaison entre relief montagneux, climat tempéré, patrimoine forestier et ressources hydriques continue d'influencer les activités économiques, sociales et touristiques de la ville.

Au-delà de ses caractéristiques physiques, la géographie d'Imouzzer du Kandar participe également à la construction d'une mémoire collective fortement attachée à la montagne, à la nature et aux traditions rurales du Moyen Atlas. Les paysages environnants constituent ainsi non seulement un cadre naturel mais également un élément essentiel de l'histoire culturelle et sociale de la région.

1.2 Agriculture–Artisanat

1.2.1 L'Agriculture

L'agriculture occupe historiquement une place essentielle dans l'économie et l'organisation sociale d'Imouzzer du Kandar ainsi que dans l'ensemble de la région des Aït Seghrouchen. Avant le développement urbain moderne et l'essor des activités touristiques, la majorité de la population vivait principalement des activités agricoles et

pastorales adaptées aux conditions naturelles du Moyen Atlas.

Le relief montagneux, les vallées fertiles et l'abondance relative des ressources hydriques ont favorisé depuis longtemps l'installation d'une agriculture diversifiée fondée sur les rythmes saisonniers et les savoir-faire traditionnels transmis de génération en génération.

Les terres agricoles entourant Imouzzar du Kandar sont principalement situées dans les vallées et les zones de faible pente où les sols permettent le développement de cultures variées. L'agriculture traditionnelle reposait essentiellement sur une organisation familiale dans laquelle les travaux agricoles mobilisaient l'ensemble des membres de la communauté rurale.

Les principales cultures de la région comprenaient les céréales, notamment le blé et l'orge, qui constituaient la base de l'alimentation locale. Ces cultures étaient adaptées aux conditions climatiques montagnardes et aux précipitations relativement abondantes du Moyen Atlas.

L'arboriculture occupait également une place importante dans l'économie agricole locale. Les vergers produisaient différentes espèces fruitières telles que les pommiers, qui constituent depuis quelques années l'essentiel des cultures intensives de la région, les cerisiers, les poiriers, les pruniers, les figuiers ainsi que les noyers. La culture de l'olivier était également présente dans certaines zones plus tempérées situées à proximité des plaines du Saïss.

L'élevage représentait un complément fondamental de l'activité agricole. Les populations rurales pratiquaient principalement l'élevage des ovins, des caprins et des bovins adaptés aux pâturages du Moyen Atlas. Cette activité jouait un rôle central dans l'économie familiale à travers la production de lait, la fabrication du beurre traditionnel, la laine ainsi que les échanges commerciaux locaux. Les pratiques agricoles demeuraient fortement dépendantes des conditions climatiques et des ressources naturelles disponibles. Les périodes de sécheresse, les variations des précipitations et les rigueurs hivernales influençaient directement les rendements agricoles et les conditions de vie des populations rurales. L'organisation de l'espace agricole reposait également sur des formes de solidarité communautaire héritées des traditions amazighes du Moyen Atlas. Les travaux saisonniers, les récoltes et certaines activités pastorales mobilisaient souvent des formes de coopération entre familles et groupes villageois.

Durant la période du Protectorat français, plusieurs transformations affectèrent progressivement l'agriculture locale. L'amélioration des infrastructures routières facilita les échanges commerciaux avec les villes voisines, notamment Fès et Sefrou. Certaines productions agricoles commencèrent alors à être davantage intégrées aux marchés régionaux.

L'administration coloniale manifesta également un intérêt particulier pour les ressources forestières et les terres agricoles du Moyen Atlas. Cependant, malgré certaines tentatives de modernisation, une grande partie de l'agriculture locale conserva son caractère traditionnel jusqu'aux décennies suivant l'indépendance.

Au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, les transformations économiques et l'urbanisation progressive modifièrent partiellement l'organisation des activités agricoles. L'extension urbaine, l'évolution des modes de vie ainsi que l'émigration vers les grandes villes réduisirent progressivement le poids de l'agriculture dans l'économie locale.

Néanmoins, les activités agricoles continuent aujourd'hui d'occuper une place importante dans les zones rurales entourant Imouzzer du Kandar. Les productions agricoles locales, les marchés régionaux et les savoir-faire traditionnels demeurent fortement associés à l'identité culturelle et sociale de la région.

L'agriculture constitue ainsi non seulement une activité économique mais également un élément essentiel de la mémoire collective et du patrimoine rural d'Imouzzer du Kandar. Elle témoigne de la relation historique étroite entre les populations du Moyen Atlas, la terre, les saisons et les ressources naturelles.

1.2.2 L'Artisanat

L'artisanat à Imouzzer et dans les régions environnantes repose essentiellement sur le tissage des tapis réalisé par les femmes. Cet art ancestral, transmis de génération en génération, occupe une place importante dans la vie sociale et économique des familles du Moyen Atlas. Les femmes confectionnaient à la main de magnifiques tapis aux motifs géométriques inspirés de la tradition amazighe, utilisant des laines naturelles et des couleurs sobres dominées par le beige, le marron, l'ocre ou le noir. Chaque tapis racontait, à sa manière, une

histoire, un symbole ou une identité tribale propre à la région. Ces tapis typiques des Aït Seghrouchen sont facilement reconnaissables à leurs couleurs harmonieuses et à leurs motifs géométriques caractéristiques, notamment les losanges et autres symboles amazighs traditionnels. Dans beaucoup de maisons berbères à Imouzzer et dans les villages environnants, les femmes disposaient d'une pièce spécialement réservée au tissage, équipée du matériel nécessaire à la fabrication de ces tapis. On y trouvait le métier à tisser, les pelotes de laine, les teintures et tous les outils utilisés dans ce travail minutieux qui demandait patience, savoir-faire et créativité.



FIGURE 1.3: Tapis des Aït Seghrouchen.

Durant les longues soirées d'hiver, souvent rudes et froides dans le Moyen Atlas, les femmes se retrouvaient entre elles autour des métiers à tisser. Dans une ambiance chaleureuse malgré le froid extérieur, elles travaillaient la laine tout en échangeant des nouvelles, des souvenirs et des histoires de la vie quotidienne. Les rires, les discussions et les récits de leurs aventures animaient ces soirées qui devenaient de véritables moments de convivialité et de solidarité. Pendant que les mains tissaient patiemment les tapis aux motifs traditionnels, les voix résonnaient dans les maisons berbères, créant une atmosphère pleine de vie et de chaleur humaine. Ces rencontres faisaient partie intégrante de la vie sociale des femmes d'Imouzzer et des villages environnants, perpétuant à la fois un savoir-faire ancestral et un esprit de partage profondément enraciné dans la culture amazighe. Au-delà de leur fonction utilitaire, ces tapis représentaient un véritable patrimoine culturel et un savoir-faire précieux qui faisait la réputation d'Imouzzer et des tribus voisines.

La fabrication traditionnelle des tapis berbères dans la région d'Imouzzet et du Moyen Atlas suivait plusieurs étapes minutieuses, entièrement réalisées à la main par les femmes. Ce travail demandait patience, savoir-faire et une grande maîtrise transmise de génération en génération. La première étape consistait à tondre les moutons afin de récupérer une laine pure et de bonne qualité. Après la tonte, la laine était soigneusement nettoyée pour enlever la poussière, la terre et les impuretés accumulées. Venait ensuite le lavage de la laine dans les ruisseaux ou près des sources d'eau. Les femmes lavaient la laine plusieurs fois avant de la faire sécher au soleil de la montagne. Une fois sèche, la laine était cardée à l'aide d'outils traditionnels *Kerchal* afin de démêler les fibres et de les rendre plus souples et homogènes.



FIGURE 1.4: Karchal et Maghzal.

Après le cardage commençait le filage. Les femmes transformaient alors la laine en fil à l'aide d'un fuseau traditionnel appelé souvent *maghzal*. Cette étape demandait beaucoup d'habileté pour obtenir des fils réguliers et solides. Le fil pouvait ensuite être teinté avec des colorants naturels obtenus à partir de plantes, d'écorces, de racines ou de minéraux donnant des couleurs sobres et harmonieuses : beige, marron, noir, rouge ocre ou jaune. Une fois les fils préparés, venait l'installation du métier à tisser dans une pièce de la maison spécialement réservée à cet artisanat en utilisant l'outil principal appelé *Mensege*. Les femmes commençaient alors le tissage proprement dit, nouant patiemment chaque fil pour créer les motifs géométriques caractéristiques des tapis berbères des Aït Seghrouchen.

Le tissage pouvait durer plusieurs semaines, parfois plusieurs mois selon la taille et la complexité du tapis. Chaque motif avait souvent une signification symbolique liée à la nature, à la protection,



FIGURE 1.5: Mensege.

à la famille ou aux traditions amazighes.

1.3 Urbanisation de 1920 à 1960

La période comprise entre 1920 et 1960 constitue une phase déterminante dans l'évolution historique et urbaine d'Imouzzer du Kandar. Cette époque correspond à l'intégration progressive de la ville dans les politiques d'aménagement territorial du Protectorat français ainsi qu'à la transformation de son espace social, architectural et économique. Située au cœur du Moyen Atlas, Imouzzer du Kandar bénéficiait d'une position géographique privilégiée entre les plaines du Saïss et les reliefs montagneux. Son climat tempéré, ses ressources hydriques abondantes et son environnement forestier attirèrent rapidement l'attention des autorités coloniales françaises qui voyaient dans cette région un espace stratégique à la fois administratif, climatique et résidentiel.

Dans le contexte de l'organisation territoriale du Protectorat instauré en 1912, les autorités françaises entreprirent la modernisation progressive des infrastructures routières reliant Fès, Sefrou, Ifrane et les principales localités du Moyen Atlas. L'objectif principal consistait à renforcer le contrôle administratif des régions montagneuses tout en développant des centres urbains adaptés aux besoins des populations européennes installées au Maroc.

Imouzzer du Kandar s'inscrivit alors dans cette dynamique d'aménagement colonial. À partir des années 1920, plusieurs programmes

de construction furent engagés afin de transformer progressivement la petite localité montagnarde en centre résidentiel et administratif secondaire.

L'urbanisation de la ville durant cette période se caractérisa par la création de nouveaux quartiers organisés selon des principes urbanistiques inspirés des modèles européens. Les constructions résidentielles destinées aux familles françaises se distinguaient notamment par des villas individuelles entourées de jardins privés, des avenues arborées, des toitures couvertes de tuiles rouges ainsi qu'une architecture adaptée aux contraintes climatiques montagnardes.

Cette architecture introduisit dans le paysage urbain d'Imouzzer une esthétique nouvelle mêlant influences européennes et éléments locaux. Les matériaux utilisés combinaient souvent pierre régionale, bois et techniques de construction modernes pour l'époque.

La présence française et européenne transforma également les équipements publics et les infrastructures urbaines. De nouveaux réseaux hydrauliques furent progressivement installés, permettant l'amélioration de l'approvisionnement en eau potable. Les autorités développèrent parallèlement les routes, les bâtiments administratifs, les établissements scolaires, certains équipements sanitaires ainsi que les espaces publics et jardins.

Le développement urbain d'Imouzzer du Kandar durant cette période demeura étroitement lié à sa fonction climatique et résidentielle. La ville acquit progressivement le statut de station de villégiature appréciée par les familles européennes installées principalement à Fès et Rabat. Les températures plus fraîches du Moyen Atlas constituaient un facteur majeur d'attractivité durant les périodes estivales.

Entre les années 1930 et 1950, Imouzzer connut ainsi une fréquentation saisonnière relativement importante. Les cafés, hôtels modestes, jardins publics et lieux de promenade participèrent à l'émergence d'une vie sociale urbaine particulière dans laquelle coexistaient populations locales et résidents européens. Cette coexistence contribua à certaines mutations économiques de la ville. La population locale participa activement aux activités liées à la construction, à l'entretien des résidences, aux services administratifs, au commerce ainsi qu'à l'exploitation forestière.

Cependant, malgré les transformations urbaines et administratives introduites durant le Protectorat, les structures sociales traditionnelles

demeurèrent fortement présentes dans les quartiers populaires et les zones rurales environnantes. Les activités agricoles, les solidarités communautaires et les traditions amazighes continuaient à organiser une grande partie de la vie quotidienne des habitants.

Les forêts et les ressources naturelles de la région occupaient également une place centrale dans les politiques territoriales françaises. L'administration forestière développa plusieurs programmes de gestion et d'exploitation du patrimoine forestier du Moyen Atlas. Les paysages naturels d'Imouzzer contribuèrent alors à renforcer l'image de la ville comme espace de repos, de fraîcheur et de proximité avec la nature.

Les années 1950 marquèrent une phase d'expansion urbaine plus soutenue. L'amélioration des infrastructures routières facilita davantage les échanges avec les villes voisines. La ville connut alors une croissance démographique progressive, l'extension de certains quartiers, le développement des commerces ainsi que la diversification des services publics. Cette période correspond également, dans la mémoire collective locale, à une phase souvent qualifiée de prospérité relative. Les habitants évoquent fréquemment les années précédant et suivant l'indépendance comme une époque marquée par la stabilité urbaine, la vitalité sociale, l'animation estivale ainsi que l'élégance architecturale des quartiers résidentiels.

Après l'indépendance du Maroc en 1956, plusieurs familles françaises quittèrent progressivement la région. Néanmoins, les traces matérielles et urbaines de cette période demeurent encore visibles dans l'organisation spatiale actuelle d'Imouzzer du Kandar. Les villas anciennes, les avenues arborées et certaines infrastructures publiques constituent aujourd'hui des éléments importants du patrimoine architectural local. Ils témoignent d'une phase historique particulière durant laquelle la ville connut une profonde recomposition de son espace urbain et de ses fonctions économiques.

L'étude de cette période permet ainsi de comprendre comment Imouzzer du Kandar passa progressivement d'une petite localité montagnarde à une ville structurée autour d'un modèle hybride associant héritage amazigh, influences coloniales, urbanisation moderne et identité montagnarde. Cette transformation historique continue aujourd'hui d'alimenter la mémoire collective des habitants et constitue l'un des fondements essentiels de l'identité contemporaine d'Imouzz-

zer du Kandar.

1.4 Les Premières Habitations

Avant l'arrivée des colons français et l'urbanisation progressive d'Imouzzer du Kandar, les premières formes d'habitat de la région étaient essentiellement constituées de grottes creusées dans la roche ou aménagées dans des cavités naturelles. Ces refuges rudimentaires, hérités d'un mode de vie ancestral, répondaient aux nécessités climatiques et sécuritaires des populations locales. Les habitants y trouvaient une protection efficace contre les rigueurs de l'hiver du Moyen Atlas, les fortes chaleurs estivales ainsi que les vents violents qui traversaient les plateaux environnants.

Ces grottes, souvent situées à proximité des sources d'eau et des terres cultivables, formaient les premiers noyaux de peuplement de la région. Elles étaient parfois complétées par de modestes constructions en pierre sèche et en terre battue, utilisées comme espaces de stockage pour les récoltes, les outils agricoles ou les animaux domestiques. La vie quotidienne s'organisait autour de ces habitats troglodytiques où plusieurs générations cohabitaient dans une économie fondée principalement sur l'agriculture vivrière, l'élevage et l'exploitation des ressources forestières.

L'architecture des grottes témoignait d'une remarquable adaptation au milieu naturel. Les ouvertures étaient généralement orientées de manière à capter la lumière du soleil tout en limitant l'exposition aux intempéries. L'intérieur demeurait frais durant l'été et relativement tempéré pendant l'hiver, ce qui constituait un avantage considérable dans cette région montagneuse. Certaines cavités étaient agrandies manuellement au fil du temps afin de répondre aux besoins croissants des familles. Avant les transformations introduites durant la période du protectorat, Imouzzer conservait ainsi l'image d'un territoire rural profondément enraciné dans les traditions berbères des Aït Seghrouchen. Les grottes représentaient non seulement un habitat, mais également un symbole d'attachement à la terre, à la montagne et à un mode de vie communautaire fondé sur la solidarité familiale et la proximité avec la nature. Ce patrimoine troglodytique constitue aujourd'hui l'un des témoignages les plus anciens de l'histoire humaine de la région et rappelle les conditions de vie modestes mais

ingénieuses des premiers habitants d'Imouzzer du Kandar.

Les premières constructions d'Imouzzer du Kandar s'inscrivent dans une longue histoire liée aux modes de vie ruraux et montagnards des populations amazighes du Moyen Atlas. Avant les transformations urbaines du XX^e siècle, la région était principalement composée d'habitations traditionnelles dispersées, construites selon des techniques adaptées aux conditions climatiques et aux ressources naturelles disponibles localement.

Les premiers noyaux d'habitation étaient généralement établis à proximité des sources d'eau, des terres agricoles, des zones de pâturage ainsi que des chemins reliant les villages montagnards. L'organisation spatiale des anciennes constructions répondait t principalement à des besoins agricoles, familiaux et communautaires.



FIGURE 1.6: Les Grottes dans les années 50.

Les habitations étaient souvent regroupées autour de petites unités familiales élargies où plusieurs générations vivaient à proximité les unes des autres. Cette organisation sociale favorisait les solidarités rurales et la coopération quotidienne dans les travaux agricoles, l'élevage et la construction des maisons.

L'architecture traditionnelle utilisait essentiellement des matériaux locaux tels que la pierre, la terre battue, le bois et parfois les tuiles artisanales dans certaines zones plus récentes. Ces matériaux permettaient une adaptation efficace aux conditions climatiques du Moyen Atlas, caractérisées par des hivers froids, des précipitations importantes et des étés relativement tempérés. Les premières maisons traditionnelles se distinguaient par leur simplicité architecturale. Les murs épais assuraient une bonne isolation thermique tandis que les

petites ouvertures limitaient les effets du froid hivernal. Les toitures étaient souvent recouvertes de terre compactée ou, plus tardivement, de tuiles rouges inspirées des constructions modernes introduites durant le Protectorat.

Les espaces intérieurs étaient organisés en fonction des besoins quotidiens des familles rurales. Une partie importante de l'habitation était réservée à la préparation des aliments, au stockage des récoltes, au repos familial ainsi qu'à la protection des animaux domestiques durant certaines saisons.



FIGURE 1.7: Une grotte modernisée.

La construction des habitations reposait principalement sur un travail collectif mobilisant les membres de la famille et du voisinage. Les techniques de construction étaient transmises oralement de génération en génération et constituaient un savoir-faire essentiel dans les sociétés montagnardes amazighes.

Au début du XX^e siècle, avec l'arrivée progressive de l'administration du Protectorat français, les premières transformations urbaines importantes apparaissent dans la ville. De nouvelles constructions administratives et résidentielles furent progressivement réalisées afin d'accompagner le développement du centre urbain et l'installation des populations européennes.

Les autorités coloniales introduisirent alors plusieurs éléments architecturaux nouveaux. Les villas résidentielles destinées aux familles françaises se distinguaient par leurs toitures couvertes de tuiles rouges, leurs façades ouvertes sur les paysages naturels ainsi que par la présence de jardins et d'espaces arborés.

Les bâtiments administratifs, les routes structurées, les écoles et certaines infrastructures hydrauliques transformèrent progressivement l'organisation urbaine d'Imouzzer du Kandar. L'introduction de ces nouvelles formes architecturales modifia profondément le paysage de la ville tout en coexistant avec les anciennes habitations traditionnelles amazighes.



FIGURE 1.8: Le Centre en 1954.

Selon un article écrit par Bertrand Desmazières le 30 août 1952 dans le *Bulletin Economique et Social d'Imouzzer* de l'époque, c'est en 1924 que le syndicat d'initiative de Fès créa le premier refuge au pied du Kandar : le refuge Arnaud, qui deviendra plus tard le refuge Barthélémy. À cette époque, Imouzzer du Kandar n'était encore qu'un petit centre isolé où l'on trouvait seulement, à côté des vestiges de l'ancienne kasbah à peine relevée de ses ruines, une école franco-berbère et un poste forestier. Mais la ville possédait déjà des atouts naturels exceptionnels. Située à une altitude moyenne d'environ 1350 mètres, Imouzzer bénéficiait d'un climat frais très recherché durant les fortes chaleurs estivales. L'abondance des eaux, qui descendaient à travers de nombreuses séguias, les vastes forêts de chênes et de pins, ainsi que les possibilités de chasse et de pêche dans les rivières et les lacs environnants favorisèrent progressivement la naissance d'une véritable station d'estivage. La situation géographique d'Imouzzer joua également un rôle important dans son développement. Placée sur l'axe reliant Fès à Marrakech, la ville devint peu à peu un lieu de repos apprécié par les familles de Fès et les visiteurs européens. Le premier véritable lotissement fut lancé en 1929 à l'initiative de plusieurs personnalités françaises de Fès, parmi

lesquelles Monsieur Suavet, alors président de la Chambre de commerce. Ils fondèrent la « Société Anonyme d'Imouzzer », un projet que beaucoup considéraient à l'époque comme une idée folle tant la région semblait encore éloignée et difficile d'accès. Un second lotissement, soutenu par Monsieur Barthélémy, fut approuvé en 1932. Grâce à l'énergie de ces pionniers, Imouzzer continua ensuite à se développer rapidement. Le périmètre urbain fut officiellement délimité en 1932 puis agrandi en 1934, tandis que les premiers plans d'aménagement furent approuvés par dahir en décembre 1934 avant d'être modifiés quelques années plus tard. En 1939, des arrêtés viziriels créèrent plusieurs associations syndicales de propriétaires chargées de l'entretien et de l'aménagement du centre d'Imouzzer. Ces structures remplacèrent l'ancienne Association des propriétaires et amis d'Imouzzer, fondée en 1932 pour défendre les intérêts de la station et présidée par Monsieur Bellot des Minières.

Le même bulletin raconte aussi que : Le développement d'Imouzzer présentait cependant une particularité importante : la ville vivait essentiellement au rythme des saisons estivales. Durant quelques mois seulement, la population augmentait fortement avec l'arrivée des estivants venus de Fès ou d'autres régions du Maroc. Cette activité saisonnière constituait à la fois une richesse et une contrainte pour l'aménagement de la station. Les responsables du développement de la ville estimaient alors qu'il fallait privilégier les équipements réellement utiles plutôt que des travaux de prestige coûteux. Les efforts devaient surtout porter sur l'amélioration des routes, des accès principaux, des équipements sportifs et des installations publiques indispensables à l'accueil des visiteurs. Une attention particulière était également accordée aux espaces verts, aux jardins et aux zones ombragées. Ces lieux devenaient essentiels durant les journées d'été, notamment pour les nombreux visiteurs qui venaient passer seulement une journée à Imouzzer, particulièrement les dimanches et les vendredis. Beaucoup d'entre eux ne possédaient ni maison ni lieu de séjour fixe dans la ville et recherchaient surtout la fraîcheur, la nature et les espaces de détente. Avec le temps, cette population de visiteurs occasionnels devint même plus importante que celle des propriétaires de villas ou de résidences secondaires. Il paraissait donc naturel que les dépenses liées à l'entretien et au développement de la station ne reposent pas uniquement sur les propriétaires locaux, mais

également sur l'État et les collectivités publiques. Pendant longtemps cependant, les autorités accordèrent davantage d'attention à Ifrane, considérée comme la grande station d'estivage officielle du Moyen Atlas. Imouzzar, qui gardait encore l'image d'un lotissement privé créé à l'initiative de quelques pionniers, bénéficiait de moyens plus limités. Ce n'est véritablement qu'après la Seconde Guerre mondiale que le rôle social et touristique d'Imouzzar apparut avec évidence. À partir de la fin des années 1940, grâce notamment aux nouvelles ressources fiscales mises en place à cette époque, l'État commença progressivement à participer davantage au financement des équipements et des infrastructures de la ville. Le budget régional contribua alors à l'amélioration des routes, des espaces publics et des installations nécessaires au développement de la station. Peu à peu, Imouzzar du Kandar s'affirma ainsi comme une destination estivale importante du Moyen Atlas, appréciée pour son climat, ses paysages et son atmosphère paisible.

Le contraste entre l'hiver et l'été à Imouzzar du Kandar était particulièrement frappant. Durant les mois froids de l'hiver au début des années 50, la ville retrouvait son calme avec une population relativement réduite composée essentiellement de 1500 habitants marocains permanents et de quelques familles européennes installées dans la région. Mais dès le début du mois de juin, Imouzzar changeait complètement de visage. À l'approche de l'été, des milliers d'estivants arrivaient progressivement de Fès, Casablanca et d'autres villes du Maroc. Au mois d'août, la population pouvait dépasser les dix mille personnes. Marocains et Européens fréquentaient alors la station en nombre presque équivalent, donnant à la ville une ambiance cosmopolite et animée. Le nouveau périmètre urbain couvrait plusieurs centaines d'hectares et avait été conçu de manière à préserver la verdure et le caractère aéré de la station. Les villas, généralement entourées de jardins et construites sur des parcelles relativement vastes, étaient dispersées dans les collines et les forêts, offrant calme, fraîcheur et intimité aux vacanciers. À cette époque, plus de 300 villas avaient déjà été construites, auxquelles s'ajoutaient les maisons traditionnelles marocaines de la kasbah et des anciens quartiers. La ville comptait également plusieurs hôtels-restaurants très appréciés des familles ainsi que des centres d'estivage destinés aux militaires. Imouzzar possédait déjà à cet époque aussi un cam-

ping municipal particulièrement réputé. Installé au cœur de la forêt et traversé par des séguias d'eau fraîche, il pouvait accueillir de nombreuses tentes et offrait des équipements modernes pour l'époque : douches, eau potable, électricité, téléphone et espaces de lavage. La ville était devenue l'une des destinations favorites des familles recherchant un climat agréable durant les grandes chaleurs estivales. Les enfants y trouvaient un environnement sain et sécurisant, propice aux jeux, aux promenades et aux vacances en pleine nature. Grâce à la proximité de Fès et à la production agricole locale, l'approvisionnement en produits alimentaires restait facile malgré l'afflux important de visiteurs. De nombreuses colonies de vacances y furent également installées par diverses administrations, entreprises et associations sociales. Certaines disposaient même de leurs propres piscines et équipements sportifs. De grandes colonies de vacances y ont été aménagées (énergie électrique du Maroc, société marocaine de distribution, St.-Vincent de Paul, Familles françaises, caisse d'aide sociale, manutention marocaine, instruction publique, aide scolaire israélite de Fès et de Casablanca, mutuelle des douanes, etc...).

Durant les années 20 et 30, les premiers lotissements d'Imouzzer du Kandar avaient été réalisés sans véritable réflexion d'ensemble sur la protection de la nature et des paysages qui faisaient toute la beauté de la station. Il fallut attendre le plan d'aménagement de 1944 pour que les autorités commencent réellement à réserver des espaces verts publics et à prendre conscience de la nécessité de préserver l'environnement exceptionnel de la ville. L'objectif principal était alors de protéger la vallée de l'oued Soltane depuis ses sources jusqu'à la sortie d'Imouzzer. Cette vallée traversait toute la ville et constituait l'un de ses plus grands atouts naturels. Les eaux qui y coulaient, les arbres, les jardins et les séguias donnaient à Imouzzer une fraîcheur et un charme très particuliers. Une autre richesse que les urbanistes cherchaient à préserver était la vue magnifique offerte depuis les hauteurs occidentales et septentrionales du plateau. Depuis ces points élevés, on pouvait admirer la vallée du Sehb El Achar, la plaine de Fès et même, par temps clair, les reliefs du Rif au loin. Afin de protéger ces panoramas exceptionnels, le dahir de 1944 instaura autour de la ville une zone non constructible destinée à empêcher les constructions anarchiques sur les versants dominant la vallée. Cette décision permit de sauvegarder une grande partie des

paysages naturels qui faisaient la réputation d'Imouzzer. Par la suite, de nouveaux projets d'urbanisme cherchèrent à mieux s'adapter au relief accidenté d'Imouzzer. Les urbanistes tentèrent alors de tirer parti des nombreuses séguias, des cascades naturelles et des terrains verdoyants afin de préserver l'harmonie entre les constructions et la nature. Le secteur nord de la ville fut ainsi conçu autour d'un petit noyau commercial et d'équipements collectifs, tandis que l'ancienne Kalaâ conserva son caractère traditionnel avec ses habitations regroupées et ses ruelles typiques.

Entre les années 1920 et 1950, la ville connut ainsi une phase importante d'expansion architecturale et urbaine. Les quartiers résidentiels commencèrent à se structurer autour des axes routiers, des marchés, des bâtiments administratifs et des espaces publics nouvellement aménagés. Cette période contribua à l'émergence d'une identité architecturale particulière mêlant héritage amazigh, influences européennes et adaptation au paysage naturel du Moyen Atlas. Les constructions modernes conservaient souvent une relation étroite avec l'environnement montagneux, notamment à travers l'utilisation de matériaux locaux et l'intégration des jardins dans l'espace résidentiel. Aujourd'hui encore, plusieurs anciennes constructions témoignent de cette évolution historique. Certaines maisons traditionnelles, villas anciennes et bâtiments administratifs constituent des éléments importants du patrimoine architectural d'Imouzzer du Kandar. L'étude des premières constructions permet ainsi de mieux comprendre les transformations sociales, urbaines et culturelles qui ont marqué l'histoire de la ville et contribué à la formation de son identité contemporaine.

1.5 Les Premiers Édifices Imposants

L'évolution urbaine durant la première moitié du XX^e siècle s'accompagna de la construction progressive de plusieurs édifices publics qui jouèrent un rôle fondamental dans la structuration administrative, sociale et touristique de la ville. Ces infrastructures participèrent à l'intégration d'Imouzzer dans les politiques d'aménagement territorial mises en œuvre durant le Protectorat français, tout en contribuant à l'émergence d'une identité urbaine propre aux stations

montagnardes du Moyen Atlas.

La création de ces équipements publics transforma profondément l'organisation spatiale de la ville. Elle introduisit de nouvelles fonctions administratives, économiques et récréatives qui modifièrent progressivement le cadre de vie local ainsi que les pratiques sociales des habitants.

Parmi les édifices les plus emblématiques de cette période figurent notamment la Kyada, la piscine municipale, les hôtels historiques ainsi que plusieurs infrastructures administratives et touristiques développées entre les années 1920 et 1960. La Caiidat constitue l'un des premiers centres administratifs structurants de la ville moderne. Ce bâtiment occupait une fonction essentielle dans l'organisation territoriale régionale et représentait l'autorité administrative locale durant la période coloniale puis après l'indépendance. L'existence de la Caiidat traduisait la volonté des autorités du Protectorat de renforcer le contrôle administratif des régions montagneuses du Moyen Atlas. Elle centralisait plusieurs activités liées à la gestion locale, notamment les affaires foncières, l'organisation territoriale, les relations avec les populations rurales ainsi que certaines fonctions judiciaires et administratives.

Sur le plan architectural, la Caïdat associait des éléments de l'architecture administrative marocaine traditionnelle à certaines influences européennes introduites durant le Protectorat. Sa position dans le tissu urbain contribuait à structurer le centre administratif de la ville et à organiser les principaux espaces publics environnants. La grande poste d'Imouzzer date d'avant 1950 et atteste d'une construction solide respectant le rude climat de l'hiver. Elle représentait la poste centrale et le logement du chef.

La gendarmerie d'Imouzzer occupait une place importante dans la vie et l'environnement de la ville. Construite le long du boulevard principal menant vers Ifrane, non loin du centre, elle constituait l'un des bâtiments emblématiques de l'époque du protectorat. Avec son architecture soignée, ses toits inclinés et son emplacement stratégique, elle dominait une partie du paysage urbain d'Imouzzer. Située sur l'axe principal reliant Fès à Ifrane, la gendarmerie représentait à la fois un symbole de l'autorité administrative et un point de repère familier pour les habitants. Les voyageurs, les estivants et les habitants du village passaient quotidiennement devant ce bâtiment qui



FIGURE 1.9: 1954 : La Poste à droite et la Caïdat à gauche.

faisait partie intégrante du décor.

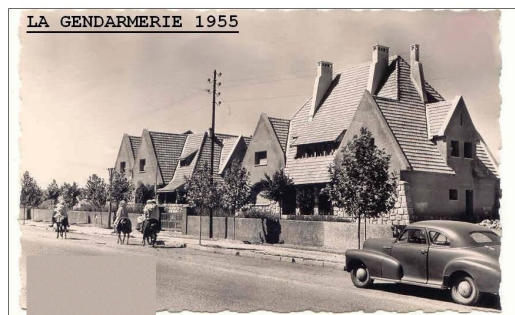


FIGURE 1.10: 1955 : La Gendarmerie.

La construction de la piscine municipale représente également une étape importante dans l'histoire urbaine et sociale d'Imouzzer du Kandar. Développée dans le contexte de l'essor du tourisme climatique et des activités de loisirs, la piscine devint rapidement l'un des espaces les plus fréquentés de la ville durant les périodes estivales. Grâce à son climat frais et à son environnement naturel privilégié, Imouzzer attirait de nombreuses familles provenant principalement de Fès et d'autres centres urbains du Maroc intérieur.

La piscine constituait alors un lieu central de sociabilité, de détente et de rencontre entre populations locales, visiteurs marocains et résidents européens. Autour de cet équipement se développa progressivement une importante animation urbaine marquée par la présence de cafés, de jardins publics et d'espaces de promenade. La piscine

participa ainsi à la construction de l'image d'Imouzzer comme station de villégiature montagnarde. Malheureusement ce bel édifice, qui constituait le coeur battant de la jeunesse, est à l'abandon depuis plusieurs années.



FIGURE 1.11: La Piscine d'Imouzzer.

Le développement touristique de la ville favorisa parallèlement l'apparition de plusieurs établissements hôteliers destinés à accueillir les visiteurs saisonniers. Parmi ces infrastructures, l'Hôtel Royal, La Chambotte, Le Rif, Les Truites, les Troglodytes, l'Hôtel du Centre, l'Hôtel Dayet-Aoua ainsi que La Chaumière occupèrent une place importante dans la mémoire urbaine et sociale d'Imouzzer du Kandar. A l'entrée d'Imouzzer en venant de Fès, on découvre l'hôtel Les Truites, l'un des établissements les plus connus de la région. Situé dans un emplacement privilégié, il offre une vue panoramique exceptionnelle sur la vaste plaine du Saïs. Depuis ses terrasses et ses balcons, le regard s'étendait jusqu'aux horizons lointains, surtout au coucher du soleil lorsque les couleurs du ciel se mêlaient aux reliefs verdoyants de la région.

L'hôtel Les Truites, dont le nom provient probablement du fait que les petits ruisseaux d'Imouzzer regorgeaient autrefois de truites, est considéré comme le plus ancien hôtel construit à Imouzzer du Kandar. À l'origine, il s'agissait d'un simple refuge destiné aux voyageurs et aux visiteurs attirés par la fraîcheur et la beauté naturelle de la région. Au début des années 1920, ce refuge fut transformé et aménagé par Monsieur Barthélémy, un grand amoureux d'Imouzzer, profondément attaché à cette ville et à ses paysages. Grâce à lui, le refuge devint progressivement un véritable hôtel-restaurant qui accueillait aussi bien des voyageurs de passage que des familles venues passer l'été dans le climat agréable d'Imouzzer. Dans les années 60, l'hôtel fut repris par Monsieur Lahlou, qui poursuivit son activité et contribua à maintenir la réputation de cet établissement embléma-



FIGURE 1.12: Hôtel les Truites.

tique dominant la plaine du Saïs. Avec sa vue panoramique exceptionnelle, l'hôtel Les Truites devint l'un des lieux les plus connus et les plus appréciés de la région. Il faut souligner ici l'attachement extraordinaire de Monsieur Barthélémy à Imouzzer. Son amour pour cette ville était si profond qu'il demanda à être inhumé, aux côtés de son épouse, dans un carré privé situé dans le quartier de la Kalaa. Ce choix témoigne du lien intime qu'il entretenait avec Imouzzer, qu'il considérerait sans doute comme sa véritable terre d'adoption.

L'Hôtel Royal, qui était tenu par la joyeuse et admirable Madame Fontanive, figurait parmi les établissements les plus élégants de la ville. Il accueillait principalement des visiteurs venant de Fès, Rabat et Casablanca durant les périodes estivales et aussi souvent des bus de touristes étrangers passant par Imouzzer pour aller dans le sud du Maroc.

Son architecture, marquée par les toitures en tuiles rouges et les terrasses ouvertes sur les paysages montagneux, symbolisait le raffinement des stations climatiques développées durant le Protectorat.

Le café-hôtel-restaurant La Chambotte fut construit dans les années 40 et se distinguait par sa remarquable architecture d'inspiration alsacienne, assez rare dans la région. Nichée dans un cadre paisible et verdoyant, cette demeure possédait un charme particulier qui attirait immédiatement les visiteurs de passage à Imouzzer. À ses débuts, La Chambotte n'était qu'une simple auberge tenue par Monsieur



FIGURE 1.13: L'hôtel-restaurant *Royal* à Imouzzer du Kandar.

Albert Salesse, un homme discret, raffiné et profondément attaché à l'esprit convivial du lieu. Il préférait accueillir une clientèle peu nombreuse mais soigneusement choisie, privilégiant l'ambiance familiale et chaleureuse plutôt qu'une activité commerciale intensive. Pour lui, La Chambotte représentait avant tout une maison d'amis, un lieu de repos et de partage où les visiteurs pouvaient se sentir chez eux. Monsieur Salesse nourrissait également une grande passion pour la culture des champignons. Il consacrait une partie importante de son temps à cette activité et avait l'habitude d'expédier ses récoltes vers les grandes villes comme Fès, Casablanca et Rabat, où elles étaient particulièrement appréciées. Au fil des années, La Chambotte acquit une réputation prestigieuse et devint un lieu très recherché par les familles aisées marocaines, les princes venant de Rabat ainsi que de hauts dignitaires qui y séjournaient souvent le temps d'un week-end ou durant les fêtes de Noël et de fin d'année. L'atmosphère élégante, le calme du lieu et la fraîcheur d'Imouzzer donnaient à cette auberge un caractère presque unique au Maroc de cette époque. Dans les années 70, Monsieur Salesse fut contraint de vendre La Chambotte. Après cette séparation difficile, il s'installa avec son épouse à Fès, où ils vécurent jusqu'à la fin de leurs jours. Malgré son départ, le souvenir de La Chambotte et de son fondateur reste profondément lié à la mémoire d'Imouzzer et à l'histoire de ses

lieux emblématiques.



FIGURE 1.14: L'hôtel-restaurant *La Chambotte* à Imouzzer du Kandar.

L'hôtel Le Rif dont le propriétaire s'appelait Mr Bidali, participa quant à lui au développement de l'activité hôtelière de la ville durant les décennies 1940 et 1950. Il accueillait voyageurs, commerçants et familles en séjour saisonnier, contribuant ainsi à l'animation économique locale.

L'hôtel Dayet-Aoua, situé dans l'environnement naturel du lac voisin, bénéficiait d'un cadre paysager exceptionnel. Il participait au développement du tourisme régional autour des activités de détente, des promenades et du contact avec la nature.

Le café-restaurant *L'Hermitage* occupait également une place particulière dans l'histoire touristique d'Imouzzer du Kandar. Réputé pour son cadre élégant, son atmosphère paisible et la qualité de son accueil, il constituait un lieu privilégié de rencontre pour les visiteurs, les familles en villégiature et certains résidents européens installés dans la région.



FIGURE 1.15: L'hôtel-restaurant *Le Rif* à Imouzzer du Kandar.



FIGURE 1.16: Hôtel Dayet Aoua.



FIGURE 1.17: Le Café-Restaurant *L'Hermitage* .

Son architecture et ses espaces ouverts sur les paysages forestiers du Moyen Atlas participaient à l'image raffinée et climatique de la ville durant les décennies centrales du XX^e siècle.

L'histoire du café restaurant la chaumière est assez particulière et attractive. Le premier propriétaire Monsieur Schmith, un Suisse allemand marié à une Suissesse, fut l'un des personnages les plus singuliers et attachants qu'ait connus Imouzzar Kandar. Le couple tenait la célèbre Maison Basque, un salon de thé installé au-dessus du four de Lahcen O Sbaa, un lieu bien connu des habitants de la ville. La Maison Basque était réputée pour son atmosphère chaleureuse et raffinée. On y venait autant pour déguster un thé ou quelques pâtisseries que pour profiter du calme et de l'accueil toujours courtois de ses propriétaires. Le couple était très apprécié à Imouzzar, où il entretenait des relations simples et sincères avec la population locale. Au cours des années soixante, les époux Schmith décidèrent de quitter le Maroc pour s'installer en France, accompagnés d'un jeune garçon marocain qu'ils avaient adopté et élevé comme leur propre enfant. Mais la vie en Europe ne correspondit pas à leurs attentes. Avec tristesse, ils constatèrent que leur fils subissait parfois des attitudes blessantes liées à ses origines et parfois du rejet et de la discrimination. Très affectés par cette situation, ils choisirent finalement de revenir au Maroc, pays auquel ils étaient restés profondément attachés et où ils pensaient pouvoir offrir à leur enfant un cadre de vie plus serein et plus humain. Installés quelque temps à Rabat, Monsieur Schmith ouvrit un café-glacier face au Parlement sous le nom de *Aux Délices*. L'établissement devint rapidement connu pour son ambiance agréable et ses spécialités appréciées des habitués de la capitale. Malgré cette nouvelle vie, Imouzzar du Kandar demeurerait constamment présent dans leurs pensées. La ville représentait pour eux bien plus qu'un simple lieu de résidence : elle était devenue une véritable terre de cœur, liée à une période heureuse de leur existence. Poussés par cette nostalgie, ils finirent par revenir définitivement à Imouzzar. Monsieur Schmith aménagea alors une villa située au centre de la ville et la transforma en un élégant salon de thé baptisé La *Chaumière*.

Très vite, l'endroit devint un lieu apprécié des habitants et des visiteurs, perpétuant l'esprit convivial qui avait déjà fait le succès de la Maison Basque. Quelques années plus tard, lorsque le couple décida de prendre sa retraite, La Chaumière fut reprise par Monsieur Lahlou, père d'Anis. Ainsi s'acheva une page originale et attachante de l'histoire de la Chaumière d'Imouzzar du Kandar et malheureu-



FIGURE 1.18: Le café-restaurant *La Chaumière*.

sement fermée depuis quelques années.

L'hôtel du centre est situé dans le centre d'Imouzzer et était un café-bar-restaurant à l'époque des années 50–60–70. On avait l'habitude de l'appeler bar de Hmida.



FIGURE 1.19: L'Hôtel du Centre.

Au centre d'Imouzzer non loin de l'hôtel du café-hôtel du Centre se trouvait le très ancien hôtel et café-restaurant du Troglodytes qui a été utilisé plus tard comme usine pour tisser des tapis. Notons que le mot *Troglodyte* désigne à l'origine une personne qui vit dans une habitation creusée dans la roche, une grotte ou une cavité naturelle. signifie habitant de grottes

Enfin, il y avait l'hôtel *Belle Vue* de Monsieur Fayard, perché sur les hauteurs d'Imouzzer. Comme son nom l'indiquait parfaitement, cet



FIGURE 1.20: Hôtel les Trogodytes.

établissement offrait une vue exceptionnelle sur la vallée, les collines verdoyantes et les paysages magnifiques du Moyen Atlas.



FIGURE 1.21: Hôtel Belle Vue.

L'hôtel Belle Vue faisait partie des lieux emblématiques de l'Imouzzer des belles années. Avec son architecture élégante, ses terrasses ouvertes sur la montagne et son atmosphère paisible, il attirait aussi bien des estivants venus de Fès que des visiteurs étrangers séduits par la fraîcheur et la beauté naturelle de la région.

L'architecture de ces hôtels reflétait généralement l'influence des modèles résidentiels européens adaptés au contexte montagnard marocain. Les bâtiments se caractérisaient par des jardins arborés, des terrasses panoramiques, des espaces de réception élégants ainsi qu'une organisation spatiale favorisant le confort climatique. Ces établissements contribuèrent fortement au développement économique local à travers les activités commerciales, les services touristiques et l'emploi d'une partie importante de la population locale.

À Imouzzur du Kandari, l'histoire religieuse reflète la diversité culturelle et humaine qui a marqué la ville durant la période du protec-

torat et au-delà. La présence d’une ancienne église catholique, appelée Église Notre-Dame de Toutes-Joies, témoignait également de l’histoire particulière d’Imouzzer Kandar durant la période du Protectorat. Construite au cours des premières années de la présence française au Maroc, cette église constituait un lieu de rassemblement important pour la communauté chrétienne installée dans la région ainsi que pour les nombreux estivants européens qui fréquentaient Imouzzer.



FIGURE 1.22: Église Notre–Dame de Toutes-Joies.

À ses débuts, l’église était placée sous la responsabilité du Père curé R.P. Colpin, qui assurait notamment la messe dominicale. Avec le développement progressif d’Imouzzer comme centre d’estivage très apprécié pour son climat frais et ses paysages verdoyants, la population de la ville augmentait considérablement durant les vacances d’été, atteignant près de 5 000 habitants. Cette affluence saisonnière était renforcée par la présence de plusieurs colonies de vacances, huit au total, accueillant de nombreux enfants et familles venus principalement des grandes villes marocaines. Cette activité importante exigeait une présence presque permanente du Père curé, mobilisé durant une grande partie de la semaine et chargé d’assurer jusqu’à trois messes dominicales afin de répondre aux besoins des estivants et des résidents de passage.

Il y avait aussi un couvent habité par des bonnes soeurs qu’on appelait *Mamirats*, témoignait de l’installation des familles européennes, des fonctionnaires et des voyageurs qui fréquentaient la

station climatique d'Imouzzer. Située dans un environnement naturel exceptionnel, l'église dominait autrefois les abords du lac et des espaces boisés, offrant une architecture simple mais harmonieuse, inspirée des constructions rurales européennes adaptées au paysage du Moyen Atlas.



FIGURE 1.23: Le Couvent et les Bonnes Soeurs.

On voyait également souvent les bonnes sœurs circuler dans le centre d'Imouzzer du Kandar. Leur présence faisait naturellement partie du paysage humain de la ville durant cette époque. Toujours vêtues de leurs habits religieux reconnaissables, elles se promenaient simplement dans les rues du centre pour faire leurs courses ou rendre visite à certaines familles. Elles étaient généralement souriantes, discrètes et très bien intégrées dans la vie locale. Les habitants d'Imouzzer les respectaient beaucoup et les considéraient avec sympathie. Dans cette petite ville du Moyen Atlas où régnait un climat de tolérance et de coexistence paisible, leur présence ne provoquait aucune hostilité particulière. Les bonnes sœurs étaient particulièrement connues pour leur aide auprès des jeunes filles d'Imouzzer. Elles participaient parfois à certaines activités éducatives, sociales ou d'entraide et apportaient un soutien apprécié à plusieurs familles modestes. Leur comportement bienveillant et leur simplicité facilitaient naturellement leurs relations avec les habitants.

Les mosquées constituaient le cœur spirituel et social de la population locale. Bien avant l'urbanisation moderne, les habitants des tribus des Aït Seghrouchen disposaient de lieux de prière modestes construits en pierre et en terre. Avec le développement progressif du centre urbain entre les années 1930 et 1960, des mosquées furent

agrandies ou reconstruites afin d'accompagner l'augmentation de la population marocaine locale. Ces édifices religieux jouaient également un rôle éducatif et communautaire important, notamment à travers l'enseignement coranique et les rassemblements sociaux. Dans les années 60 et 70, Imouzzer comptait plusieurs lieux de culte et de spiritualité qui occupaient une place essentielle dans la vie quotidienne des habitants. Au centre du village se dressait la grande mosquée, principal lieu de prière et de rassemblement religieux. C'était un endroit vivant où les habitants se retrouvaient non seulement pour les prières, mais aussi pour échanger, discuter et renforcer les liens de la communauté. Dans le quartier de la Kasbah se trouvait également une petite mosquée plus modeste, très fréquentée par les habitants du quartier. Malgré sa simplicité, elle dégageait une atmosphère chaleureuse et paisible, surtout pendant le mois de Ramadan et les grandes fêtes religieuses. Imouzzer possédait aussi une Zaouïa dirigée par Ssi Tijani, un homme sage, pieux et profondément respecté par toute la population. Sa sagesse, son calme et ses conseils inspiraient confiance aux habitants qui venaient souvent le consulter pour des questions religieuses, familiales ou sociales. La Zaouïa jouait un rôle spirituel important dans la vie du village ; elle était un lieu de recueillement, d'enseignement et de transmission des valeurs de solidarité, de respect et de tolérance.

La coexistence de l'église et des mosquées dans une même ville illustre une période particulière de l'histoire d'Imouzzer du Kandar, marquée par les échanges culturels, la présence de différentes communautés et le développement touristique de la région. Aujourd'hui encore, ces lieux demeurent des témoins silencieux du patrimoine architectural et historique de la ville, rappelant l'époque où Imouzzer attirait aussi bien les habitants des tribus voisines que les visiteurs venus des grandes villes marocaines et européennes.

Les habitants d'Imouzzer du Kandar étaient connus pour leur grande tolérance et leur manière simple et ouverte de pratiquer l'Islam. La religion occupait naturellement une place importante dans la vie quotidienne, rythmant les journées à travers les appels à la prière, les fêtes religieuses, les traditions familiales et les valeurs morales transmises depuis des générations. Mais cet Islam vécu à Imouzzer était avant tout fondé sur le respect de l'autre, la solidarité et la coexistence paisible entre les personnes. Dans cette petite

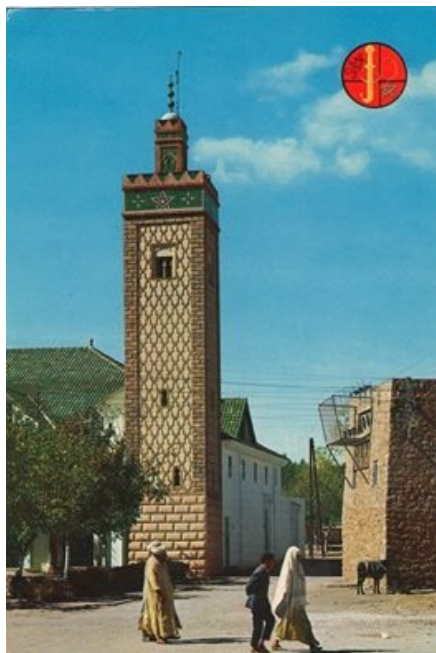


FIGURE 1.24: La Première Grande Mosquée d'Imouzzer.

ville du Moyen Atlas, les relations humaines étaient marquées par une grande simplicité et une profonde bienveillance. Les habitants se connaissaient presque tous et vivaient dans un esprit d'entraide naturelle où les différences sociales, culturelles ou même religieuses provoquaient rarement des tensions.

En plus de ses mosquées, anciennes ou plus récentes, Imouzzer possède également un riche patrimoine religieux constitué de la Zaouïa Tijania dont le fondateur est Ssi Ali Tijani, située dans la Kasbah, ainsi que de la koubba d'un saint (Sidi Mohamed Ou-Belkacem) vénéré par les habitants. La zaouïa était fréquentée par un groupe d'hommes d'un certain âge qui avaient choisi de consacrer une grande partie de leur vie à la prière, à la méditation, à l'invocation de Dieu (dhikr) et à l'étude des textes religieux. Dans une atmosphère de recueillement et de simplicité, ils se réunissaient quotidiennement pour perpétuer les traditions spirituelles transmises de génération en génération. À quelques pas de là se dresse la koubba, ce petit mausolée reconnaissable à sa coupole recouverte de tuiles vertes, qui compte parmi les plus anciens témoignages du patrimoine

spirituel de la ville. Depuis des générations, les habitants s’y rendent pour se recueillir, réciter des prières, solliciter la baraka du saint ou simplement rendre hommage à une figure profondément respectée dans la mémoire populaire. Lamsid (école coranique) de Ssi Allal était adossé au mausolée du saint, formant avec celui-ci un ensemble religieux où se mêlaient enseignement, recueillement et transmission des valeurs spirituelles. Ces deux lieux, empreints de sérénité et de ferveur, témoignent de l’importance qu’ont toujours occupée la spiritualité, les confréries religieuses et les traditions soufies dans l’histoire d’Imouzzer du Kandar. Ils constituent un héritage culturel et religieux précieux, qu’il convient de préserver et de transmettre aux générations futures.



FIGURE 1.25: La Koubba de Sidi Mohamed OuBelkacem.

Les visiteurs venus des grandes villes, les estivaliers, les Européens installés à Imouzzer ou les fonctionnaires de passage étaient généralement accueillis avec respect et hospitalité. Cette ouverture se reflétait dans la vie quotidienne de la ville. Les habitants pratiquaient leur religion avec sincérité mais sans excès ni rigidité. Les valeurs essentielles restaient l’honnêteté, le respect des anciens, la générosité, la parole donnée et la dignité dans les relations humaines. La coexistence entre traditions marocaines, présence européenne héritée de la période coloniale et modernité progressive se faisait de manière relativement paisible à Imouzzer. Les habitants savaient préserver leurs valeurs religieuses et culturelles tout en maintenant des relations humaines simples et respectueuses avec les autres communautés présentes dans la ville. Cette atmosphère de tolérance mar-

quait profondément la vie sociale. Les disputes étaient rares et les conflits se réglaient souvent par le dialogue, l'intervention des anciens ou simplement grâce aux liens étroits qui unissaient les familles et les quartiers.

Parallèlement aux équipements administratifs et touristiques, plusieurs infrastructures publiques furent progressivement mises en place afin d'accompagner l'expansion urbaine de la ville. L'amélioration des réseaux routiers facilita les échanges avec Fès, Sefrou, Ifrane et les autres localités du Moyen Atlas. De nouveaux équipements scolaires, sanitaires et hydrauliques furent également introduits dans le cadre des politiques de modernisation urbaine. L'ensemble de ces édifices publics participa à la transformation d'Imouzzer du Kandar d'une petite localité montagnarde à une ville structurée autour de fonctions administratives, touristiques et résidentielles plus complexes.

Ces constructions contribuèrent également à l'émergence d'un paysage urbain original mêlant héritage architectural local, influences coloniales, adaptation au climat montagnard et modernisation des infrastructures publiques. Aujourd'hui encore, plusieurs de ces édifices occupent une place importante dans la mémoire urbaine et patrimoniale de la ville mais malheureusement ils sont soit en arrêt soit complètement abandonnés par fêtaut de repreneur. Même lorsque certains bâtiments ont subi des transformations architecturales ou des périodes de dégradation, ils demeurent associés à une époque souvent considérée comme l'une des phases majeures du développement moderne d'Imouzzer du Kandar.

1.6 Richesse de l'Environnement Naturel

Imouzzer du Kandar possédait autrefois un charme naturel exceptionnel qui faisait sa renommée bien au-delà du Moyen Atlas. Nichée entre montagnes, forêts et sources abondantes, la petite ville offrait un environnement d'une rare beauté où la nature occupait une place essentielle dans la vie quotidienne des habitants.

Ce qui frappait immédiatement le visiteur en arrivant à Imouzzer, c'était d'abord cette verdure omniprésente qui contrastait fortement avec les plaines plus sèches des régions voisines. Les arbres étaient partout : autour des maisons, le long des routes, près des lacs et des

jardins. Parmi eux, les majestueux platanes représentaient véritablement l'âme végétale de la ville. Ces grands arbres aux troncs puissants bordaient plusieurs avenues et procuraient une ombre fraîche particulièrement appréciée durant l'été. Le bruissement de leurs feuilles accompagnait nos promenades quotidiennes et leurs couleurs changeantes rythmaient les saisons.

L'été à Imouzzer possédait une douceur incomparable. Alors que les villes voisines, notamment Fès, suffoquaient souvent sous des températures dépassant les quarante degrés, Imouzzer conservait un climat agréable et tempéré. Les journées étaient lumineuses sans être écrasantes et les nuits devenaient souvent fraîches, obligeant parfois à se couvrir légèrement même en plein mois d'août. Cette fraîcheur estivale faisait d'Imouzzer une station climatique très recherchée où de nombreuses familles venaient passer plusieurs semaines pour fuir la chaleur des grandes villes.

La nature offrait également à la région des sources abondantes et réputées. Aïn Sultan figurait parmi les lieux les plus connus et les plus fréquentés. Cette source, entourée de verdure et de paysages paisibles, attirait aussi bien les habitants que les visiteurs venus profiter de son eau claire et de la fraîcheur des lieux. Pour nous, enfants, ces espaces représentaient de véritables terrains d'aventure où nous passions des journées entières à jouer, marcher et découvrir la nature.

Aïn Sultan devenait l'un des lieux les plus vivants et les plus appréciés d'Imouzzer du Kandar. Des familles entières venant principalement de Fès, mais aussi parfois de Casablanca et d'autres grandes villes marocaines, y passaient de longues journées pour profiter de la fraîcheur exceptionnelle des sources et de la beauté naturelle du site. Dès le matin, les voitures arrivaient chargées de familles, de paniers, de couvertures, de nourriture et de tout le nécessaire pour passer la journée au bord de l'eau. À cette époque où les grandes chaleurs étouffaient déjà les villes comme Fès ou Casablanca durant l'été, Aïn Sultan représentait un véritable refuge de fraîcheur au cœur du Moyen Atlas.

Les familles s'installaient sous les grands arbres, près des cours d'eau clairs et glacés qui traversaient l'espace verdoyant d'Aïn Sultan. On entendait partout le bruit apaisant de l'eau, les rires des enfants et les conversations joyeuses des adultes profitant enfin d'un peu de fraîcheur loin de la chaleur des grandes villes.



FIGURE 1.26: Aïn Sultan.

Les repas occupaient une place importante dans ces journées estivales. Les familles apportaient souvent des repas, du thé à la menthe, des salades, du pain maison, des fruits et toutes sortes de plats préparés avec soin. Les nappes étaient étalées directement sur l'herbe ou à proximité des petits ruisseaux, créant une ambiance chaleureuse et familiale.

Pendant que les adultes discutaient tranquillement à l'ombre des arbres ou jouaient aux cartes, les enfants jouaient autour des cours d'eau, couraient dans les espaces verts ou trempaient leurs pieds dans cette eau si froide qu'elle semblait venir directement des montagnes. Certains passaient des heures à observer les truites visibles dans l'eau limpide des sources. Aïn Sultan possédait alors une atmosphère paisible et presque magique. La fraîcheur permanente des sources, la verdure abondante, le bruit des cascades et la douceur du climat faisaient de cet endroit un véritable paradis estival pour tous ceux qui venaient y chercher repos et détente. Pour nous, enfants d'Imouzzer, voir arriver chaque été ces familles venues des grandes villes faisait aussi partie de l'ambiance particulière de la saison estivale. Cela donnait à notre petite ville une animation, une diversité et une joie de vivre qui restent aujourd'hui profondément gravées dans ma mémoire.

Non loin de là, Aïn Chifaa, ses sources et sa célèbre piscine constituaient un autre joyau naturel d'Imouzzer. Le bruit de l'eau qui s'écoulait entre les rochers, la fraîcheur permanente du site et la végétation abondante créaient une atmosphère presque magique.

Durant certaines périodes de l'année, les familles venaient y pique-niquer tandis que les jeunes s'aventuraient autour des bassins et des petits cours d'eau.



FIGURE 1.27: Aiin Chifaa.

Les alentours d'Imouzzer étaient également marqués par les collines verdoyantes, les forêts de cèdres et les paysages montagneux typiques du Moyen Atlas. Chaque saison transformait ces décors naturels : le vert éclatant du printemps, les couleurs dorées de l'automne et les paysages enneigés de l'hiver donnaient à la région un visage sans cesse renouvelé.

Au cœur même d'Imouzzer du Kandari, deux petits lacs faisaient également partie des lieux les plus emblématiques et les plus aimés de la ville. Situés en face du célèbre Hôtel Royal, ils constituaient un véritable espace de détente et de promenade pour les habitants comme pour les estivaliers.

Les deux petits lacs du centre étaient entourés de magnifiques parcs composés d'arbres, d'arbustes fleuris et de vastes espaces de gazon soigneusement entretenus. Ces jardins apportaient au cœur d'Imouzzer une atmosphère paisible et rafraîchissante qui faisait la fierté des habitants et le bonheur des visiteurs durant les chaudes journées d'été.

Ces deux parcs étaient traversés par un grand ruisseau d'eau claire

et glacée prenant sa source à Aïn Sultan avant de traverser le centre-ville puis plusieurs autres quartiers d'Imouzzer. Le murmure permanent de cette eau vive accompagnait la vie quotidienne de la ville et participait au charme exceptionnel du lieu. L'eau était d'une pureté remarquable. Elle était si claire et limpide que nous pouvions facilement apercevoir des truites nageant entre les pierres et les herbes aquatiques. Pour nous, enfants, ce spectacle semblait presque magique. Nous passions souvent de longs moments penchés au-dessus du ruisseau à observer les poissons se déplacer rapidement dans le courant frais.

Durant l'été, ce cours d'eau devenait un véritable lieu de rassemblement. Les enfants y trempaient parfois leurs pieds pour se rafraîchir, tandis que les familles profitaient de l'ombre des arbres et de la fraîcheur naturelle apportée par l'eau. Le contraste entre le soleil éclatant du Moyen Atlas et cette eau glacée descendant des sources donnait à Imouzzer une ambiance unique et inoubliable. Ce cours d'eau faisait véritablement partie de l'âme d'Imouzzer du Kandar. Il reliait la nature à la ville, les montagnes au centre urbain, et accompagnait discrètement la vie des habitants au fil des saisons. Ces deux plans d'eau apportaient une fraîcheur supplémentaire au centre-ville et donnaient à Imouzzer un charme presque européen qui impressionnait souvent les visiteurs. Bordés d'arbres, de jardins et de petits chemins, ils reflétaient les montagnes environnantes ainsi que les grands platanes qui faisaient la réputation de la ville. Le calme de leurs eaux contrastait avec l'animation estivale des cafés, des hôtels et des promenades voisines. Les alentours des petits lacs devenaient un lieu de vie particulièrement animé. Les familles venaient s'y promener en soirée, les enfants y jouaient jusque tard dans la nuit et les visiteurs profitaient de la douceur exceptionnelle du climat d'Imouzzer. Les terrasses des cafés voisins se remplissaient rapidement tandis que résonnaient parfois des chansons orientales ou occidentales diffusées par les établissements du centre.

Pour nous, enfants et adolescents, ces petits lacs représentaient bien plus qu'un simple décor. Ils faisaient partie intégrante de notre quotidien, de nos jeux et de nos souvenirs. Nous passions des heures à observer les reflets des arbres sur l'eau, à nous asseoir entre amis au bord des berges pour discuter et rêver.

En hiver, lorsque le froid du Moyen Atlas s'installait, ces mêmes

lacs prenaient une atmosphère totalement différente. Les arbres dénudés se reflétaient dans une eau immobile et silencieuse, tandis que le brouillard matinal donnait parfois au centre d'Imouzzer un aspect mystérieux et poétique.

À côté de ces deux petits lacs s'étendait également un grand terrain qui occupait une place très importante dans la vie sociale et sportive d'Imouzzer. Lors des fêtes nationales et des grandes célébrations, ce vaste espace était réservé aux spectacles de fantasia qui attiraient une foule nombreuse venue admirer les cavaliers, les chevaux richement décorés et les impressionnantes détonations des fusils traditionnels. Ces journées de fête donnaient au centre d'Imouzzer une ambiance extraordinaire mêlant musique, traditions marocaines et rassemblements populaires. Mais en dehors de ces festivités, ce grand terrain appartenait surtout aux jeunes d'Imouzzer. Il devenait notre immense terrain de football improvisé où se retrouvaient quotidiennement des dizaines d'enfants et d'adolescents du quartier et parfois de toute la ville. Nous y allions presque chaque jour après l'école, les week-ends et durant les vacances. Nous restions des heures entières à courir derrière un simple ballon en plastique, souvent usé ou rafistolé, mais qui suffisait largement à notre bonheur. Les équipes se formaient spontanément, les matchs s'enchaînaient jusqu'à la tombée de la nuit et les cris de joie résonnaient dans tout le quartier. Le terrain n'était ni parfaitement plat ni véritablement aménagé, mais pour nous il représentait un véritable stade. Chaque pierre devenait une limite de terrain, chaque tas de vêtements servait de cage improvisée et chaque match prenait l'importance d'une grande finale internationale. Nous jouions avec passion, oubliant totalement la fatigue, le froid ou parfois même l'heure du repas. Autour de ce terrain, se créaient des amitiés profondes, des rivalités passagères et surtout des souvenirs qui restent aujourd'hui parmi les plus précieux de notre jeunesse. Ce lieu symbolisait parfaitement cette enfance simple et heureuse où quelques amis, un ballon en plastique et beaucoup d'imagination suffisaient à remplir nos journées de bonheur.

Nous ne réalisons pas toujours, durant notre enfance, la chance que nous avons de grandir dans un tel environnement. Aujourd'hui encore, lorsque je repense à Imouzzer du Kandar de ces années-là, ce sont d'abord les images de cette nature généreuse, fraîche et apaisante qui reviennent dans ma mémoire.

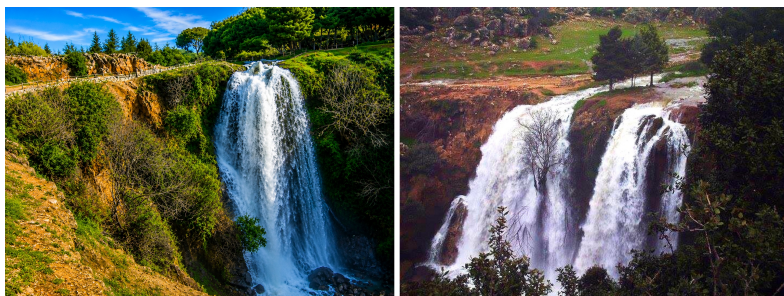


FIGURE 1.28: Les Cascades d'Imouzzer.

À l'époque où les sources étaient généreuses et où la pluie tombait en abondance sur la région, la cascade d'Imouzzer offrait un spectacle grandiose. L'eau dévalait les rochers avec une puissance incroyable, formant un rideau blanc immense que l'on pouvait entendre de loin. La nature autour était verdoyante, fraîche et vivante ; les arbres, les falaises et les petits sentiers baignaient dans une atmosphère presque magique. Quand les journées commençaient à devenir plus chaudes, la cascade devenait notre refuge préféré. On se retrouvait entre amis pour passer des heures au bord de l'eau, à rire, à nager et à profiter de la fraîcheur exceptionnelle du lieu. Les plus courageux grimpaient sur les hauteurs des rochers avant de sauter dans les bassins naturels en contrebas. Ces plongeurs étaient remplis d'adrénaline, mais aussi de liberté et de bonheur. Chaque saut était un défi, chaque baignade un moment de plaisir inoubliable. Les week-ends, l'endroit était bien animé et on entendait les éclats de rire des enfants et le bruit continu de l'eau qui frappait les pierres. Après la baignade, on s'asseyait souvent pour admirer le paysage, respirer l'air pur et contempler les arcs-en-ciel formés par les gouttelettes de la cascade sous le soleil.

Les montagnes entourant Imouzzer du Kandar faisaient elles aussi partie intégrante de notre univers d'enfance. Elles représentaient pour nous des espaces de liberté, d'aventure et de découverte presque sans limites. Dès que nous en avions l'occasion, surtout les week-ends, pendant les vacances ou après l'école durant les longues journées de printemps, nous partions en petits groupes explorer les collines et les sentiers qui entouraient la ville.

Ces promenades dans la montagne constituaient de véritables expéditions pour les enfants que nous étions. Nous marchions pendant des heures à travers les forêts, les champs et les petits chemins pierreux

du Moyen Atlas, toujours curieux de découvrir un nouvel endroit, une source cachée ou un arbre fruitier sauvage.

Au fil du temps, nous avons appris à reconnaître une grande variété de plantes et d'herbes sauvages que les adultes eux-mêmes nous avaient fait découvrir. Certaines avaient un goût légèrement sucré, d'autres une saveur acidulée que nous adorions goûter pendant nos promenades. Nous cueillions ces petites herbes avec précaution, presque comme des trésors de la nature, fiers de connaître les bonnes plantes et d'éviter celles qu'il ne fallait pas toucher.

Nous connaissions également plusieurs fruits sauvages que l'on trouvait dans les montagnes autour d'Imouzzer. Ces petites découvertes faisaient partie du plaisir de nos excursions. Trouver un arbuste chargé de fruits devenait immédiatement un événement partagé entre tous les amis. Nous mangions ces fruits directement dans la nature, assis sur des pierres ou sous les arbres, avec cette sensation merveilleuse de liberté que seule l'enfance sait offrir.

Les montagnes étaient aussi des lieux d'imagination et de rêve. Chaque grotte, chaque vieux sentier ou chaque grand arbre semblait cacher une histoire mystérieuse. Nous inventions des aventures, des cachettes secrètes et parfois même des légendes inspirées des récits racontés par nos grands-parents durant les longues soirées d'hiver.

Le silence des montagnes, le parfum des herbes sauvages, le bruit du vent dans les arbres et les panoramas magnifiques sur Imouzzer du Kandar restent aujourd'hui profondément gravés dans ma mémoire. Nous grandissions au contact direct de la nature, apprenant instinctivement à observer les saisons, les plantes, les sources et les paysages du Moyen Atlas. Je réalise combien cette proximité permanente avec la montagne a marqué notre enfance. Elle nous offrait une liberté immense, un terrain d'apprentissage naturel et un rapport simple mais profond avec l'environnement. Ces promenades dans les collines d'Imouzzer demeurent aujourd'hui parmi les souvenirs les plus purs et les plus heureux de ma jeunesse.

1.7 Dayet Aoua et les autres Lacs

Dayet Aoua est un lac naturel situé dans le Moyen Atlas marocain, cité à huit km d'Imouzzer et à 15km d'Ifrane. Niché au cœur d'un environnement montagneux et forestier, ce site constitue l'un

des paysages naturels les plus remarquables de la région. Entouré de collines verdoyantes, de cèdres et de peupliers, le lac offrait un cadre paisible et attractif pour les visiteurs en quête de nature et de détente. Le lac de Dayet Aoua, dont le périmètre est de 7km et la superficie de 140 ha, jouait un rôle écologique important dans l'écosystème du Moyen Atlas. Il abritait diverses espèces d'oiseaux migrateurs et contribuait à la biodiversité locale. La richesse de sa faune et de sa flore en faisait un espace privilégié pour les activités d'observation de la nature, de photographie et de tourisme écologique. Sur le plan touristique, Dayet Aoua attirait de nombreux visiteurs tout au long de l'année.

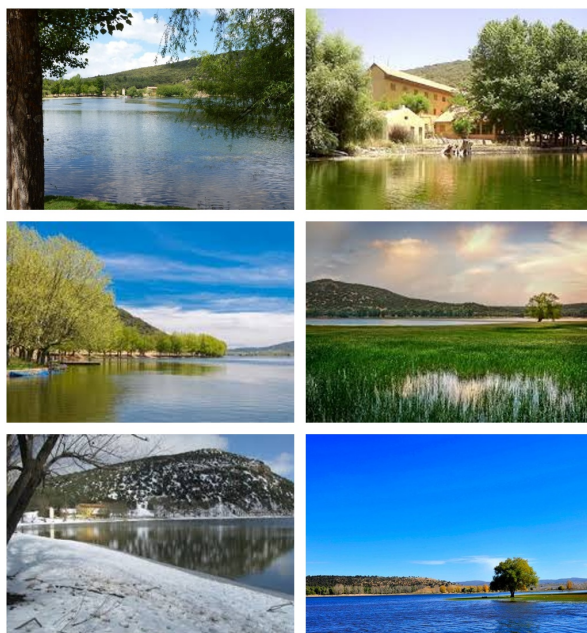


FIGURE 1.29: Dayet Aoua.

En hiver, le paysage prend une allure spectaculaire avec les montagnes environnantes parfois enneigées, tandis qu'au printemps et en été, la verdure et les eaux du lac créaient un panorama particulièrement agréable. Les activités de promenade, de pique-nique, de randonnée, de pédalo ou de ski-nautique y étaient très appréciées. Avant la sécheresse, le lac regorgeait de poissons tels que le brochet, la sandre, le gardon et la carpe. Cette richesse halieutique attirait de

nombreux pêcheurs amateurs et constituait une composante importante de la vie naturelle et économique de la région.

L'hôtel de Dayet Aoua qu'on voit sur la photo : Figure 1.29, était autrefois l'un des symboles emblématiques de la région. C'était également un café-restaurant très apprécié, où les visiteurs pouvaient s'asseoir, admirer la beauté du lac tout en savourant une boisson fraîche ou un café. Grâce à son emplacement exceptionnel et à son atmosphère paisible, ce lieu constituait une destination privilégiée pour les familles, les touristes et les amoureux de la nature. L'hôtel appartenait à un vieux couple de Français qui le gérât avec beaucoup de sérieux et de passion, avec l'aide de leur jeune fille. Leur accueil chaleureux et la qualité des services proposés ont largement contribué à la réputation et au charme de cet établissement.

Cependant, comme plusieurs sites naturels, Dayet Aoua fait face depuis plus de cinq ans à d'importants défis environnementaux liés aux changements climatiques, à la diminution des ressources hydriques ainsi qu'à la pression touristique. Actuellement, le lac est complètement à sec, ce qui constitue une situation alarmante sur les plans écologique et touristique. La restauration de ce patrimoine naturel nécessite un travail colossal de la part des responsables, des collectivités territoriales ainsi que des associations locales et nationales engagées dans la protection de l'environnement.

Dans une démarche novatrice à l'échelle nationale, fondée sur une approche participative et intégrée visant la préservation des ressources hydriques et des zones humides naturelles, une convention-cadre de partenariat dédiée à la réhabilitation du lac Dayet Aoua a été conclue le 27 décembre 2022 au siège de la province d'Ifrane. Ce programme de restauration écologique, inscrit dans le cadre du Fonds de l'Eau du Sebou, mobilise plusieurs acteurs institutionnels et territoriaux, notamment la province d'Ifrane, la commune de Dayet Aoua, l'Agence du Bassin Hydraulique du Sebou, la Direction régionale de l'Agence nationale des eaux et forêts, la région Fès-Meknès, la Direction provinciale de l'agriculture d'Ifrane ainsi que l'organisation Living Planet Morocco. Le projet prévoit également la préservation durable de cet écosystème fragile à travers des actions de réhabilitation, de sensibilisation et de gestion raisonnée des ressources en eau. Dayet Aoua occupe en effet une place importante dans le patrimoine naturel de la région. Le lac est classé Site d'Intérêt Biologique et Écologique

(SIBE), reconnu comme Aire d'Importance Internationale pour les Oiseaux et intégré à la zone humide Ramsar des *Lacs d'Imouzzer du Kandar*, témoignant ainsi de sa valeur écologique exceptionnelle à l'échelle nationale et internationale.

Je garde de très bons souvenirs de ce lac, auquel me rattache une histoire toute particulière. Ce lieu a marqué une partie importante de ma jeunesse et demeure profondément gravé dans ma mémoire. J'y reviendrai de manière beaucoup plus détaillée dans le troisième chapitre, afin de raconter les moments, les rencontres et les souvenirs inoubliables liés à ce magnifique site naturel.

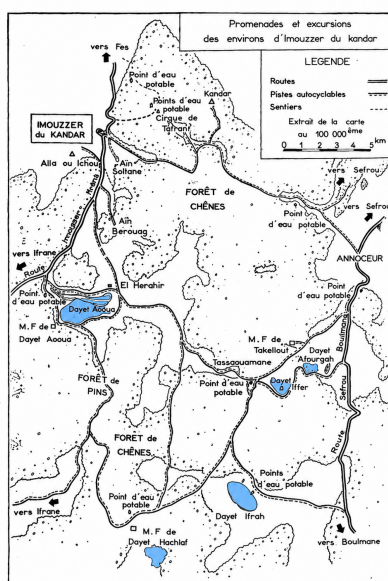


FIGURE 1.30: Lacs : Dayet Aoua, Iffer, Ifrah, Afrougah et Hachlaf.

Non loin de Dayet Aoua se trouvent d'autres lacs, moins vastes mais tout aussi beaux et intéressants du point de vue de la biodiversité. Parmi eux, on peut citer Dayet Ifrah, Dayet Iffer, et Dayet Afrougah et Dayet Hachlaf, tous situés sur la route reliant Dayet Aoua à la ville de Boulmane à travers la beauté des forêts du moyen atlas. Ces lacs constituent également des espaces naturels remarquables, abritant une flore et une faune variées, notamment plusieurs espèces d'oiseaux migrateurs. Grâce à leurs paysages paisibles et à leur richesse écologique, ils représentent des sites importants pour le tou-

risme naturel et la préservation de l'environnement dans la région du Moyen Atlas. Certains jeunes d'Imouzzer avaient autrefois l'habitude d'aller camper sur les rives de ces lacs, vivant essentiellement de la pêche de poissons tels que la sandre et le brochet. Ces séjours en pleine nature représentaient pour eux des moments de convivialité, d'aventure et de découverte, en harmonie avec la richesse naturelle de la région.

Les environs d'Imouzzer du Kandar offraient autrefois d'innombrables possibilités de promenades et d'excursions au cœur d'une nature exceptionnelle. La région était réputée pour ses paysages verdoyants, ses forêts, ses lacs et ses montagnes qui attiraient aussi bien les habitants que les estivants venus chercher fraîcheur et dépaysement. Parmi les sites les plus appréciés figurait la vallée des lierres dans le ravin d'Alla ou Ichou, un endroit ombragé et paisible très apprécié pour les promenades familiales. Plus loin se trouvait le magnifique cirque de Tafrant, entouré de reliefs impressionnants et de végétation abondante. Le sommet du Kandar, dominé par le Jbel Abad culminant à près de 1768 mètres, constituait également une destination très connue des amateurs de randonnées et de panoramas spectaculaires sur le Moyen Atlas. À quelques kilomètres au sud d'Imouzzer s'étendait le grand lac de Dayet Aoua, couvrant une vaste superficie et considéré comme l'un des plus beaux lacs de la région. On y pratiquait la pêche sportive, les promenades et parfois même certaines activités nautiques durant les belles saisons. Dayet Aoua représentait aussi le point de départ du célèbre circuit des lacs, une route traversant de magnifiques paysages forestiers. Cette piste menait notamment vers Dayet Hachlaf à travers les grandes forêts de pins maritimes de Tamrabet et les anciennes forêts de chênes zéens où vivaient encore des singes magots. Avec ses rochers recouverts de mousse et ses sous-bois humides, cette forêt rappelait parfois les célèbres paysages de Fontainebleau. Plus loin encore apparaissaient Dayet Ifrah ainsi que les petits lacs d'Our et d'Afourgah, situés dans les régions voisines de Sefrou. Chaque lac possédait son charme particulier et formait avec les montagnes environnantes un ensemble naturel d'une grande beauté. Au-delà du territoire des Aït Seghrouchen du Kandar, les excursions pouvaient se prolonger vers les régions de Sefrou, Azrou ou encore Aïn Leuh. Imouzzer occupait ainsi une position privilégiée au cœur d'un vaste espace naturel exceptionnel,

considéré à l'époque comme l'un des plus beaux circuits touristiques et de montagne du Maroc.

1.8 Les Quartiers d'Imouzzer

À cette époque, durant les années soixante puis plus tard dans les années soixante-dix, Imouzzer possédait une identité très particulière, marquée par une coexistence visible entre les quartiers populaires marocains et les quartiers résidentiels hérités en partie de la période coloniale. La ville se composait d'abord de quartiers populaires tels que Kalâa (la grande où j'ai passé la première partie de mon enfance et la petite), Mechacha, Alla Ou Icho ou encore les la Kasbah et ses environs comme Talbabout,.... Les habitations y étaient généralement modestes : de petits immeubles ou des maisons simples où vivaient principalement des familles marocaines. La vie y était animée, chaleureuse et profondément enracinée dans les traditions locales. Les voisins se connaissaient tous, les portes restaient souvent ouvertes, et les enfants occupaient les ruelles du matin jusqu'au coucher du soleil. Autour des souks, des cafés populaires et des petites échoppes d'artisans, on retrouvait toute l'âme d'Imouzzer : une toute petite ville encore à taille humaine, simple et vivante, où chacun connaissait presque tout le monde.

À côté de ces quartiers populaires existaient également des zones résidentielles plus aérées, composées essentiellement de villas entourées de jardins. Beaucoup avaient été construites à l'époque où des Européens résidaient dans la région, attirés par le climat frais et les paysages magnifiques d'Imouzzer. Plus tard, dans les années soixante-dix, plusieurs de ces villas furent rachetées ou reconstruites par des familles marocaines. Parmi les quartiers résidentiels les plus connus d'Imouzzer figuraient notamment l'Hermitage, le centre situé sur la route de Fès et celle d'Ifrane, Lalla Arbiya, Amaarad, les environs d'Aïn Sultan ainsi que le quartier construit autour du dispensaire, près de l'Hermitage. Chacun de ces quartiers possédait son charme particulier et reflétait une époque où Imouzzer attirait aussi bien des familles marocaines aisées que des colons européens séduits par le climat, la nature et la tranquillité de la région. Le quartier de Lalla Aarbiya, situé à l'entrée d'Imouzzer venant de Fes, occupait une place particulière dans le paysage urbain d'Imouzzer. Il

était constitué essentiellement de villas construites durant la période du protectorat par des colons européens. Plus tard, après l'indépendance, une grande partie de ces villas fut rachetée principalement par des familles fassies qui venaient y passer les vacances d'été ou s'y installer pour profiter de la fraîcheur d'Imouzzer. L'Hermitage, quant à lui, était connu pour son calme, ses grands espaces verts et ses belles demeures discrètement cachées parmi les arbres. Les routes reliant Fès et Ifrane traversaient des paysages magnifiques et donnaient au centre d'Imouzzer une animation particulière, surtout pendant la saison estivale lorsque les visiteurs affluaient. Autour d'Aïn Sultan, la présence des sources et de la végétation abondante créait une atmosphère fraîche et reposante. Le quartier proche du dispensaire représentait également un point important de la vie quotidienne du village, où se croisaient habitants, visiteurs et familles venues des différents quartiers. Tous ces lieux composent aujourd'hui encore la mémoire vivante d'Imouzzer, une ville où se mêlaient harmonieusement traditions locales, influences architecturales variées et souvenirs d'une époque marquée par la simplicité et la convivialité.

Ces quartiers avaient une atmosphère particulière. Les rues y étaient plus calmes, bordées d'arbres et de jardins fleuris. Les villas, souvent inspirées de l'architecture européenne, contrastaient avec les constructions plus modestes des quartiers populaires. Pourtant, malgré ces différences, Imouzzer gardait une certaine harmonie et une simplicité qui rapprochaient ses habitants.

1.9 La Population

Dans les années soixante et soixante-dix, la population d'Imouzzer formait une mosaïque humaine particulièrement riche et originale. La ville attirait des populations d'horizons très divers, ce qui lui donnait une identité unique et une atmosphère d'ouverture rarement rencontrée dans les petites villes marocaines de l'époque. On y trouvait d'abord les habitants berbères originaires des régions montagneuses voisines, profondément attachés à leurs traditions et à leur mode de vie rural et à la langue berbère. Mais Imouzzer accueillait également des familles venues de régions parfois très éloignées du Maroc. Parmi elles figuraient notamment les Soussis — ou Souassa, arrivés du Souss, près d'Agadir, connus pour leur sens du commerce

et leur esprit de travail. Il y avait aussi de nombreuses familles jbala venues du nord de Fès et des montagnes du nord marocain, ainsi que des Rifains originaires du Rif marocain ou des Sahraouas arrivés du sud Marocain ainsi que d'autres familles venant d'autres régions du Maroc. Chaque communauté apportait avec elle sa langue, son accent, ses coutumes, sa cuisine et ses traditions. Pourtant, malgré cette diversité, la cohabitation se faisait de manière remarquablement harmonieuse. Les différences culturelles n'étaient pas vécues comme des barrières, mais plutôt comme une richesse naturelle qui faisait le charme d'Imouzzer. Dans les marchés, les cafés, les quartiers populaires ou les fêtes familiales, toutes ces cultures se croisaient et se mélangeaient dans une ambiance généralement paisible et fraternelle. Cette diversité donnait à la ville une vie sociale très particulière, où chacun finissait par connaître un peu des traditions des autres. À cela s'ajoutait encore la présence de quelques Européens qui vivaient toujours à Imouzzer durant ces années que beaucoup considèrent aujourd'hui comme les années glorieuses de la ville. Certains résidaient dans les villas des quartiers résidentiels hérités de l'époque coloniale, notamment vers l'Hermitage ou vers les routes de Fès et d'Ifrane. Leur présence contribuait aussi, d'une certaine manière, à l'atmosphère cosmopolite et singulière de la ville. A Imouzzer, chaque métier était la spécialité d'une ou deux familles.

Ce qui était également remarquable dans l'Imouzzer de cette époque, c'est que chaque métier semblait être associé à une ou deux familles tout au plus. Il existait presque une forme de spécialisation familiale transmise de génération en génération. Ainsi, lorsqu'on avait besoin d'un menuisier, d'un plombier, d'un électricien, d'un mécanicien ou d'un maçon, tout le monde savait immédiatement vers quelle famille se tourner. Certaines familles étaient connues pour leur savoir-faire dans la menuiserie, d'autres dans la plomberie ou la mécanique. Leur réputation dépassait parfois largement les limites de la ville. Ces métiers n'étaient pas seulement des activités professionnelles ; ils faisaient partie de l'identité même des familles. Les enfants grandissaient souvent dans l'atelier ou sur les chantiers aux côtés de leur père, observant les gestes du métier dès leur plus jeune âge. Beaucoup apprenaient naturellement le travail familial avant même d'entrer véritablement dans la vie active. Cette transmission créait des artisans d'une grande compétence. Le savoir-faire se transmettait avec

patience, expérience et fierté. À cette époque, la réputation d'un artisan reposait avant tout sur la qualité de son travail, son honnêteté et le bouche-à-oreille. Une famille connue pour son sérieux pouvait conserver cette réputation durant plusieurs générations. Cela contribuait aussi à renforcer les liens sociaux dans la ville. Les habitants entretenaient des relations de confiance durables avec les artisans qu'ils connaissaient souvent personnellement depuis des années. Il existait une proximité humaine que l'on retrouve beaucoup moins aujourd'hui.

Dans les années 70, la population totale d'Imouzzer du Kandar ne dépassait pas les 10.000 habitants mais l'été, avec l'arrivée des familles venant de Fès, de Casablanca et parfois d'autres grandes villes du Maroc, Imouzzer voyait sa population multipliée par deux voir trois. La ville changeait alors complètement de visage et entrait dans une période d'animation exceptionnelle que nous attendions chaque année avec impatience. Les estivants avaient l'habitude de venir en grandes familles. Ils louaient souvent des maisons entières pour plusieurs semaines afin de profiter de la fraîcheur et de la douceur du climat d'Imouzzer, si agréable durant les fortes chaleurs estivales des grandes villes marocaines. Pour beaucoup, séjourner à Imouzzer était devenu une véritable tradition familiale transmise d'une génération à l'autre. Dès le début de l'été, les rues, les cafés, les marchés et les quartiers retrouvaient une effervescence particulière. Les enfants remplissaient les ruelles jusque tard dans la soirée, les commerces restaient animés et les rencontres se multipliaient partout dans la ville. Les familles se rendaient visite, organisaient des pique-niques près des sources et des cascades, ou passaient les soirées à discuter dans les jardins et sur les terrasses. Imouzzer vivait alors dans une ambiance presque permanente de fête et de convivialité. Les cafés diffusaient de la musique, les restaurants et les pâtisseries ne désemplissaient pas, et les promenades du soir devenaient de véritables rendez-vous sociaux où habitants et estivants se mélangeaient naturellement. Pour nous, les enfants du quartier, cette période était magique. L'arrivée des estivants signifiait davantage d'animation, de nouveaux camarades de jeu et une ville pleine de vie jusqu'à une heure tardive de la nuit. Les rues semblaient soudain plus grandes, plus joyeuses et plus lumineuses.

1.10 L'Animation autour de la Kasbah

La Kasbah d'Imouzzer occupait une place centrale dans la vie quotidienne de la ville. Située au cœur d'Imouzzer du Kandar, elle représentait bien plus qu'un simple espace commercial : c'était un véritable lieu de rencontre, de vie et d'animation où se croisaient chaque jour habitants, commerçants, artisans et visiteurs.

Les premières habitations de la Kasbah d'Imouzzer étaient très modestes et souvent creusées directement dans la roche sous forme de grottes aménagées par les habitants eux-mêmes. Avant le développement progressif de la ville et la construction des maisons en dur durant la période coloniale puis après l'indépendance, une partie importante de la population vivait dans ces habitations troglodytiques adaptées aux conditions naturelles de la région.

Ces grottes, parfois agrandies ou consolidées avec des murs en pierre et en terre, offraient une protection naturelle contre les rigueurs du climat du Moyen Atlas. Elles conservaient une certaine fraîcheur durant l'été tout en protégeant les habitants du froid intense de l'hiver. Malgré leur simplicité, elles représentaient alors des lieux de vie parfaitement intégrés au mode de vie rural et montagnard de l'époque.

Les familles aménageaient l'intérieur avec très peu de moyens mais beaucoup d'ingéniosité. Quelques couvertures, des tapis, des ustensiles simples et un foyer pour le feu suffisaient à organiser la vie quotidienne. Autour de ces grottes, les habitants développaient progressivement de petits espaces de vie, des enclos pour les animaux ou de modestes jardins.

La Kasbah elle-même s'est construite peu à peu autour de ces premières installations humaines. Avec le temps, certaines grottes furent transformées, agrandies ou remplacées par des maisons plus solides en pierre et en terre. Mais longtemps encore, plusieurs familles continuèrent à vivre dans ces anciennes habitations qui faisaient pleinement partie du paysage d'Imouzzer.

Pour les générations suivantes, ces grottes représentaient le témoignage vivant des débuts modestes de la ville et du courage des premiers habitants qui avaient su s'adapter à un environnement parfois difficile. Elles rappelaient aussi une époque où la vie était simple, étroitement liée à la nature et fondée sur l'effort quotidien.

Dès le matin, la Kasbah s'animait progressivement au rythme des

ouvertures des magasins et des petits commerces. On y trouvait de tout : des épiceries, des boutiques de vêtements, des vendeurs de pain chaud dont l'odeur attirait les passants, des marchands de menthe fraîche soigneusement disposée en petits bouquets verts, ainsi que de nombreux petits artisans qui faisaient vivre ce quartier populaire et chaleureux.

Les artisans occupaient une place importante dans cette ambiance unique. Le forgeron travaillait souvent devant sa boutique dans le bruit métallique du marteau frappant le fer chauffé au rouge. Plus loin, le cordonnier réparait les chaussures usées des habitants avec patience et savoir-faire. Les passants s'arrêtaient souvent quelques minutes pour discuter, observer le travail des artisans ou simplement échanger les nouvelles du jour.

Il y avait aussi la petite droguerie de Allal, bien connue des habitants d'Imouzzer. Cette petite boutique possédait une atmosphère particulière et très étrange. Pour nous, enfants, aller devant cette petite droguerie était presque une aventure tant elle semblait pleine de trésors et d'objets mystérieux.

La Kasbah était également traversée toute la journée par les transporteurs de marchandises poussant leurs lourdes charrettes artisanales. Ces hommes faisaient partie du paysage vivant et sonore du centre d'Imouzzer du Kandar. On les voyait circuler lentement dans les ruelles étroites de la Kasbah, transportant toutes sortes de marchandises : sacs de farine, cageots de légumes, charbon, bois, boissons ou produits destinés aux magasins et aux restaurants du centre-ville. Pour nous, enfants, ces charrettes artisanales représentaient une partie fascinante de la vie quotidienne d'Imouzzer. Nous regardions avec admiration ces hommes capables de pousser d'énormes charges dans les montées du centre-ville. Parfois, certains enfants aidaient même quelques mètres à pousser les charrettes, plus pour jouer et participer à l'animation que par véritable utilité.

Leurs charrettes, souvent fabriquées artisanalement en bois et en métal, grinçaient sur les pavés et annonçaient leur passage bien avant qu'on les aperçoive. Le bruit des roues, les appels des transporteurs demandant aux passants de s'écarter et l'agitation des commerçants créaient une ambiance populaire très caractéristique de la Kasbah.

Ces hommes travaillaient durement du matin jusqu'au soir, souvent sous le froid de l'hiver ou la chaleur de l'été. Malgré la fatigue vi-

sible sur leurs visages, ils restaient généralement de bonne humeur et échangeaient volontiers quelques plaisanteries avec les commerçants ou les habitants du quartier.



FIGURE 1.31: La Kasbah.

N'oublions pas non plus le sympathique Monsieur Hmida, personnage très connu et apprécié dans tout Imouzzer du Kandar. Il faisait partie de ces figures populaires que tout le monde connaissait dans la ville et qui contribuaient au charme humain et authentique de la Kasbah. Monsieur Hmida travaillait comme transporteur de marchandises, mais contrairement aux autres porteurs utilisant des charrettes artisanales, lui effectuait ses livraisons accompagné de son fidèle âne devenu presque aussi célèbre que son propriétaire. On le voyait traverser tranquillement les ruelles de la Kasbah, transportant toutes sortes de marchandises destinées aux commerces, aux restaurants ou aux habitants du centre-ville. Son âne avançait calmement au milieu de l'animation quotidienne de la Kasbah, chargé de sacs, de paniers ou de diverses marchandises solidement attachées de chaque côté. Cette silhouette familière faisait véritablement partie du décor vivant d'Imouzzer. Monsieur Hmida était connu pour sa gentillesse, son humour et sa simplicité. Il échangeait quelques mots avec tout le monde, plaisantait avec les commerçants et saluait chaleureusement les habitants qu'il croisait tout au long de la journée. Les enfants, en particulier, l'appréciaient beaucoup et s'amusaient souvent à suivre

son âne dans les ruelles du centre.

La Kasbah était également célèbre pour ses petits restaurants populaires où l'on pouvait manger simplement mais généreusement. Les odeurs de harira, de bissara, de loubia et d'autres plats traditionnels se mélangeaient dans les ruelles et ouvraient l'appétit à tous les passants. Ces modestes restaurants accueillaient aussi bien les habitants d'Imouzzer que les voyageurs de passage, les commerçants du souk ou les ouvriers venant prendre un repas chaud.

Parmi les figures les plus connues de cette ambiance populaire, il y avait aussi Mr. Habibi, célèbre vendeur de beignets dont l'odeur attirait les enfants dès le début de l'après-midi. Ses beignets chauds faisaient partie des petits plaisirs simples de notre enfance. Il y avait également Bouhouitats, réputé pour ses poissons cuits qui connaissaient un grand succès auprès des habitants et des visiteurs. Certains autres cafés-restaurants étaient particulièrement connus et appréciés à Imouzzer, chacun ayant son ambiance, ses spécialités et ses habitués. Parmi les plus célèbres, on retrouvait ceux de Laatabi, Kchimih, Aghmri et le fameux café cowboy de Zbiti. Ces établissements faisaient partie intégrante de la vie quotidienne du village et constituaient de véritables lieux de rencontre et de convivialité.

Le café de Laatabi restait sans doute le plus animé grâce à sa télévision noir et blanc, autour de laquelle les habitants se réunissaient pour regarder les séries et les matchs de football. Chez Kchimih, l'ambiance était plus calme et familiale ; les anciens y passaient des heures à discuter autour d'un thé à la menthe ou d'un café noir. Aghmri, lui, était surtout connu pour son célèbre sandwich 2 fois 2. Ce repas simple mais délicieux était devenu presque légendaire à Imouzzer : deux réals pour le pain et deux réals pour les haricots blancs mijotés dans une sauce savoureuse. Pour beaucoup de jeunes et d'ouvriers, ce sandwich représentait un repas bon marché, copieux et plein de goût. L'odeur des haricots chauds attirait souvent les passants dès le début de la soirée. Enfin, il y avait le café dit cowboy de Zbiti, un lieu très populaire chez les jeunes. Son surnom venait de l'ambiance particulière du café et de son décor.

Ces cafés-restaurants n'étaient pas seulement des commerces ; ils représentaient le cœur vivant d'Imouzzer. On y partageait les joies, les nouvelles, les débats et les souvenirs. Chaque établissement avait son identité propre, mais tous contribuaient à créer cette atmosphère

chaleureuse et humaine qui caractérisait le village dans ces années-là. Leurs établissements faisaient partie des lieux incontournables de la Kasbah et contribuaient pleinement à l'animation chaleureuse du centre-ville. Les gens s'y retrouvaient pour manger ou simplement partager un moment de convivialité autour d'un thé ou d'un repas traditionnel.

Un autre café-restaurant très connu de la Kasbah était celui de Monsieur Mhammed. Cet endroit occupait une place particulière dans la mémoire des habitants d'Imouzzar, car il était le premier établissement du village à posséder une télévision en noir et blanc. À une époque où très peu de familles avaient accès à ce genre de technologie, cette télévision représentait une véritable attraction. Chaque soir, surtout lors des grands événements ou des matchs de football, le café se remplissait rapidement. Les habitants venaient de différents quartiers pour regarder les émissions, les informations ou les rencontres sportives dans une ambiance animée et chaleureuse. Les enfants s'installaient près de l'écran avec des yeux émerveillés, tandis que les adultes commentaient les images autour d'un thé à la menthe ou d'un café. Les vendredis soir et les samedis soir, tous les jeunes, et même les moins jeunes, se retrouvaient chez Mhammed pour regarder les séries cultes de l'époque. Parmi les plus célèbres, il y avait *L'Homme Invisible*, *Les Envahisseurs* ou encore le célèbre cowboy Bounanza. Cette dernière série, inspirée de l'histoire vraie du Comstock Lode dans le Nevada, était un western familial qui connut un immense succès aux États-Unis entre 1964 et 1967. Pour nous, ces soirées étaient de véritables moments d'évasion ; à travers l'écran noir et blanc, nous découvrions des mondes lointains, des aventures extraordinaires et des personnages qui faisaient rêver toute une génération. Les cafés de la Kasbah n'étaient pas seulement des lieux où l'on mangeait ou buvait ; c'était aussi des espaces de rencontre durant les rudes soirées d'hiver, de partage et de découverte. On y discutait sport, nouvelles du pays et histoires du village jusque tard dans la soirée.

À l'entrée de la Kasbah se dressait la grande mosquée d'Imouzzar, imposante et paisible, dominant la vie quotidienne du centre-ville. Sa présence faisait naturellement partie du rythme de la ville et de l'ambiance particulière qui régnait dans la Kasbah. Tout au long de la journée, la vie des commerçants, des artisans et des habitants

était rythmée par les appels aux cinq prières qui résonnaient dans tout le centre d'Imouzzer. Dès que l'appel du muezzin s'élevait dans l'air frais de la ville, une grande partie de l'activité commerciale ralentissait presque immédiatement. Les vendeurs interrompaient leurs discussions, les clients terminaient rapidement leurs achats et beaucoup se dirigeaient calmement vers la mosquée. Ce qui me marque encore aujourd'hui lorsque je repense à cette époque, c'est le climat extraordinaire de confiance et de sécurité qui existait alors. Les commerçants laissaient souvent leurs magasins ouverts pour aller accomplir la prière sans crainte particulière. Les marchandises restaient exposées, parfois sans surveillance, tant les vols et les actes de malhonnêteté étaient rares dans cette petite ville où presque tout le monde se connaissait. Cette confiance naturelle entre les habitants faisait partie intégrante de la vie à Imouzzer. Les relations humaines étaient simples, directes et fondées sur le respect mutuel. Chacun connaissait les familles, les commerçants, les artisans et les voisins depuis de longues années. Cette proximité créait un sentiment de sécurité et de solidarité qui paraît aujourd'hui presque difficile à imaginer.

À l'extérieur de la Kasbah se trouvait également le fameux café triangulaire de Monsieur Hmidou, personnage sympathique, dynamique et très connu de tous les habitants d'Imouzzer du Kandar. Son café occupait une place importante dans la vie quotidienne du centre-ville et constituait un véritable point de rencontre où se croisaient voyageurs, chauffeurs, commerçants et habitants du quartier. Monsieur Hmidou était apprécié pour son accueil chaleureux, son sourire permanent et sa gentillesse naturelle et une voie particulière et jazy qu'on reconnaissait de très loin. Son café possédait une ambiance simple et conviviale qui reflétait parfaitement l'esprit humain d'Imouzzer durant cette époque. Les clients s'y arrêtaient autant pour boire un thé, un café ou une boisson fraîche, que pour discuter des nouvelles du jour ou simplement profiter d'un moment de repos. C'est d'ailleurs dans le café de Monsieur Hmidou que j'ai goûté pour la toute première fois au Pepsi. Je me souviens encore parfaitement de ce moment pourtant très simple mais qui avait marqué l'enfant que j'étais. À cette époque, les boissons gazeuses restaient rares pour beaucoup d'enfants d'Imouzzer et représentaient presque un petit luxe ou une grande récompense. Mon père m'avait emmené avec lui au café et, ce jour-là, il m'avait offert une petite bouteille

en verre de Pepsi. Je découvrais alors une saveur totalement nouvelle pour moi : ce goût sucré, frais et pétillant que je n'avais jamais connu auparavant. Mais ce qui m'avait le plus surpris, c'était surtout le gaz. Je me rappelle encore cette sensation étrange des bulles qui montaient jusque dans le nez, provoquant presque un petit étouffement qui m'avait à la fois étonné et amusé.

Le café occupait aussi une position stratégique à l'entrée de la Kasbah, près de l'endroit où les autocars faisaient halte. Les autobus reliant Imouzzer à Fès, Azrou ou d'autres villes voisines s'arrêtaient souvent juste à côté pour faire descendre ou prendre de nouveaux passagers. À chaque arrivée d'autocar, une petite animation se créait immédiatement autour du café : voyageurs portant leurs bagages, familles attendant un proche, vendeurs ambulants et chauffeurs échangeant quelques mots avant de reprendre la route.

Les chauffeurs avaient presque tous l'habitude de faire une petite pause chez Monsieur Hmidou. Ils venaient y boire un thé à la menthe ou un café chaud avant de poursuivre leur trajet à travers les routes montagneuses du Moyen Atlas. Ces moments de pause donnaient au café une atmosphère très vivante, rythmée par les départs et les arrivées des autocars. Pour nous, enfants d'Imouzzer, cet endroit représentait aussi une fenêtre ouverte sur le monde extérieur. Nous regardions avec curiosité les voyageurs venus des grandes villes, les autocars poussiéreux, les discussions des chauffeurs et cette agitation permanente qui contrastait avec le calme habituel de notre petite ville montagnarde.

La Kasbah vivait ainsi toute la journée dans une ambiance simple et profondément humaine. Les habitants se connaissaient presque tous, les commerçants saluaient leurs clients par leur prénom et les conversations se prolongeaient souvent devant les boutiques ou les petits restaurants. Généralement, le lundi après-midi, jour du grand souk hebdomadaire, la Kasbah d'Imouzzer connaissait une animation extraordinaire. Dès la fin de la matinée et surtout durant l'après-midi, les ruelles du centre-ville se remplissaient d'habitants d'Imouzzer mais aussi de nombreuses personnes venues des villages et des environs proches pour effectuer leurs courses hebdomadaires, vendre leurs produits ou simplement profiter de l'ambiance du souk. La Kasbah devenait alors un véritable lieu de rencontre populaire où se mélangeaient paysans, commerçants, familles, artisans et visiteurs dans

une atmosphère vivante et joyeuse. Les cafés étaient pleins, les petits restaurants ne désemplissaient pas et les ruelles résonnaient des discussions, des appels des vendeurs et des bruits des charrettes transportant les marchandises.

Mais ce qui rendait particulièrement ce lundi après-midi si attendu, c'était aussi les spectacles populaires organisés dans une grande place de la Kasbah. Cet espace devenait un véritable théâtre à ciel ouvert où petits et grands se rassemblaient pour assister à différentes formes de divertissement traditionnel marocain. Il y avait d'abord les conteurs populaires qui formaient autour d'eux de grands cercles de spectateurs fascinés. Avec beaucoup de talent, ils racontaient des histoires anciennes, des aventures légendaires ou des récits humoristiques qui faisaient rire toute l'assistance. Leur manière de parler, leurs gestes et leur capacité à captiver le public faisaient de ces moments de véritables spectacles populaires profondément enracinés dans la culture marocaine.

Nous attendions également avec impatience les prestations du fameux personnage Herba, venu de Fès, connu pour ses spectacles de type one man show. Avec son humour, ses imitations et ses histoires pleines d'esprit, il attirait toujours une foule importante. Les gens riaient bruyamment à ses plaisanteries et certains passaient des heures debout simplement pour assister à ses représentations. Mais les spectacles qui nous impressionnaient le plus restaient sans doute ceux des acrobates d'Aït Hmad O'Moussa. Leur arrivée dans la Kasbah constituait un véritable événement. Avec une agilité extraordinaire, ils réalisaient des figures acrobatiques, des pyramides humaines et des chorégraphies spectaculaires qui fascinaient les enfants que nous étions. Leur maîtrise du corps, leur équilibre et leur courage semblaient presque irréels à nos yeux. Nous restions émerveillés devant ces démonstrations d'acrobaties traditionnelles transmises de génération en génération dans certaines régions du Maroc. Les applaudissements éclataient à chaque figure réussie et toute la place vibrait dans une ambiance populaire pleine de joie et d'admiration.

1.11 Le Marché Central

Le Marché Central d'Imouzzer occupait lui aussi une place essentielle dans la vie quotidienne de la ville. Situé au cœur du centre-ville, il représentait un espace vivant et animé où les habitants venaient chaque jour faire leurs achats, discuter et suivre les nouvelles de la ville.

À l'intérieur du marché, plusieurs petits magasins se succédaient dans une ambiance populaire et chaleureuse. On y trouvait des vendeurs de fruits et légumes proposant les produits frais de la région, des boucheries très fréquentées ainsi que des vendeurs de pain dont l'odeur attirait les passants dès les premières heures de la matinée. L'animation y était permanente : discussions entre clients, appels des commerçants, allées et venues des habitants et bruit des paniers que l'on remplissait au fil des achats.

Le Marché Central constituait presque un petit monde à lui seul où tout le monde se connaissait. Les commerçants échangeaient des plaisanteries avec leurs clients habituels et les habitants profitaient souvent des courses pour discuter longuement des événements du quartier ou des nouvelles venues de Fès et des autres villes voisines. Il y avait également une belle fontaine d'eau très appréciée des habitants et des visiteurs. Son eau, extrêmement fraîche et limpide, provenait des nombreuses sources naturelles d'Imouzzer. Les passants s'y arrêtaient régulièrement pour boire, surtout durant les journées d'été où la fraîcheur de cette eau représentait un véritable plaisir. Les enfants, les commerçants, les voyageurs et même les chauffeurs d'autocars venaient souvent s'y désaltérer avant de reprendre leurs activités. Le bruit de l'eau qui coulait en permanence ajoutait encore au charme vivant et rafraîchissant du centre-ville.

À l'extérieur du marché se trouvaient également plusieurs commerces devenus célèbres dans la mémoire des habitants d'Imouzzer. Il y avait notamment l'unique bureau de tabac de l'époque, fréquenté quotidiennement par de nombreux clients et considéré comme un lieu incontournable du centre-ville. Non loin de là se trouvait aussi la boulangerie du centre appartenant à Lahcen Ousbaii. L'odeur du pain chaud qui sortait du four faisait partie des souvenirs les plus marquants de notre enfance. Beaucoup d'habitants s'arrêtaient devant la boulangerie en fin d'après-midi pour acheter le pain encore

chaud avant de rentrer chez eux.

À proximité se trouvait également un magasin d'alimentation autour duquel se réunissaient souvent quelques professeurs le soir après dix-huit heures. Après la journée de travail, ils s'y retrouvaient pour discuter tranquillement autour d'un thé, échanger des idées ou commenter la vie de la ville et les événements du pays. Pour nous, enfants ou adolescents, observer ces enseignants discuter ensemble donnait presque au lieu une atmosphère intellectuelle et respectée. Pour nous les plus jeunes, l'endroit le plus merveilleux restait sans doute celui du marchand de glaces situé près du marché. À mes yeux d'enfant, il vendait tout simplement les meilleures glaces du monde. Durant les soirées d'été, nous attendions souvent avec impatience le moment où nous pourrions acheter une glace après une journée de jeux, de football ou de promenade dans le centre-ville. Ces glaces avaient pour nous une saveur particulière, peut-être parce qu'elles restaient un plaisir rare et précieux. Elles accompagnaient les longues soirées estivales d'Imouzzer, les rencontres entre amis et cette atmosphère joyeuse qui animait le centre-ville durant les années 60 et 70.

L'hiver, le Marché Central d'Imouzzer retrouvait une atmosphère beaucoup plus calme et presque silencieuse étant donné que le pouvoir d'achat des locaux était très faible et les gens préféraient faire des courses dans le gran souk du Lundi car moins cher. Le froid intense, la pluie et parfois la neige réduisaient fortement l'activité commerciale. Les rues du centre devenaient moins fréquentées, les habitants sortaient moins longtemps et seuls les commerces essentiels continuaient à fonctionner avec une activité modeste. Les commerçants se réunissaient souvent devant leurs boutiques pour se réchauffer, discuter tranquillement ou attendre les rares clients dans une ambiance paisible typique des hivers du Moyen Atlas. Dès l'arrivée de l'été, le marché se transformait complètement. Avec l'arrivée massive des estivaliers venus principalement de Fès, mais aussi de Casablanca et d'autres grandes villes, toute l'activité du centre-ville connaissait une véritable explosion. Le Marché Central redevenait alors un lieu extrêmement animé où il devenait parfois difficile de circuler tant les allées étaient pleines de monde. Les commerces voyaient leur activité plus que quadrupler durant cette période estivale. Les vendeurs de fruits et légumes, les boucheries, les boulangeries, les restaurants populaires, les marchands de glaces et tous

les petits commerces travaillaient du matin jusqu'à tard dans la soirée pour répondre à l'affluence des visiteurs. Autour du marché, les terrasses des cafés se remplissaient, les discussions résonnaient dans toutes les rues et le centre d'Imouzzer retrouvait cette atmosphère joyeuse et vivante qui faisait sa réputation estivale. Pour les commerçants comme pour les habitants, l'été représentait une période essentielle de l'année, aussi bien sur le plan économique que social.

1.12 Le Grand Stade et l'Equipe de Foot

Imouzzer possédait un grand stade construit par les Français dans les années 1940-1950. Ce complexe sportif était remarquable pour l'époque : il comprenait un grand terrain de football, deux terrains de basket-ball, un terrain de volley-ball, deux terrains de tennis ainsi qu'un vestiaire d'une qualité exceptionnelle. Peu de petites villes du Moyen Atlas pouvaient alors se vanter de disposer d'infrastructures aussi complètes et aussi modernes.



FIGURE 1.32: Le Terrain de Foot.

Le stade était situé dans un endroit magnifique, surplombant le quartier d'Alla O'Icho et offrant une vue splendide sur les villas bordant la route menant à Ifrane, vers Hebri du côté sud et vers le centre-ville du côté ouest. À certaines heures de la journée, surtout au coucher du soleil, ce lieu prenait une beauté presque magique. Le vent frais du Moyen Atlas, l'odeur des cèdres et les cris

joyeux des enfants donnaient au stade une âme particulière. Pour nous, les jeunes d'Imouzzer, ce stade était bien plus qu'un simple espace sportif. C'était notre univers, notre terrain de liberté et de rêves. Nous y passions des heures entières, surtout pendant les vacances et les longues journées d'été. Le football était naturellement le sport roi : chaque quartier formait son équipe, et les matchs improvisés attiraient toujours de nombreux spectateurs. Les plus talentueux devenaient rapidement connus dans toute la ville. Nous jouions aussi beaucoup au basket-ball, sport qui connaissait alors une grande popularité grâce à la qualité des terrains. Les paniers, les lignes bien tracées et l'entretien général donnaient au lieu un aspect presque professionnel. Quant au tennis, il restait plus inaccessible pour la plupart d'entre nous, non pas par manque d'envie, mais parce qu'il fallait des raquettes et des balles coûteuses que peu de familles pouvaient acheter. Malgré cela, voir ces courts de tennis entretenait chez nous une certaine fascination et donnait au stade un air élégant et moderne. Ce lieu rassemblait toutes les générations. Les anciens venaient regarder les jeunes jouer, discuter entre amis ou simplement profiter de la fraîcheur du soir. Les parents savaient que leurs enfants y trouvaient un cadre sain, loin des mauvaises fréquentations. Il régnait dans ce stade une ambiance de respect, de camaraderie et de simplicité qui reflétait parfaitement l'esprit d'Imouzzer à cette époque. Le stade faisait partie intégrante de la vie sociale de la ville. On y organisait parfois des tournois, des fêtes sportives et des rencontres entre quartiers. Chaque victoire était célébrée collectivement, et chaque défaite devenait une leçon de solidarité. Nous apprenions sans le savoir des valeurs essentielles : l'effort, le respect des autres, l'esprit d'équipe et l'attachement à notre ville.

La piste qui entourait le terrain de football n'était pas seulement réservée aux matchs ; elle servait aussi aux footings matinaux des jeunes du village. Adolescent, je m'y rendais très tôt au lever du jour avec mon ami Houssa pour nous entraîner dans l'air frais d'Imouzzer. Le silence des premières heures du matin était seulement interrompu par nos pas, nos respirations et parfois les chants des oiseaux qui accompagnaient nos courses. C'est là que nous croisions assez souvent le jeune athlète Kada Abdelkader d'Imouzzer. Déjà à cette époque, on remarquait sa discipline, son endurance et sa passion pour la course à pied. Il s'entraînait avec sérieux et détermination, parcou-

rant la piste avec une énergie impressionnante qui inspirait tous les jeunes du village. Nous ne savions pas encore qu'il deviendrait plus tard l'entraîneur du grand champion marocain Hicham El Guerrouj, l'une des légendes mondiales du demi-fond.

Au début des années 1970, nous avons eu la chance de voir s'entraîner l'équipe nationale marocaine de football qui avait participé à la Coupe du Monde de 1970 au Mexique. Pour nous, les enfants d'Imouzzzer, c'était un événement extraordinaire et presque irréel. Voir de si près les joueurs qui représentaient le Maroc dans le monde entier remplissait nos cœurs de fierté et d'admiration. Je me rappelle encore des jongles élégants de Bamous, des arrêts impressionnants du grand gardien Allal, sans oublier Saïd, Laarbi, Boujemaa et les autres joueurs dont les noms résonnaient déjà comme ceux de véritables héros. Nous restions des heures à les regarder s'entraîner sur le grand stade d'Imouzzzer, fascinés par leur technique, leur discipline et leur élégance sur le terrain. Pendant leur séjour, l'équipe marocaine logeait à l'Hôtel Royal. Nous avons pris l'habitude d'aller près de l'hôtel pour attendre leur sortie. Je revois encore ces moments avec émotion : les joueurs apparaissaient dans leurs beaux survêtements, marchant simplement parmi les gens, sans barrières ni agitation. À cette époque, nous les regardions avec une joie sincère et un immense respect, sans rien demander, ni autographes ni photos. Leur simple présence suffisait à notre bonheur.

Plus tard, nous avons également eu la chance de voir jouer au stade d'Imouzzzer de grandes équipes marocaines qui faisaient alors rêver tous les amateurs de football. Parmi elles, il y avait les FAR de Rabat, le MAS de Fès, le Wydad de Casablanca ou encore l'AS de Salé. Ces rencontres amicales donnaient à notre petite ville une animation et un prestige particuliers. Les joueurs du MAS de Fès ainsi que ceux de l'AS de Salé venaient souvent à Imouzzzer, attirés sans doute par la beauté de la région, la fraîcheur du climat et la qualité des infrastructures sportives. Pour nous, les jeunes, leur présence était toujours un événement. Dès que nous apprenions leur arrivée, nous courions vers le stade pour assister aux entraînements ou simplement apercevoir les joueurs. Ces journées ont laissé dans notre mémoire une empreinte profonde. Elles représentaient une époque de simplicité, d'innocence et de fierté collective. Le football rapprochait les habitants, les jeunes rêvaient devant leurs idoles, et Imouzz-

zer vivait alors des moments d'une rare intensité humaine.

Imouzzer avait aussi sa propre équipe de football que l'on appelait le Najah Riyadi. Cette équipe était restée longtemps en troisième division, ce qui représentait déjà un très bon niveau pour une petite ville comme la nôtre. Toute la population suivait ses résultats avec passion et fierté, car le Najah Riyadi portait les couleurs et le nom d'Imouzzer à travers toute la région. Certains de mes amis proches faisaient partie de cette belle équipe. À cette époque, le football occupait une place très importante dans notre vie quotidienne. Moi aussi, j'adorais jouer au football, et un jour, on m'avait même proposé de rejoindre l'équipe. Mais j'avais refusé, car le niveau et l'engagement demandés étaient très difficiles. Les entraînements étaient exigeants et les matchs souvent très physiques. En effet, les rencontres de troisième division étaient parfois extrêmement tendues. Il arrivait que les matchs se terminent dans des scènes de violence regrettables. Les bagarres éclataient quelquefois entre les joueurs des deux équipes, parfois entre supporters, et il arrivait même que les pauvres arbitres soient pris à partie. À cette époque, la passion du football débordait parfois les limites du sport. Je me rappelle encore d'une scène particulièrement choquante. Une équipe adverse avait remporté le match à Imouzzer, mais la fin de la rencontre ressemblait à une véritable scène de guerre. Les joueurs visiteurs couraient dans tous les sens pour échapper à une foule en colère. Certains entraient précipitamment dans les maisons voisines pour demander protection aux habitants tandis qu'une meute de supporters les poursuivait. Cette image est restée gravée dans ma mémoire tant elle contrastait avec l'esprit que le sport devrait représenter. Heureusement, ce genre de hooliganisme n'était pas monnaie courante.

La plupart des matchs se déroulaient dans une ambiance chaleureuse et se terminaient dans la joie, le respect mutuel et la fraternité. Après les rencontres, les joueurs se saluaient, les supporters discutaient ensemble, et chacun rentrait chez soi avec le sentiment d'avoir partagé un moment fort de la vie collective. Car au fond, le football à Imouzzer était avant tout une école de vie. Il apprenait l'effort, la solidarité, le dépassement de soi et le respect de l'autre. Malgré quelques débordements regrettables, ce sont surtout les souvenirs heureux qui demeurent : les cris des supporters, les matchs du dimanche, les discussions passionnées entre amis et cette immense



FIGURE 1.33: Najah Riyadi des années 70.

fierté de voir notre petite ville vivre au rythme du sport.

Les responsables de l'équipe, y compris le président, l'entraîneur et les autres dirigeants, étaient tous des bénévoles. Ils accomplissaient cette mission par amour du football, mais aussi par sens des responsabilités et par désir sincère de rendre service à la ville et à sa jeunesse. À cette époque, on ne parlait ni d'argent ni d'intérêt personnel ; seule comptait la volonté de faire vivre le sport à Imouzzer et d'offrir aux jeunes un cadre sain et éducatif. Ces dirigeants consacraient une grande partie de leur temps libre à l'équipe malgré leurs obligations professionnelles et familiales. Beaucoup d'entre eux occupaient des postes importants dans l'administration locale : certains étaient responsables de la poste, d'autres travaillaient à l'Office National de l'Eau Potable (ONEP) ou à l'Office National de l'Électricité (ONE). Ils étaient connus et respectés dans toute la ville pour leur sérieux, leur honnêteté et leur dévouement. Dès fois, après leur journée de travail et surtout pendant les week-ends ils se rendaient au stade pour organiser les entraînements, préparer les déplacements, s'occuper des équipements ou résoudre les nombreux problèmes du club. Tout cela se faisait dans une grande simplicité, souvent avec très peu de moyens, mais avec beaucoup de cœur et de générosité. Ces hommes représentaient une génération profondément attachée au bien commun. Ils considéraient le sport comme une école de discipline, de respect et de solidarité. Leur engagement allait bien au-delà du football : ils contribuaient à maintenir une vie sociale dynamique et à renforcer les liens entre les habitants d'Imouzzer.

Les jours de match, l'ambiance dans la ville devenait exceptionnelle. Les habitants, femmes et hommes, petits et grands, se dirigeaient vers le stade dans une véritable atmosphère de fête populaire. Dès le matin, les discussions tournaient autour des équipes, des joueurs et des résultats espérés. Chacun donnait son pronostic, commentait la forme des joueurs ou évoquait les exploits des matchs précédents. Autour du stade, la foule commençait à se rassembler bien avant le coup d'envoi. Certains s'installaient sur les hauteurs qui dominaient le terrain, d'autres restaient penchés sur les barrières pour ne rien perdre du spectacle. Les enfants, les jeunes et les anciens partageaient la même passion et la même fierté de voir leur équipe défendre les couleurs d'Imouzzzer. Lorsque les joueurs entraient sur le terrain, un grand enthousiasme parcourait les tribunes improvisées. Les encouragements fusaient de partout, les applaudissements accompagnaient chaque belle action, et tout le stade retenait son souffle à la moindre occasion de but. Chaque match était vécu avec intensité, car chacun espérait voir son équipe gagner afin d'obtenir une bonne place dans le classement. Ces rencontres dépassaient largement le cadre du sport. Elles représentaient des moments de rassemblement et d'unité pour toute la ville. Pendant quelques heures, les différences sociales, les préoccupations quotidiennes et les soucis de la vie semblaient disparaître. Tout le monde vibrait ensemble derrière la même équipe, avec le même espoir et la même émotion.

L'équipe disposait de très peu de moyens financiers et reposait que sur la générosité des habitants d'Imouzzzer. Les commerçants, les fonctionnaires, les artisans et de simples citoyens contribuaient chacun à leur manière pour aider le club à survivre et à continuer son parcours. À cette époque, le football appartenait véritablement au peuple et à toute la communauté. Comme partout au Maroc, aucun joueur n'avait un salaire lié au Foot ; c'étaient tous des joueurs amateurs.

Au stade, il n'y avait pas de billetterie. Tout le monde entrait gratuitement pour assister aux matchs. Les familles, les jeunes et les anciens venaient simplement partager un moment de sport et de convivialité. Personne ne pensait à faire du profit ; l'essentiel était de soutenir l'équipe de la ville et de vivre ensemble ces instants de joie et d'émotion. Les jours de déplacement pour affronter les équipes adverses étaient eux aussi toute une aventure. Les joueurs, accompagnés des

supporters les plus fidèles et les plus passionnés, voyageaient généralement dans de grands camions où les conditions de sécurité étaient presque inexistantes. Ces véhicules pouvaient transporter jusqu'à quarante joueurs et supporters, serrés les uns contre les autres, au milieu des sacs, des équipements et des chants enthousiastes. Malgré l'inconfort, personne ne se plaignait. Au contraire, ces voyages faisaient partie des plus beaux souvenirs de cette époque. Les supporters chantaient tout au long de la route, encourageaient les joueurs et partageaient une immense fierté de représenter Imouzzer loin de leur ville. L'ambiance était fraternelle, chaleureuse et pleine d'enthousiasme. Ces déplacements renforçaient les liens entre les habitants et donnaient au club une véritable âme populaire. Le Najah Riyadi n'était pas seulement une équipe de football ; il incarnait l'union, la solidarité et l'attachement profond des Imouzzériens à leur ville. Même avec très peu de moyens, les joueurs et les supporters portaient haut les couleurs d'Imouzzer avec dignité, courage et bonheur.

À notre grande surprise, et surtout dans une immense douleur, nous avons appris à la fin des années 1980 que les responsables de la ville avaient décidé de raser le stade d'Imouzzer pour le remplacer par des logements. Pour nous, ce fut un véritable choc, une blessure profonde qui demeure encore aujourd'hui gravée dans nos mémoires. Beaucoup d'entre nous ont vécu cette décision comme un véritable crime contre la jeunesse d'Imouzzer et contre l'histoire même de la ville. Avec la disparition du stade, ce n'était pas seulement un terrain de sport que l'on détruisait, mais tout un pan de notre enfance, de nos souvenirs et de notre identité collective. Les rires des enfants, les matchs du dimanche, les entraînements, les cris des supporters, les rêves des jeunes joueurs et l'atmosphère unique de ce lieu semblaient soudain partir en fumée.

Je reste encore aujourd'hui révolté par cette décision prise par des personnes qui, selon moi, n'ont jamais réellement compris ce qu'étaient le football, le sport ou simplement le bien commun. Un stade n'est pas seulement un espace vide que l'on peut remplacer par du béton. C'est un lieu de vie, d'éducation, de rencontre et d'espoir pour toute une génération. Je m'insurge contre ce massacre et en m'inspirant de Zola, je me révolte contre ce gâchis :

Je m'insurge contre ceux qui ont détruit un lieu qui appartenait à toute une génération.

Je m'insurge contre ceux qui n'ont vu dans ce stade qu'un simple terrain à bâtir, incapable de comprendre qu'il représentait une mémoire vivante, un espace de liberté et un refuge pour la jeunesse d'Imouzzar.

Je m'insurge contre les responsables qui ont laissé faire sans défendre ce patrimoine collectif.

Je m'insurge aussi contre la population qui, malgré sa tristesse, n'a pas réussi à se mobiliser suffisamment pour sauver ce lieu emblématique.

Je m'insurge enfin contre notre jeunesse de l'époque, dont je faisais partie, de s'être résignée face à ce qui apparaissait pourtant comme une profonde injustice et un énorme gachi.

En détruisant ce stade, ce ne sont pas seulement des murs, des terrains ou des vestiaires que l'on a effacés. Ce sont des souvenirs, des rêves, des amitiés et une partie de l'âme d'Imouzzar qui sont partis en poussière. Le béton a remplacé les cris des enfants, les chants des supporters et les éclats de joie des dimanches après-midi. Là où battait le cœur sportif de la ville, il ne reste aujourd'hui qu'un immense sentiment de regret.

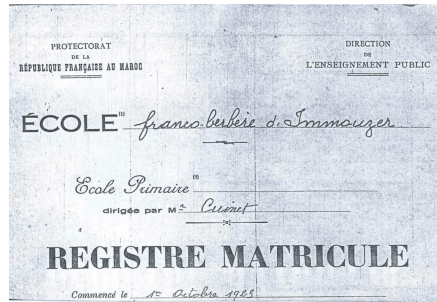
Heureusement que malgré le temps qui passe, personne ne pourra effacer de nos mémoires la beauté de ce stade ni les moments de bonheur qu'il nous a offerts. Il demeure vivant dans le cœur de ceux qui ont eu la chance de connaître cette époque où Imouzzar respirait encore au rythme du sport, de la fraternité et de l'espoir. Aujourd'hui, un autre terrain de football a bien été construit, mais il reste très loin du magnifique stade d'autrefois. Ce nouveau terrain, certes utile mais ne possède ni le charme, ni l'histoire, ni l'âme de l'ancien stade d'Imouzzar. Il ne porte plus cette mémoire collective qui faisait battre le cœur d'Imouzzar chaque jour de match.

1.13 Lieux Remplis d'Histoire

1.13.1 L'Ecole Primaire

La première école primaire franco-berbère d'Imouzzar fut créée dans les années 1920, durant les premières années du Protectorat français au Maroc. Elle était dirigée par Mr Cuinet et comptait

parmi les premiers établissements scolaires modernes de la région et joua un rôle important dans l'évolution de la ville. À cette époque, Imouzzer du Kandar n'était encore qu'un petit centre montagnard composé de la kasbah, de quelques habitations traditionnelles et de rares bâtiments administratifs. La création de cette école marqua le début d'une nouvelle étape dans l'histoire locale avec l'introduction d'un enseignement structuré destiné principalement aux enfants des tribus berbères de la région. Comme dans plusieurs écoles dites franco-berbères du Moyen Atlas, les autorités coloniales cherchaient à former une nouvelle génération capable de servir dans l'administration locale ou dans différents services du Protectorat. A cette époque, l'administration Française avait instauré le *Dahir Berbère* qui provoqua une très forte opposition au Maroc car beaucoup de marocains y virent : une tentative de diviser Arabes et Berbères, une politique coloniale visant à séparer les Marocains et une atteinte à l'unité religieuse et nationale du pays. Ce Dahir joua un rôle majeur dans l'éveil du mouvement national marocain, les premières mobilisations politiques modernes contre le Protectorat ainsi que la naissance du nationalisme marocain organisé.



ⵜⴰⴳⴷⴰⵢⵜ ⴰⴳⴷⴰⵢⵜ ⴰⴳⴷⴰⵢⵜ ⴰⴳⴷⴰⵢⵜ
ⴰⴳⴷⴰⵢⵜ ⴰⴳⴷⴰⵢⵜ ⴰⴳⴷⴰⵢⵜ ⴰⴳⴷⴰⵢⵜ 1923-1939

مدرسة الفرنسية الأمازيغية باموزار - كنذر
بإدارة السيد كويني من 1923 إلى 1939

Pour beaucoup d'habitants d'Imouzzer et des villages environnants, cette école représenta le premier contact avec l'enseignement mo-

derne. Plusieurs générations d'enfants y furent scolarisées. Située non loin de l'ancienne kasbah, l'école faisait partie des rares constructions importantes de l'Imouzzer des débuts, aux côtés du poste forestier et des premiers bâtiments administratifs.



FIGURE 1.34: Les Premières Classes.

Avec le temps, elle devint un lieu central de la vie sociale et éducative de la ville. Après l'indépendance du Maroc, l'école primaire d'Imouzzer connut un important développement afin de répondre à l'augmentation du nombre d'élèves dans la ville. L'établissement s'agrandit progressivement sur plusieurs sites. Le premier groupe de classes se trouvait près du dispensaire, tandis qu'un second ensemble était situé à proximité de la Kasbah. Un troisième lieu accueillait notamment les deux classes de CM2 installées au-dessus du marché central d'Imouzzer. Ces deux salles possédaient une histoire particulière. Durant l'époque du Protectorat, elles avaient servi de bibliothèque publique dirigée bénévolement par Monsieur Regimbaud. Très fréquentée en toutes saisons, cette bibliothèque constituait un lieu culturel important pour la petite station d'estivage d'Imouzzer. Elle comptait plus de 2500 ouvrages, ce qui représentait une richesse remarquable pour une ville de montagne à cette époque. On y trouvait des romans, des livres d'histoire, des ouvrages scolaires, des revues et différents documents accessibles aux habitants et aux estivants.

Durant mon enfance, ces deux salles étaient également utilisées pendant l'été par le ministère de la Jeunesse et des Sports pour organiser diverses activités destinées aux jeunes d'Imouzzer. On y proposait

des ateliers de lecture, de dessin, de théâtre et d'autres activités culturelles qui animaient les vacances estivales. Je me rappelle encore le temps que j'y passais avec enthousiasme. J'aimais particulièrement m'installer pour lire des livres ou dessiner pendant des heures dans cette atmosphère calme et chaleureuse. Pour beaucoup d'enfants de notre génération, ces activités représentaient bien plus qu'un simple loisir : elles étaient une véritable ouverture sur la culture, l'imagination et la découverte. Ces lieux jouaient alors un rôle éducatif et social très important dans la vie des jeunes d'Imouzzer. Ils permettaient aux enfants de se retrouver, d'apprendre, de développer leur créativité et de partager des moments simples mais précieux durant les longues vacances d'été.

Malheureusement, toute cette dynamique culturelle et éducative disparut progressivement vers la fin des années 70. Avec le temps, ces espaces perdirent leur vocation initiale et une partie de cette belle atmosphère qui avait marqué notre enfance s'effaça peu à peu de la mémoire de la ville

1.13.2 Le Dispensaire

Le dispensaire d'Imouzzer se trouvait juste à côté de l'école primaire, presque adossé à celle-ci. C'était un très beau bâtiment construit à l'époque du protectorat français, où l'on prodiguait les soins médicaux à toute la population de la région. À cette époque, il n'existait aucun médecin privé à Imouzzer ; le dispensaire constituait l'unique recours pour les malades.

Deux infirmiers y travaillaient en permanence : Messieurs El Makhoutoum et Kriker. Ces deux hommes, toujours disponibles, compétents et bienveillants, ont laissé un souvenir impérissable dans la mémoire de plusieurs générations d'enfants d'Imouzzer. Ce sont eux qui assuraient l'essentiel des soins et accueillaient les patients avec simplicité, dévouement et humanité. Un médecin passait également de temps à autre, mais ses visites étaient rares et réservées aux cas les plus délicats.

À l'entrée du dispensaire, le sympathique Monsieur Imloul nous accueillait toujours avec le sourire. Debout près de la porte, il demandait avec bienveillance ce qui nous amenait et nous orientait. Son calme et sa gentillesse constituaient souvent le premier remède

administré aux patients. Mais une fois la porte franchie, une autre sensation nous saisissait immédiatement : une forte odeur caractéristique, mélange de médicaments, de désinfectants et de produits médicaux. Cette odeur, que l'on ne rencontrait nulle part ailleurs, est restée gravée dans la mémoire de tous ceux qui ont fréquenté le dispensaire. À elle seule, elle suffisait à rappeler que l'on entrait dans un lieu où se côtoyaient la maladie, la souffrance, mais aussi l'espoir de guérir.

Un autre spectacle impressionnait particulièrement les enfants que nous étions : les seringues en verre que l'on faisait bouillir dans de petits récipients métalliques posés sur des poêles à bois afin de les stériliser. Voir ces aiguilles et ces seringues exposées à la vue de tous n'avait rien de rassurant. Nous observions la scène avec un mélange de curiosité et d'inquiétude, redoutant toujours que notre tour arrive. Aujourd'hui encore, cette image des seringues en train de bouillir sur le feu évoque toute une époque où les moyens étaient modestes mais où le personnel médical accomplissait sa mission avec dévouement et ingéniosité.

Le dispensaire ne disposait que d'un équipement modeste et d'un nombre limité de médicaments, mais cela suffisait généralement pour soigner les habitants. Pourtant, pour nous les enfants, l'idée même d'y aller n'avait rien de rassurant. Bien au contraire ! Lorsque nous tombions malades et que nous entendions nos parents annoncer qu'ils allaient nous conduire au dispensaire, nous retrouvions souvent la forme comme par miracle. Rien que cette menace produisait sur nous un effet psychologique presque guérisseur. Je me souviens particulièrement d'un médicament bleu que les infirmiers appliquaient au fond de la gorge pour traiter les angines. Quelques instants plus tard, la langue prenait elle aussi une couleur bleutée impressionnante. Cette vision ne contribuait guère à nous réconcilier avec le dispensaire et suffisait à elle seule à alimenter nos craintes d'enfants.

Les cas les plus graves étaient orientés vers l'hôpital public Dgar El Mehrez de Fès, qui jouissait alors d'une excellente réputation et constituait une référence médicale pour toute la région. Malheureusement, cet établissement n'est aujourd'hui plus que l'ombre de ce qu'il fut autrefois. À cette époque, ce qui frappait le plus était sans doute l'accessibilité des soins. Qu'il s'agisse d'une simple consultation, d'une hospitalisation ou d'une intervention coûteuse, tout était

pris en charge par l'État marocain. Chacun pouvait se faire soigner sans se soucier de ses moyens financiers. Riches et pauvres fréquentaient les mêmes établissements et bénéficiaient des mêmes soins. Cette égalité devant la maladie et l'accès aux soins faisaient partie des grandes conquêtes sociales de l'époque et contribuaient à un profond sentiment de solidarité au sein de la population.

Pour ma part, je préférais de loin les remèdes traditionnels de ma tante Fdila ou de mon père. Leur manière de soigner les angines était certes parfois douloureuse sur le moment, mais elle se révélait remarquablement efficace. Ma tante, que nous aimions énormément, possédait d'ailleurs un véritable don pour traiter les angines, les entorses et bien d'autres petits maux. Mais au-delà de ses soins, elle avait surtout le don de nous rassurer. Sa présence calme et apaisante, sa douceur et son affection de tante paternelle faisaient déjà partie du remède. Comme elle habitait tout près de chez nous, nous étions toujours heureux de nous rendre chez elle. Même lorsque le traitement faisait souffrir quelques instants, nous savions que nous allions être entourés d'attention et de tendresse. Cela nous paraissait infiniment plus rassurant que de franchir la porte du dispensaire, ce lieu qui, dans notre imagination d'enfants, semblait avoir le pouvoir étrange de rendre malade rien qu'en y entrant.

1.13.3 Une Prison assez Spéciale.

Parmi les lieux emblématiques et étonnamment en avance sur leur époque figurait la prison d'Imouzzar, située non loin de la Kalaa et en contrebas du quartier Talbabout. Chaque matin, je passais devant cet endroit avec mes camarades d'enfance lorsque nous nous rendions à l'école primaire depuis la Kalaa. Je parle de cette prison comme d'un lieu presque mythique, car elle ne ressemblait en rien aux prisons ordinaires. Certes, les personnes qui y étaient détenues avaient commis des délits en général pas trop graves, mais la manière dont la peine était appliquée paraissait très particulière pour l'époque (et même maintenant). La plupart des prisonniers bénéficiaient d'une certaine liberté durant la journée. Beaucoup pouvaient sortir pour aller voir leur famille, travailler ou accomplir certaines tâches dans la ville avant de revenir le soir pour passer la nuit en détention. Cette organisation donnait à cet établissement un caractère

singulier, fondé davantage sur la responsabilité et la réinsertion que sur l'enfermement strict. Pour nous, enfants de l'époque, cet endroit suscitait à la fois curiosité, étonnement et fascination. Il faisait partie intégrante du paysage quotidien d'Imouzzer et contribuait, à sa manière, au caractère unique et presque irréel de cette petite ville du Moyen Atlas.

1.13.4 Jnane Essabil.

Jnane Essabil était un jardin situé au centre d'Imouzzer, un lieu paisible et très apprécié des habitants. Son nom rappelait les célèbres jardins historiques de Fès, également appelés Jnane Essabil, connus pour leur beauté, leur fraîcheur et leur longue histoire liée au patrimoine culturel marocain. À Imouzzer, ce jardin représentait un véritable espace de détente et de rencontre. Les familles venaient s'y promener durant les après-midis et les soirées d'été pour profiter de la fraîcheur des arbres et du calme du lieu. Les enfants y jouaient librement tandis que les anciens s'installaient sur les bancs pour discuter longuement de la vie du village et des nouvelles du pays. Le jardin accueillait également de nombreux amoureux qui trouvaient dans cet endroit discret et verdoyant un refuge propice aux promenades et aux confidences. Avec ses allées ombragées, ses fleurs et son atmosphère sereine, Jnane Essabil faisait partie de ces lieux simples mais profondément ancrés dans la mémoire collective des habitants d'Imouzzer.

Dans ce jardin se trouvait également un véritable théâtre en plein air, doté de gradins, d'un café et même d'un vestiaire réservé aux artistes. Pour l'époque, cet espace culturel était remarquable et témoignait de l'importance accordée aux activités artistiques et aux loisirs à Imouzzer. Lorsque nous étions enfants, nous assistions à des pièces de théâtre jouées sur cette scène devenue presque mythique dans notre mémoire. Les soirées de spectacle attiraient de nombreuses familles venues partager un moment de détente et de découverte dans une ambiance chaleureuse et conviviale. Les gradins se remplissaient rapidement, et l'excitation était visible sur les visages des petits comme des grands avant le lever du rideau. Pour nous, ces représentations constituaient une véritable ouverture sur le monde de l'art et de l'imagination. Les acteurs, les décors, les lumières et

les voix résonnant dans le silence des soirées d'été donnaient à cet endroit une atmosphère magique et inoubliable.



FIGURE 1.35: Jnane Essabil.

Ce qui m'a le plus marqué dans ce théâtre en plein air, ce furent sans aucun doute les spectacles musicaux qui y étaient organisés. Parmi les souvenirs les plus forts reste le passage du groupe mythique Nass El Ghiwane au début des années 70. Cet événement avait suscité un immense enthousiasme à Imouzzer et demeure encore aujourd'hui gravé dans ma mémoire comme un moment exceptionnel.

À cette époque, le groupe n'en était encore qu'à ses débuts, bien avant de devenir une véritable légende de la musique marocaine. Pourtant, leur venue à Jnane Essabil avait déjà créé une atmosphère extraordinaire. Les habitants, les jeunes et même les familles venaient nombreux assister à ce spectacle unique dans ce lieu chargé d'histoire. Nous étions encore enfants, mais nous connaissions déjà les chansons de Nass El Ghiwane grâce aux cassettes audio que l'on écoutait dans les maisons et les cafés, ou encore à travers la télévision en noir et blanc lors des soirées du samedi soir. Leur musique, leurs paroles et leur style si particulier exerçaient déjà une fascination sur toute une génération. Voir ce groupe sur scène à Jnane Essabil, au milieu des gradins et même des arbres remplis de spectateurs, fut pour nous une expérience absolument inoubliable. Toute la ville semblait réunie ce soir-là dans une ambiance populaire extraordinaire.

Les voix puissantes, les rythmes envoûtants du bendir d'Omar, le son si particulier du banjo de Allal ou encore les vibrations profondes du hajhouj de Bako créaient une atmosphère unique. Mais au centre de cette magie se trouvait surtout la voix exceptionnelle de

Larbi Batma, véritable âme et cœur du groupe, capable à elle seule de captiver le public dès les premières notes. Nous étions fascinés par cette énergie collective, cette communion entre les artistes et les spectateurs. Les chansons de Nass El Ghiwane semblaient parler directement au peuple, à ses rêves, à ses douleurs et à ses espoirs. Dans le silence des nuits d'été d'Imouzzer, les paroles résonnaient avec une force incroyable. Cette soirée avait quelque chose de presque irréel. Les lumières de la scène, les applaudissements, les instruments traditionnels et l'émotion du public donnaient à cet événement un caractère presque magique, resté gravé à jamais dans notre mémoire. Pendant les années soixante-dix, d'autres artistes populaires se produisaient également à Jnane Essabil, parmi lesquels le grand Mohamed Rouicha, qui y donna plusieurs concerts mémorables. Rouicha était déjà considéré comme une véritable légende de la chanson amazighe du Moyen Atlas. Avec son Outar et sa voix profonde si reconnaissable, il incarnait toute l'âme musicale et poétique des montagnes berbères. Ses chansons parlaient de l'amour, de l'exil, de la nature, de la souffrance et de la vie quotidienne avec une sensibilité qui touchait toutes les générations. À Imouzzer, les mélodies de Mohamed Rouicha résonnaient partout : dans les cafés, les boutiques, les maisons et même dans les rues du village. Ses chansons accompagnaient notre quotidien et faisaient partie intégrante de l'ambiance de cette époque. Beaucoup de jeunes connaissaient déjà ses refrains par cœur avant même de le voir monter sur scène. Lorsque Rouicha se produisait à Jnane Essabil, l'émotion était immense. Le public écoutait religieusement les premières notes de son loutar avant de reprendre avec lui certaines chansons devenues populaires dans tout le Maroc. Ces soirées musicales demeurent aujourd'hui encore parmi les souvenirs culturels les plus marquants de notre jeunesse à Imouzzer.

1.13.5 Le Café-théâtre de la Piscine.

Le Café-théâtre de la Piscine était un endroit presque magique dans l'Imouzzer des années 60 et 70. Installé au milieu de grands platanes qui procuraient une fraîcheur exceptionnelle durant les journées d'été, ce lieu attirait aussi bien les habitants du village que les visiteurs venus de Fès et d'ailleurs. On pouvait s'y asseoir tranquille-

ment autour d'une table, siroter une boisson fraîche tout en regardant les nageurs plonger, rire et s'amuser dans la piscine voisine. L'atmosphère y était vivante, joyeuse et pleine d'insouciance. Le bruissement des feuilles, les éclats de rire et le mouvement permanent des jeunes donnaient à cet endroit une ambiance unique. Le café était également un lieu très apprécié pour les parties de billard qui rassemblaient les jeunes pendant des heures. Mais au-delà des jeux, le Café-théâtre de la Piscine était surtout un espace de rencontres, de discussions et parfois même de premières histoires d'amour. Beaucoup de jeunes d'Imouzzer et de Fès s'y retrouvaient pour échanger, plaisanter et profiter ensemble de la douceur des soirées d'été. Pour toute une génération, cet endroit symbolisait la jeunesse, la liberté et la convivialité. Aujourd'hui encore, le simple souvenir de ce café fait renaître toute une époque marquée par la simplicité des plaisirs, l'amitié et la magie des étés d'Imouzzer.

Ce café avait également une estrade qui accueillait régulièrement des groupes musicaux modernes très appréciés par la jeunesse de l'époque. Au pied de cette scène se trouvait une piste de danse où les jeunes venaient se divertir, danser et profiter des longues soirées d'été dans une ambiance pleine de vie et de liberté. Sous les rythmes entraînants de groupes comme les Staks ou les Merytrams, garçons et filles se retrouvaient pour partager des moments de joie, de musique et d'insouciance. Pour beaucoup de jeunes d'Imouzzer et de Fès, ces soirées représentaient une véritable ouverture sur une nouvelle culture musicale moderne qui commençait à émerger au Maroc durant les années soixante-dix. Au début de cette décennie, le mythique groupe marocain Lemchaheb se produisit également sur cette estrade. Ce concert reste gravé dans ma mémoire comme un moment exceptionnel, presque irréel. Le groupe n'était pas encore très connu à cette époque, mais son style original et engagé impressionnait déjà le public. Je me souviens encore de cette soirée comme si c'était hier. C'était la première fois que nous entendions ce son si particulier de la mandoline, devenu plus tard emblématique du groupe. La mandoline produisait un son très particulier, à la fois mélodieux et rythmé, qui contribuait fortement à l'identité musicale du group. L'énergie des musiciens, les paroles engagées, l'ambiance populaire et la réaction enthousiaste du public donnaient à cette soirée une atmosphère extraordinaire.

1.13.6 Le Gazon : Terrain de la Fantazia

Ce vaste Terrain qu'on avait l'habitude d'appeler *Le Gazon* faisait partie des lieux les plus connus et les plus animés d'Imouzzer durant les années 60 et 70. Situé dans un vaste espace entre le petit lac, la route principale, la Caiiada et le petite rivière qui prends sa source à Aïin Sultan, ce terrain accueillait les spectacles traditionnels de Tbourida, appelés aussi Fantazia, qui constituaient l'un des moments les plus attendus des fêtes et des grandes célébrations populaires. Lors des moussems et des fêtes nationales comme la fête du trône ou la fête de la pomme, des cavaliers venus des tribus et des régions voisines s'y rassemblaient avec leurs chevaux richement décorés. Vêtus de leurs habits traditionnels, portant burnous blancs et fusils anciens, ils offraient un spectacle impressionnant mêlant puissance, élégance et maîtrise équestre. Pour nous, enfants de l'époque, assister à la Fantazia était toujours un moment extraordinaire. Nous étions fascinés par le galop des chevaux, le bruit des sabots, les cris des cavaliers et surtout la détonation simultanée des fusils à la fin de chaque charge. Toute l'atmosphère du terrain vibrail au rythme des applaudissements, des youyous et de l'excitation du public. Le terrain de la Fantazia n'était pas seulement un espace de spectacle ; il représentait aussi un lieu de rencontre et de rassemblement populaire où se retrouvaient familles, visiteurs et habitants d'Imouzzer. Les marchands ambulants, les vendeurs de friandises et l'ambiance festive donnaient à ces journées un caractère unique et profondément ancré dans les traditions marocaines.

Pour nous, les enfants de l'époque, ce terrain représentait avant tout un immense terrain de football. Nous y passions des journées entières à courir derrière un ballon, oubliant complètement le monde autour de nous. Du matin jusqu'au coucher du soleil, nous jouions avec une énergie et une passion incroyables, dans une atmosphère de liberté et de bonheur absolu. Le terrain résonnait de nos cris, de nos rires et de nos disputes sans importance autour d'un but marqué ou d'une faute imaginaire. Les équipes se formaient spontanément, parfois avec des règles improvisées, mais cela n'avait aucune importance : seul comptait le plaisir de jouer ensemble. Nous rentrions souvent fatigués, couverts de poussière, mais heureux comme jamais. Ce terrain était pour nous bien plus qu'un simple espace de jeu ; il était un lieu d'amitié, de rêves et d'insouciance où se sont construits cer-

tains des plus beaux souvenirs de notre enfance à Imouzzer. Aujourd'hui, ce terrain et tout son environnement ont profondément changé. L'ancien espace poussiéreux où nous passions des heures à jouer au football a été transformé en un vaste jardin aménagé avec des allées, des bancs et des espaces verts destinés à la promenade et à la détente. Le lieu est devenu plus moderne, plus calme et mieux organisé, offrant aux habitants un agréable espace de repos au cœur de la ville. Les familles, les enfants et les visiteurs viennent désormais s'y promener, s'asseoir à l'ombre des arbres ou simplement profiter de la tranquillité des lieux. Mais malgré cette transformation, chaque recoin de cet endroit continue de faire renaître en nous les souvenirs de notre enfance. Derrière les allées fleuries et les bancs d'aujourd'hui, nous revoyons encore les courses derrière le ballon, les éclats de rire, les matchs improvisés et cette joie simple qui remplissait nos journées au terrain de la Fantazia.

1.13.7 Le Souk Hebdomadaire

Le souk hebdomadaire d'Imouzzer se tenait chaque lundi et commençait dès les premières heures du matin pour se terminer généralement vers quatorze ou quinze heures. C'était un événement majeur dans la vie de la ville et des villages environnants, un rendez-vous incontournable où se mêlaient commerce, rencontres et vie sociale.

Le souk était situé en contrebas de la ville, sur le chemin menant vers Aïn Chifaa et les fermes voisines, non loin du cimetière. Dès l'aube, commerçants, paysans et habitants arrivaient de toutes les directions, certains à pied, d'autres à dos d'âne ou en charrette, transportant fruits, légumes, céréales, animaux, vêtements ou objets artisanaux. Mais le souk n'était pas seulement un lieu où l'on venait faire les courses de la semaine. Il représentait surtout un grand espace de convivialité et d'échange humain. Les habitants des douars et des campagnes autour d'Imouzzer s'y retrouvaient pour se revoir, discuter, raconter les nouvelles et partager les événements marquants de leur vie quotidienne. C'était également un lieu d'affaires très important. On y vendait et achetait des bêtes, des produits agricoles, parfois même des terrains ou des récoltes. Les négociations se faisaient souvent dans une ambiance animée, ponctuée de discussions interminables et de poignées de main qui scellaient les accords.

Pour nous, enfants de l'époque, le souk du lundi était un spectacle fascinant : les cris des vendeurs, les odeurs d'épices, le parfum du thé à la menthe, du pain frais, des méchouis qui rôtissaient lentement, des tajines fumants et de toutes sortes de bonnes choses à déguster donnaient au lieu une atmosphère unique, merveilleuse et chaleureuse. À cela s'ajoutaient les couleurs des étals, les animaux et le mouvement incessant de la foule qui faisaient du souk un véritable monde vivant et animé. Pour les enfants qui accompagnaient leurs parents venus des régions environnantes, le souk représentait aussi un moment de fête et de bonheur. C'était souvent l'occasion d'acheter des habits neufs, quelques gâteaux, des bonbons (deux couleurs : rouge et blanc) ou de petits objets qui faisaient la joie des plus jeunes. Beaucoup attendaient le lundi avec impatience, non seulement pour l'animation du marché, mais aussi pour ces petits plaisirs simples qui restaient gravés dans leur mémoire.

On y trouvait également des personnages étonnants qui participaient à l'ambiance si particulière du souk : des artistes ambulants, des conteurs, des acrobates ou encore des vendeurs de remèdes miraculeux prétendant guérir toutes les maladies. Leurs annonces résonnaient dans tout le marché grâce à des haut-parleurs dont le son marquait profondément l'atmosphère du souk. Avec leurs discours impressionnants, leurs démonstrations et leur manière théâtrale d'attirer la foule, ils faisaient partie intégrante du folklore populaire d'Imouzzzer.

Dans l'après-midi du lundi, la plupart des vendeurs se déplaçaient vers le centre de la Kasbah d'Imouzzzer, permettant ainsi aux personnes qui n'avaient pas pu se rendre au grand souk du matin de faire malgré tout leurs courses. Cette seconde version du souk, plus réduite mais tout aussi vivante, prolongeait l'animation jusque dans les ruelles de la Kasbah et donnait au village une ambiance particulière en fin de journée.

1.13.8 Le Tour de Roger

Ce qu'on appelait le *Tour de Roger* reste profondément gravé dans ma mémoire d'enfant. Ce nom était lié à une course à pied très populaire à laquelle participaient aussi bien les petits que les grands du quartier de la Kalaâ. Le parcours formait une grande boucle à

travers Imouzzer. Le départ se faisait au centre de la Kalaâ, puis les coureurs montaient vers la Kasbah avant de redescendre par le grand boulevard Roger, qui deviendra plus tard l'avenue Mohammed V. Ensuite, on empruntait la route de Fès jusqu'au premier croisement où l'on tournait à gauche pour revenir vers le point de départ à la Kalaâ. Le circuit faisait environ deux à trois kilomètres et la compétition consistait à effectuer plusieurs tours selon l'âge et les catégories des participants. Pour nous, les enfants du quartier, cette course représentait un véritable événement mêlant sport, fête populaire et esprit de solidarité. Je me rappelle encore de ma première participation alors que j'avais à peine cinq ans. Tout au long du parcours, les femmes du quartier nous encourageaient avec enthousiasme, nous offrant de l'eau, des fruits ou quelques mots de soutien lorsque nous passions devant leurs maisons. Je garde surtout le souvenir très précis de mon arrivée après seulement un ou deux tours. Malgré la fatigue, je ressentais une immense fierté d'avoir participé comme les grands. À cet âge-là, franchir la ligne d'arrivée donnait l'impression d'avoir accompli quelque chose d'extraordinaire.

1.14 Personnalités Marquantes

Les Haddawa. Sidi Heddi, parfois appelé Sidi Hadi, est une figure populaire et mystique du Maroc ancien, connue pour avoir marqué certaines traditions spirituelles et populaires du pays. Il vécut probablement entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle et fut à l'origine d'un mouvement religieux particulier fondé sur l'ascétisme, l'errance et le détachement des biens matériels, voir [1]. Autour de lui se développa la confrérie des Heddawa, composée de disciples menant une vie de pauvreté volontaire et de voyage perpétuel à travers les villes et les campagnes du Maroc. Ces groupes se distinguaient par leurs chants, leurs pratiques spirituelles et leur manière de vivre en marge de la société traditionnelle. Les Heddawa accordaient une grande importance à la méditation, aux états mystiques et à certaines formes de rituels populaires mêlant spiritualité, musique et traditions anciennes. Leur mode de vie austère et indépendant les plaça souvent en décalage avec les courants religieux plus orthodoxes de l'époque. Dans l'imaginaire populaire marocain, Sidi Heddi est également associé au monde du kif et des fumeurs

traditionnels. Certaines légendes racontent qu'il aurait introduit des graines de cannabis au Maroc à son retour de voyages en Orient, ce qui lui valut d'être considéré, dans certaines traditions populaires, comme une sorte de protecteur symbolique des consommateurs de kif. Au fil du temps, la figure de Sidi Heddi est devenue un personnage emblématique du folklore spirituel marocain, mêlant mysticisme, marginalité sociale et traditions populaires profondément enracinées dans certaines régions du pays.

À Imouzzer, les Heddawa (ou Haddawa) vivaient dans des grottes situées sur le chemin reliant la Kalaa à la Kasbah. Pour nous, enfants du quartier, leur présence faisait presque partie du décor mystérieux de la ville. On les apercevait souvent allant et venant, occupés à leurs activités quotidiennes, mais tout semblait énigmatique chez eux et nous savions très peu de choses sur leur mode de vie ou sur leur confrérie. Leur apparence, leurs habitudes et leur manière de vivre à l'écart suscitaient à la fois curiosité, peur de la part des enfants et fascination. Les anciens parlaient parfois d'eux avec respect, parfois avec une certaine crainte mêlée de mystère. Ils semblaient appartenir à un autre monde, vivant selon leurs propres règles et traditions. Leurs enfants, contrairement aux autres petits d'Imouzzer, ne fréquentaient pas l'école. Cela renforçait encore davantage l'impression de différence qui entourait cette communauté discrète et marginale. Pour nous, ils demeuraient des personnages mystérieux de l'enfance, liés aux grottes, aux récits populaires et à une partie singulière de la mémoire d'Imouzzer.

Monsieur Hachoum. Hachoum était l'un des personnages pittoresques et inoubliables d'Imouzzer. Il exerçait un métier devenu aujourd'hui presque disparu : laveur de linge. On le voyait souvent près des points d'eau ou des petits ruisseaux, avec son short classique d'un autre temps, lavant les couvertures et les vêtements lourds d'une manière qui fascinait les enfants que nous étions. Les habitants d'Imouzzer lui confiaient surtout les grosses couvertures et les pièces de linge difficiles à nettoyer soi-même, moyennant quelques pièces d'argent. Sa technique était particulière : il utilisait ses pieds pour piétiner le linge dans l'eau savonneuse avec une étonnante énergie. Pendant de longues heures, il travaillait ainsi, courbé au bord d'un bassin, dans lequel je m'étais noyé vers l'âge de cinq ans, répétant

les mêmes gestes avec patience et savoir-faire. Il lavait les habits près d'un bassin situé entre le quartier de la Kalaa et la Kasbah, tout près des grottes des Heddawa. Des fois, il lavait aussi le linge près d'un cout d'eau à Talbabouh près de la Kasbah.

Lorsque nous étions enfants et que nous passions près de lui, nous nous arrêtions souvent pour admirer ce spectacle devenu familier. En piétinant le linge avec ses pieds, Hachoum murmurait sans cesse quelques mots rythmés qui ressemblaient presque à une chanson. Je me souviens encore de ce refrain étrange et répétitif : Shtef... Shtef... , un mot qui évoquait justement l'action de piétiner.

Hachoum était aussi réputé pour être un excellent spécialiste des grillades et du méchoui. Lors des mariages, des fêtes et des grandes réunions familiales, les habitants faisaient souvent appel à lui pour préparer les moutons grillés. Grâce à son expérience et à son savoir-faire, il savait parfaitement maîtriser la cuisson du méchoui, donnant à la viande un goût et une tendreté très appréciés.

Pour nous, petits garçons d'Imouzzer, cette scène faisait partie du quotidien de la ville. Hachoum était connu de tous et faisait presque partie du paysage humain de notre enfance. Derrière ce métier modeste se cachait un homme simple, courageux et travailleur qui gagnait sa vie avec dignité et persévérance. Son souvenir reste associé à cette époque où les métiers traditionnels animaient les rues et les quartiers d'Imouzzer, donnant à la ville une atmosphère authentique, chaleureuse et profondément humaine.

Monsieur Ourrami Monsieur Ourrami faisait partie de ces personnages marquants d'Imouzzer dont le destin a profondément touché la mémoire collective de la ville. Les anciens racontaient qu'il possédait autrefois des terres importantes à Imouzzer avant qu'elles ne lui soient spoliées durant la période coloniale. Cette injustice l'aurait profondément brisé. Peu à peu, il sombra dans une grande détresse psychologique jusqu'à perdre la raison. À partir de ce moment, Monsieur Ourrami devint une silhouette familière des rues d'Imouzzer, errant souvent seul, criant dans les ruelles et insultant les autorités françaises avec une colère et une souffrance qui impressionnaient les habitants. Pour nous, petits garçons de l'époque, il faisait partie de ces personnages mystérieux qui peuplaient le quotidien de la ville. On le croisait parfois marchant longuement dans les rues, parlant seul

ou répétant des phrases incompréhensibles, comme s'il continuait à revivre sans cesse l'injustice qu'il avait subie. Derrière son apparence fragile et son comportement étrange se cachait pourtant une histoire profondément douloureuse, liée aux bouleversements et aux injustices de cette période de l'histoire du Maroc. Les anciens évoquaient souvent son cas avec tristesse et compassion, rappelant qu'avant ce drame, Monsieur Ourrami était un homme respecté et profondément attaché à sa terre.

Madame et Monsieur Jacques. Parmi les personnalités marquantes d'Imouzzer durant les années 40 jusqu'aux années 60, beaucoup d'habitants se souviennent encore de Monsieur Jacques et de son épouse. Tous deux tenaient la seule véritable épicerie moderne de la ville à cette époque, un commerce devenu presque incontournable dans la vie quotidienne d'Imouzzer du Kandar.

Leur boutique occupait une place particulière dans le centre-ville. On y trouvait une grande variété de produits rarement disponibles ailleurs à cette époque : des aliments, des produits laitiers, des conserves, des boissons, mais aussi des alcools destinés principalement aux Européens et aux visiteurs de passage. Pour beaucoup d'habitants, cette épicerie représentait une sorte de fenêtre ouverte sur un mode de consommation plus moderne et différent de celui des petites boutiques traditionnelles de la Kasbah.

Mais ce qui rendait surtout ce commerce indispensable, c'est qu'il faisait également office de la seule pharmacie d'Imouzzer durant cette période. Lorsqu'un habitant avait besoin de médicaments, de désinfectants ou de produits de soin, c'était souvent chez Monsieur Jacques qu'il fallait se rendre. Avant l'installation de véritables structures médicales et pharmaceutiques dans la ville, son magasin jouait donc un rôle essentiel pour toute la population.

Monsieur Jacques était reconnaissable de très loin grâce à sa célèbre blouse blanche qu'il portait presque en permanence dans sa boutique. Cette blouse lui donnait une allure sérieuse et rassurante qui inspirait confiance aux habitants. Beaucoup d'enfants d'Imouzzer gardent encore en mémoire cette silhouette familière derrière son comptoir, accueillant les clients avec calme et professionnalisme. Son épouse participait également activement à la gestion du magasin. Ensemble, ils formaient un couple bien connu de tous les habitants de la ville

et faisaient pleinement partie du paysage humain d'Imouzzer durant cette époque.

Parmi les nombreux souvenirs liés à Monsieur Jacques, il en est un qui reste profondément ancré dans la mémoire des jeunes d'Imouzzer : son fameux yaourt fait maison. À une époque où les produits industriels étaient encore rares dans notre petite ville du Moyen Atlas, ce yaourt représentait pour nous un véritable petit luxe et un immense plaisir. Beaucoup d'enfants attendaient avec impatience le moment où ils pourraient entrer dans l'épicerie de Monsieur Jacques pour acheter ce dessert devenu presque légendaire à Imouzzer. Son yaourt avait une saveur particulière, fraîche et douce, que beaucoup n'ont jamais oubliée. Servi dans de petits pots simples, il faisait le bonheur des enfants comme des adultes durant les journées chaudes de l'été. Après une longue promenade, un match de football ou une journée passée autour des lacs et des jardins d'Imouzzer, déguster ce yaourt représentait un vrai moment de plaisir. Pour nous, jeunes d'Imouzzer, ce yaourt maison faisait presque partie de l'identité de la ville au même titre que les glaces du centre, les beignets de Habibi ou la fraîcheur d'Aïn Sultan. Ces petits plaisirs simples occupaient une place immense dans notre enfance parce qu'ils étaient associés à des moments de joie, de liberté et d'insouciance. Leur boutique restait souvent animée tout au long de la journée, on y croisait aussi bien des habitants du quartier que des Européens, des voyageurs, des fonctionnaires ou des touristes attirés par la fraîcheur du Moyen Atlas.

Monsieur Groubi. Parmi les autres personnalités importantes ayant marqué Imouzzer durant cette époque figurait également Monsieur Groubi, ingénieur en chef à la mairie d'Imouzzer et resté en fonction depuis la période coloniale. Il occupait un poste essentiel dans le développement urbain de la ville et jouissait d'un grand respect auprès des habitants. C'était lui qui s'occupait des plans des maisons, de l'organisation des constructions et surtout des autorisations de bâtir. À une époque où Imouzzer commençait progressivement à se développer et à accueillir de nouvelles habitations, son rôle était particulièrement important. Beaucoup de familles devaient passer par lui avant d'entreprendre la construction ou l'agrandissement de leur maison.

Monsieur Groubi était connu pour son sérieux, sa compétence et surtout sa grande intégrité. Les habitants reconnaissaient unanimement qu'il accomplissait son travail avec honnêteté et rigueur, sans favoritisme ni abus. Grâce à son professionnalisme, plusieurs quartiers d'Imouzzer ont pu conserver une certaine harmonie architecturale et un développement organisé malgré les moyens limités de l'époque. Sa silhouette faisait partie du paysage quotidien de la ville. Il inspirait à la fois le respect et une certaine admiration par son comportement discret et sa manière sérieuse de gérer les affaires de la mairie. Beaucoup de gens le considéraient comme un homme droit et profondément attaché à son travail.

Mais Monsieur Groubi avait également un autre aspect de sa personnalité bien connu des habitants d'Imouzzer : son fort penchant pour l'alcool. Cette habitude faisait partie des sujets souvent évoqués discrètement dans les conversations de la ville. Il partageait fréquemment ces moments avec un ami marocain très connu lui aussi à Imouzzer, que j'appellerai simplement Monsieur A., qui s'occupait des courses et qui était l'homme à tout faire de Mr. Groubi. Malgré cela, les habitants continuaient généralement à lui porter du respect en raison de son honnêteté et de la qualité remarquable de son travail. À cette époque, les petites villes comme Imouzzer étaient faites de personnages complexes, humains, avec leurs qualités, leurs faiblesses et leurs habitudes parfois étonnantes.

Les Fous d'Imouzzer. Comme dans beaucoup de petites villes de cette époque, Imouzzer du Kandar possédait aussi ses personnages populaires et atypiques que tout le monde connaissait. Parmi eux figuraient notamment Monsieur Ti, Monsieur Bel et Monsieur Agh, que les habitants surnommaient souvent les fous d'Imouzzer .

Aujourd'hui, avec le recul et une sensibilité différente, je comprends qu'il s'agissait probablement de personnes fragiles ou souffrant de troubles psychologiques, mais à cette époque les mentalités étaient tout autres et ces personnes faisaient presque partie du paysage quotidien de la ville. Les jeunes et les enfants, souvent par immaturité ou par esprit de provocation, avaient malheureusement l'habitude de les taquiner et de les provoquer dans les rues d'Imouzzer. Dès qu'ils apercevaient Monsieur Ti ou Monsieur Bel traversant le centre-ville ou la Kasbah, certains groupes de jeunes cherchaient à attirer leur

attention par des moqueries ou des plaisanteries. Très vite, les deux hommes s'énermaient et réagissaient avec colère. Ils poursuivaient parfois les enfants en lançant des cailloux à l'aide de lance-pierres qu'ils gardaient souvent avec eux. Ces scènes provoquaient alors des courses dans tous les sens, des cris et parfois même des éclats de rire chez les jeunes qui considéraient cela comme une forme de distraction.

Pourtant, derrière ces épisodes souvent racontés avec humour dans les souvenirs d'enfance, il existait aussi une certaine tristesse humaine que l'on comprend davantage en devenant adulte. Ces hommes vivaient en marge de la société mais restaient malgré tout connus, tolérés et intégrés à leur manière dans la vie quotidienne d'Imouzzer.

Monsieur L'Hachmi. Monsieur L'Hachmi était l'un des rares maçons artisans d'Imouzzer. Avec son béret toujours bien posé sur la tête, sa grande moustache blanche et son regard calme, il incarnait pour beaucoup la sagesse et le respect du village. Il était toujours pensif, comme absorbé par de profondes réflexions, observant silencieusement la vie du village avec une grande sérénité. Son visage marqué par les années racontait à lui seul toute une vie de travail, de patience et de dignité. On le voyait souvent parcourir les ruelles d'Imouzzer, saluant chacun avec simplicité et bienveillance. À cette époque, les artisans étaient très estimés, car leurs mains construisaient les maisons, les murs et parfois même les souvenirs des familles du village. Monsieur L'Hachmi travaillait avec précision et passion ; chaque pierre posée semblait porter la marque de son savoir-faire. Les anciens parlaient de lui avec admiration, et les jeunes le regardaient avec respect. En fin de journée, après le travail, il avait ses habitudes. On le retrouvait souvent au coin de la seule boulangerie d'Imouzzer, celle de Monsieur Ousebe³ qui préparait d'excellentes baguettes croustillantes, mais aussi de délicieuses pâtisseries comme les mille-feuilles (rares à l'époque) qui faisaient le bonheur des petits comme des grands. Près de la boulangerie, les discussions animaient les soirées : on parlait du village, des récoltes, du temps, du football et des nouvelles venues des grandes villes. Monsieur L'Hachmi, avec sa voix posée et ses paroles pleines de sagesse, participait souvent à ces conversations. Sa présence donnait au lieu une atmosphère chaleureuse et rassurante

Monsieur Tonio Mr Tonio était un artisan-maçon d'origine italienne ou portugais qui faisait partie des personnages les plus singuliers d'Imouzzer. Il habitait près de chez nous, dans le quartier de la Kalaa (quand j'avais moins de 10 ans). Contrairement aux autres habitants, il vivait seul dans une grande grotte qu'il avait aménagée. Malgré son apparence simple, sa demeure avait quelque chose de mystérieux et fascinant pour les enfants du quartier. Chaque matin, on le voyait sortir lentement de sa cave, appuyé sur sa canne, portant toujours son long chapeau noir qui le rendait immédiatement reconnaissable. Sa silhouette discrète traversait les ruelles du village dans un silence presque théâtral. Il parlait peu, mais sa présence attirait toujours les regards et éveillait la curiosité. Le soir, il arrivait souvent qu'on le croise un peu ivre, car il avait un penchant connu pour l'alcool. Pourtant, malgré cela, les habitants d'Imouzzer respectaient profondément sa vie privée. Personne ne se moquait de lui ni ne cherchait à troubler sa solitude. Dans le village, chacun connaissait son histoire à moitié, mais tout le monde acceptait sa différence avec une certaine dignité et beaucoup de tolérance. Mr Tonio représentait cette époque où les villages accueillaient des personnalités venues d'ailleurs, qui finissaient par faire partie du paysage humain et de la mémoire collective. Aujourd'hui encore, son image reste gravée dans les souvenirs : un homme solitaire, mystérieux, marchant lentement dans les ruelles d'Imouzzer avec sa canne, son manteau et son éternel chapeau noir de style Anglais.

Le Maestro Ouhadhoun Ouhadhoun était une figure célèbre d'Imouzzer et de tout le Moyen Atlas. Véritable maître de l'Ahidous, il dirigeait avec élégance, charisme et un remarquable sens artistique les grandes troupes qui se produisaient lors des événements locaux et nationaux. Sa présence imposait immédiatement le respect. Avec son expérience, sa voix puissante et sa parfaite maîtrise des rythmes et des mouvements traditionnels, il savait conduire les danseurs et les musiciens avec une grande précision. Sous sa direction, les spectacles d'Ahidous prenaient une dimension exceptionnelle, mêlant harmonie, énergie collective et beauté des traditions amazighes du Moyen Atlas. Il était d'une légèreté impressionnante ; lorsqu'il dansait au centre des troupes, on avait presque l'impression qu'il volait. Ses mouvements étaient fluides, élégants et parfaitement synchronisés

avec les changements de rythmes de l'Ahidous. Avec une simple gestuelle ou une variation dans sa voix, il pouvait transformer toute l'ambiance du groupe et entraîner les danseurs dans une cadence plus rapide ou plus profonde. Cette maîtrise fascinait le public et donnait à ses prestations un caractère presque magique.

Les grandes fêtes populaires, les moussems et surtout les célébrations nationales comme la Fête du Trône du 3 mars à l'époque du feu roi Hassan II donnaient souvent lieu à des représentations impressionnantes dirigées par Ouhadhoun. Les troupes venues des différentes régions se rassemblaient alors pour offrir des spectacles grandioses où chants, danses et rythmes des bendirs résonnaient jusque tard dans la nuit. Pour les habitants d'Imouzzer, Ouhadhoun représentait bien plus qu'un simple chef de troupe : il incarnait une partie vivante du patrimoine culturel amazigh et de la mémoire festive du Moyen Atlas. Son nom reste encore aujourd'hui associé à l'âge d'or de l'Ahidous et aux grandes célébrations populaires qui ont marqué toute une génération.

Le Comité des Fêtes . Le groupe ou comité responsable de l'organisation des fêtes et de l'animation estivale à Imouzzer durant les années 60 et 70 formait une véritable équipe de passionnés et de bénévoles très investis dans la vie de la ville. Cette équipe dynamique réunissait notamment les directeurs de l'ONE, de l'ONEP Mr Sentissi, de la Poste, de l'école primaire Mr Benjelloun ainsi que plusieurs autres responsables, personnalités locales et enseignants comme Mrs Tijani et Ibouchna Said qui était le plus jeune et avait très à cœur le rayonnement d'Imouzzer.

Grâce à leur engagement et à leur esprit de collaboration, Imouzzer connaissait chaque été une ambiance exceptionnelle faite de spectacles, de concerts, de compétitions sportives, de soirées culturelles et de nombreuses animations qui attiraient habitants et estivants venus de différentes régions du Maroc. Cette équipe de choc travaillait bénévolement et avec un enthousiasme remarquable pour faire d'Imouzzer une ville vivante, accueillante et animée durant toute la saison estivale. Leur implication contribuait largement à la réputation culturelle et festive d'Imouzzer à cette époque, laissant dans la mémoire collective le souvenir d'années particulièrement riches en activités et en convivialité. Pendant de nombreuses années, cette équipe s'oc-



FIGURE 1.36: Comité des fêtes d'été d'Imouzzer.

cupait également de l'organisation de la célèbre Fête de la Pomme. Cet événement, généralement organisé à la fin de la saison estivale, constituait l'un des moments les plus attendus de l'année à Imouzzer. La fête donnait lieu à de nombreuses festivités, animations culturelles, spectacles musicaux et activités populaires qui attiraient une foule importante venue de la région et des grandes villes voisines. L'un des moments les plus marquants restait le grand défilé qui parcourait la principale allée de la ville dans une ambiance joyeuse et festive. Chars décorés, reine de la fête, groupes folkloriques, musiciens, danseurs et enfants en habits traditionnels animaient les rues sous les applaudissements des habitants et des visiteurs. Cette fête symbolisait à la fois la richesse agricole de la région et l'esprit de convivialité qui faisait le charme d'Imouzzer durant ces années-là.

1.15 A la Mémoire de mon Père

Je tiens à rendre hommage à un homme qui a profondément marqué ma vie. La richesse de son parcours, les épreuves qu'il a traversées, son courage silencieux et les valeurs qu'il nous a transmises auraient largement mérité qu'un livre entier lui soit consacré. Un livre qui retracerait, étape après étape, les différents moments de sa vie, depuis son enfance difficile dans les montagnes du nord du Maroc jusqu'aux années de labeur et de sacrifices qu'il a consacrées à sa famille. Chaque période de son existence porte en elle une histoire, une leçon et une mémoire. Son départ précoce de son village na-

tal, alors qu'il n'était encore qu'un adolescent, son arrivée à Fès à une époque marquée par la présence coloniale, son apprentissage du métier de plombier, puis sa participation discrète mais essentielle à la construction d'un monde nouveau, témoignent d'une vie faite de courage, de dignité et de persévérance. Comme beaucoup d'hommes de sa génération, mon père ne parlait pas beaucoup de lui-même. Il exprimait rarement ses sentiments par des mots, mais ses actes parlaient pour lui. Derrière sa discrétion se cachait une force intérieure remarquable, une générosité profonde et un sens du devoir qui ont guidé toute son existence. En évoquant aujourd'hui sa mémoire, ce n'est pas seulement le père que je souhaite honorer, mais aussi l'homme : un homme simple, travailleur et digne, qui a affronté les difficultés de la vie avec patience et détermination. Plus les années passent, plus je mesure la grandeur de ces hommes modestes qui, sans chercher la reconnaissance, ont construit leur vie à la force de leurs mains et transmis à leurs enfants l'essentiel : le respect, le courage, l'honnêteté et l'amour de la famille.

Comme la plupart des pères, il a occupé une place immense dans ma vie d'enfant, puis dans celle du jeune garçon et du jeune homme que je suis devenu. Aujourd'hui, avec émotion et reconnaissance, je souhaite lui rendre hommage en retraçant quelques fragments de sa vie, tels que je les ai connus, entendus et ressentis au fil des années. Il faisait partie de cette génération d'hommes simples et courageux qui ont construit leur existence à force de travail, de sacrifices et de dignité. Une génération qui parlait peu d'elle-même, mais dont chaque ride racontait une épreuve traversée.

Mon père est né dans le village de Douar Aïn Bouchrik, dans la commune d'Ourtzagh, au cœur du pays des Jbalas, dans le nord du Maroc. C'était un monde rural, rude et modeste, où la vie suivait le rythme des saisons et où l'enfance était souvent brève. Très tôt, le destin le frappa durement : il perdit son père alors qu'il n'avait même pas dix ans. Cette disparition précoce marqua profondément son existence et le força, bien avant l'âge, à regarder la vie avec les yeux d'un adulte.

Vers l'âge de quatorze ou quinze ans, encore presque un enfant, il prit une décision qui allait changer le cours de sa vie. Avec un ami de son village, il quitta sa terre natale en direction de Fès pour chercher du travail et tenter de construire un avenir meilleur. Nous étions

alors aux alentours des années 1930, à une époque où voyager représentait déjà une aventure, surtout pour deux adolescents issus d'un petit village des montagnes rifaines. Je l'imagine souvent quittant son village, le cœur partagé entre la peur et l'espoir, laissant derrière lui les collines de son enfance, sa famille, ses souvenirs et peut-être une part de son innocence. Il partait sans certitude, mais avec cette volonté farouche de survivre et de réussir. À leur arrivée à Fès, ils réussirent à trouver du travail comme ouvriers sur des chantiers dépendant de l'administration coloniale française. Le travail était pénible, les journées longues, les conditions difficiles. Mais mon père avait une qualité rare : le courage silencieux. Il acceptait l'effort sans se plaindre et apprenait vite.

Après quelques années, grâce à sa persévérance et à son intelligence pratique, il apprit le métier de plombier. Ce métier allait devenir bien plus qu'un simple gagne-pain : il lui offrirait une dignité, une stabilité et une reconnaissance sociale acquises uniquement par son mérite. C'est ainsi qu'il trouva du travail à Imouzzer, alors au tout début de son développement. À cette époque, il n'y avait encore que très peu d'habitations. Tout était à construire : les maisons, les installations, les infrastructures et parfois même l'espoir d'une vie meilleure pour ceux qui y travaillaient. Mon père faisait partie de ces hommes de l'ombre qui ont contribué, de leurs mains et de leur sueur, à bâtir des lieux où d'autres viendraient vivre plus tard. Quand je pense à lui aujourd'hui, je ne vois pas seulement un père. Je vois un homme marqué par les épreuves mais debout, un homme qui, malgré une enfance difficile et une vie souvent rude, a su avancer avec honneur, courage et discrétion. Comme beaucoup de pères de sa génération, il n'exprimait pas facilement ses sentiments. Pourtant, son amour pour sa famille se lisait dans chacun de ses sacrifices, dans chacune de ses journées de travail et dans son sens profond des responsabilités.

À Imouzzer, avec le temps et grâce à son sérieux, son savoir-faire et sa réputation d'homme honnête, il était devenu une véritable référence dans le métier de plombier. Beaucoup de personnes faisaient appel à lui et lui accordaient leur confiance. Il avait acquis, au fil des années, une reconnaissance méritée fondée uniquement sur son travail et sa compétence.

Mais ce qui faisait aussi sa grandeur, c'était son attachement pro-

fond à sa famille et aux siens. Une fois installé et sa situation devenue plus stable, il ne pensa pas seulement à sa propre réussite. Il fit venir son frère, resté au village, ainsi que trois de ses cousins afin de leur offrir, à eux aussi, une chance de construire un avenir meilleur. Dans un premier temps, il les hébergea chez lui malgré des conditions de vie modestes. Puis, avec patience et générosité, il leur apprit le métier de plombier, partageant avec eux le savoir qu'il avait lui-même acquis au prix de nombreuses années de travail et de sacrifices. Il ne gardait pas jalousement son expérience pour lui-même ; au contraire, il considérait naturel d'aider les membres de sa famille à avancer dans la vie. Grâce à son soutien et à ses conseils, ils purent progressivement devenir autonomes et s'installer à leur propre compte. Ainsi, mon père ne s'est pas contenté de bâtir sa propre existence : il a également contribué à construire celle des autres. Beaucoup lui doivent une partie de leur réussite et de leur stabilité.

En parallèle de son activité d'artisan, mon père avait également intégré très jeune l'Office National de l'Eau Potable (ONEP) en tant que fonctionnaire récoltant les paiements des utilisateurs. Il y travailla avec sérieux et dévouement durant toute sa carrière, jusqu'à son départ à la retraite.

Cette stabilité professionnelle représentait pour lui bien plus qu'un simple emploi. Après une enfance difficile et des débuts marqués par la précarité et l'exil loin de son village natal, intégrer une institution publique constituait une véritable réussite sociale, obtenue uniquement grâce à son courage, son travail et sa persévérance. Même après être devenu fonctionnaire, il ne perdit jamais son esprit d'artisan ni son amour du travail bien fait. Il était de ceux qui considéraient que la valeur d'un homme se mesure à son honnêteté, à son sérieux et au respect de ses engagements. Dans son métier, comme dans sa vie quotidienne, il faisait preuve d'une grande rigueur et d'un profond sens des responsabilités.

Au début des années soixante, animé par son attachement profond à la terre et à ses origines rurales, mon père acheta un terrain agricole d'une dizaine d'hectares dans le Saïs, à une vingtaine de kilomètres d'Imouzzer. À cette époque, un tel projet demandait beaucoup de courage, de vision et de sacrifices. Pour lui, cette terre représentait bien plus qu'un simple investissement : elle symbolisait la stabilité, l'enracinement et l'espoir de bâtir quelque chose de du-

nable pour sa famille. Sur cette propriété, il fit construire une maison de campagne, un lieu simple et paisible où la famille pouvait se retrouver loin de l'agitation de la ville. Cette maison devint progressivement un véritable point d'attache familial, chargé de souvenirs, de travail et de convivialité. Fidèle à son sens de la solidarité, il fit également venir plusieurs de ses cousins restés au village afin de leur offrir du travail et de meilleures conditions de vie. Il les installa sur cette terre pour qu'ils puissent la cultiver, élever des moutons et des vaches et vivre dignement du fruit de leur travail. Ainsi, mon père ne cessait jamais de tendre la main aux siens. Chaque fois que sa situation s'améliorait, il cherchait naturellement à en faire bénéficier sa famille et son entourage. Il avait gardé au fond de lui la mémoire des difficultés qu'il avait lui-même connues dans sa jeunesse, et cela nourrissait chez lui un profond sens du partage et de la responsabilité familiale. Cette ferme était à son image : un lieu de travail, de générosité et de transmission. On y retrouvait les valeurs qui ont guidé toute sa vie : l'effort, la solidarité, l'attachement à la terre et le respect des liens familiaux.

Pour nous, les jeunes enfants que nous étions alors, cette ferme était un véritable paradis. Chaque fois que nous avions la chance d'y aller et d'y passer quelques jours, c'était une immense joie. Nous découvrons une vie simple, proche de la nature, au milieu des champs, des arbres et des animaux. À cette époque, il n'y avait ni confort moderne ni électricité. L'eau provenait uniquement du puits, et le soir, la maison s'éclairait à la lumière douce et vacillante des chandelles. Pourtant, loin d'être une privation, cette simplicité donnait à ces moments une atmosphère chaleureuse et authentique que nous n'avons jamais oubliée. Nous passions nos journées à courir derrière les animaux, à jouer dans les champs et à profiter d'une liberté totale. Nous aimions monter à cheval ou sur le dos des ânes, explorer les alentours et participer, à notre manière d'enfants, aux activités de la ferme. Tout nous fascinait. Parmi les souvenirs les plus marquants, il y avait la traite des brebis. Nous avions l'habitude de recueillir le lait frais en milieu de journée, puis le transformer en fromage selon une méthode traditionnelle transmise de génération en génération. On utilisait alors la sève des figues fraîches pour faire cailler le lait en plein soleil, une technique ancestrale aussi étonnante que naturelle. Pour nous, cela ressemblait presque à de la magie. Avec le recul, je

réalise aujourd'hui combien ces moments étaient précieux. Ils nous ont transmis bien plus que des souvenirs d'enfance : ils nous ont appris la simplicité, le lien avec la terre, le respect des animaux et la beauté d'une vie authentique, loin du bruit et de l'agitation moderne.

Je ne peux pas parler de mon père sans sortir une anecdote que je raconte souvent à mes enfants, une histoire qui aujourd'hui encore me paraît presque irréelle tant elle reflète une autre époque, faite de confiance, de simplicité et d'une certaine insouciance que l'on aurait du mal à imaginer de nos jours. C'était durant un été où je devais avoir huit ou neuf ans, tandis que mon frère Hassan avait probablement dix ou onze ans. Mon père tenait absolument à ce que nous allions passer quelques jours de vacances dans son village natal, auprès de nos tantes paternelles qui y vivaient encore. Parmi elles se trouvait ma tante Fattoum, dont la fille devait se marier durant cette période. Comme il travaillait et ne pouvait pas nous accompagner lui-même en voiture depuis Imouzzer jusqu'au village, un trajet de près de deux cents kilomètres qui demandait facilement quatre heures de route en voiture à l'époque, il prit une décision qui nous paraît aujourd'hui incroyable : nous envoyer seuls en autocar depuis la ville de Fès.

Ma mère nous avait préparé nos petits sacs avec soin. Le jour du départ, mon père nous accompagna jusqu'à la gare routière. Je me souviens encore de son calme et de son assurance. Il parla longuement au chauffeur de l'autocar, lui demandant de nous faire descendre à un endroit bien précis : une vieille station-service située près du centre de la commune d'Ourtzagh, où il n'y avait alors presque aucune habitation. Il lui demanda également de nous indiquer le chemin à suivre à pied une fois arrivés.

Vers treize heures, sous une chaleur écrasante d'été, le chauffeur finit par nous déposer au bord de cette route presque déserte. Après avoir traversé le pont sur l'oued Ouergha, il nous montra vaguement un sentier longeant le fleuve et nous dit simplement de continuer dans cette direction. Le problème était que, pour mon frère et moi, c'était la toute première fois que nous mettions les pieds dans cette région. Nous ne connaissions ni le village, ni les chemins, ni même réellement l'endroit où nous devions aller. Nous avançons pourtant, poussés par une confiance d'enfants et peut-être aussi par cette habitude qu'avaient les gens de l'époque de considérer le monde comme

moins dangereux qu'aujourd'hui. Nous marchâmes pendant plus de deux heures sous un soleil de plomb, le long du fleuve, sans croiser âme qui vive. Le paysage était presque désertique à cette heure de l'après-midi estivale. Nous commencions à ressentir la fatigue, la soif et surtout l'inquiétude. La seule indication dont nous disposions était cette phrase : Ma tante Fattoum marie sa fille.

Puis survint ce qui ressemble encore aujourd'hui à un petit miracle. Au loin apparut enfin une silhouette : un vieil homme monté sur un âne. C'était la première personne que nous rencontrions depuis notre descente du car. Nous l'arrêtâmes immédiatement et lui demandâmes, avec l'espoir naïf des enfants perdus, s'il connaissait une certaine Fattoum dont la fille se mariait. À notre immense surprise et surtout à notre immense soulagement, il la connaissait parfaitement. Il nous indiqua alors la maison de notre tante, isolée en pleine montagne. Elle n'était finalement pas très loin, mais il nous fallait encore gravir une longue colline sous la chaleur. Nous rassemblâmes nos dernières forces et poursuivîmes notre chemin jusqu'à atteindre enfin la maison. Notre arrivée provoqua un étonnement général. Ma tante et toute la famille n'avaient absolument pas été prévenues de notre venue. À cette époque, il n'y avait ni téléphone portable ni même téléphone fixe dans ces villages reculés. Personne ne pouvait annoncer son arrivée ou vérifier si deux enfants étaient bien arrivés à destination.

Et derrière tous ces souvenirs heureux se trouvait toujours la présence rassurante de mon père, discret mais attentif, heureux de voir sa famille réunie dans ce lieu qu'il avait construit avec tant d'efforts et de sacrifices. Au fil des années, il gagna l'estime de nombreuses personnes, non seulement pour ses compétences professionnelles, mais aussi pour ses qualités humaines : sa simplicité, sa disponibilité et son sens de l'entraide. Il appartenait à cette génération d'hommes qui travaillaient sans bruit, sans chercher les honneurs, mais qui laissaient derrière eux le souvenir durable d'hommes justes et respectés.

En rendant hommage à mon père, je rends hommage à tous les pères de mes amis proches que j'ai bien connus et qui étaient tous, sans exception, d'une grande générosité, d'une grande simplicité et profondément dévoués à leur village, Imouzzer. Ce sont eux, ainsi que d'autres hommes de leur génération, qui étaient les véritables piliers de notre ville. Chacun d'eux a contribué, à sa manière, au bien-

être collectif et à cette atmosphère de solidarité, de respect et de sérénité que l'on ressentait à Imouzzer. Ils vivaient modestement, mais avec dignité, toujours prêts à aider, à conseiller ou à tendre la main sans rien attendre en retour. Quand l'un d'eux allait à l'école concernant un problème de son fils ou sa fille, il s'intéressait aussi aux problèmes des autres enfants du quartier et du village qu'était Imouzzer à cet époque. Ils avaient tout fait pour que cette charmante ville reste propre, accueillante et digne d'être appelée le lilas du Moyen Atlas . Leur attachement à la terre, aux traditions, aux valeurs humaines et à la vie communautaire faisait la beauté d'Imouzzer autant que ses paysages.

Chapitre 2

L'Enfance à Imouzzer

2.1 Une Petite Enfance très Heureuse

Lorsque je replonge dans les souvenirs de mon enfance à Imouzzer du Kandar, ce sont d'abord des images de bonheur simple et d'insouciance qui reviennent à ma mémoire. Nous vivions dans un monde modeste, loin de l'abondance matérielle d'aujourd'hui, mais cette simplicité donnait à notre enfance une saveur particulière. Nous possédions peu de choses, pourtant nous avions le sentiment de tout avoir : le temps, la liberté, les amis et l'imagination.

Les journées étaient rythmées par les jeux d'enfants qui occupaient nos rues, nos terrains vagues et les places du quartier jusqu'au coucher du soleil. À cette époque, les jouets modernes étaient presque inexistants à Imouzzer. Les familles n'avaient ni les moyens ni l'habitude d'acheter des jouets fabriqués dans les magasins. Mais cela ne nous empêchait nullement de jouer. Bien au contraire, nous inventions nous-mêmes notre univers avec une créativité extraordinaire.

Nous fabriquions nos propres jouets à partir de matériaux simples trouvés autour de nous : morceaux de bois, boîtes métalliques, fil de fer, vieux tissus ou roues usées. Chaque objet devenait un trésor entre les mains des enfants. Construire un jouet faisait partie du plaisir lui-même. Nous passions parfois des heures à fabriquer une toupie, réparer un ballon ou imaginer de nouveaux jeux avec presque rien. Parmi les jeux les plus populaires figuraient les billes, véritables passions de notre enfance. Les parties se déroulaient dans les ruelles poussiéreuses ou sur des terrains soigneusement préparés à la main. Chaque

enfant possédait quelques billes précieuses qu'il gardait jalousement dans ses poches. Certaines étaient simples, d'autres colorées et plus rares, devenant l'objet de toutes les convoitises. Les règles variaient selon les quartiers et les groupes d'amis, mais l'enthousiasme restait toujours le même. Les toupies occupaient également une place importante dans nos jeux quotidiens. Nous les fabriquions parfois nous-mêmes avec des morceaux de bois taillés artisanalement. Les compétitions entre enfants consistaient à faire tourner les toupies le plus longtemps possible ou à tenter de renverser celles des autres joueurs. Le bruit sec des toupies frappant le sol résonne encore dans ma mémoire comme une musique lointaine de l'enfance. Le football représentait sans doute le jeu le plus fédérateur. Les rues, les terrains vagues et les espaces proches des écoles devenaient de véritables stades improvisés. Les buts étaient marqués par des pierres ou de vieux vêtements posés au sol. Nous jouions pendant des heures avec des ballons parfois usés jusqu'à l'extrême, mais cela importait peu. Chaque match était vécu avec passion. Les discussions continuaient longtemps après la fin des parties, chacun défendant son équipe ou son exploit du jour.

Cette enfance heureuse se déroulait parallèlement à une autre dimension essentielle de notre vie : l'école coranique, d'abord chez Ssi Mhammed et plus tard chez Ssi Allal. Dès l'âge de trois ans, avant même l'entrée à l'école primaire moderne, nous commencions notre apprentissage dans ce cadre traditionnel profondément enraciné dans la culture d'Imouzzer du Kandar.



FIGURE 2.1: Tablette (*Louh*).

L'école coranique occupait une place centrale dans l'éducation des enfants de notre génération. Chaque matin, nous quittions nos mai-

sons encore enveloppées par la fraîcheur du Moyen Atlas pour rejoindre la petite école où résonnaient les récitation du Coran. Ssi Mhammed, avec sa voix grave et son regard sévère, imposait naturellement le respect. Derrière cette discipline se cachait cependant une grande sagesse et un profond attachement à l'éducation des enfants.

Assis par terre, nous apprenions les lettres arabes sur des tablettes ou *lauh*, ces planches de bois recouvertes d'encre noire. Les versets étaient récités collectivement dans une atmosphère à la fois studieuse et spirituelle. Les journées alternaient entre les moments d'apprentissage et les petites pauses où nous retrouvions nos jeux d'enfants dans les ruelles voisines. Ainsi, notre enfance se partageait entre deux mondes complémentaires : celui de l'innocence et des jeux populaires, et celui de l'apprentissage religieux et des valeurs traditionnelles. Le matin pouvait commencer par la récitation du Coran chez Ssi Mhammed dand le quartier de la Kalaa ou chez Ssi Allal plus tard près de la Kasbah, et se terminer l'après-midi par des parties de billes, de toupies ou de football jusqu'à la tombée de la nuit.

À l'école coranique, en plus de l'enseignement religieux et de l'apprentissage du Coran, nous avons également appris beaucoup de valeurs humaines essentielles qui ont profondément marqué notre enfance et notre éducation. Chez Ssi Mhammed, nous apprenions le respect des autres, la politesse, l'écoute et surtout le vivre-ensemble. Cette petite école traditionnelle réunissait des enfants de familles et de quartiers différents dans une ambiance simple mais profondément humaine. Très tôt, nous apprenions à partager, à aider les plus jeunes, à respecter les anciens et à vivre en groupe avec discipline et solidarité. Le respect occupait une place centrale dans notre éducation. Respect des parents, des maîtres, des voisins, mais aussi respect de la parole donnée et des règles de la vie collective. Même si l'autorité y était parfois sévère selon les habitudes de l'époque, elle contribuait aussi à forger notre caractère et notre sens des responsabilités. Nous apprenions également la patience, l'humilité et l'importance de l'effort. Les longues heures passées à réciter, à mémoriser et à écouter demandaient beaucoup de concentration pour de si jeunes enfants. Mais cette expérience nous a transmis des valeurs qui nous ont accompagnés toute notre vie.

Je garde aussi en mémoire une anecdote d'enfance qui me fait

encore sourire aujourd'hui, même si, sur le moment, elle s'était terminée pour moi de manière beaucoup moins amusante. Vers l'âge de cinq à sept ans, durant les vacances d'été, mon père tenait absolument à ce que mon frère Hassan et moi allions régulièrement à l'école coranique. Comme beaucoup de parents de cette époque, il considérait cela comme une obligation essentielle pour notre éducation et notre discipline.

Un été, il nous avait lui-même accompagnés chez Ssi Allal afin de nous inscrire verbalement à son école coranique. Nous étions restés sérieusement durant cette première journée, bien installés parmi les autres enfants à réciter les versets et écouter les instructions du maître. Mais dès les jours suivants, notre comportement avait changé. Chaque matin, vers neuf heures, nous quittions bien la maison comme si nous allions à l'école coranique, afin de ne pas éveiller les soupçons de notre père. En réalité, dès que nous étions suffisamment loin du quartier, nous retrouvions nos copains pour aller jouer dans les rues, les terrains vagues ou les collines autour d'Imouzzer. Nous passions ainsi toute la matinée à jouer librement avant de rentrer tranquillement vers midi comme si nous revenions de nos cours. L'après-midi, nous recommencions exactement la même chose : départ sérieux de la maison, puis disparition complète jusqu'à la fin des horaires supposés de l'école coranique. Cette petite comédie a duré deux à trois semaines sans que personne ne découvre notre secret. Nous étions persuadés d'être très intelligents et particulièrement habiles.

Un jour, alors que nous nous promenions tranquillement dans le centre d'Imouzzer avec notre père, le destin en décida autrement. Nous sommes tombés nez à nez avec Ssi Allal. Mon père, tout fier et convaincu que ses enfants fréquentaient sérieusement l'école coranique depuis plusieurs semaines, lui demanda naturellement :

— Alors, ces enfants travaillent bien ; Ils apprennent bien !

Et Ssi Allal répondit calmement, sans imaginer le drame qui allait suivre :

— Je ne les ai vus que le premier jour. . . plus rien après.

À cet instant précis, je me souviens encore du visage de mon père devenant rouge de colère et de honte. Pourtant, sur le moment, il ne dit absolument rien. Ce silence inquiétant était presque pire pour nous que des cris immédiats. Nous sommes rentrés à la maison dans

un silence pesant. Hassan et moi savions parfaitement ce qui nous attendait. Et effectivement, ce jour-là, j'ai reçu sans doute la plus grande punition et la plus grosse fessée de toute mon enfance. Aujourd'hui encore, je m'en souviens parfaitement. L'Imouzzer des années 1960 possédait alors une atmosphère profondément humaine. Les enfants grandissaient dans une grande liberté, sous le regard bienveillant des familles et des voisins. Les rues appartenaient encore aux jeux, aux rencontres et aux rires des enfants. La ville semblait vivre à un rythme lent et paisible où chacun connaissait presque tous les habitants du quartier.

Je réalise maintenant combien cette simplicité fut une richesse immense. Nous n'avions ni jouets sophistiqués, ni distractions modernes, mais nous possédions l'essentiel : l'imagination, l'amitié, le respect des anciens et le bonheur des choses simples. Ces années de petite enfance à Imouzzer du Kandar demeurent des souvenirs précieux de ma vie, parce qu'elles furent vécues dans une innocence authentique, entre les jeux populaires de la rue et les enseignements traditionnels de l'école coranique

2.2 L'Ecole Primaire

Je garde de mon enfance à Imouzzer du Kandar le souvenir d'un temps paisible, presque irréel aujourd'hui, où les journées semblaient longues et heureuses, rythmées par l'école, les jeux et la découverte du monde. Les années de l'école primaire occupent dans ma mémoire une place particulière. Elles furent des années simples, mais profondément belles, des années où l'amitié, le respect des maîtres et la joie d'apprendre accompagnaient chacun de nos pas.

Chaque matin, la ville s'éveillait lentement sous la fraîcheur du Moyen Atlas. Les rues encore calmes étaient traversées par des groupes d'enfants portant leurs cartables usés, marchant ensemble vers l'école dans une atmosphère joyeuse. Nous connaissions chaque arbre, chaque mur, chaque boutique du chemin. Les saisons donnaient à ces trajets une couleur différente : l'hiver avec son froid vif et parfois la neige qui recouvrait les trottoirs, le printemps parfumé des jardins, l'été éclatant de lumière.

Ma première grande rencontre avec l'école fut celle du cours préparatoire CP, avec Maître Monsieur Elarabi. Pour nous, il repré-



FIGURE 2.2: Ecole Primaire d'Imouzzer.

sentait l'image même du maître d'école : sérieux, respecté, toujours impeccablement vêtu avec sa blouse blanche. Derrière son regard un peu sévère se cachait pourtant une grande bienveillance. C'est avec lui que nous avons découvert les premières lettres, les premiers mots, les premiers cahiers soigneusement couverts. Il nous apprenait à écrire avec patience, répétant sans cesse que l'écriture révélait la discipline de l'esprit. Dans cette salle de classe baignée par la lumière froide des matinées d'hiver, nous faisons nos premiers pas dans le monde du savoir. Mr Arabi avait instauré un système de mérite fondé sur des bons points représentés par de petits cartons décorés d'images d'oranges. Lorsqu'on travaillait bien, qu'on apprenait correctement ses leçons ou qu'on se comportait avec sérieux et discipline, on recevait ces précieux bons points. Pour nous, ces petits cartons avaient une valeur immense. Ils faisaient notre bonheur et notre fierté. Nous les conservions soigneusement comme de véritables trésors, même si, au fond, nous ne savions pas exactement à quoi ils servaient réellement. Le simple fait de les gagner suffisait à notre satisfaction et nous donnait le sentiment d'avoir accompli quelque chose d'important. Chaque bon point représentait une reconnaissance, un encouragement et une petite victoire personnelle. Nous rentrions à la maison heureux de montrer ces cartons à nos parents, qui partageaient notre joie et nous encourageaient à continuer nos efforts. Je comprends aujourd'hui que ces récompenses avaient surtout une grande valeur éducative et morale. Elles nous apprenaient le goût de l'effort, le respect du travail bien fait et la satisfaction simple de mériter une récompense par notre sérieux et notre application.

L'année suivante, en CE1, nous retrouvâmes Monsieur Debbagh.

Son enseignement était différent. Plus vivant, plus chaleureux parfois. Il savait raconter les leçons comme des histoires et donnait aux mots une musicalité particulière. Avec lui, l'école devenait moins intimidante. Nous commençons à prendre confiance en nous. Les récréations devenaient aussi importantes que les cours : les courses dans la cour, les jeux improvisés, les rires qui résonnaient contre les murs de l'école. Nous étions une génération d'enfants qui vivait encore loin des écrans et des distractions modernes. Notre univers était celui des livres scolaires, des billes, des cerfs-volants et des amitiés sincères.

Le CE2 marqua une nouvelle étape avec Monsieur L. et Monsieur Kouara. C'était la première année où on devait apprendre le Français qu'on ne connaissait pas du tout. Deux personnalités différentes mais complémentaires. Monsieur L. impressionnait par son exigence et son autorité naturelle. Il nous poussait à travailler davantage, à dépasser nos limites, à aimer le travail mais trop autoritaire et faisait peur aux jeunes élèves qui souvent perdaient leur moyens. Cette année-là, nous avons découvert une collection de livres intitulée *Bien Lire et Comprendre* de la collection H. Tranchart, composée de trois tomes correspondant aux différentes classes du primaire, du CE1 au CE2 en passant par le CP2.



Ces ouvrages occupaient une place particulière dans notre apprentissage du français et restaient gravés dans la mémoire des élèves par la qualité exceptionnelle de leur contenu pédagogique.



FIGURE 2.3: Livre Iqraa.

Parallèlement, en arabe, nous étudions avec la célèbre série *Iqraâ* d'Ahmed Boukma, qui couvrait les cinq niveaux du primaire. Là aussi, les livres étaient remarquablement conçus et adaptés à l'âge des élèves. Ahmed Boukma fut l'un des pédagogues et auteurs marocains les plus connus des années 60 et 70. Ses célèbres manuels scolaires, notamment les séries de lecture et de langue arabe destinées au primaire, ont marqué plusieurs générations d'élèves marocains. Ses ouvrages étaient réputés pour : la qualité pédagogique des textes ; les illustrations simples et expressives ; l'apprentissage progressif de la lecture ; l'attachement aux valeurs culturelles marocaines. Pour beaucoup d'anciens élèves, les livres d'Ahmed Boukma restent associés aux souvenirs de l'école primaire, aux premières lectures et à une époque où les manuels scolaires jouaient un rôle essentiel dans la formation culturelle et linguistique des enfants.

Pour l'époque, cette méthode d'enseignement était véritablement innovante et très en avance sur son temps. Les textes, les histoires, les illustrations et même la manière de présenter les leçons semblaient soigneusement pensés pour éveiller la curiosité, stimuler l'imagination et donner le goût de la lecture. Chaque page racontait quelque chose de vivant et de captivant. Les images accompagnaient parfaitement les récits et facilitaient la compréhension tout en laissant une forte impression dans l'esprit des enfants.

Je raconte souvent une anecdote qui est restée profondément gra-

vée dans ma mémoire, non pas à cause de la gravité de l'événement lui-même, mais parce qu'elle résume parfaitement l'atmosphère scolaire de l'époque, faite à la fois de respect absolu envers les maîtres, de peur de l'autorité et parfois d'une certaine sévérité qui dépassait les limites de la pédagogie moderne. Je raconte souvent cette histoire autour de moi lorsqu'il s'agit d'évoquer l'école des années 1960 et 1970 à Imouzzer du Kandar. À cette époque, les enseignants occupaient une place presque sacrée dans la société. Leur parole n'était jamais contestée, ni par les élèves ni même par les parents. Pour nous, enfants, le maître représentait à la fois le savoir, l'autorité et parfois une forme de crainte permanente. J'étais alors élève en primaire en classe de CE1. Le matin, j'avais cours d'arabe avec Monsieur L., un enseignant connu pour sa rigueur et son autorité naturelle. L'après-midi, nous avions cours de français avec Monsieur Kouara. Les deux salles de classe étaient communicantes, séparées simplement par une porte intérieure que les enseignants utilisaient pour passer d'une classe à l'autre.

Un jour d'hiver particulièrement froid, je portais un bonnet que j'avais oublié dans la salle de Monsieur L. à la fin du cours du matin. Ce n'est qu'au début de l'après-midi, une fois installé dans la classe de français, que je réalisai mon oubli. Mais à cette époque, un élève n'osait pas interrompre un maître ou lui poser une question avec spontanéité. Aller frapper à la porte de Monsieur L. pour récupérer mon bonnet me semblait presque impossible tant son autorité m'impressionnait. Je restai donc silencieux, espérant presque que personne ne remarquerait rien. Mais soudain, au milieu du cours de français, la porte communicante s'ouvrit brusquement. Monsieur L. apparut sur le seuil. Le silence tomba immédiatement dans la classe. Même Monsieur Kouara s'interrompit. Avec son regard sévère, Monsieur L. demanda d'une voix ferme :

— *Où est-ce que tu as mis ton bonnet ?*

Pris de panique devant toute la classe, incapable d'avouer que je l'avais oublié dans sa salle, je répondis instinctivement :

— *Je l'ai laissé à la maison.*

Ce mensonge, pourtant anodin, me plongea immédiatement dans une angoisse terrible. Monsieur L. me regarda quelques secondes puis répondit calmement :

— *Alors ramène-le demain.*

Il referma la porte et disparut. Mais pour moi, l'affaire ne s'arrêta pas là. Pendant tout le reste de l'après-midi, je ne pensai qu'à cette histoire. Je n'écoutais presque plus le cours. Dans mon esprit d'enfant, la situation avait pris des proportions énormes. J'étais persuadé d'avoir commis une faute grave en mentant au maître. La peur du lendemain me poursuivait jusqu'à la maison. Le soir, en rentrant chez nous, mon père étant alors en déplacement pour son travail, je suppliai ma mère de venir avec moi à l'école le lendemain matin afin de demander pardon à Monsieur L.. Je me souviens encore de mon inquiétude et de mon insistance presque désespérée. Ma mère, touchée par ma peur, accepta de m'accompagner. Le lendemain, dès le début des cours, elle vint effectivement parler à Monsieur L. Avec beaucoup de respect, elle lui expliqua mon oubli et mon mensonge d'enfant. À ma grande surprise, Monsieur L. répondit avec calme et même avec une certaine douceur :

— *Ce n'est pas un problème. Oublier un bonnet n'est pas un crime.*

Pendant un bref instant, je crus que toute cette histoire était enfin terminée. Mais une fois ma mère repartie, Monsieur L. m'appela devant la classe. Sans colère apparente, il prit sa grande règle en bois et me frappa les doigts, comme cela se faisait couramment à l'époque.

Aujourd'hui encore, je me souviens autant de la douleur physique que du mélange étrange de soulagement, de honte et d'injustice que j'avais ressenti ce jour-là. Avec le recul, cette scène illustre parfaitement l'éducation de cette génération : une école fondée sur la discipline stricte, le respect absolu de l'autorité et des méthodes éducatives qui nous paraîtraient aujourd'hui excessives, voire abusives.

Pourtant, malgré la sévérité, nous respections profondément nos enseignants. Nous savions qu'ils jouaient un rôle central dans notre formation et qu'ils portaient sur leurs épaules la responsabilité de toute une génération d'enfants issus d'un Maroc encore en pleine transformation. Cette école, avec ses qualités et ses excès, fait aujourd'hui partie intégrante de la mémoire affective de mon enfance à Imouzzer du Kandar. Monsieur Kouara, quant à lui, possédait une approche plus calme et plus humaine. Il encourageait les élèves timides et savait redonner confiance à ceux qui doutaient d'eux-mêmes. Grâce à eux, nous commençons à comprendre que l'école n'était pas seulement un lieu d'apprentissage, mais aussi un espace où se formaient

les caractères et les rêves d'avenir.

Les années suivantes passèrent dans cette même atmosphère de camaraderie. Je garde notamment un souvenir très fort des classes avec Monsieur Hassad et, plus tard encore, avec Monsieur Kouara. Chaque maître laissait une empreinte particulière dans notre mémoire d'enfants. Nous respections profondément nos enseignants. Leur parole avait du poids. Ils représentaient le savoir, l'autorité mais aussi une forme de protection morale.

Je me souviens aussi d'un autre maître, Monsieur A., dont certaines attitudes nous surprenaient déjà malgré notre jeune âge. Il lui arrivait de demander à quelques élèves d'aller l'aider dans la maison qu'il faisait construire. Certains camarades étaient ainsi envoyés pour laver des tuiles ou effectuer de petites tâches de chantier après les cours ou durant les week-ends. À cette époque, beaucoup de choses paraissaient normales aux yeux des adultes et personne n'osait vraiment contester l'autorité des enseignants. Nous acceptions ces demandes avec une forme de crainte mêlée de respect, même si, avec le recul, cela peut sembler aujourd'hui étonnant, voire injuste. Mais dans le Maroc rural et montagnard des années 60 et 70, les rapports entre maîtres, élèves et familles étaient très différents de ceux d'aujourd'hui. L'instituteur représentait une figure d'autorité presque absolue, respectée par tous et rarement remise en question. Ces petits épisodes font aussi partie de la mémoire collective de notre génération. Ils rappellent une époque rude mais profondément humaine, où l'école dépassait souvent le simple cadre de l'enseignement pour devenir un univers à part entière, avec ses joies, ses peurs, ses excès et ses souvenirs inoubliables.

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de mon année de CM1, sauf les noms de deux professeurs qui ont marqué cette période : Monsieur Hassad pour l'arabe et Monsieur Bricha pour le français. Je me rappelle que Monsieur Hassad avait un style très calme et très cool, comme on dirait aujourd'hui. Il enseignait avec douceur et patience, ce qui créait une ambiance détendue dans la classe. Avec lui, nous nous sentions à l'aise, presque en confiance, et ses cours restaient agréables malgré les exigences de l'école. Monsieur Bricha, en revanche, était beaucoup plus sévère et exigeant. Il imposait la discipline avec rigueur et ne laissait rien passer. À l'époque, beaucoup d'élèves le craignaient un peu, mais avec le recul, je comprends qu'il

voulait avant tout nous apprendre le sérieux, le respect et le travail bien fait. Ces deux enseignants avaient des personnalités très différentes, mais chacun, à sa manière, a contribué à notre éducation et a laissé une trace dans nos souvenirs d'enfance à Imouzzer.



FIGURE 2.4: Classe de CM2 à Imouzzer : Année 1969.

La photo 2.4 représente une classe de CM2 à l'école primaire d'Imouzzer en 1969. À gauche, debout et portant des lunettes, on reconnaît Monsieur Kouara, tandis qu'à droite se tient Monsieur El Alami. Assis sur une chaise à gauche se trouve le directeur, Monsieur Benjelloun, qui avait beaucoup œuvré pour la prospérité et la réputation de cette école. Sous sa direction, l'école primaire d'Imouzzer était reconnue pour son sérieux, sa discipline et la qualité de son enseignement. Monsieur Benjelloun était respecté aussi bien par les enseignants que par les élèves et les parents. Il incarnait une génération de responsables éducatifs profondément attachés à leur mission et convaincus que l'école représentait le meilleur moyen d'assurer un avenir meilleur aux enfants de la ville.

Au fond de la photo, on aperçoit les bâtiments principaux de la première école primaire d'Imouzzer. À gauche se trouvait un grand espace couvert qui jouait plusieurs rôles essentiels dans la vie quotidienne de l'école. Pendant les journées pluvieuses et froides de l'hiver, il servait de cour de récréation où les enfants pouvaient se

rassembler et jouer à l'abri de la pluie. Cet espace faisait également office de réfectoire pour la cantine scolaire réservée principalement aux enfants pauvres et aux élèves venant de villages éloignés. Pour beaucoup d'entre eux, ce repas représentait une aide précieuse et parfois le seul véritable repas équilibré de la journée. Malgré la simplicité des moyens, il régnait dans cette cantine une atmosphère chaleureuse et fraternelle. Mais ce lieu avait aussi une autre fonction très particulière : il servait d'espace de prière collective. Chaque après-midi, à l'heure de la prière d'Asr, tous les élèves ainsi que les instituteurs devaient s'y rendre pour accomplir la prière ensemble. Cette pratique faisait partie intégrante de la vie scolaire et reflétait les valeurs religieuses et éducatives de l'époque. Pour nous, enfants, ces moments avaient un caractère à la fois solennel et convivial. Certains élèves accomplissaient la prière avec beaucoup de sérieux, tandis que d'autres, présents surtout par obligation, avaient parfois du mal à garder leur calme. Il arrivait alors que quelques regards complices, des chuchotements ou de petits gestes maladroits provoquent des fous rires difficilement contenus. Ces instants restent aujourd'hui des souvenirs tendres et vivants de notre enfance, mêlant discipline, innocence et camaraderie.

J'avais passé l'année du CM2 dans les deux salles au dessus du marché moderne situé dans le centre d'Imouzzez. Ces deux classes occupent une place particulière dans ma mémoire car c'est là que j'ai passé ma dernière année de primaire, celle qu'on appelait à l'époque Chahada , c'est-à-dire le Certificat d'études primaires. C'était une année joueuse avec le symatique et joyeux Mr Kouara que j'avais en CE2 et en cours et qui nous enseignait le calcul et le français. Je garde de Monsieur Kouara le souvenir d'un enseignant sérieux et respecté. Mais en cours d'arabe, Monsieur N., lui, possédait une personnalité beaucoup plus particulière et parfois déroutante pour les élèves que nous étions. A ce propos, je dois raconter une anecdote malheureuse qui est resté ancrée dans ma mémoire. Je me souviens notamment d'un comportement qui nous choquait profondément à l'époque, même si aucun d'entre nous n'osait réellement protester. Parmi les élèves de la classe, il y avait un jeune garçon courageux qui venait chaque matin de Daït Aoua à bicyclette pour assister aux cours. À cette époque, posséder un vélo représentait déjà quelque chose d'important, surtout pour un enfant venant d'un coin éloigné.

Or, il arrivait parfois que Monsieur N., dans une attitude qui se voulait sans doute amusante à ses propres yeux, prenne ce vieux vélo et le lance du haut de l'escalier en éclatant de rire, avant de demander au pauvre élève d'aller récupérer sa bicyclette en bas. Nous restions tous silencieux, choqués et inquiets devant cette scène. Nous ressentions une profonde indignation pour notre camarade, mais ni lui ni aucun d'entre nous n'osions protester. À cette époque, l'autorité des enseignants était presque absolue et il était impensable pour des élèves de remettre ouvertement en question le comportement d'un maître, même lorsque celui-ci nous semblait injuste ou humiliant.

Durant cette dernière année si particulière de la primère, je garde également un souvenir beaucoup plus heureux et profondément marquant pour mon avenir. Cette fois-ci, il s'agit de Monsieur Kouara et de ma découverte véritable de la passion des mathématiques. J'adorais les séances de calcul avec Mr Kouara. À cette époque, les problèmes qu'il nous proposait nous semblaient extrêmement complexes, mais ils éveillaient en moi une curiosité et un plaisir intellectuel que je n'avais jamais ressentis auparavant.

C'est véritablement durant cette année-là que j'ai commencé à développer un goût profond pour les mathématiques. J'étais particulièrement à l'aise dans cette matière et j'aimais relever les défis que représentaient les exercices difficiles. Je passais beaucoup de temps à réfléchir aux problèmes, cherchant parfois différentes manières d'arriver au résultat. Résoudre une difficulté mathématique me procurait déjà une immense satisfaction.

Un jour, Monsieur Kouara reçut dans notre classe la visite d'un inspecteur. Comme cela arrivait parfois, cette visite rendait l'atmosphère de la salle particulièrement sérieuse et tendue. Nous étions tous impressionnés par la présence de cet homme observant attentivement le déroulement du cours. L'inspecteur proposa alors un problème de mathématiques-calcul particulièrement difficile pour notre niveau et demanda à Monsieur Kouara de choisir un élève afin de venir le résoudre directement au tableau devant toute la classe. Je n'oublierai jamais ce moment. À ma grande joie, mais aussi avec une certaine émotion, Monsieur Kouara me désigna pour passer au tableau. Ce choix représentait déjà pour moi une immense fierté. Je me souviens encore de mon cœur battant en avançant vers le tableau sous le regard de mes camarades, de mon maître et de l'inspecteur.

Une fois devant le problème, toute ma peur disparut rapidement. Je me concentrai entièrement sur les calculs et, en quelques minutes seulement, je réussis à résoudre correctement l'exercice de géométrie. Je revois encore l'étonnement visible de l'inspecteur ainsi que la satisfaction discrète de Monsieur Kouara. Pour moi, ce moment fut absolument inoubliable. Je ressentis ce jour-là une joie immense, mais surtout quelque chose de plus profond : la découverte d'une véritable vocation. C'est précisément à cet instant que j'ai compris, peut-être pour la première fois de manière claire, que ma vie et ma carrière seraient orientées vers les mathématiques.

À cette époque, l'école d'Imouzzer était bien plus qu'un simple établissement scolaire. Elle constituait le cœur vivant de notre jeunesse. Les élèves venaient de différents quartiers de la ville et parfois des villages voisins. Les différences sociales semblaient moins visibles qu'aujourd'hui. Nous partagions les mêmes bancs, les mêmes jeux, les mêmes rêves. Les fournitures scolaires étaient modestes, mais nous leur accordions une immense valeur. Un nouveau cahier ou un stylo neuf suffisait à illuminer une journée entière. En dehors des cours, la ville elle-même participait à notre éducation sentimentale. Les cafés du centre, les marchés, les hôtels encore animés, les promenades près des lacs et des jardins formaient le décor de notre enfance. Imouzzer du Kandar des années 1960 et 1970 possédait une douceur particulière. La vie semblait plus lente, plus humaine. Les habitants se connaissaient presque tous. Les familles vivaient dans une proximité chaleureuse où chacun partageait les joies et les difficultés des autres.

Aujourd'hui encore, lorsque je repense à ces années d'école primaire, ce ne sont pas seulement les leçons que je revois, mais surtout les visages : ceux de mes maîtres, de mes camarades, de mes amis d'enfance. Ce sont aussi les odeurs des salles de classe, le bruit des craies sur le tableau noir, les cartables posés au pied des pupitres, les voix des élèves récitant leurs leçons d'une seule voix. Avec le temps, beaucoup de choses ont changé. Certains bâtiments ont disparu, les générations se sont succédé, les habitudes de vie ont évolué. Pourtant, dans ma mémoire, Imouzzer du Kandar demeure indissociable de cette école heureuse où se sont construits les premiers fondements de ma vie. Ces années-là furent peut-être les plus simples de toutes, mais elles furent aussi parmi les plus lumineuses.

Un point très important que je dois également évoquer concerne la scolarité des jeunes filles à cette époque. Dans chaque classe, il y avait généralement deux classes par niveau, on comptait souvent seulement cinq à huit filles pour une trentaine d'élèves. Cette faible présence féminine reflétait déjà les mentalités et les réalités sociales de l'époque. Les filles devaient presque toujours s'asseoir aux premiers rangs et il existait une certaine distance imposée entre elles et les garçons. Même pendant les récréations, il était rare de les voir parler librement avec nous. L'école était officiellement mixte, mais dans les faits, la séparation entre garçons et filles restait très présente dans les comportements, dans l'éducation et dans les habitudes sociales. Malgré cela, il arrivait parfois que nous échangions quelques mots, des plaisanteries ou des rires avec certaines filles devant les grilles de l'école ou à l'extérieur, loin du regard des enseignants et des adultes. Ces moments restaient simples et innocents, mais ils donnaient déjà le sentiment qu'il existait des frontières invisibles imposées par la société.

En agissant ainsi, la société marocaine, les parents et, en particulier, l'école pensaient avant tout protéger les jeunes filles, considérées comme plus fragiles et plus vulnérables. Ces règles répondaient aux mentalités de l'époque, fondées sur la pudeur, la prudence et le souci de préserver la réputation des familles. Beaucoup de parents voyaient dans cette séparation une forme d'éducation morale et de protection sociale.

Avec le recul, on peut aussi constater que cette manière d'éduquer garçons et filles a parfois créé un climat de méfiance réciproque et une certaine frustration sentimentale. Les relations entre les deux sexes restaient limitées, surveillées et souvent entourées de tabous. Garçons et filles grandissaient alors dans des univers parallèles, se connaissant peu malgré leur proximité quotidienne. Cette distance imposée empêchait souvent des relations naturelles, simples et spontanées de se développer dès l'enfance. Beaucoup de jeunes éprouvaient une certaine gêne, une timidité excessive ou une incompréhension mutuelle qui pouvaient persister plus tard à l'âge adulte. Il faut cependant replacer cette réalité dans son contexte historique et social. La société marocaine de cette époque vivait encore selon des valeurs traditionnelles très fortes, comparables d'ailleurs à celles que

l'on retrouvait dans de nombreux autres pays quelques décennies auparavant. Les mentalités ont évolué progressivement avec le développement de l'éducation, l'ouverture culturelle et la place grandissante des femmes dans la société.

Dans mon récit, je parle surtout de mes amis garçons, simplement parce qu'à cette époque nous n'avions presque pas de relations d'amitié profondes avec les filles. Nos échanges avec elles se limitaient généralement aux camarades de l'école ou aux liens familiaux avec nos sœurs et nos cousines. Les mentalités et l'éducation de cette période maintenaient une certaine distance entre garçons et filles. Chacun évoluait dans un univers social assez séparé, même lorsque nous fréquentions la même école. Les conversations restaient souvent brèves, discrètes et très encadrées par les règles sociales implicites de l'époque. Cela ne signifiait pas qu'il existait de l'hostilité ou du mépris, bien au contraire. Il y avait souvent du respect, de la curiosité et parfois même une certaine admiration réciproque, mais les occasions de créer de véritables amitiés étaient rares. La société imposait naturellement des limites que peu de jeunes osaient franchir. Je comprends maintenant que cette situation a profondément influencé notre manière de vivre les relations humaines et sentimentales. Beaucoup d'entre nous ont grandi dans une certaine réserve affective et une forme de pudeur émotionnelle qui caractérisait toute une génération. Je pense que cette atmosphère n'était pas propre à Imouzzar. Des formes similaires de séparation entre garçons et filles existaient aussi dans de nombreux pays, y compris en France dans les années 1950 et même au-delà. Les mentalités de l'époque étaient différentes, et l'éducation des filles restait souvent entourée de nombreuses règles sociales et familiales.

2.3 Jeux dans les Quartiers

Comme tous les enfants et adolescents de cette époque, nous vivions aussi au rythme des jeux et surtout du football pour les garçons, qui occupait une place immense dans notre quotidien. À Imouzzar, les matchs entre quartiers étaient de véritables événements. Nous organisions régulièrement des compétitions improvisées opposant les jeunes de Kalâa, Mechacha, Alla O'Icho, la Kasbah ou encore d'autres quartiers de la ville. Nos terrains n'avaient rien des stades

modernes d'aujourd'hui. Il s'agissait souvent d'espaces en terre battue, parfois caillouteux, délimités avec quelques pierres ou des morceaux de bois servant de buts. Mais pour nous, cela suffisait largement. Nous jouions avec passion, énergie et un immense enthousiasme. Chaque quartier défendait fièrement ses couleurs et son honneur. Les matchs donnaient lieu à de véritables rivalités amicales. On discutait pendant des jours des exploits des meilleurs joueurs, des buts marqués ou des décisions contestées. Certains garçons devenaient de petites célébrités locales grâce à leur talent balle au pied. Ces rencontres dépassaient largement le simple cadre du sport. Elles renforçaient les liens entre les jeunes, développaient l'esprit d'équipe et créaient des souvenirs inoubliables. Toute notre enfance semble avoir été bercée par ces parties de football interminables qui commençaient souvent après l'école et se poursuivaient jusqu'au coucher du soleil.

En dehors du football, nos journées étaient également rythmées par d'autres jeux populaires qui faisaient le bonheur des enfants de notre quartier. Parmi eux, les jeux de billes et de toupies occupaient une place particulière. Nous pouvions y passer des heures entières, dans les ruelles ou sur les terrains poussiéreux, totalement absorbés par nos parties et nos compétitions. Le jeu de billes était presque une véritable école de stratégie, de précision et d'habileté. Chaque enfant possédait soigneusement sa collection de billes, parfois modestes, parfois colorées et précieuses. Il existait plusieurs règles selon les quartiers et les groupes d'enfants, mais l'objectif restait toujours le même : gagner les billes des autres joueurs. Le meilleur d'entre nous était celui qui réussissait à accumuler le plus grand nombre de billes grâce à son adresse et à sa maîtrise du jeu. Certains garçons étaient particulièrement redoutés tant ils tiraient avec précision. Notre ami Mohamed Chawad était un champion redouté de tous les enfants du quartier. Doté d'une adresse exceptionnelle, il avait une manière de jouer bien à lui, faite de précision, de patience et d'une étonnante maîtrise. Chaque partie semblait tourner à son avantage, tant son habileté impressionnait ses adversaires. Sa réputation tenait aussi à ses billes, véritables objets de convoitise. Elles étaient d'une qualité exceptionnelle, aux couleurs chatoyantes et aux reflets fascinants, que l'on ne trouvait dans aucun des petits magasins d'Imouzzer. Personne ne savait vraiment d'où elles provenaient, ce qui alimentait toutes

sortes de rumeurs et ajoutait encore au prestige de leur propriétaire. Pour les enfants de notre génération, posséder une seule de ces billes aurait été un véritable trésor.

Le jeu des toupies demandait encore davantage de finesse et de maîtrise. Nous fabriquions ou achetions de petites toupies en bois que l'on lançait à l'aide d'une ficelle enroulée autour de leur axe. Mais faire tourner une toupie ne suffisait pas : les véritables champions étaient ceux capables de la maintenir en rotation le plus longtemps possible. Les joueurs les plus habiles réussissaient même des prouesses qui nous impressionnaient énormément. Après avoir lancé leur toupie au sol, ils la soulevaient délicatement tout en continuant à la faire tourner dans le creux de leur main. Certains arrivaient même à la faire passer d'une main à l'autre par de petits mouvements rapides sans qu'elle cesse de tourner. Cela demandait une grande précision, beaucoup d'entraînement et surtout une véritable dextérité. Être reconnu comme un excellent joueur de toupie dans le quartier était presque un titre de prestige parmi les enfants. Nous admirions ces garçons capables de contrôler leur toupie avec une facilité apparente, comme de véritables artistes.

Ce qui m'a toujours intrigué concernant les jeux de billes et de toupies, c'était cette étrange organisation invisible qui semblait exister dans tout le pays. Il y avait, sans que personne ne l'annonce officiellement, une période bien précise de l'année où tous les enfants du Maroc se mettaient soudainement à jouer aux billes. Puis, quelques mois plus tard, presque du jour au lendemain, les billes disparaissaient pour laisser place aux toupies. Et cela se reproduisait ainsi chaque année. Ces périodes duraient généralement deux ou trois mois. Pendant quelque temps, toutes les ruelles, les cours d'école et les terrains vagues étaient envahis par les joueurs de billes. Ensuite venait la saison des toupies, avec le bruit caractéristique des ficelles que l'on lançait d'un geste rapide avant de voir tourner les toupies sur le sol poussiéreux. Le plus étonnant était que ce phénomène semblait toucher simultanément tous les enfants, non seulement dans notre quartier ou à Imouzzer, mais probablement dans une grande partie du Maroc. Personne ne nous donnait d'ordre, personne ne fixait de calendrier, et pourtant tout le monde suivait inconsciemment le même rythme. Aujourd'hui encore, cela reste pour moi un véritable mystère. Était-ce les fabricants ou les commerçants

qui influençaient ces périodes en mettant davantage certains jouets en vente selon les saisons ? Était-ce simplement un effet de mode qui se propageait naturellement d'un quartier à l'autre, d'une école à une autre, par imitation entre enfants ? Ou bien existait-il une sorte de tradition collective tacite que nous suivions sans même nous en rendre compte ?

En plus de ces jeux classiques, les plus petits faisaient aussi preuve d'une imagination extraordinaire. Avec presque rien, ils étaient capables d'inventer leurs propres jouets et de créer un univers entier à partir d'objets récupérés ici et là. Nous passions souvent des heures à fabriquer des voitures ou des camions à l'aide de boîtes de conserve vides, de vieux bidons d'huile usagés ou de morceaux de ferraille trouvés dans les environs. Quelques fils de fer, des bouchons servant de roues, un peu d'ingéniosité et beaucoup d'imagination suffisaient pour donner naissance à de véritables petits véhicules artisanaux dont nous étions très fiers. Chaque enfant essayait de construire le modèle le plus solide ou le plus original. Certains allaient même beaucoup plus loin et fabriquaient de véritables engins miniatures très sophistiqués pour l'époque. Ils y aménageaient parfois un emplacement destiné à accueillir une petite bougie allumée la nuit. Lorsque l'obscurité tombait, on voyait alors circuler dans les ruelles ces petites voitures illuminées de l'intérieur, ce qui leur donnait un aspect presque magique aux yeux des enfants que nous étions. Une fois nos créations terminées, nous les faisions rouler dans les rues du quartier en organisant parfois de petites courses improvisées. Chacun admirait les inventions des autres, échangeait des idées ou essayait d'améliorer son propre modèle. Ces jeux révèlent combien notre enfance était simple mais incroyablement créative. Nous ne possédions pas grand-chose matériellement, mais nous savions transformer les objets les plus ordinaires en source de rêve et d'amusement. Cette capacité à créer avec peu de moyens nous apprenait, sans que nous en ayons conscience, la débrouillardise, la patience et l'imagination

2.4 Le Cinéma et la Culture

Parmi les souvenirs les plus marquants de mon enfance et de ma jeunesse à Imouzzer du Kandar, le cinéma en plein air occupe une place toute particulière. À cette époque, durant les années 1960 et

le début des années 1970, le cinéma représentait bien plus qu'un simple divertissement : il constituait un véritable événement social et culturel qui rassemblait les habitants de la ville dans une atmosphère unique de fête et d'émerveillement.

Imouzzer possédait alors cette douceur de vivre propre aux petites villes de montagne où les soirées d'été semblaient interminables. Lorsque la chaleur des journées s'atténuait enfin, les familles sortaient progressivement dans les rues, les cafés se remplissaient, et les enfants attendaient avec impatience les projections de cinéma en plein air qui animaient certaines soirées estivales.

Le lieu de projection était souvent installé dans un espace dégagé, parfois près d'un café, d'un jardin ou d'une grande cour. Un grand écran blanc était tendu à la tombée de la nuit, tandis que les techniciens installaient le projecteur dont le bruit mécanique reste encore gravé dans ma mémoire. Pour nous, enfants, ces préparatifs avaient déjà quelque chose de magique. Nous observions avec fascination les adultes manipuler les bobines de films, régler les appareils et disposer les chaises métalliques qui accueillaient les spectateurs. Bien souvent, ceux qui n'avaient pas de place restaient debout ou s'installaient directement par terre. Les plus jeunes arrivaient très tôt pour tenter d'occuper les meilleures places. L'excitation montait progressivement à mesure que la nuit tombait sur Imouzzer et que les premières étoiles apparaissaient au-dessus des montagnes du Moyen Atlas.

Le cinéma en plein air était pour beaucoup d'entre nous une véritable fenêtre ouverte sur un autre monde. Nous découvrions des films marocains, égyptiens, français ou parfois américains. Les films d'aventure, les westerns et les grandes histoires romantiques fascinaient les spectateurs. Certains dialogues, certaines musiques ou certaines scènes devenaient ensuite des sujets de conversation pendant plusieurs jours dans les écoles, les cafés ou les quartiers de la ville.

La figure 2.5 montre l'image d'un cinéma de plein air où d'un côté il y a les hommes et l'autre côté les femmes. On pouvait voir le film des deux côtés de l'écran.

Pour les enfants de ma génération, ces soirées représentaient une forme rare de liberté et de rêve. Nous étions émerveillés par les images géantes projetées dans l'obscurité, par les héros des films, les paysages lointains et les histoires qui nous transportaient bien au-



FIGURE 2.5: Le Cinema en Plein Air des Années 60–70.

delà des montagnes d'Imouzzer. Dans une époque où la télévision était encore absente de nombreuses maisons, le cinéma possédait une puissance émotionnelle immense. Je me souviens également de l'ambiance humaine qui entourait ces projections. Les familles venaient ensemble, les voisins se retrouvaient, les jeunes discutaient avant le début du film tandis que les vendeurs ambulants proposaient graines grillées, cacahuètes ou boissons fraîches. Les rires, les commentaires des spectateurs et parfois les coupures techniques faisaient partie intégrante du spectacle.

Avec le temps, ces cinémas en plein air disparurent progressivement. L'arrivée de la télévision, les transformations des modes de vie et les changements urbains modifièrent profondément les habitudes culturelles des habitants. Pourtant, dans la mémoire de toute une génération, ces soirées demeurent associées à une époque heureuse où le cinéma représentait un moment de partage collectif, de découverte et d'évasion. Aujourd'hui encore, lorsque je repense à ces nuits d'été à Imouzzer du Kandar, je revois les silhouettes des spectateurs face à l'écran lumineux, j'entends les rires des enfants et le cliquetis du projecteur dans l'air frais de la montagne. Le cinéma en plein air faisait partie de l'âme de cette ville et demeure l'un des souvenirs les plus tendres de mon enfance et de ma jeunesse.

Vers l'âge de cinq ou six ans, mon frère et moi aimions jouer

à faire du cinéma. Nous habitions une maison à trois niveaux et, au deuxième étage, une fenêtre donnait sur le grand mur blanc de la maison d'en face, séparée de la nôtre par une petite rue. Le soir venu, lorsque la lumière était allumée dans la pièce, ce mur blanc se transformait comme par magie en un véritable écran de cinéma. Avec mon frère, nous inventions alors toutes sortes de scènes. Tantôt nous jouions aux cow-boys, échangeant de faux coups de poing et simulant des duels héroïques avec un bâton ou un morceau de bois à la main ; tantôt nous nous déguisions en Indiens et créions les aventures que nous imaginions. Toutes nos gesticulations se projetaient en ombres chinoises sur le mur d'en face, donnant vie à un spectacle improvisé dont nous étions à la fois les acteurs, les metteurs en scène et les scénaristes. Les enfants du quartier adoraient assister à ces représentations. Ils se rassemblaient dans la rue pour regarder nos silhouettes s'animer sur l'écran improvisé et applaudissaient à la fin de nos prestations. Pour nous, c'était une véritable salle de cinéma à ciel ouvert, et chaque soirée devenait une nouvelle séance pleine de rires et d'imagination. Il faut dire qu'à cette époque, il n'existait pas de cinéma à Imouzzer. Seul le passage occasionnel d'un cinéma ambulant, une ou deux fois par an, permettait aux habitants de découvrir les films du moment. Dans ce contexte, nos modestes spectacles d'ombres avaient quelque chose de magique. Avec les moyens du bord et beaucoup d'imagination, nous inventions notre propre cinéma, et les souvenirs de ces soirées demeurent parmi les plus précieux de mon enfance.

2.5 Enfance à la Piscine

Parmi les souvenirs les plus heureux de mon enfance à Imouzzer du Kandar, les journées passées à la grande piscine occupent une place inoubliable. Pour toute une génération d'enfants et de jeunes des années 1960 et 1970, la piscine représentait bien plus qu'un simple lieu de baignade : elle était un véritable univers de liberté, de joie et de rencontres. Dès l'arrivée des beaux jours, la piscine devenait le cœur vivant de la ville. Les familles venues de Fès, ou d'autres villes du Maroc remplissaient les hôtels, les cafés et les jardins d'Imouzzer. Les rues s'animaient, les terrasses se remplissaient et l'on sentait partout cette atmosphère estivale particulière

qui donnait à la ville un air de fête permanente. Pour nous, enfants d'Imouzzer, les journées d'été semblaient naturellement conduites vers la grande piscine. Très tôt le matin déjà, nous préparions nos serviettes, nos vêtements légers et parfois quelques modestes provisions avant de rejoindre nos amis. Le chemin vers la piscine faisait presque partie du plaisir lui-même. Nous traversions les rues encore fraîches, parfois en courant, impatients de retrouver l'eau claire et le bruit joyeux des baigneurs. La piscine apparaissait alors comme un immense espace de bonheur. Entourée d'arbres, ouverte sur le ciel bleu du Moyen Atlas, elle possédait une beauté simple mais magique. L'eau scintillait sous le soleil de montagne tandis que les voix des enfants, les éclats de rire et les plongeurs résonnaient dans toute la vallée.

Beaucoup d'entre nous apprirent à nager dans cette piscine. Les plus grands jouaient les courageux en plongeant du bord ou en traversant le bassin sous les regards admiratifs des plus jeunes. D'autres, plus prudents, restaient près des rebords en essayant maladroitement de flotter. Chaque journée apportait son lot de défis, de compétitions improvisées et de fous rires. Autour de la piscine, la vie sociale d'Imouzzer prenait une dimension particulière. Les familles s'installaient à l'ombre des arbres, les enfants couraient pieds nus, les adolescents se retrouvaient en groupes tandis que les visiteurs venus des grandes villes apportaient avec eux une certaine élégance estivale qui fascinait les jeunes habitants de la ville. Les odeurs de crème solaire, de nourriture apportée dans des paniers, les boissons fraîches achetées près de l'entrée et le mélange des voix formaient une ambiance que je n'ai jamais oubliée. Certaines journées semblaient ne jamais devoir finir. Nous restions jusqu'à la fermeture, profitant des dernières heures du soleil avant de rentrer lentement vers nos quartiers, fatigués mais heureux. La piscine représentait également un espace de liberté rare pour notre génération. À une époque où les distractions étaient limitées, elle constituait l'un des principaux lieux de loisirs d'Imouzzer. Elle permettait aux enfants et aux jeunes de vivre pleinement leur été dans une atmosphère de simplicité et d'innocence.

Je me souviens aussi des jours plus frais où l'eau semblait glacée dès les premières heures du matin. Pourtant, cela ne décourageait personne. Le courage consistait justement à être le premier à plon-

ger malgré le froid. Les cris qui suivaient faisaient rire tout le monde autour du bassin. Avec le temps, la grande piscine est devenue bien davantage qu'un simple souvenir d'enfance. Elle symbolise aujourd'hui toute une époque de la vie d'Imouzzer du Kandar : une période où la ville était encore profondément humaine, paisible et tournée vers les plaisirs simples. Pour beaucoup d'habitants de ma génération, elle reste associée aux plus belles années de notre jeunesse. Lorsque je repense à ces journées d'été, je revois la lumière éclatante sur l'eau, les montagnes autour de la ville, les groupes d'amis courant vers le bassin et cette sensation unique de bonheur simple que seule l'enfance sait offrir pleinement. La grande piscine d'Imouzzer demeure ainsi l'un des symboles les plus vivants et les plus affectifs de ma mémoire.

La piscine représentait aussi pour nous un petit luxe. Nos familles ne disposaient pas toujours de suffisamment d'argent pour payer l'entrée tous les jours. Alors, très souvent, nous restions accrochés au grand portail métallique de la piscine, observant avec envie ceux qui entraient déjà à l'intérieur. Nous attendions patiemment, pleins d'espoir, regardant le monsieur qui vendait les tickets à l'entrée. Il connaissait parfaitement les enfants du quartier et savait bien que beaucoup d'entre nous n'avaient pas les moyens de payer régulièrement. Parfois, après nous avoir fait patienter un long moment, il nous regardait discrètement puis ouvrait soudain le portail en laissant entrer une petite vague de quatre ou cinq enfants à la fois. À cet instant, nous avions l'impression d'avoir gagné un trésor immense. Nous courions alors vers le bassin avec une joie indescriptible, comme si toute la piscine nous appartenait. Ces petits gestes de générosité restent profondément gravés dans ma mémoire. Ils reflétaient l'esprit humain et solidaire de cette époque à Imouzzer du Kandar, où chacun connaissait les difficultés des autres et où les plaisirs simples étaient partagés avec naturel.

2.6 Des Soirées Animées

Durant les grandes vacances d'été, le centre d'Imouzzer du Kandar prenait une vie extraordinaire. La ville, habituellement calme pendant une partie de l'année, se transformait alors en un immense espace de rencontres, de loisirs et d'animation où se mélangeaient

habitants locaux, familles venues des grandes villes et surtout les nombreux enfants des centres estivaux de vacances. Ces groupes d'enfants arrivaient souvent en colonies organisées depuis Fès, Casablanca, Rabat ou d'autres régions du Maroc. Pour nous, jeunes d'Imouzzer, leur arrivée représentait un véritable événement. On les reconnaissait immédiatement à leurs tenues identiques, leurs casquettes, leurs sacs et leur manière joyeuse de traverser les rues du centre-ville en groupes bruyants et enthousiastes.

Chaque soir, après la baisse de la chaleur, le centre d'Imouzzer se remplissait ainsi d'enfants et d'adolescents venus des colonies de vacances. Les trottoirs, les jardins, les terrasses des cafés et les petites boutiques devenaient des lieux d'une animation intense et joyeuse. Les jeunes achetaient des souvenirs, des cartes postales, des petits objets artisanaux ou simplement des friandises et des glaces qu'ils dégustaient en marchant dans les rues illuminées. Pour nous qui vivions à Imouzzer toute l'année, ces soirées apportaient une atmosphère particulière de fête et d'ouverture sur un autre monde. Nous observions avec curiosité ces groupes organisés, leurs chants, leurs rires et parfois leurs accents différents. Très vite, des amitiés naissaient spontanément entre les jeunes d'Imouzzer et ceux des colonies de vacances. Quelques heures suffisaient souvent pour partager des jeux, des promenades ou des discussions interminables dans les rues du centre. L'un des lieux les plus marquants de ces soirées était un café du centre-ville où résonnaient fréquemment les chansons d'Oum Kaltoum. Sa voix puissante et mélancolique semblait accompagner toute la vie nocturne durant les étés de cette époque. Les célèbres chansons diffusées par les haut-parleurs du café envahissaient doucement les rues voisines pendant que les familles et les jeunes continuaient leurs promenades.

Pour nous, enfants et adolescents, ces mélodies faisaient presque partie du paysage sonore naturel des soirées d'été. Même si nous ne comprenions pas toujours toute la profondeur des paroles, la voix d'Oum Kaltoum donnait aux nuits d'Imouzzer une atmosphère élégante, nostalgique et profondément orientale. Les adultes s'arrêtaient parfois longtemps sur les terrasses pour écouter une chanson entière tandis que les jeunes continuaient à déambuler dans les rues animées. Les marchands de glaces, de beignets et de friandises profitaient pleinement de cette animation estivale. Les odeurs sucrées se mélan-

geaient à l'air frais du Moyen Atlas. Les rires des enfants, les conversations des familles, la musique venant des cafés et les lumières des hôtels créaient une ambiance unique que ceux qui ont connu Imouzzar durant cette époque n'ont jamais oubliée. Ces soirées d'été représentaient finalement bien plus qu'un simple divertissement. Elles symbolisaient une période où Imouzzar du Kandar était devenue une véritable station estivale vivante et cosmopolite, accueillant des visiteurs venus de tout le Maroc. Pour notre génération, elles restent associées à l'insouciance, à l'amitié et à une certaine douceur de vivre aujourd'hui disparue. Lorsque je repense à ces nuits d'été, je revois encore les groupes d'enfants en tenues identiques traversant joyeusement le centre-ville, les vitrines éclairées, les glaces dégustées lentement dans les rues fraîches et, au loin, la voix d'Oum Kaltoum qui flottait dans l'air calme des soirées d'Imouzzar du Kandar.

2.7 Le Festival d'Eté

Durant les grandes vacances d'été, le centre d'Imouzzar du Kandar prenait une vie extraordinaire. La ville, habituellement calme pendant une partie de l'année, se transformait alors en un immense espace de rencontres, de loisirs et d'animation où se mélangeaient habitants locaux, familles venues des grandes villes et surtout les nombreux enfants des centres estivaux de vacances.

Ces groupes d'enfants arrivaient souvent en colonies organisées depuis Fès, Casablanca, Rabat ou d'autres régions du Maroc. Pour nous, jeunes d'Imouzzar, leur arrivée représentait un véritable événement. On les reconnaissait immédiatement à leurs tenues identiques, leurs casquettes, leurs sacs et leur manière joyeuse de traverser les rues du centre-ville en groupes bruyants et enthousiastes. Chaque soir, après la baisse de la chaleur, le centre d'Imouzzar se remplissait ainsi d'enfants et d'adolescents venus des colonies de vacances. Les trottoirs, les jardins, les terrasses des cafés et les petites boutiques devenaient des lieux d'une animation intense et joyeuse. Les jeunes achetaient des souvenirs, des cartes postales, des petits objets artisanaux ou simplement des friandises et des glaces qu'ils dégustaient en marchant dans les rues illuminées. Pour nous qui vivions à Imouzzar toute l'année, ces soirées apportaient une atmosphère particulière de fête et d'ouverture sur un autre monde. Nous observions avec curio-

sité ces groupes organisés, leurs chants, leurs rires et parfois leurs accents différents. Très vite, des amitiés naissaient spontanément entre les jeunes d'Imouzzer et ceux des colonies de vacances. Quelques heures suffisaient souvent pour partager des jeux, des promenades ou des discussions interminables dans les rues du centre.

L'un des lieux les plus marquants de ces soirées était un café du centre-ville où résonnaient fréquemment les chansons d'Oum Kaltoum. Sa voix puissante et mélancolique semblait accompagner toute la vie nocturne d'Imouzzer durant les étés de cette époque. Les célèbres chansons diffusées par les haut-parleurs du café envahissaient doucement les rues voisines pendant que les familles et les jeunes continuaient leurs promenades. Pour nous, enfants et adolescents, ces mélodies faisaient presque partie du paysage sonore naturel des soirées d'été. Même si nous ne comprenions pas toujours toute la profondeur des paroles, la voix d'Oum Kaltoum donnait aux nuits d'Imouzzer une atmosphère élégante, nostalgique et profondément orientale. Les adultes s'arrêtaient parfois longuement sur les terrasses pour écouter une chanson entière tandis que les jeunes continuaient à déambuler dans les rues animées.

Les marchands de glaces, de beignets et de friandises profitaient pleinement de cette animation estivale. Les odeurs sucrées se mélangaient à l'air frais du Moyen Atlas. Les rires des enfants, les conversations des familles, la musique venant des cafés et les lumières des hôtels créaient une ambiance unique que ceux qui ont connu Imouzzer durant cette époque n'ont jamais oubliée. Ces soirées d'été représentaient finalement bien plus qu'un simple divertissement. Elles symbolisaient une période où Imouzzer du Kandar était devenue une véritable station estivale vivante et cosmopolite, accueillant des visiteurs venus de tout le Maroc. Pour notre génération, elles restent associées à l'insouciance, à l'amitié et à une certaine douceur de vivre aujourd'hui disparue. Lorsque je repense à ces nuits d'été, je revois encore les groupes d'enfants en tenues identiques traversant joyeusement le centre-ville, les vitrines éclairées, les glaces dégustées lentement dans les rues fraîches et, au loin, la voix d'Oum Kaltoum qui flottait dans l'air calme des soirées d'Imouzzer du Kandar.

Le Festival d'Été d'Imouzzer du Kandar demeure l'un des souvenirs les plus joyeux et les plus vivants de ma jeunesse. Chaque année, lorsque arrivait la saison estivale, la ville tout entière semblait entrer

dans une période de fête permanente. Les hôtels affichaient complet, les cafés débordaient de visiteurs, les familles arrivaient des grandes villes marocaines et les rues d'Imouzzer se remplissaient d'une animation extraordinaire qui transformait complètement l'atmosphère de la ville. Pour nous, enfants et adolescents d'Imouzzer, le festival représentait le moment le plus attendu de l'année. Pendant plusieurs jours, toute la ville vivait au rythme des compétitions, des jeux populaires, des spectacles et des activités organisées dans différents espaces de la ville. C'était une époque où le divertissement gardait une simplicité authentique, mais où la joie collective était immense. Parmi les attractions les plus célèbres figuraient les courses de garçons de café. Ces compétitions provoquaient toujours les éclats de rire du public. Les participants, souvent serveurs des hôtels et cafés d'Imouzzer, devaient courir rapidement tout en portant des plateaux chargés de verres ou de bouteilles sans rien renverser. Les spectateurs encourageaient bruyamment leurs favoris tandis que certains concurrents perdaient l'équilibre sous les rires de la foule. L'ambiance devenait alors incroyablement festive et bon enfant. Un autre spectacle très attendu était celui du poteau glissant. Un grand poteau vertical, soigneusement enduit d'huile ou de graisse, était installé au milieu d'une place. Le défi consistait à grimper jusqu'au sommet malgré la surface extrêmement glissante. Les jeunes tentaient leur chance les uns après les autres sous les encouragements et les moqueries amicales des spectateurs. Très souvent, les candidats glissaient avant d'atteindre le sommet, provoquant des éclats de rire dans toute l'assistance. Mais certains, plus courageux ou plus habiles, réussissaient parfois à atteindre le haut du poteau sous les applaudissements enthousiastes du public. Les compétitions de natation faisaient également partie des grands moments du festival. Organisées dans la grande piscine d'Imouzzer, elles attiraient de nombreux participants et spectateurs. Pour les jeunes de la ville, ces courses représentaient un véritable événement sportif. Les meilleurs nageurs étaient admirés par tous et les encouragements résonnaient autour du bassin dans une ambiance extraordinaire. Le petit lac d'Imouzzer accueillait quant à lui les célèbres concours de pêche. Dès le matin, les participants s'installaient calmement au bord de l'eau avec leurs cannes et leur matériel. L'atmosphère y était plus paisible, presque silencieuse parfois, contrastant avec l'agitation des autres activités du festival.

Les habitants et les visiteurs se promenaient autour du lac en observant les pêcheurs avec curiosité. Parmi les jeux les plus amusants figuraient également les courses pieds dans un sac. Ces compétitions simples provoquaient toujours des scènes inoubliables. Les participants, enfermés dans de grands sacs, devaient avancer en sautant le plus vite possible jusqu'à la ligne d'arrivée. Beaucoup tombaient en chemin sous les éclats de rire du public, mais c'était justement cette maladresse qui faisait tout le charme de ces jeux populaires.

Le festival d'été représentait bien plus qu'une simple série d'animations. Il constituait un moment de rencontre entre les habitants d'Imouzzer, les vacanciers et les visiteurs venus de tout le Maroc. Pendant quelques jours, la ville entière partageait un même sentiment de joie collective et d'insouciance. Les soirées se prolongeaient souvent tard dans la nuit. Les cafés diffusaient de la musique, les familles se promenaient dans les rues illuminées et les jeunes continuaient à discuter jusque tard sous la fraîcheur du Moyen Atlas. Imouzzer devenait alors une ville pleine de lumière, de rires et de mouvement. Aujourd'hui encore, lorsque je repense à ces festivals d'été, je revois les foules rassemblées autour des compétitions, les applaudissements, les cris des enfants et les sourires des habitants. Ces moments simples et populaires ont profondément marqué toute une génération. Ils représentent l'image d'un Imouzzer heureux, vivant et chaleureux, où les plaisirs les plus simples suffisaient à créer des souvenirs inoubliables.

Les étés à Imouzzer du Kandar ne se résumaient pas seulement aux vacances, à la piscine ou aux promenades dans les rues fraîches du Moyen Atlas. Ils étaient également marqués par une intense vie festive et musicale qui donnait à la ville une atmosphère unique dans toute la région. Dès la tombée de la nuit, Imouzzer devenait un véritable lieu de rencontre pour les jeunes, les familles et les visiteurs venus principalement de Fès pour profiter de la fraîcheur et de l'animation estivale. À cette époque, la musique moderne commençait progressivement à séduire la jeunesse marocaine. Pour nous, adolescents d'Imouzzer, les groupes musicaux représentaient un symbole de modernité, de liberté et d'ouverture sur un monde nouveau. Parmi les groupes qui animaient les soirées estivales figuraient notamment les *Stacks* ainsi que les *Myretrams*, très populaires auprès des jeunes de cette génération. Leur musique résonnait dans les soi-

rées organisées autour de la piscine ou dans certains espaces de fête improvisés durant les week-ends d'été. Ces soirées à la piscine restent gravées dans ma mémoire comme des moments de joie et d'insouciance extraordinaires. Les lumières se reflétaient sur l'eau, la musique remplissait l'air frais du soir et les jeunes dansaient jusque tard dans la nuit dans une ambiance à la fois simple et merveilleusement vivante. Pour beaucoup d'entre nous, ces soirées représentaient les premiers véritables moments de liberté de la jeunesse. Les garçons et les filles se retrouvaient dans une atmosphère festive rarement possible le reste de l'année. Les vêtements élégants, les coiffures à la mode, les chansons modernes et les danses donnaient à Imouzzer un air presque cosmopolite durant les week-ends d'été. L'animation culturelle d'Imouzzer ne se limitait pas aux groupes modernes. Au centre-ville, dans l'ancien théâtre de Jnan Essabil, se produisaient régulièrement de grands artistes marocains qui attiraient un public nombreux venu parfois de plusieurs villes voisines. Je garde un souvenir particulier des soirées où montaient sur scène des chanteurs célèbres comme *Rouicha* ou encore le mythique groupe *Nass El Ghwane* qui était très écouté et très apprécié par notre génération et les générations futures. Pour nous, voir ces artistes à Imouzzer représentait un événement exceptionnel. Les spectacles rassemblaient toutes les générations dans une ambiance populaire et chaleureuse où la musique marocaine occupait une place centrale. La voix de Mohamed Rouicha, accompagnée de son luth si particulier, semblait parfaitement correspondre à l'âme du Moyen Atlas. Ses chansons, profondément enracinées dans la culture amazighe et marocaine, provoquaient une émotion immense chez le public. Quant à Nass El Ghwane, leur musique engagée, leurs rythmes uniques et leurs paroles profondes fascinaient toute la jeunesse marocaine de cette époque. Les soirées au théâtre de Jnan Essabil avaient quelque chose de magique. Les spectateurs arrivaient tôt, les rues voisines s'animaient et les cafés du centre se remplissaient avant et après les spectacles. L'atmosphère mélangeait élégance populaire, enthousiasme collectif et passion pour la musique.

Ces festivités estivales donnaient à Imouzzer du Kandar une identité particulière. La ville devenait durant quelques mois un véritable centre culturel et touristique où se rencontraient musique moderne, chanson marocaine traditionnelle, loisirs populaires et vie sociale in-

tense. Aujourd'hui encore, lorsque je repense à ces étés, je revois les lumières autour de la piscine, les jeunes dansant au son des groupes modernes, les foules rassemblées au théâtre de Jnan Essabil et les chansons de Rouicha ou de Nass El Ghiwane résonnant dans les nuits fraîches du Moyen Atlas. Ces moments appartiennent désormais à la mémoire heureuse d'une époque où Imouzzer vivait pleinement au rythme de la jeunesse, de la musique et de la fête.

2.8 Le Passage du Tour de Cyclisme

Parmi les grands événements qui animaient les années glorieuses d'Imouzzer du Kandar figurait également le célèbre Tour du Maroc cycliste. À cette époque, cette compétition représentait un événement sportif majeur qui passionnait toute la population. Les responsables du cyclisme marocain organisaient chaque année cette grande course internationale à laquelle participaient des coureurs et des équipes professionnelles venues du monde entier. Pour nous, enfants et adolescents d'Imouzzer, le passage du Tour du Maroc constituait une véritable fête populaire que nous attendions avec impatience durant des semaines. Toute la ville s'animait à l'approche de l'événement et les habitants se rassemblaient le long des routes pour assister au passage des coureurs. À cette époque, au Maroc, le grand nom du cyclisme était Nejari, véritable champion national admiré par tous les amateurs de sport. Son nom revenait souvent dans les discussions des adultes et beaucoup de jeunes rêvaient de lui ressembler en le voyant traverser les routes du Moyen Atlas avec les autres champions.

Avant même l'arrivée des premiers cyclistes, un autre spectacle faisait déjà notre bonheur d'enfants. Le jour de la course, les voitures publicitaires passaient en premier devant la caravane du Tour. Ces véhicules décorés, bruyants et remplis d'animations lançaient vers le public toutes sortes de petits cadeaux publicitaires. Nous courions alors dans tous les sens avec une excitation immense pour essayer d'attraper les petits paquets de cigarettes, les casquettes ou les divers objets jetés depuis les voitures. Ces moments provoquaient une joie extraordinaire parmi les jeunes d'Imouzzer. Chacun essayait d'en récupérer le plus possible dans une ambiance de fête et d'euphorie générale. La route liant Fes, Imouzzer et Ifrane devenaient alors de véritables lieux de rassemblement populaire. Les familles, les enfants

et les visiteurs s'installaient des heures à l'avance pour attendre le passage des coureurs internationaux traversant les magnifiques paysages du Moyen Atlas.

Lorsque le peloton apparaissait enfin, roulant à grande vitesse dans une ambiance de cris et d'applaudissements, toute la foule vibrait d'enthousiasme. Pour nous, ces champions venus parfois d'Europe ou d'autres pays représentaient un monde fascinant et presque inaccessible. Pendant le passage des coureurs, notre excitation devenait immense. Nous essayions de reconnaître certaines grandes stars nationales et internationales du cyclisme de l'époque que nous avions entendues à la radio ou dont parlaient les adultes passionnés de sport. Dès qu'un nom célèbre était reconnu dans le peloton, les applaudissements et les cris redoublaient le long de la route.

Nous observions avec admiration ces athlètes traverser à toute vitesse les routes du Moyen Atlas, vêtus de leurs maillots colorés représentant des équipes venues de différents pays. Pour nous, enfants d'Imouzzer, ces coureurs semblaient presque appartenir à un autre monde, celui des grands champions et des compétitions internationales que nous découvrions avec fascination. Mais parmi les moments les plus amusants et en même temps un peu pathétiques figurait toujours le passage du dernier coureur du Tour. Très loin derrière le peloton principal, apparaissait parfois un cycliste complètement épuisé, roulant seul avec difficulté sous les encouragements parfois moqueurs mais souvent compatissants du public. Derrière lui arrivait ensuite la fameuse voiture-balai qui suivait le dernier concurrent et annonçait officiellement la fin du passage des coureurs. Pour nous, enfants, cette voiture possédait presque quelque chose de symbolique et de drôle à la fois. Son apparition signifiait que le spectacle était terminé et que toute l'agitation de la course allait progressivement disparaître. Après le passage de la voiture-balai, les routes retrouvaient peu à peu leur calme habituel tandis que les habitants commentaient encore longuement la course, les champions aperçus et les moments marquants de la journée. Ces journées du Tour du Maroc faisaient véritablement partie des grands événements populaires qui animaient Imouzzer durant les années glorieuses et restent aujourd'hui encore profondément gravées dans la mémoire collective de toute une génération.

2.9 La Course Cycliste à Daït Aoua

Parmi les grands événements sportifs qui marquèrent les étés de notre jeunesse à Imouzzer du Kandar, la célèbre course cycliste autour du lac de Daït Aoua demeure l'un des souvenirs les plus impressionnants et les plus heureux de toute une génération. Chaque année, cette compétition attirait des coureurs venus de différentes régions du Maroc mais aussi parfois des cyclistes internationaux, transformant la région en véritable fête populaire du sport. Le circuit autour du lac de Daït Aoua était particulièrement réputé. Le tour mesurait environ sept kilomètres et les coureurs devaient le parcourir plus d'une vingtaine de fois. Pour nous, jeunes d'Imouzzer, cela représentait quelque chose d'extraordinaire. Nous admirions profondément ces sportifs capables d'enchaîner les tours à une vitesse impressionnante malgré la fatigue, le vent et les difficultés du parcours.

L'événement attirait une foule considérable. Les habitants des villages voisins, les vacanciers et les passionnés de cyclisme se rassemblaient tout au long du circuit pour assister à la course. L'ambiance était festive et populaire. Les voitures, les motos d'accompagnement, les haut-parleurs et les encouragements du public donnaient à cette journée une atmosphère unique que nous attendions avec impatience chaque été. Mais ce qui rend ce souvenir encore plus précieux dans ma mémoire, c'est le chemin que nous parcourions pour assister à cette course. Nous partions à pied depuis Imouzzer du Kandar jusqu'à Daït Aoua, soit près de huit kilomètres de marche. Aujourd'hui, une telle distance pourrait sembler difficile pour des enfants ou des adolescents, mais à cette époque cela faisait naturellement partie de l'aventure.

Nous quittions la ville tôt le matin, souvent en petits groupes d'amis, pleins d'enthousiasme et d'énergie. Nous marchions le long des routes du Moyen Atlas en discutant, en riant et en imaginant déjà l'arrivée des coureurs. Le paysage autour de nous était magnifique : les forêts, l'air frais de la montagne et les grandes étendues naturelles accompagnaient notre trajet. Nos moyens étaient modestes. Nous emportions généralement une petite baguette de pain et une boîte de sardines qui constituaient notre repas de la journée. Pourtant, nous étions heureux. Immensément heureux même. Le simple fait de participer à cette excursion entre amis et d'assister à un évé-

nement aussi important suffisait à notre bonheur. Arrivés près du lac, nous cherchions les meilleurs endroits pour observer les cyclistes. À chaque passage du peloton, nous applaudissions avec passion les coureurs, admirant leur endurance et leur courage. Certains noms de champions étaient connus dans tout le Maroc et suscitaient une véritable admiration populaire. Pour nous, ces sportifs représentaient des héros modernes.

Mais durant cette course, un autre spectacle attirait tout autant notre curiosité et notre admiration : celui du ski nautique sur le lac de Daït Aoua. Pour les jeunes garçons que nous étions, ce spectacle semblait presque irréel. Nous découvrions avec fascination ces silhouettes glissant rapidement sur l'eau derrière des bateaux à moteur, dans un décor magnifique entouré de forêts et de montagnes.

Le ski nautique représentait alors un loisir réservé à des familles aisées et à certains visiteurs privilégiés fréquentant la région durant l'été. Parmi les personnes qui attiraient particulièrement notre attention figurait la fille du propriétaire du célèbre hôtel de Daït Aoua. Élégante, sûre d'elle et parfaitement à l'aise sur l'eau, elle impressionnait tous les spectateurs. Pour nous, enfants issus de familles modestes d'Imouzzer, cette image appartenait presque à un autre monde, celui des vacances luxueuses et des loisirs modernes que nous découvrions avec émerveillement.

Nous restions longtemps au bord du lac à observer ces démonstrations de ski nautique avec admiration. Les bateaux soulevaient de grandes gerbes d'eau étincelantes sous le soleil du Moyen Atlas, tandis que les skieurs semblaient voler sur le lac. Les applaudissements des spectateurs accompagnaient souvent les figures les plus spectaculaires. L'atmosphère autour du lac était extraordinaire. Les familles pique-niquaient sous les arbres, les enfants couraient partout, les vendeurs ambulants circulaient entre les spectateurs et les discussions tournaient autour des performances des coureurs mais aussi des démonstrations nautiques. Le lac de Daït Aoua devenait pendant quelques heures le centre vivant de toute la région.

Après la course, fatigués mais heureux, nous reprenions à pied le chemin du retour vers Imouzzer. La fatigue se faisait sentir dans les jambes, mais nos esprits restaient remplis des images de la compétition, des applaudissements et de cette ambiance unique qui marquait profondément nos étés. Aujourd'hui encore, lorsque je repense à ces

longues marches vers Daït Aoua avec une simple baguette de pain et une boîte de sardines dans les mains, je comprends que le véritable bonheur de cette époque ne dépendait pas de la richesse matérielle. Il résidait dans l'amitié, le partage, l'effort collectif et la capacité à vivre intensément les plaisirs les plus simples. Cette course cycliste autour de Daït Aoua reste ainsi pour moi l'un des symboles les plus émouvants de la jeunesse heureuse que nous avons vécue à Imouzzer du Kandar durant les années 1960 et début 1970.

2.10 Autres Activités Sportives

Durant les années 1960 et le début des années 1970, la vie des jeunes à Imouzzer du Kandar ne se limitait pas seulement aux jeux dans les rues, à la piscine ou aux promenades estivales. Chaque été apportait également une autre forme de bonheur et de découverte grâce aux activités culturelles et sportives organisées par le Ministère de la Jeunesse et des Sports. Pour nous, enfants et adolescents de cette époque, ces activités représentaient une ouverture précieuse vers le monde de la culture, du sport et des loisirs éducatifs. Dès le début des vacances d'été, beaucoup de jeunes d'Imouzzer attendaient avec impatience les inscriptions aux ateliers et aux animations proposés dans les centres de jeunesse de la ville.

Nous pouvions alors participer à différentes activités : le dessin, les sports collectifs, certaines activités artistiques, les jeux éducatifs ou encore les animations culturelles organisées spécialement pour les jeunes durant la saison estivale. Ces moments étaient vécus avec énormément d'enthousiasme, car ils rompaient avec le rythme ordinaire de l'année scolaire et donnaient aux vacances une dimension encore plus joyeuse. Les ateliers de dessin occupaient une place particulière dans nos souvenirs. Avec très peu de matériel, souvent quelques feuilles et des crayons simples, nous essayions de reproduire les paysages d'Imouzzer, les montagnes, les lacs ou les scènes de la vie quotidienne. Certains enfants révélaient déjà un véritable talent artistique. Pour beaucoup d'entre nous, c'était la première occasion de découvrir le plaisir de créer et d'exprimer son imagination autrement que par les jeux de rue.

Les activités sportives étaient tout aussi importantes. Des tournois improvisés, des exercices collectifs et différentes compétitions réunis-

saient les jeunes de plusieurs quartiers de la ville. Le football restait naturellement le sport roi, mais d'autres activités physiques étaient également proposées afin d'occuper les longues journées d'été dans une ambiance conviviale et éducative. Ces programmes du Ministère de la Jeunesse et des Sports jouaient un rôle essentiel dans la vie des jeunes d'Imouzzer. Ils permettaient aux enfants de familles modestes d'accéder à des activités culturelles auxquelles ils n'auraient probablement jamais eu accès autrement. Ils constituaient également des espaces de rencontre, d'apprentissage et de socialisation entre les jeunes de différents quartiers et milieux sociaux. Malgré tout le bonheur que nous procuraient ces activités, elles avaient une limite qui nous attristait souvent : elles n'existaient pratiquement que durant l'été. Une fois les vacances terminées et l'année scolaire reprise, cette animation culturelle disparaissait presque complètement. Les salles redevenaient silencieuses, les terrains perdaient leur agitation estivale et les jeunes retournaient à leur quotidien habituel. Nous ressentions alors une forme de vide après ces semaines d'activité intense et de liberté. L'été semblait toujours trop court. Pourtant, chaque année, nous retrouvions avec le même enthousiasme ces programmes estivaux qui faisaient désormais partie intégrante de notre jeunesse à Imouzzer du Kandar.

Parmi les activités les plus importantes et les plus populaires des jeunes d'Imouzzer durant l'été figuraient sans aucun doute la pétanque et les concours de pêche organisés autour du petit lac situé près de l'Hôtel Royal. Ces loisirs occupaient une place essentielle dans l'animation estivale de la ville et rassemblaient aussi bien les habitants que les estivaliers venus de Fès ou d'autres grandes villes marocaines. La pétanque connaissait alors un immense succès à Imouzzer. Dès la fin de l'après-midi, de nombreux jeunes, mais aussi des adultes, se retrouvaient dans différents espaces du centre-ville pour jouer pendant des heures dans une ambiance joyeuse et conviviale. Les parties attiraient souvent des spectateurs qui commentaient les tirs, encourageaient les joueurs ou plaisantaient entre amis. Certaines rencontres devenaient presque de véritables compétitions où chacun voulait démontrer son adresse et sa précision. Les joueurs les plus connus du quartier étaient admirés pour leur habileté à placer les boules au plus près du cochonnet. Les discussions, les éclats de rire et parfois les petites disputes amicales faisaient pleine-

ment partie du charme de ces longues soirées d'été autour des terrains improvisés de pétanque.

Une autre activité passionnait également beaucoup les jeunes d'Imouzz : les concours de pêche organisés autour du petit lac près de l'Hôtel Royal. Ce lieu magnifique, entouré de verdure et alimenté par une eau claire et fraîche, attirait de nombreux amateurs de pêche durant toute la saison estivale. Les participants arrivaient souvent très tôt le matin avec leurs cannes, leurs appâts et beaucoup d'espoir. Pour nous, enfants et adolescents, ces concours représentaient de véritables événements. Nous passions des heures au bord de l'eau à observer les pêcheurs patienter calmement dans le silence du lac, guettant le moindre mouvement du fil ou des flotteurs. L'atmosphère autour du petit lac était particulièrement agréable : le calme de l'eau, la fraîcheur des arbres, les discussions entre pêcheurs et les promenades des familles créaient une ambiance paisible et chaleureuse typique des étés d'Imouzz.

Je réalise aujourd'hui combien ces initiatives ont marqué toute une génération. Elles nous ont offert bien plus que de simples distractions : elles nous ont appris la vie collective, le partage, la créativité et le plaisir d'apprendre en dehors de l'école. Elles ont aussi contribué à donner à l'Imouzz des années 1960 et 1970 cette atmosphère humaine et chaleureuse qui demeure profondément ancrée dans ma mémoire.

2.11 Le Retour au Calme

Puis venait la fin de l'été. Peu à peu, presque silencieusement, Imouzz du Kandar retrouvait son calme habituel après des semaines d'animation et de vie intense. Pour nous, enfants et adolescents de la ville, cette période provoquait toujours un sentiment étrange, mélange de nostalgie, de tristesse et de retour à la réalité quotidienne. Durant tout l'été, Imouzz vivait à un rythme exceptionnel. La ville voyait sa population presque doubler avec l'arrivée massive des estivants venus principalement de Fès, située à quelques dizaines de kilomètres seulement. Beaucoup de familles fassies possédaient leurs habitudes à Imouzz depuis plusieurs générations. Certaines louaient des maisons pour toute la saison estivale, d'autres séjournaient dans les hôtels ou chez des proches.

Cette migration saisonnière s'expliquait avant tout par le climat remarquable d'Imouzzer du Kandar. Alors qu'à Fès les températures estivales approchaient souvent les quarante degrés, la chaleur restait beaucoup plus supportable à Imouzzer grâce à l'altitude et à l'environnement forestier du Moyen Atlas. Même pendant les journées les plus chaudes, les températures dépassaient rarement les vingt-huit ou trente degrés. Les nuits, quant à elles, devenaient souvent fraîches et agréables, obligeant parfois les visiteurs à remettre une veste légère ou une couverture. Ce contraste climatique faisait d'Imouzzer une véritable station de fraîcheur très recherchée durant les années 1960 et 1970. Les familles venues de Fès retrouvaient ici un rythme de vie plus calme, loin de la chaleur étouffante de la grande ville. Les journées se déroulaient autour des promenades, de la piscine, des lacs, des cafés et des soirées animées du centre-ville.

L'été représentait également une période économiquement importante pour les habitants d'Imouzzer. Beaucoup de familles profitaient de l'arrivée massive des estivaliers pour gagner un peu d'argent en louant leurs maisons aux visiteurs venus principalement de Fès. Pour certaines familles modestes, ces revenus saisonniers constituaient une aide précieuse qui permettait de mieux affronter les difficultés du reste de l'année. Afin de pouvoir louer leurs habitations principales, de nombreuses familles d'Imouzzer s'installaient temporairement dans de petites chambres construites au fond des jardins ou dans des dépendances modestes aménagées spécialement pour l'été. Les conditions y étaient souvent simples et parfois inconfortables, mais cela faisait naturellement partie du mode de vie de cette époque. Les habitants acceptaient volontiers ces sacrifices temporaires afin de profiter de la saison estivale et des revenus qu'elle apportait. Pour nous, enfants, ces transformations estivales faisaient presque partie du paysage normal d'Imouzzer. Nous voyions les familles fassies s'installer dans les maisons du centre-ville tandis que certains habitants locaux déménageaient discrètement vers les petites constructions des jardins. Cette cohabitation saisonnière créait une ambiance particulière où la ville mélangeait habitants permanents et visiteurs dans une atmosphère généralement conviviale. Mais dès la fin du mois d'août et l'approche de la rentrée scolaire, le changement devenait visible. Les voitures chargées de bagages réapparaissaient progressivement dans les rues. Les familles commençaient à quitter leurs

maisons de location, les hôtels se vidaient lentement et les cafés perdaient peu à peu leur agitation estivale.

Pour nous, jeunes habitants d'Imouzzer, ce départ des estivaliers marquait véritablement la fin des vacances. Les groupes d'enfants venus des colonies de vacances disparaissaient soudainement des rues du centre-ville. Les glaces, les longues promenades nocturnes, les festivals et les soirées animées cédaient la place à une atmosphère beaucoup plus calme. La ville semblait alors retrouver son visage hivernal avant même l'arrivée de l'automne. Les rues devenaient plus silencieuses, les jardins plus vides et les terrasses peu fréquentées. Même les hôtels et les restaurants perdaient une partie de leur animation. Cette transformation était si visible que nous avions parfois l'impression qu'Imouzzer perdait soudainement la moitié de sa population en quelques jours seulement. Je me souviens particulièrement de cette sensation étrange ressentie après le départ des visiteurs. Après des semaines de mouvement et de rencontres, le silence redevenait presque impressionnant. Pourtant, ce calme faisait aussi partie de l'identité profonde d'Imouzzer. La ville retrouvait alors sa douceur naturelle, son rythme lent et cette tranquillité montagnarde qui avait justement attiré les estivaliers tout au long de l'été. Avec le recul, je comprends aujourd'hui que ce cycle saisonnier faisait partie intégrante de la vie d'Imouzzer du Kandar. L'été apportait l'effervescence, les rencontres et les festivités ; puis l'automne ramenait le calme, les habitudes locales et la vie quotidienne des habitants permanents.

Ces transitions saisonnières ont profondément marqué notre enfance et notre jeunesse. Elles donnaient à chaque été une valeur particulière, presque précieuse, car nous savions qu'il ne durerait pas éternellement. Peut-être est-ce justement cette fragilité des beaux moments qui les rend aujourd'hui encore si vivants dans ma mémoire.

2.12 La Joie de l'Automne

Si les étés d'Imouzzer du Kandar demeurent associés dans ma mémoire à la fête, à la piscine et à l'animation des vacances, les autres saisons possédaient elles aussi une beauté particulière qui marquait profondément notre enfance. Parmi elles, l'automne occupait une place presque magique dans notre imaginaire de jeunes garçons

du Moyen Atlas. Nous adorions l'arrivée de cette saison dorée où la ville changeait lentement de visage après le départ des estivaliers. L'agitation de l'été disparaissait progressivement pour laisser place à une atmosphère plus calme, plus intime et parfois même plus heureuse pour nous, enfants d'Imouzzer qui retrouvions alors notre ville presque entièrement à nous.

Les journées reprenaient leur rythme habituel autour de l'école, des devoirs et surtout des jeux entre amis. Dès la sortie des classes, nous courions rejoindre les terrains vagues et les espaces libres que nous transformions nous-mêmes en terrains de football improvisés. Avec quelques pierres pour délimiter les cages et beaucoup d'imagination, nous aménagions nos propres terrains de fortune sur des sols souvent poussiéreux, irréguliers et parfois boueux après les premières pluies d'automne. Le football occupait une place immense dans notre quotidien. Nous jouions jusqu'à l'épuisement, oubliant parfois le froid qui commençait déjà à s'installer sur les hauteurs du Moyen Atlas. Les matchs se prolongeaient souvent jusqu'à la tombée de la nuit dans une ambiance de camaraderie extraordinaire où les disputes duraient rarement plus de quelques minutes avant de laisser place aux rires et aux réconciliations. Mais ce que nous aimions particulièrement durant l'automne, c'était le chemin de l'école lui-même. Imouzzer du Kandar possédait alors de magnifiques platanes qui bordaient plusieurs rues de la ville et qui constituaient presque l'emblème naturel d'Imouzzer. Dès les premières semaines d'automne, leurs grandes feuilles jaunissaient puis recouvraient les trottoirs et les chemins d'une épaisse couche dorée. Chaque matin ou au retour de l'école, nous nous amusions à pousser ces feuilles avec nos pieds pour former de grands tas dans lesquels nous courions ensuite avec joie. Ce jeu simple nous procurait un bonheur immense. Le bruit sec des feuilles mortes sous nos chaussures, les couleurs jaunes et brunes qui recouvraient les rues et la fraîcheur de l'air automnal restent aujourd'hui encore profondément gravés dans ma mémoire.

Les platanes faisaient véritablement partie de l'identité d'Imouzzer. En automne, toute la ville semblait enveloppée dans des couleurs chaudes et lumineuses qui donnaient aux rues une beauté mélancolique et apaisante. Les trottoirs disparaissaient parfois sous les feuilles mortes, et le vent léger du soir les faisait tourbillonner autour de nous pendant que nous rentrions de l'école ou que nous rejoii-

gnions nos amis pour jouer au football. L'automne à Imouzzer possédait une lumière particulière. Les journées devenaient plus courtes, les montagnes prenaient des couleurs plus douces et l'air frais annonçait déjà l'arrivée des rigoureux hivers du Moyen Atlas. Malgré cela, cette saison demeurait joyeuse pour nous. Elle marquait le retour à la vie quotidienne, aux retrouvailles avec les camarades de classe et aux longues parties de football après l'école. Les soirées automnales avaient également leur charme. Après les jeux et les devoirs scolaires, les familles se retrouvaient à la maison autour des repas chauds tandis que le froid commençait à s'installer progressivement dehors. Les odeurs de cuisine, le bruit de la pluie parfois sur les vitres et la fraîcheur des nuits montagnardes créaient une atmosphère chaleureuse et rassurante. Pour nous, enfants d'Imouzzer, chaque saison possédait son propre bonheur. Mais l'automne restait peut-être la saison la plus poétique de notre enfance : celle des feuilles mortes et dorées, des chemins d'école, des matchs de football improvisés et de cette douce nostalgie qui annonçait déjà les longues journées d'hiver du Moyen Atlas.

2.13 L'Arrivée de l'Hiver

Mais malgré la rudesse de l'hiver, cette saison apportait aussi certains des plus grands bonheurs de notre enfance : la neige. Dès les premiers flocons tombant sur Imouzzer du Kandar, toute la ville semblait se transformer. Les toits, les rues, les arbres et les montagnes disparaissaient sous un immense manteau blanc qui fascinait les enfants que nous étions.

Le premier jour de neige à Imouzzer du Kandar possédait toujours quelque chose de féérique et d'inoubliable. Parmi tous les souvenirs de mon enfance, ces matins d'hiver restent sans doute parmi les plus magiques. Très tôt le matin, avant même que nous soyons complètement réveillés, mon père ouvrait brusquement les fenêtres de la maison en nous appelant avec enthousiasme pour venir admirer le spectacle. Immédiatement, l'air glacé de l'hiver entraînait dans la pièce, mais cela n'avait aucune importance tant la beauté du paysage nous émerveillait. Dehors, tout était recouvert d'un immense manteau blanc. Les toits des maisons, les arbres, les rues, les jardins et les montagnes environnantes avaient disparu sous une épaisse couche

de neige silencieuse et lumineuse. Le paysage semblait totalement transformé pendant la nuit, comme si Imouzzet était devenu soudainement un autre monde. Le silence était lui aussi impressionnant. La neige étouffait les bruits habituels de la ville et donnait à toute la nature une atmosphère calme et paisible. Dans cette immense étendue blanche, les seules traces visibles étaient souvent celles des chiens du quartier qui, les premiers réveillés, semblaient eux aussi fous de joie. Nous les regardions courir dans tous les sens, laissant derrière eux des traces désordonnées sur la neige encore intacte. Ils sautaient, glissaient et traversaient les rues avec une excitation communicative qui augmentait encore notre propre bonheur d'enfants.



FIGURE 2.6: Hiver : Lac du centre.

À peine réveillés, nous nous précipitions alors vers les fenêtres ou dehors malgré le froid mordant, impatients de toucher cette neige fraîche tombée durant la nuit. Ces premiers instants du matin avaient quelque chose de magique : la lumière blanche de l'hiver, l'air pur du Moyen Atlas et cette sensation extraordinaire que toute la ville venait de renaître sous la neige. Pour les adultes, la neige signifiait souvent difficultés, froid et déplacements compliqués. Mais pour nous, elle représentait avant tout la joie, les jeux et une liberté extraordinaire. À peine les cours terminés, et parfois même avant, nous courions rejoindre les pentes et les rues enneigées pour profiter de ces moments rares et magiques. Nous n'avions évidemment ni luges modernes ni équipements sophistiqués. Comme pour tous les jeux de notre en-

fance, nous inventions nous-mêmes nos moyens de nous amuser avec très peu de choses. Les grands morceaux de plastique devenaient de véritables luges improvisées. Nous nous asseyions dessus pour dévaler les petites pentes enneigées en riant et en criant sous le regard amusé des habitants du quartier. Parfois, nous empruntions discrètement à nos mères de grandes assiettes métalliques ou des plateaux de cuisine qui servaient alors de traîneaux improvisés. Ces objets glissaient merveilleusement bien sur la neige et permettaient des descentes rapides qui nous procuraient une joie immense. Bien sûr, il arrivait souvent que les assiettes reviennent cabossées ou abîmées à la maison, ce qui provoquait parfois les reproches de nos mères. Mais cela ne nous empêchait jamais de recommencer dès la prochaine chute de neige. Les batailles de boules de neige occupaient également une grande partie de nos journées hivernales. Les rues d'Imouzzer devenaient alors de véritables champs de bataille joyeux où les groupes d'enfants s'affrontaient pendant des heures malgré le froid intense. Nos vêtements étaient trempés, nos mains gelées, mais nous étions heureux.

Certaines années, la neige tombait abondamment et recouvrait entièrement la ville pendant plusieurs jours. Les écoles pouvaient parfois fermer temporairement ou devenir difficiles d'accès. Pour nous, ces journées représentaient presque des fêtes inattendues. Nous passions alors des heures dehors jusqu'à ce que le froid devienne insupportable et que nos familles nous obligent enfin à rentrer nous réchauffer. Quand nous jouions pendant des heures dans le froid glacé de l'hiver d'Imouzzer, nos mains devenaient parfois tellement engourdis que nous ne sentions presque plus nos doigts. Pourtant, cela ne suffisait jamais à interrompre nos jeux. Nous avons simplement développé nos propres habitudes pour lutter contre le froid du Moyen Atlas. De temps en temps, entre deux parties de glissade sur la neige ou après une longue bataille de boules de neige, nous allions nous réchauffer près du feu de bois du petit bain public de Hmimidi. Cet endroit occupait une place particulière dans la vie du quartier. Dès qu'on approchait du bain, on sentait la chaleur du feu et l'odeur caractéristique du bois brûlé qui contrastait merveilleusement avec l'air glacé de l'extérieur. Nous restions quelques minutes près du foyer, les mains tendues vers les flammes, essayant de retrouver un peu de chaleur avant de repartir aussitôt jouer dehors. Les adultes pré-

sents nous regardaient souvent avec amusement, habitués à voir ces groupes d'enfants entrer puis ressortir rapidement pour retourner à leurs jeux dans la neige.

Les jours de grand froid, il nous arrivait aussi d'aller nous réchauffer chez le sympathique boulanger public Ssi Abderrahman installé dans une grotte à la Kasbah. Cet endroit reste profondément gravé dans ma mémoire. L'intérieur était chaud, enfumé et rempli de l'odeur délicieuse du pain en train de cuire. Les flammes du four éclairaient les murs de pierre de cette ancienne grotte transformée en boulangerie traditionnelle. Il s'agissait d'un four public où les familles apportaient leur pâte déjà préparée pour la faire cuire dans le four à bois de Ssi Abderrahmane. Ces fours collectifs constituaient autrefois un élément essentiel de la vie quotidienne dans les quartiers des villes marocaines. La particularité de Ssi Abderrahmane résidait dans son extraordinaire aptitude à identifier le pain de chaque famille. Sans aucune marque apparente, il distinguait les différentes fournées et remettait à chacun son pain après cuisson. Ce savoir-faire, acquis au fil des années, témoigne d'une mémoire remarquable et d'un lien étroit entre l'artisan et les habitants d'Imouzzar.

Pour nous, entrer dans cette chaleur après avoir passé des heures dans le froid représentait un véritable bonheur. Nous observions le boulanger enfourner les pains et manipuler les longues planches de bois avec une habileté fascinante. Parfois, nous avions même la chance de goûter un morceau de pain encore chaud sorti directement du four, ce qui nous semblait alors être l'une des meilleures choses au monde. Ces petits refuges de chaleur faisaient partie intégrante de nos hivers à Imouzzar du Kandar. Ils reflétaient aussi l'esprit humain et solidaire de cette époque où les lieux publics, les commerces et les habitants formaient presque une seule grande communauté. Les enfants pouvaient entrer naturellement pour se réchauffer quelques instants avant de repartir jouer dehors sans que personne ne s'en étonne.

Lorsque je repense aux hivers de mon enfance, je ne me souviens pas seulement du froid ou de la neige, mais aussi de ces moments simples autour du feu de bois du bain de Hmimidi ou dans la chaleur du vieux four du boulanger installé dans sa grotte. Ces images appartiennent désormais à la mémoire intime et chaleureuse d'un Imouzzar disparu mais toujours vivant dans mon cœur. Le retour à la maison après ces longues journées de neige reste lui aussi profondément

gravé dans ma mémoire : les vêtements mouillés près du chauffage, les mains encore glacées autour d'un thé chaud ou d'une soupe fumante, et cette fatigue heureuse qui accompagne les grandes journées de jeux d'enfance.

Je réalise aujourd'hui combien ces joies simples rendaient nos hivers magnifiques malgré leur dureté. Nous vivions dans un monde modeste où le bonheur naissait facilement : un morceau de plastique, une vieille assiette empruntée à la cuisine ou quelques centimètres de neige suffisaient à transformer toute une journée en souvenir inoubliable. Ainsi, même les hivers rigoureux d'Imouzzer du Kandar restent associés dans ma mémoire non seulement au froid et aux difficultés climatiques, mais aussi aux rires des enfants glissant sur la neige, aux batailles joyeuses dans les rues blanches et à cette merveilleuse capacité qu'avait notre enfance à transformer les choses les plus simples en moments de bonheur absolu.

2.13.1 Autour du Poêle à Bois

Les hivers rigoureux d'Imouzzer du Kandar avaient aussi leurs moments de bonheur et de chaleur humaine qui restent parmi les souvenirs les plus tendres de mon enfance. À cette époque, presque chaque maison possédait au moins un poêle à bois qui occupait une place centrale dans la vie familiale durant les longues soirées froides du Moyen Atlas. Dès la tombée de la nuit, lorsque le froid devenait plus intense dehors et que le vent soufflait dans les rues silencieuses de la ville, toute la famille se réunissait naturellement autour du feu. Le poêle à bois devenait alors le véritable cœur de la maison. Sa chaleur douce et son crépitement régulier créaient une atmosphère rassurante et profondément apaisante.

Les soirées d'hiver se déroulaient presque toujours dans cette pièce chauffée où parents, enfants, frères et sœurs se retrouvaient après la journée d'école ou de travail. Chacun prenait sa place autour du feu tandis que les vêtements encore humides de la pluie ou de la neige séchaient lentement à proximité du poêle. Les discussions familiales occupaient une grande partie de ces soirées. Les adultes parlaient de la vie quotidienne, du travail, des nouvelles de la ville ou des difficultés de l'hiver, pendant que les enfants faisaient leurs devoirs scolaires ou écoutaient simplement les conversations avec

curiosité. Parfois, les anciens racontaient des histoires, des souvenirs ou des anecdotes qui faisaient rire toute la famille.

Parmi les souvenirs les plus précieux de mon enfance à Imouzzer du Kandar, il y a la présence de ma grand-mère paternelle, une femme très âgée que toute la famille surnommait affectueusement Yemma Laaziza. Son visage marqué par le temps, sa voix douce et son immense tendresse occupent encore aujourd'hui une place particulière dans ma mémoire.

Elle passait presque toutes ses journées assise près du feu du poêle à bois, enveloppée dans ses couvertures, avec cette sérénité propre aux personnes âgées qui semblent avoir accepté depuis longtemps le rythme lent du temps. Son visage ridé par les années dégageait une douceur rassurante, et sa présence seule suffisait à donner à la maison une atmosphère de paix et de protection. Très souvent, elle récitait doucement des versets du Coran d'une voix basse et apaisante qui accompagnait naturellement les soirées d'hiver de notre famille. Le son de ses récitations se mélangeait au crépitement du feu et au bruit du vent dehors. Même lorsque nous jouions ou parlions entre enfants, nous entendions en permanence cette voix calme qui semblait protéger toute la maison. Pour nous, Yemma Laaziza représentait bien plus qu'une grand-mère. Elle incarnait une forme de tendresse absolue et de refuge affectif dans notre enfance. Nous savions que tant qu'elle était là, près du feu, tout allait bien. Sa présence avait également un autre pouvoir très important à nos yeux d'enfants : elle constituait souvent notre meilleure protection contre les punitions de mon père lorsque nous faisions des bêtises. Mon père, comme beaucoup de pères de cette génération, était respecté et parfois sévère dans son éducation. Lorsqu'une de nos bêtises risquait d'être découverte, nous cherchions instinctivement la proximité rassurante de Yemma Laaziza. Elle intervenait souvent avec douceur pour calmer les choses, minimiser nos fautes ou simplement attendrir mon père par sa présence silencieuse. Il suffisait parfois qu'elle prononce quelques mots avec calme pour que la colère retombe. Nous nous réfugiions alors près d'elle comme sous une protection invisible.

Je me souviens encore de certaines soirées où, après une mauvaise bêtise ou une dispute entre enfants, nous restions discrètement près du feu à côté d'elle, espérant échapper à une punition. Elle continuait tranquillement ses récitations du Coran tout en nous regardant

parfois avec un léger sourire complice qui nous rassurait immédiatement. Dans notre imagination d'enfants, Yemma Laaziza possédait presque un pouvoir magique : celui de transformer la peur en sécurité et la tristesse en apaisement. Sa simple présence suffisait à rendre la maison plus chaleureuse, plus calme et plus humaine. Dans les longues soirées d'hiver du Moyen Atlas, lorsque toute la famille se réunissait autour du poêle à bois pendant que le vent soufflait dehors et que la pluie frappait parfois les vitres, Yemma Laaziza devenait le centre silencieux de la maison. Nous, les enfants, attendions toujours avec impatience le moment où elle commencerait à raconter ses anciennes histoires. Elle possédait un talent extraordinaire pour faire vivre les personnages et les légendes populaires du Maroc ancien. Dès qu'elle commençait à parler, toute la pièce devenait silencieuse. Même les adultes écoutaient parfois avec attention ces récits transmis de génération en génération dans les familles du Moyen Atlas.

Parmi les histoires qui nous impressionnaient le plus figuraient celles de l'ogre, personnage mystérieux et effrayant qui peuplait l'imaginaire des enfants marocains de cette époque. Avec sa manière unique de raconter, Yemma Laaziza réussissait à nous faire ressentir à la fois la peur, le suspense et la fascination. Nous nous rapprochions instinctivement du feu ou des adultes pendant qu'elle décrivait les aventures de ces créatures fantastiques surgissant dans les montagnes, les forêts ou les villages isolés. Mais les récits que nous adorions le plus étaient souvent ceux de Hdiddane Lahrami, personnage populaire et rusé des contes traditionnels marocains ou d'autres histoires équivalentes aux histoires du petit pousset. À travers ses aventures pleines d'intelligence, de malice et parfois d'humour, nous découvrions un monde où les plus faibles pouvaient triompher grâce à leur ruse et leur imagination. Les histoires de Hdiddane provoquaient souvent nos éclats de rire tant les situations racontées par notre grand-mère étaient vivantes et amusantes. Yemma Laaziza ne lisait aucun livre. Toute cette richesse appartenait à la mémoire orale d'une génération ancienne qui avait appris les histoires en les écoutant elle-même autour du feu durant son enfance. Chaque récit semblait venir d'un temps très lointain, presque mythique, où les montagnes du Moyen Atlas, les grottes, les forêts et les villages étaient peuplés de personnages mystérieux et de créatures fantastiques.

Pour nous, ces soirées représentaient bien davantage que de simples

moments de distraction. Elles constituaient une véritable école de l'imaginaire, de la tradition et de la transmission familiale. À travers les histoires de Yemma Laaziza, nous découvriions les valeurs anciennes, les peurs, les rêves et la sagesse populaire du Maroc rural d'autrefois. Je revois encore cette pièce chauffée par le poêle à bois, les ombres des flammes sur les murs, les enfants serrés sous les couvertures et le visage ridé de ma grand-mère éclairé par la lumière orangée du feu pendant qu'elle racontait lentement ses histoires. Certaines nuits, nous avions presque peur d'aller dormir après les récits de l'ogre, mais nous attendions malgré tout avec impatience la prochaine soirée pour entendre une nouvelle histoire.

L'odeur du bois brûlé, la lumière orangée des flammes et le bruit du vent dehors composaient une ambiance unique que je n'ai jamais oubliée. Malgré la modestie des maisons et les conditions parfois difficiles de l'époque, nous ressentions une immense sensation de sécurité et de bonheur dans cette chaleur familiale. Très souvent, la plupart des membres de la famille finissaient même par dormir dans cette même pièce devenue la plus chaude et la plus agréable de la maison. Les matelas et les couvertures étaient installés autour du poêle avant de passer la nuit ensemble dans cette atmosphère chaleureuse et rassurante. Cela nous semblait alors parfaitement naturel. Ces nuits d'hiver avaient quelque chose de profondément humain. La proximité familiale était beaucoup plus forte qu'aujourd'hui. Le froid extérieur rapprochait les personnes et renforçait les liens entre les générations. Les enfants s'endormaient au son des conversations des adultes, bercés par la chaleur du feu et le sentiment de protection qu'offrait la présence de toute la famille réunie dans la même pièce.

Dans certaines maisons plus modestes encore, le poêle représentait presque le seul véritable moyen de chauffage. Il fallait alors économiser le bois et entretenir le feu avec attention tout au long de la soirée. Malgré cela, je ne garde aucun souvenir de tristesse ou de privation. Au contraire, ces moments restent associés à une forme de bonheur simple et authentique que seule cette époque pouvait offrir. Aujourd'hui, lorsque je repense aux hivers d'Imouzzer du Kandar, je revois ces soirées familiales autour du poêle à bois comme l'une des images les plus chaleureuses de mon enfance. Elles symbolisent une époque où le confort matériel était limité mais où la chaleur humaine, la solidarité familiale et la simplicité de la vie rendaient chaque mo-

ment profondément précieux.

2.13.2 La Vie à l'Ecole en Hiver

La vie à l'école durant les hivers d'Imouzzer du Kandar possédait une atmosphère particulière que les générations d'aujourd'hui auraient sans doute du mal à imaginer. Les journées étaient rythmées par les cours du matin et de l'après-midi dans des salles très froides, surtout pendant les périodes les plus rigoureuses du Moyen Atlas. À cette époque, les écoles ne disposaient pas de systèmes modernes de chauffage. Pour réchauffer un peu les classes, chaque élève devait apporter régulièrement une bûche de bois, généralement deux ou trois fois par semaine, afin de participer au chauffage du poêle installé au milieu de la salle de cours. Cela faisait naturellement partie de la vie scolaire et personne ne trouvait cela étrange. Le matin, en arrivant à l'école dans le froid glacial, beaucoup d'élèves portaient sous le bras une petite bûche coupée à la maison. Toutes ces bûches réunies permettaient au maître d'allumer le poêle qui devenait rapidement le centre vivant de la classe durant toute la journée.

Les jours de grand froid étaient particulièrement mémorables. La neige tombait dehors tandis qu'à l'intérieur les élèves essayaient de se rapprocher discrètement du poêle pour profiter un peu de sa chaleur. Nous nous relayions à tour de rôle autour du feu, ce qui créait une ambiance presque familiale dans la salle de classe. Ces moments autour du poêle restent parmi les souvenirs les plus chaleureux de ma vie scolaire. Pendant que le maître écrivait au tableau ou expliquait une leçon, ceux qui se trouvaient près du feu pouvaient parfois échanger discrètement quelques mots, chuchoter des plaisanteries ou partager des confidences d'enfants dans une atmosphère de complicité silencieuse. Le crépitement du bois dans le poêle accompagnait souvent les leçons, tandis que la chaleur se diffusait lentement dans la pièce encore froide. Les vitres couvertes de buée, les manteaux suspendus près du feu et les cahiers posés sur les vieux pupitres composent aujourd'hui encore des images très vivantes dans ma mémoire.

Lorsque la neige tombait abondamment sur Imouzzer — souvent plus de trente centimètres — la ville entière changeait de rythme. Le premier jour de forte neige, il devenait généralement impossible

pour beaucoup d'élèves de rejoindre l'école à cause des routes enneigées et du froid intense. Pour nous, enfants, cette situation représentait évidemment une immense joie. Nous nous réveillions avec bonheur en découvrant la ville entièrement blanche, déjà conscients que les cours seraient probablement suspendus. Mais les jours suivants étaient encore plus mémorables. Même lorsque l'école reprenait, les cours devenaient beaucoup moins stricts et l'ambiance complètement différente. Les maîtres eux-mêmes semblaient transformés par la neige. Nous faisons moins de leçons et beaucoup plus de jeux dans la cour de l'école. Les batailles de boules de neige réunissaient alors élèves et enseignants dans une atmosphère extraordinaire. Les maîtres, habituellement sévères et très respectés, devenaient soudainement plus conciliants, plus souriants et presque eux-mêmes des enfants pendant quelques heures. Nous les voyions rire, participer aux jeux ou observer avec amusement nos glissades et nos courses dans la neige. Ces journées possédaient une magie particulière. Toute la rigidité habituelle de l'école semblait disparaître sous la neige. Les différences entre adultes et enfants devenaient moins visibles, remplacées par une joie collective simple et spontanée. Pour nous, ces moments représentaient parmi les plus beaux souvenirs de notre vie scolaire à Imouzzer du Kandar. La neige transformait non seulement les paysages du Moyen Atlas, mais aussi les relations humaines, les comportements et l'atmosphère même de la ville.

Malgré les conditions parfois difficiles, nous gardons de cette époque des souvenirs heureux. Le froid semblait rapprocher les élèves entre eux mais aussi des enseignants. Il créait une forme de solidarité naturelle et une ambiance humaine que l'on retrouve rarement dans les écoles modernes. Avec le recul, je comprends aujourd'hui que ces hivers passés dans les salles de classe froides d'Imouzzer ont forgé en nous un certain sens de l'endurance, de la solidarité et de la simplicité. Ce monde scolaire modeste mais profondément humain appartient désormais à une époque révolue, mais il demeure l'un des souvenirs les plus authentiques et les plus attachants de notre enfance dans le Moyen Atlas.

Le plus difficile durant ces hivers rigoureux était sans doute vécu par certains de nos camarades venant de petits douars et hameaux éloignés autour d'Imouzzer du Kandar. Chaque matin, parfois avant même le lever du soleil, ces jeunes élèves parcouraient à pied de

longues distances souvent entre quatre et six kilomètres pour rejoindre l'école dans le froid du Moyen Atlas. Nous les voyions arriver fatigués, les vêtements humides par la pluie ou la neige, les mains rougies par le froid et parfois les chaussures couvertes de boue. Malgré cela, ils venaient presque toujours avec courage et régularité, conscients de l'importance de l'école pour leur avenir. Le soir, après une longue journée de cours dans des salles déjà difficiles à chauffer, ils reprenaient encore la route à pied vers leurs villages lointains. Aujourd'hui encore, lorsque j'y pense, je mesure le courage extraordinaire de ces enfants issus de familles très modestes qui affrontaient quotidiennement les conditions climatiques les plus dures simplement pour pouvoir étudier.

La plupart d'entre eux disposaient de très peu de moyens. Beaucoup apportaient rarement un véritable repas avec eux. C'est pour cette raison que l'école possédait une petite cantine au fond de l'école primaire, spécialement organisée pour ces élèves venant des régions éloignées. Les repas y étaient simples et modestes, souvent insuffisants, mais ils représentaient malgré tout une aide précieuse pour ces enfants. Je revois encore ces longues tables simples où certains camarades mangeaient rapidement avant de retourner jouer dans la cour ou se réchauffer près du poêle. Même si les repas étaient modestes, la cantine créait une forme de solidarité entre les élèves. Ceux qui venaient des villages éloignés étaient souvent admirés et respectés pour les efforts qu'ils faisaient chaque jour afin de poursuivre leur scolarité.

À cette époque, l'école représentait pour beaucoup de familles rurales un immense espoir d'avenir malgré les difficultés matérielles. Les parents acceptaient les sacrifices, les longues marches et les conditions climatiques difficiles parce qu'ils savaient que l'éducation pouvait offrir à leurs enfants une vie meilleure. Avec le recul, ces souvenirs montrent aussi combien l'école à Imouzzer du Kandar était profondément liée à la réalité sociale et humaine du Moyen Atlas de cette époque. Derrière les jeux d'enfants, les batailles de neige et les souvenirs heureux se cachaient aussi des efforts, des privations et une grande dignité chez beaucoup de familles modestes de la région. Ces camarades venus des lointains petits villages restent aujourd'hui dans ma mémoire comme des symboles de courage, de persévérance et de simplicité. Ils faisaient partie intégrante de cette école humaine

et authentique qui a marqué notre enfance dans l'Imouzzer des années 1960 et 1970. Certains ont bien réussi dans la vie et ont réussi à faire des études poussées et devenir ingénieurs ou médecins. Par contre, parmi ces camarades venant chaque jour des villages éloignés, il n'y avait pratiquement aucune fille. À cette époque, une telle situation était presque impossible à envisager, aussi bien moralement que physiquement. Les longues distances à parcourir à pied dans le froid, la pluie ou la neige du Moyen Atlas représentaient déjà une épreuve difficile pour les garçons ; pour les familles rurales, il était inconcevable de laisser de jeunes filles effectuer quotidiennement ces trajets longs, isolés et souvent peu sécurisés.

Les mentalités de l'époque, profondément marquées par les traditions rurales, limitaient fortement la scolarisation des filles dans les régions éloignées. Beaucoup de parents craignaient les dangers des chemins, les conditions climatiques difficiles ou simplement le regard de la société. Ainsi, de nombreuses jeunes filles restaient au village pendant que leurs frères faisaient les efforts nécessaires pour poursuivre leurs études à Imouzzer. Avec le recul, cette réalité montre aussi les inégalités importantes qui existaient alors dans l'accès à l'éducation entre garçons et filles dans les régions montagneuses du Maroc. Beaucoup de familles ne manquaient pourtant ni d'affection ni de volonté pour leurs filles, mais les conditions matérielles, sociales et sécuritaires rendaient cette scolarisation presque impossible. Aujourd'hui, heureusement, les choses ont profondément changé à ce niveau. Les routes sont meilleures, les infrastructures scolaires se sont développées et surtout plusieurs systèmes de transport scolaire assurent désormais chaque jour les trajets des élèves entre les villages et les établissements scolaires, souvent matin et soir. Ces moyens modernes ont permis à de nombreuses jeunes filles des régions rurales d'accéder beaucoup plus facilement à l'école et de poursuivre leurs études dans des conditions bien meilleures que celles que nous avons connues durant notre enfance. Lorsque je compare cette réalité actuelle avec les souvenirs de notre école dans les années 1960 et 1970, je mesure à quel point la société marocaine a évolué. Derrière la nostalgie heureuse de notre enfance à Imouzzer du Kandar, il y avait aussi des difficultés et des limites que les nouvelles générations ont heureusement commencé à dépasser.

2.13.3 Le Mois de Ramadan en Hiver

Durant les années de mon enfance, le mois de Ramadan tombait généralement en hiver. Cette période possédait à Imouzzer du Kandar une atmosphère absolument magnifique et profondément spirituelle qui reste encore aujourd'hui gravée dans ma mémoire. Pendant ce mois sacré, le rythme de toute la ville changeait complètement. Les journées devenaient plus calmes, les soirées plus vivantes et les nuits presque magiques dans le froid du Moyen Atlas. Nous étions encore petits à cette époque et, bien sûr, nous ne faisons pas réellement le jeûne durant tout le mois, sauf parfois quelques jours pour imiter les adultes et montrer notre courage d'enfants. Mais même sans jeûner complètement, nous vivions intensément cette ambiance unique qui transformait toute la ville et toute la vie familiale.

L'un des souvenirs les plus marquants de cette période reste pour moi le son lointain du *tbal* ou tambour du personnage qui parcourait les rues durant la nuit afin de réveiller les habitants pour le *shour*, le repas pris avant l'aube. Dans le silence glacé des nuits d'hiver d'Imouzzer, nous entendions d'abord au loin ce bruit régulier du tambour résonner dans les quartiers encore endormis. Le son semblait venir des profondeurs de la ville puis se rapprochait progressivement de notre maison. Pour nous, enfants, ce moment possédait quelque chose de mystérieux et de merveilleux. Nous attendions avec impatience que le tambour approche de notre quartier avant de passer juste près de la maison. Notre plus grande joie était alors de nous lever au milieu de la nuit pour rejoindre les adultes autour de la table du *shour*. Nos mères préparaient avec soin des choses simples mais délicieuses qui nous semblaient extraordinaires à cette heure silencieuse de la nuit.

Nous adorions particulièrement le pain *batbout* ou *mkhamer* chaud accompagné de miel et de beurre. Le goût de ce pain reste encore aujourd'hui associé dans ma mémoire aux nuits de Ramadan de mon enfance. Le thé chaud, les discussions calmes des adultes et l'atmosphère intime de la maison rendaient ces moments profondément chaleureux malgré le froid extérieur. À la fin de la journée de jeûne, toute l'ambiance d'Imouzzer changeait à nouveau. Peu avant le coucher du soleil, les rues devenaient plus silencieuses et chacun attendait avec impatience le moment de la rupture du jeûne. Nous, les enfants, restions souvent dehors afin d'entendre les sons annon-

çant la fin du jeûne quotidien : l'appel du muezzin et surtout le retentissement des sirènes qui résonnaient dans toute la ville. Dès que nous entendions ces signaux, nous courions annoncer joyeusement la bonne nouvelle aux parents restés à la maison.

À cette époque, la table du *ftour* restait très simple et modeste chez la majorité des familles marocaines. Pourtant, malgré cette simplicité, nous ressentions une immense chaleur familiale et spirituelle autour de ces repas. On y trouvait généralement la harira, un peu de chebakia, surtout dans les villes, du café au lait ou du thé, des œufs et du pain ou du batbout préparé maison. Les familles achetaient très peu de choses à l'extérieur. La plupart des plats étaient préparés à la maison avec simplicité et beaucoup de cœur. À part parfois la chebakia, presque tout était fait par les mères et les familles elles-mêmes.

Le soir, après le retour des pères de famille des prières des Tarawih, cette prière spéciale et profondément spirituelle du Ramadan, la maison retrouvait à nouveau une ambiance chaleureuse et vivante. Les hommes revenaient de la mosquée dans le calme des nuits froides d'Imouzzar, souvent après avoir retrouvé des voisins et des amis à la sortie de la prière. Nous prenions alors un second repas tard dans la nuit. Ce moment possédait une atmosphère très particulière. Toute la famille se retrouvait encore une fois autour de la table dans une ambiance beaucoup plus détendue et joyeuse que durant la journée. Les adultes discutaient tranquillement tandis que les enfants, encore excités malgré l'heure tardive, profitaient pleinement de ces longues soirées de Ramadan. Mais ce qui reste probablement l'un des souvenirs les plus marquants de cette époque, c'était la relation presque magique que les familles marocaines entretenaient avec les transistors. La majorité des foyers ne possédait pas encore de télévision et la radio occupait donc une place centrale dans la vie quotidienne, particulièrement durant les soirées de Ramadan.

Après le repas, presque toutes les familles avaient littéralement l'oreille collée au transistor afin d'écouter les séries radiophoniques devenues cultes dans tout le Maroc. Le silence s'installait souvent dans la maison dès le début des émissions tant chacun voulait suivre attentivement les aventures et les personnages diffusés à la radio. Parmi les séries les plus célèbres et les plus attendues figuraient notamment *Saïf Dou Yazan* ainsi que les histoires légendaires de *Antar Ben Cheddad* et *Abla*. Ces récits héroïques, romantiques et parfois

dramatiques faisaient voyager l'imagination de toute une génération de Marocains. Les voix des acteurs, les musiques, les effets sonores et les dialogues résonnaient dans les maisons d'Imouzzer pendant les longues nuits de Ramadan. Comme nous ne disposions pas d'images, chacun imaginait les personnages, les batailles et les paysages à sa manière. Cette radio nourrissait notre imagination d'enfants d'une façon extraordinaire. Je me souviens encore de ces soirées où toute la famille écoutait ensemble les épisodes avec passion, commentant ensuite les aventures des héros ou attendant avec impatience l'émission du lendemain. Le transistor occupait presque une place sacrée durant le Ramadan.

Après vingt-neuf ou trente jours de jeûne arrivait enfin la grande journée de fête de l'Aïd Al-Fitr, véritable récompense pour les adultes après le Ramadan et immense source de bonheur pour les enfants que nous étions. À Imouzzer du Kandar, cette fête possédait une ambiance unique mêlant spiritualité, joie familiale et excitation enfantine. Dès la veille de l'Aïd, les maisons entraient dans une grande effervescence. Les mères, les voisines, les tantes et parfois les grandes sœurs se réunissaient pour préparer ensemble les gâteaux traditionnels spécialement destinés à cette fête. Malgré les moyens modestes de la majorité des familles, ces pâtisseries simples nous semblaient délicieuses et précieuses. Les cuisines se remplissaient alors d'odeurs magnifiques de beurre, de miel, de fleur d'oranger et de pâte chaude. Les femmes discutaient, riaient et échangeaient des recettes tout en préparant avec patience ces gâteaux qui symbolisaient la joie de l'Aïd. Cette solidarité entre voisines et membres de la famille faisait profondément partie de l'ambiance des fêtes à cette époque.

Le lendemain matin, les enfants étaient toujours les premiers réveillés. L'excitation nous empêchait presque de dormir tellement nous attendions ce jour avec impatience. Notre première joie consistait à enfiler les beaux vêtements et les chaussures neuves que les parents, et surtout les papas à cette époque, avaient achetés la veille après de nombreux sacrifices financiers. Ces habits neufs représentaient pour nous un immense bonheur. Même lorsqu'ils étaient simples ou parfois un peu trop grands afin de pouvoir durer plusieurs années, nous les portions avec une immense fierté. Après un petit déjeuner copieux et exceptionnel pour l'occasion, les adultes partaient vers la mosquée pour accomplir la grande prière de l'Aïd dans une at-

mosphère de recueillement et de fraternité. Pendant ce temps, les enfants envahissaient déjà les rues d'Imouzzer. Nous nous promenions dehors avec les autres enfants du quartier, tous habillés de vêtements neufs et brillants de joie. Nous attendions nos oncles et voisins adultes pour quelques pièces ce qui nous perméaient d'acheter des bonbons et des friandises.

Certaines scènes restent encore aujourd'hui très amusantes dans ma mémoire : beaucoup d'enfants marchaient difficilement à cause des chaussures neuves encore trop rigides, tandis que d'autres devaient sans cesse remonter leurs pantalons souvent un peu trop grands achetés volontairement par les parents afin qu'ils puissent être portés plus longtemps en grandissant. Mais rien de tout cela ne diminuait notre bonheur. Nous nous sentions beaux, importants et heureux de montrer nos nouveaux habits dans les rues animées d'Imouzzer. Les visites familiales, les salutations, les rires des enfants et les odeurs des gâteaux donnaient à toute la ville une atmosphère chaleureuse et profondément humaine.

2.13.4 La Achoura dans les Quartiers

Dans notre quartier de Kalâa (dans les autres aussi), certaines manifestations populaires rassemblaient tout le monde : les enfants, les jeunes, les filles, les garçons et même les adultes. Ces moments occupent encore aujourd'hui une place très vivante dans ma mémoire, tant ils représentaient l'esprit de solidarité et de convivialité qui régnait alors dans le quartier. La célébration la plus populaire était ce que l'on appelait la Chaâla durant la fête Achoura célébrée dans tout le Maroc. Cet événement était attendu, une fois par an, avec impatience par tous les habitants, surtout par les jeunes filles et jeunes garçons.

La fête de l'Achoura occupait également une place très particulière dans notre enfance. Pour nous, les enfants des quartiers populaires d'Imouzzer, c'était sans doute l'un des moments les plus attendus de l'année. Cette fête apportait avec elle une atmosphère de joie, d'agitation et de liberté que nous attendions avec impatience pendant des semaines.

À cette époque, les occasions d'acheter des jouets étaient rares. L'Achoura représentait presque l'unique moment où les enfants pou-

vaient recevoir quelques pièces pour s'offrir un petit bonheur. Les garçons rêvaient surtout de pistolets en plastique, de tambours ou de petits jouets bruyants, tandis que les filles choisissaient des poupées ou quelques accessoires colorés vendus dans les souks et les petites boutiques de la ville.

Durant ces journées de fête, les enfants parcouraient les ruelles des quartiers en frappant aux portes des maisons pour demander quelques pièces de monnaie, des friandises ou des bonbons. Avec le recul, cette tradition ressemblait beaucoup à ce que l'on connaît aujourd'hui avec Halloween : les groupes d'enfants circulaient de maison en maison dans une ambiance joyeuse et bruyante. Le soir, l'atmosphère devenait encore plus animée. Certains adultes ou adolescents se déguisaient, portaient des masques improvisés et s'amusaient à effrayer les plus jeunes. Les enfants couraient alors dans tous les sens à travers les ruelles étroites du quartier, entre éclats de rire, cris de peur et excitation. Ces scènes donnaient au quartier une vie extraordinaire, presque magique. Les sons des tambours, les voix des enfants, les rires et l'agitation remplissaient toute la ville. Chaque quartier semblait vibrer au même rythme. Malgré la simplicité des moyens, ces fêtes créaient des souvenirs inoubliables et renforçaient les liens entre les habitants.

Pour préparer le grand feu de la Chaala, nous partions en groupe vers la forêt pour ramasser du bois. Chacun voulait participer et apporter sa contribution afin que le feu soit le plus grand et le plus impressionnant possible. Le soir venu, tout le quartier se réunissait autour d'un immense brasier que l'on allumait dans une atmosphère de fête et d'excitation. Les flammes illuminaient la nuit et les visages des habitants rassemblés dans une ambiance extraordinaire. On entendait des chants, des youyous, des cris de joie et des éclats de rire qui résonnaient dans tout le quartier. Les enfants couraient autour du feu, les jeunes animaient la soirée et les adultes regardaient avec bonheur cette foule réunie dans une même joie collective. Il ne s'agissait pas seulement d'une fête : c'était un moment de partage, de fraternité et d'appartenance à une communauté.

2.13.5 Les Vacances de fin d'Année

Les vacances de fin d'année occupaient une place toute particulière dans notre enfance à Imouzzer du Kandar. Cette période possédait une magie unique que nous attendions avec impatience dès les premières semaines de l'hiver. Très souvent, la ville se recouvrait alors d'un magnifique manteau neigeux qui transformait complètement les paysages du Moyen Atlas et donnait à Imouzzer un aspect féérique presque irréel. Les montagnes, les toits des maisons, les rues, les jardins et les grands platanes disparaissaient sous une neige blanche et lumineuse qui rendait toute la ville silencieuse et magnifique. Les deux petits lacs du centre, situés près de l'Hôtel Royal, prenaient eux aussi une beauté particulière sous la neige. Le contraste entre l'eau sombre, les arbres enneigés et les lumières du centre-ville créait un décor que je n'ai jamais oublié.

À cette occasion, la mairie décorait soigneusement le centre d'Imouzzer ainsi que les abords des deux lacs. De grands sapins étaient installés dans plusieurs endroits du centre-ville et décorés avec des guirlandes et des ampoules lumineuses qui illuminaient les longues soirées d'hiver. Pour nous, enfants, ces décorations représentaient un véritable enchantement. Nous passions de longues heures à nous promener dans les rues décorées, admirant les lumières qui se reflétaient parfois sur la neige ou dans l'eau des lacs. Le soir du Nouvel An possédait lui aussi une atmosphère extraordinaire. Les anciens hôtels d'Imouzzer, encore souvent dirigés par des Européens à cette époque, organisaient de grandes soirées de fête qui animaient toute la ville. Depuis l'extérieur, nous pouvions apercevoir les salles illuminées, les couples qui dansaient et les groupes élégamment habillés qui célébraient la nouvelle année dans une ambiance joyeuse et raffinée.

Pour nous, jeunes garçons d'Imouzzer, observer ces fêtes depuis les jardins ou les trottoirs du centre faisait presque partie du spectacle. La musique sortait des hôtels, les rires résonnaient dans la nuit froide et les lumières donnaient au centre-ville une atmosphère presque magique. Nous avions l'impression que tout Imouzzer vivait alors au rythme de cette fête hivernale. Mais les journées des vacances avaient elles aussi leurs propres aventures. Avec mes amis, nous allions souvent dans les forêts entourant Imouzzer pour chercher une plante sauvage ressemblant au muguet, portant de petites

baies rouges très décoratives. Ces branches étaient particulièrement appréciées par les Européens qui séjournaient dans les hôtels de la ville durant les fêtes de fin d'année.

Nous passions des heures dans les forêts enneigées à chercher ces plantes avec beaucoup d'attention. Une fois nos récoltes terminées, nous revenions au centre-ville pour les vendre aux visiteurs européens. Pour nous, ces petites ventes représentaient à la fois une aventure, une source de quelques pièces d'argent et surtout une immense fierté d'enfants. L'air froid, l'odeur des sapins, les rues décorées, les hôtels illuminés, les jeux dans la neige et les promenades autour des lacs formaient une ambiance unique qui faisait des vacances de fin d'année l'un des moments les plus heureux de notre jeunesse à Imouzzer du Kandar. Lorsque je repense à ces hivers, je revois cette petite ville du Moyen Atlas transformée en décor de fête sous la neige, pleine de lumière, de musique et de joie simple. Ces souvenirs appartiennent désormais à une époque révolue, mais ils demeurent parmi les images les plus chaleureuses et les plus lumineuses de mon enfance.

2.14 L'Arrivée du Printemps

Le printemps à Imouzzer du Kandar apportait avec lui une atmosphère de joie, de légèreté et de renouveau que nous ressentions tous profondément après les longs et rigoureux mois d'hiver du Moyen Atlas. Dès les premières journées plus douces, toute la ville semblait se réveiller lentement dans une explosion de verdure, de lumière et de parfums. Avec l'arrivée du printemps, le platane, emblème d'Imouzzer, retrouve ses couleurs et toute sa splendeur. Deux autres plantes sont également intimement associées à la ville : le lilas et la lavande. Pendant cette saison, les rues d'Imouzzer se parent du vert majestueux des platanes et s'emplissent des parfums délicats du lilas et de la lavande, offrant aux habitants et aux visiteurs un spectacle où les couleurs et les senteurs célèbrent le renouveau de la nature. La plupart des jardins étaient bordés de haies de troènes. Au printemps, elles se paraient d'une multitude de fleurs blanches dont le parfum suave et pénétrant envahissait les rues d'Imouzzer. Cette fragrance, mêlée à la fraîcheur des jardins, faisait partie de l'identité même de la ville et demeure, pour beaucoup, un souvenir indissociable de leur

jeunesse.

Le matin, avant même le lever complet du soleil, les chants des oiseaux remplissaient déjà les jardins, les arbres et les collines entourant Imouzzer. Ce concert naturel accompagnait nos réveils et donnait aux journées une douceur particulière que je n'ai jamais oubliée. Les moineaux, les merles et d'autres oiseaux dont nous ignorions parfois les noms semblaient célébrer eux aussi le retour du printemps.



Dans les maisons, les radios diffusaient souvent dès le matin une musique légère et joyeuse (Sabah, Charifa Fadel, Doukali, Belkhatat, Bahija Idriss,...) avant notre départ pour l'école. Ces mélodies matinales restent encore aujourd'hui associées dans ma mémoire aux odeurs du printemps, à la fraîcheur de l'air et à cette sensation de bonheur simple propre à l'enfance. Pendant que les adultes préparaient le thé ou le petit déjeuner, nous nous préparions pour l'école dans une ambiance beaucoup plus gaie que durant les froides journées d'hiver.

Partout autour d'Imouzzer, la nature redevenait magnifique. Les collines et les champs se couvraient progressivement d'une verdure éclatante. Les arbres retrouvaient leurs feuilles et les jardins se remplissaient de fleurs multicolores. Les champs fleuris entourant la ville donnaient au paysage une beauté extraordinaire qui faisait la réputation du Moyen Atlas au printemps. Dans les jardins des maisons apparaissaient également les roses que nous admirions avec émerveillement ainsi que les fleurs de Lilas qui donnaient une odeur très

particulière et caractéristique de la région. Leur parfum se mélangeait à celui de l'herbe humide et des fleurs sauvages. Les habitants passaient davantage de temps dehors, les fenêtres restaient ouvertes plus longtemps et toute la ville semblait respirer une nouvelle énergie.

Pour nous, enfants, le printemps représentait aussi le retour des longues promenades, des jeux en plein air et des journées passées dans la nature. Après les restrictions imposées par l'hiver, nous retrouvions avec bonheur les collines, les petits cours d'eau, les terrains de football improvisés et les chemins bordés de fleurs sauvages. Le printemps apportait également d'autres occupations qui passionnaient beaucoup les jeunes garçons de notre génération, parmi lesquelles la chasse aux oiseaux. À cette époque, cette activité faisait presque naturellement partie de la vie des enfants dans les petites villes et les campagnes du Moyen Atlas.

Avec les copains, nous partions souvent très tôt le matin dans les collines, les champs ou les petits bois autour d'Imouzzer à la recherche des oiseaux qui revenaient nombreux avec le printemps. Armés de petits lance-pierres ou tir-boulettes fabriqués par nous-mêmes ou parfois de moyens très simples et artisanaux, nous passions des heures à observer les arbres, les buissons et les champs fleuris. Pour nous, il s'agissait surtout d'une aventure, d'un jeu et d'un moyen de passer du temps ensemble dans la nature. Nous connaissions parfaitement les endroits où les oiseaux avaient l'habitude de se poser et nous avançons discrètement avec beaucoup de patience, convaincus d'être de véritables chasseurs. Le plus souvent, ces longues sorties se transformaient davantage en promenades et en découvertes de la nature qu'en véritable chasse. Nous profitions surtout de la liberté immense qu'offraient les montagnes et les paysages verdoyants d'Imouzzer au printemps.

Le printemps à Imouzzer possédait ainsi une atmosphère profondément joyeuse et apaisante. Il symbolisait la renaissance de la nature mais aussi une forme de bonheur simple qui marquait profondément notre enfance. Aujourd'hui encore, lorsque je repense à cette période, ce sont d'abord les chants des oiseaux au petit matin, les musiques légères de la radio, la verdure éclatante et les roses des jardins qui reviennent doucement dans ma mémoire. Le printemps apportait également tout un nouvel univers d'activités et de plaisirs

simples qui remplissaient nos journées d'enfants à Imouzzer du Kandar. Avec le retour du beau temps et des journées plus longues, nous retrouvions une liberté immense après les rigueurs de l'hiver.

Parmi les activités que nous aimions en plus du foot, les longues balades à vélo avec les copains. Dès la sortie de l'école ou durant les week-ends, nous parcourions les routes et les chemins autour d'Imouzzer, traversant les quartiers, les collines verdoyantes et parfois même les environs des lacs ou des sources. À cette époque, posséder un vélo représentait déjà un véritable bonheur pour un enfant. Même les vieux vélos usés ou souvent réparés nous semblaient merveilleux car ils nous donnaient un immense sentiment de liberté. Nous roulions pendant des heures, organisant parfois de petites courses improvisées ou de longues excursions dans la campagne du Moyen Atlas.

Le printemps était aussi la saison où chacun recommençait à s'occuper de son jardin. Beaucoup de familles d'Imouzzer possédaient de petits espaces verts ou quelques parcelles cultivées autour des maisons. Après les pluies de l'hiver, la terre devenait fertile et les habitants profitaient du retour du soleil pour planter de nouvelles fleurs, des légumes ou différents arbres fruitiers. Nous participions souvent à ces travaux avec enthousiasme. Planter quelque chose dans le jardin représentait pour nous une véritable aventure. Nous aidions à retourner la terre, arroser les plantations ou transporter les outils tout en observant avec curiosité les premières pousses apparaître quelques jours plus tard. Les jardins d'Imouzzer devenaient alors magnifiques. Les roses fleurissaient, les arbres retrouvaient leurs couleurs et les odeurs de terre humide, de fleurs et de verdure remplissaient l'air printanier. Cette relation directe avec la nature faisait profondément partie de notre quotidien et de notre éducation.

Nous connaissions également très bien les différents oiseaux de la région ainsi que leurs chants particuliers. À force de passer nos journées dans la nature autour d'Imouzzer, nous avons appris à reconnaître certaines espèces presque instinctivement, simplement grâce à leur manière de voler, leurs couleurs ou leurs chants du matin. Parmi les oiseaux que nous aimions particulièrement entendre figurait la mésange, dont le chant léger et rapide accompagnait souvent les matinées de printemps dans les jardins et les arbres d'Imouzzer.

Dès l'aube, son petit chant joyeux semblait annoncer le retour des beaux jours et donnait à toute la nature une atmosphère vivante et paisible. Nous connaissions aussi d'autres oiseaux des montagnes et des campagnes du Moyen Atlas, chacun avec sa propre mélodie. Certains avaient des chants doux et harmonieux, d'autres des cris plus vifs et plus puissants. Sans même nous en rendre compte, nous étions devenus de véritables observateurs de la nature. Les plus courants étaient : le chardonneret (le fameux maqnin), admiré pour ses couleurs et son chant magnifique ; le merle noir, souvent entendu tôt le matin dans les jardins ; le rouge-gorge fréquent dans les haies et les petits bois, le moineau, omniprésent dans les quartiers et autour des maisons toute l'année et la tourterelle. Lors de nos promenades à vélo, de nos parties de chasse ou simplement en allant à l'école, nous écoutions ces chants avec attention. Il nous arrivait même parfois d'imiter certains oiseaux entre nous ou de lancer de petits défis pour reconnaître leur présence avant les autres.

Le printemps possédait ainsi une énergie particulière à Imouzzer du Kandar. Il apportait non seulement la beauté des paysages et la douceur du climat, mais aussi un véritable renouveau dans les habitudes de vie, les activités et l'humeur des habitants. Toute la ville semblait revivre au rythme des fleurs, des jardins et des longues journées lumineuses du Moyen Atlas.

2.15 Le Travail en Été

Les Lundis au grand Souk En plus des jeux, du football et des nombreuses activités qui remplissaient nos journées d'été, nous aimions aussi travailler quelques jours par semaine afin de gagner un peu d'argent de poche et surtout d'avoir le sentiment de participer, à notre manière, à la vie animée d'Imouzzer durant la saison estivale. Le lundi, jour du grand souk hebdomadaire d'Imouzzer, était particulièrement attendu. Dès le matin très tôt, la ville se transformait complètement. Des commerçants, des paysans et des visiteurs venus des villages voisins envahissaient la place du grand souk dans une ambiance extraordinaire faite de bruit, d'odeurs, de couleurs et d'animation permanente.

Nous, les jeunes garçons, profitons souvent de cette journée pour effectuer de petits travaux auprès des commerçants du souk. Cer-

tains d'entre nous aidaient les marchands de légumes à décharger les caisses, à installer les étals ou à transporter les marchandises. D'autres travaillaient auprès des restaurateurs de plein air qui préparaient grillades, tajines et brochettes pour les visiteurs du marché. Nous portions parfois des plateaux, apportions de l'eau ou aidions simplement à nettoyer et ranger. Il y avait aussi les marchands de henné, d'épices et de vêtements qui installaient leurs boutiques provisoires dans les allées du souk. Nous les aidions à transporter les ballots, à surveiller les stands pendant qu'ils s'occupaient des clients ou à vendre à leur place quand ils s'absentaient pour aller prendre un thé à côté. Même les plus petites tâches nous rendaient heureux car elles nous donnaient l'impression d'être utiles et déjà un peu adultes.

Le plus souvent, nous étions payés avec quelques pièces seulement, parfois même avec un repas, un verre de thé ou quelques fruits. Mais cela suffisait largement à notre bonheur. Avec cet argent, nous pouvions acheter une glace, un beignet, assister à une séance de cinéma ou simplement participer un peu plus librement à la vie estivale d'Imouzzer. Je me souviens aussi d'une petite anecdote qui m'a profondément marqué durant mon enfance à Imouzzer et qui, avec le recul, m'a appris très tôt une grande leçon sur les jeux d'argent et les pièges de certaines personnes.

Un lundi de souk, alors que je devais avoir huit ou neuf ans, j'étais allé travailler chez un marchand de légumes. Comme beaucoup d'enfants de notre âge à cette époque, nous cherchions parfois à gagner quelques pièces pendant les journées très animées du marché hebdomadaire. Ce jour-là, j'avais commencé très tôt, vers six heures du matin. J'aidais à décharger les caisses, arranger les légumes et servir les clients dans l'agitation du souk qui ne s'arrêtait presque jamais. Je suis resté à travailler jusqu'à environ quatorze heures, fier d'avoir accompli une vraie journée de travail malgré mon jeune âge. Mon salaire était de deux dirhams, une somme qui représentait beaucoup pour un enfant comme moi à cette époque. J'étais heureux et déjà en train d'imaginer ce que j'allais pouvoir acheter avec cet argent durement gagné. Mais sur le chemin du retour, je suis passé devant un petit attroupement de personnes autour de deux hommes qui faisaient un jeu de cartes payant dans une des allées du souk. Le principe semblait très simple : il fallait retrouver une carte précise, souvent le valet, après que les cartes avaient été rapidement mélan-

gées devant les joueurs. Les deux hommes donnaient l'impression que le jeu était facile. L'un dirigeait les cartes tandis que l'autre, que je ne connaissais pas, jouait régulièrement et gagnait presque à chaque fois. Ce que je ne savais évidemment pas à mon âge, c'est qu'ils étaient complices et que tout cela était organisé pour attirer les passants et leur faire perdre leur argent. Curieux et naïf, je me suis laissé tenter. J'ai d'abord misé un dirham. À ma grande surprise, ils m'ont laissé gagner. Cela m'a donné confiance et j'ai cru, comme beaucoup avant moi sans doute, que le jeu était réellement facile. Encouragé par ce premier gain, j'ai rejoué une deuxième fois, puis une troisième. Mais en moins de dix minutes, j'avais perdu la totalité du salaire de ma journée de travail. Les deux dirhams gagnés après huit heures d'effort avaient disparu presque instantanément. Je me souviens encore de la tristesse immense que j'ai ressentie en rentrant chez moi ce jour-là. J'étais en colère contre moi-même, honteux de ma naïveté et incapable d'oublier tout le travail fourni depuis l'aube pour rien. Cette déception m'a profondément marqué.

Vente de Mûres et Poichiches Pendant la semaine également, et afin de gagner un peu d'argent de poche, nous avions essentiellement deux petites activités qui faisaient partie de notre quotidien d'enfants à Imouzzer du Kandar. La première consistait à partir avec les copains dans les collines et les terrains sauvages autour de la ville pour cueillir des mûres sauvages. Dès la belle saison, nous connaissions parfaitement les endroits où poussaient ces arbustes épineux chargés de petits fruits noirs et sucrés. Nous restions des heures avec des boîtes ou de petits récipients pour récolter le plus possible de mûres.

La cueillette n'était pas toujours facile. Les ronces nous griffaient souvent les mains et les bras, mais cela ne nous décourageait jamais. Nous mangions une partie des fruits directement sur place et nous gardions le reste pour le vendre ensuite dans le centre d'Imouzzer aux passants ou aux estivaliers. Ces petites ventes nous permettaient de gagner quelques pièces tout en vivant de véritables aventures entre amis dans la nature entourant la ville. La deuxième activité était plus organisée et se déroulait souvent à la maison. Nous préparions des pois chiches à la vapeur. Leur odeur chaude et appétissante remplissait la maison pendant leur cuisson. Une fois prêts, nous les mettions dans des paniers avant d'aller les vendre sur la grande place du

centre-ville.

Nous passions alors plusieurs heures dans l'animation du centre d'Imouzzer à proposer nos pois chiches au cumin chauds aux habitants, aux visiteurs et aux passants. Le soir, surtout durant l'été, la place était pleine de monde : familles en promenade, jeunes discutant entre amis, estivaliers venus profiter de la fraîcheur du Moyen Atlas. L'ambiance était vivante et joyeuse.

Même si les gains restaient modestes, nous étions très fiers de gagner un peu d'argent grâce à notre propre travail. Avec quelques centimes, nous pouvions ensuite acheter une glace, aller au cinéma, participer à une fête ou simplement aider un peu la famille.

Ces journées de travail restaient malgré tout très joyeuses. Elles nous permettaient de découvrir le monde des adultes, l'ambiance populaire du souk et surtout la richesse humaine d'Imouzzer où tout le monde se connaissait et où les commerçants traitaient souvent les enfants du quartier avec bienveillance.

Chapitre 3

Les Années Collège et Lycée

3.1 Le Collège

3.1.1 Les Premiers Pas

Comme pour tous les enfants, le passage de l'école primaire au collège marquait une étape très importante dans notre vie. C'était une transition que nous attendions avec impatience, mais aussi avec une certaine appréhension. Nous quittions un univers familial, où nous avions passé plusieurs années entourés des mêmes camarades et des mêmes enseignants, pour découvrir un nouvel environnement beaucoup plus vaste et plus exigeant. En entrant au collège, tout semblait différent. Nous changions de lieu, d'ambiance et même de rythme de travail. Les bâtiments étaient plus grands, les couloirs plus animés et le nombre d'élèves beaucoup plus important. Nous devions apprendre à nous repérer dans ce nouvel espace et à gagner en autonomie. Le changement le plus marquant concernait sans doute l'organisation des cours. À l'école primaire, nous avions l'habitude de passer la journée avec seulement un ou deux enseignants qui nous accompagnaient dans toutes les matières. Au collège, nous nous retrouvions face à plusieurs professeurs, chacun spécialiste de sa discipline. Dans une même journée, nous pouvions avoir un cours de mathématiques, suivi d'un cours de français, puis d'histoire-géographie, de sciences ou encore de langues étrangères. Cette diversité était enrichissante, mais elle exigeait aussi une plus grande capacité d'adaptation. Il fallait également apprendre à gérer son emploi du temps,

préparer son cartable en fonction des matières du lendemain, respecter les consignes propres à chaque enseignant et s'habituer à des méthodes de travail parfois très différentes. Les exigences devenaient plus importantes et la responsabilité personnelle prenait une place croissante dans notre quotidien. Malgré les difficultés des premiers jours, cette nouvelle expérience représentait une véritable ouverture sur le monde. Le collège nous permettait de découvrir de nouvelles disciplines, de rencontrer de nouveaux amis et de développer progressivement notre indépendance. Avec le recul, cette étape a constitué un moment déterminant de notre parcours scolaire, marquant le début d'une période riche en apprentissages, en découvertes et en souvenirs.

Nous étions à la fois inquiets et heureux de commencer cette nouvelle étape de notre scolarité, une longue aventure de quatre années qui allait nous conduire progressivement vers l'adolescence et nous préparer aux études futures. L'inconnu suscitait quelques craintes : allions-nous nous adapter à ce nouvel environnement, nous faire de nouveaux amis et répondre aux attentes de nos professeurs ? Mais ces inquiétudes étaient largement compensées par l'enthousiasme de découvrir un monde nouveau, plus riche en connaissances, en expériences et en rencontres. Nous avions le sentiment d'entrer dans la cour des grands et de franchir une étape importante sur le chemin de notre avenir. Les plus grands, qui avaient déjà vécu cette expérience, nous en parlaient avec fierté, car l'entrée au collège représentait pour eux un signe de maturité et une étape vers davantage d'autonomie. Cependant, derrière cette fierté transparaissait aussi une certaine inquiétude. Ils évoquaient les nouvelles responsabilités, les exigences accrues des professeurs, les devoirs plus nombreux et la nécessité de s'adapter rapidement à un environnement inconnu. Leurs récits nourrissaient à la fois notre enthousiasme et nos appréhensions. Nous étions impatients de découvrir ce nouvel univers, tout en nous demandant si nous serions capables de relever les défis qui nous attendaient.

À Imouzzer du Kandar, il n'y avait qu'un seul collège, qui ne comptait que deux classes par niveau. De ce fait, presque tout le monde se connaissait. Nous connaissions non seulement nos camarades, mais aussi leurs parents, leurs frères et sœurs, et souvent même leurs familles élargies. Cette proximité créait une atmosphère particulière,



FIGURE 3.1: Second Année du Collège avec Mr Bougoing.



FIGURE 3.2: Second Année du Collège avec Mr Ahoujil (à gauche).

à la fois chaleureuse et rassurante. Les liens tissés dès l'enfance se prolongeaient naturellement au collège, ce qui facilitait notre intégration et renforçait le sentiment d'appartenir à une même communauté. Dans un tel environnement, les réussites comme les difficultés de chacun étaient rapidement connues de tous. Les parents se rencontraient souvent au café, au souk ou dans les ruelles de la Kasbah. À ces occasions, ils échangeaient des nouvelles sur la vie du village, les récoltes, les événements familiaux et, bien sûr, la scolarité de leurs enfants. Ils suivaient avec attention nos progrès, nos résultats et parfois même nos écarts de conduite. Pourtant, la plupart d'entre eux n'avaient jamais eu la chance de fréquenter une école ou

un collège. Certains ne savaient ni lire ni écrire, mais ils étaient profondément convaincus de l'importance de l'instruction et voyaient dans l'éducation le moyen d'offrir à leurs enfants un avenir meilleur que le leur. Leur expérience de la vie, leur bon sens et leur sagesse compensaient souvent l'absence de formation scolaire. Ils connaissaient la valeur de l'effort, du travail et de la persévérance, et ils nous transmettaient ces principes avec une grande exigence. Même lorsqu'ils ne pouvaient pas nous aider dans nos devoirs, ils s'inquiétaient de nos résultats, demandaient des nouvelles aux enseignants lorsqu'ils les croisaient et se réjouissaient de chaque réussite. Dans cette petite communauté où tout le monde se connaissait, l'éducation des enfants était perçue comme une responsabilité collective, et chacun se sentait concerné par le parcours scolaire des plus jeunes. Les élèves des classes supérieures connaissaient les plus jeunes et n'hésitaient pas à leur transmettre conseils, anecdotes et parfois mises en garde sur la vie au collège. Cette familiarité contribuait à rendre la transition entre l'école primaire et le collège moins brutale que dans les grandes villes, où les établissements accueillent souvent des centaines d'élèves venus d'horizons très différents. Malgré nos inquiétudes, nous avions ainsi l'avantage d'évoluer dans un cadre où les visages nous étaient déjà familiers et où nous nous sentions entourés.

3.1.2 Les Professeurs

Les Coopérants Français. Durant les années soixante-dix, le Maroc souffrait d'un manque considérable de professeurs dans les collèges et les lycées. Cette pénurie touchait particulièrement certaines disciplines essentielles comme les mathématiques, les sciences physiques, les sciences naturelles et surtout le français. Le système éducatif marocain connaissait alors une phase d'expansion rapide : le nombre d'élèves augmentait d'année en année, mais la formation des enseignants nationaux ne suffisait pas encore à répondre aux besoins croissants du pays. Pour faire face à cette situation, le Maroc faisait largement appel à des coopérants étrangers, notamment français. Dans les collèges, il n'était pas rare de voir arriver de très jeunes enseignants français, souvent titulaires d'un diplôme de niveau Bac+2, qui venaient effectuer quelques années de coopération. Pour beau-

coup d'entre eux, cette expérience représentait leur premier véritable emploi et une occasion de découvrir un pays, une culture et un mode de vie différents. Ces jeunes professeurs apportaient avec eux des méthodes pédagogiques nouvelles et une ouverture sur le monde qui suscitaient notre curiosité. Leur accent, leurs expressions et parfois même leur façon de s'habiller les distinguaient des enseignants marocains. Certains s'adaptaient rapidement à leur nouvel environnement et tissaient des liens étroits avec leurs élèves, tandis que d'autres éprouaient davantage de difficultés à comprendre les réalités de la vie dans une petite ville de province. Malgré leur jeunesse beaucoup de ces coopérants ont laissé un excellent souvenir à leurs élèves. Ils ont contribué à la formation de toute une génération de collégiens et de lycéens marocains à une époque où l'accès à l'éducation constituait l'un des grands défis du pays. Leur présence témoigne d'une période particulière de l'histoire de l'enseignement au Maroc, marquée à la fois par l'ambition de généraliser la scolarisation et par les difficultés liées au manque de ressources humaines qualifiées.

Durant mes quatre années de scolarité au collège d'Imouzzer, j'ai eu la chance de rencontrer des enseignants qui ont profondément marqué ma mémoire. Je me souviens encore de mon professeur de mathématiques, Monsieur Dulac, dont les cours étaient à la fois rigoureux et stimulants. Mais ce sont surtout les professeurs de français qui ont laissé une empreinte durable dans mon parcours scolaire. Je me souviens également de plusieurs professeurs qui ont marqué mes années de collège. Chacun avait sa personnalité, son style et sa manière d'enseigner, ce qui les rendait facilement reconnaissables et contribuait à l'atmosphère particulière de l'établissement. Je pense notamment à Madame Dulac, une femme d'une grande finesse, toujours parfaitement coiffée et élégamment vêtue. Elle portait souvent de belles jupes qui ajoutaient encore à son allure distinguée. Madame Tessmar, plus mince et d'un style moins raffiné que Madame Dulac, faisait également partie des figures familières du collège. Je n'oublie pas non plus Madame Vidal, professeur de sciences naturelles. C'était une enseignante appréciée pour sa gentillesse, sa patience et sa manière passionnée de faire découvrir aux élèves le monde vivant. Ses cours suscitaient notre curiosité et nous donnaient le goût de l'observation de la nature, si présente autour d'Imouzzer. Le mari

de Madame Vidal, un monsieur à la barbe imposante qui marquait les esprits, était lui aussi une figure bien connue de la ville. Il s'occupait du monde vivant dans leur villa située au bout de la rue Reggada. Ce lieu, qui éveillait notre curiosité, abritait de nombreux animaux. Il y avait enfin Madame Brocq qui enseignait le français mais que je n'ai malheureusement pas eu l'occasion d'avoir comme professeur. Parmi les enseignants masculins, je garde un souvenir particulier de Monsieur Belin. D'une forte corpulence, il était apprécié de tous pour sa grande gentillesse. Sa magnifique écriture au tableau impressionnait les élèves autant que sa bienveillance.

Je me souviens aussi de Monsieur Bougoing, qui fut mon professeur de français pendant deux années. Il était réputé pour son sérieux, son exigence et son élégance. Toujours impeccablement vêtu, il portait des chemises parfaitement repassées qui reflétaient le soin qu'il apportait à tout ce qu'il faisait. Son attitude inspirait naturellement le respect et contribuait à l'autorité qu'il exerçait dans sa classe. Il nous encourageait beaucoup à lire des romans français qu'il nous prêtait de temps à autre. Grâce à lui, nous avons découvert de nombreux auteurs et pris goût à la lecture. Ses conseils étaient précieux et il savait éveiller notre curiosité intellectuelle en nous orientant vers des œuvres adaptées à nos centres d'intérêt. Il faut dire qu'à cette époque, notre apprentissage du français ne passait pas uniquement par l'école. Nous avons également enrichi notre vocabulaire et assimilé de nombreuses expressions grâce aux bandes dessinées que nous nous échangeions régulièrement. Parmi celles-ci figuraient notamment Zembla, Blek le Roc, Tex Willer, Akim, Yuma et bien d'autres encore. Ces lectures, que nous dévorions avec enthousiasme, constituaient pour nous à la fois un divertissement et un formidable moyen d'apprentissage. Sans en avoir pleinement conscience, nous améliorions notre maîtrise de la langue française en suivant les aventures de ces héros. Nous apprenions de nouveaux mots, découvriions des tournures de phrases et développions progressivement notre aisance à la lecture. Ces bandes dessinées ont joué un rôle important dans notre formation culturelle et linguistique. Elles ont éveillé en nous le plaisir de lire et ont souvent constitué une première étape vers des lectures plus exigeantes, qu'il s'agisse de romans, d'essais ou d'ouvrages philosophiques.

Au fil des années, de nouveaux enseignants plus jeunes sont éga-

lement arrivés au collège. Je pense notamment à Monsieur Charviot, ainsi qu'à plusieurs autres dont les noms me reviennent moins facilement aujourd'hui. Ils apportaient avec eux de nouvelles méthodes et une énergie différente qui renouvelaient peu à peu la vie de l'établissement. Chacun d'eux possédait sa personnalité, sa manière d'enseigner et sa façon particulière de transmettre l'amour de la langue française. À travers les leçons de grammaire, les dictées, les récitations, les rédactions et les textes littéraires qu'ils nous faisaient découvrir, ils nous ont ouvert les portes d'un univers culturel nouveau. Pour beaucoup d'entre nous, le français n'était pas seulement une matière scolaire ; il représentait une fenêtre sur le monde, un moyen d'accéder à d'autres connaissances et de poursuivre des études plus ambitieuses. Je mesure maintenant l'importance du travail accompli par ces enseignants. Venus de régions et d'horizons différents, ils avaient choisi de consacrer quelques années de leur vie à l'enseignement dans une petite ville du Moyen Atlas. Ils ont contribué à la formation intellectuelle de nombreuses générations d'élèves et ont joué un rôle essentiel dans notre apprentissage. Bien des années plus tard, leurs noms demeurent gravés dans ma mémoire, associés à une période de découverte, d'apprentissage et d'épanouissement qui a marqué mon adolescence. Avec certains professeurs français, nous entretenions une relation particulière qui dépassait largement le cadre des cours. Ils ne se contentaient pas de nous enseigner la grammaire ou la littérature ; ils cherchaient avant tout à éveiller notre curiosité intellectuelle et à nous ouvrir de nouveaux horizons. Ils nous encourageaient à lire, à découvrir des auteurs et des œuvres que nous n'aurions probablement jamais connus autrement. Il leur arrivait même de nous prêter ou de nous offrir des livres de leur bibliothèque personnelle, convaincus que la lecture constituait l'un des meilleurs moyens de s'instruire et de s'émanciper. Grâce à eux, nous avons découvert des écrivains, des poètes et des récits qui nous transportaient bien au-delà des montagnes et des forêts qui entouraient Imouzzer. Chaque livre était une invitation au voyage, à la réflexion et à la découverte d'autres cultures. Pour beaucoup d'entre nous, ces lectures ont nourri un goût durable pour les études et pour la connaissance. Ces enseignants savaient également que l'éducation ne se limitait pas aux murs de la salle de classe. Ils organisaient régulièrement de magnifiques excursions dans les environs d'Imouzzer.

Nous partions à pied à la découverte des paysages du Moyen Atlas, des forêts de cèdres, des sources, des vallées et des villages voisins. Ces sorties étaient des moments privilégiés où professeurs et élèves se côtoyaient dans une atmosphère plus détendue. Nous apprenions à observer la nature, à mieux connaître notre région et à développer notre esprit de camaraderie. Je réalise combien ces initiatives étaient précieuses. Elles témoignaient de l'engagement de ces enseignants, qui cherchaient non seulement à transmettre des connaissances, mais aussi à former des jeunes ouverts sur le monde, curieux et confiants dans leurs capacités.

L'hiver occupait une place particulière dans nos souvenirs de collégiens à Imouzzer du Kandar. Située dans le Moyen Atlas, la ville connaissait des chutes de neige abondantes presque chaque année. Lorsque la neige recouvrait les rues, les toits et les montagnes environnantes, le paysage se transformait en un véritable décor de carte postale. Ces jours-là, la vie du collège prenait parfois une tournure inattendue. Lorsque les chutes de neige étaient importantes, les cours étaient souvent interrompus pendant quelques heures, voire une partie de la journée. Les professeurs comprenaient bien que les élèves avaient du mal à rester concentrés devant un tel spectacle. Au lieu de poursuivre les leçons comme à l'ordinaire, ils nous autorisaient à sortir dans la cour pour profiter de la neige. Très vite, la cour du collège se transformait en un immense terrain de jeu. Élèves et professeurs participaient ensemble à de mémorables batailles de boules de neige. Les règles habituelles de la discipline semblaient alors s'effacer pour laisser place à la bonne humeur et aux éclats de rire. Nous courions dans tous les sens, construisions des petits remparts de fortune et préparions nos munitions sous le regard amusé des enseignants, qui n'hésitaient pas à rejoindre le jeu. Voir nos professeurs, d'ordinaire si sérieux dans les salles de classe, lancer des boules de neige ou tenter d'échapper à celles des élèves était pour nous un spectacle extraordinaire. Pendant quelques heures, les barrières entre enseignants et élèves disparaissaient au profit d'une complicité sincère et d'une joie partagée. Ces journées d'hiver demeurent parmi les souvenirs les plus merveilleux de mes années de collège. Elles restent gravées dans ma mémoire comme des moments de bonheur simple, d'insouciance et de camaraderie. Bien des décennies plus tard, lorsque je repense à Imouzzer et à ses hivers enneigés, ce sont souvent ces ba-

tailles de boules de neige avec nos professeurs qui me reviennent en premier à l'esprit. Ce furent des instants magiques qui ont marqué à jamais toute une génération d'élèves.

Les relations entre certains professeurs français et les habitants d'Imouzzer dépassaient parfois le simple cadre scolaire. Dans cette petite ville où tout le monde se connaissait, des liens d'amitié et de confiance se nouaient naturellement. Il arrivait que nos parents invitent certains de ces enseignants à partager un repas en famille, leur offrant ainsi l'occasion de découvrir de près les traditions et l'hospitalité marocaines. Ils étaient parfois conviés à assister à un mariage, à une fête familiale ou à d'autres événements marquants de la vie de la communauté. Durant le mois de Ramadan, il n'était pas rare que quelques-uns d'entre eux soient invités à un ftour ou à un souper familial après la rupture du jeûne. Ces moments de convivialité permettaient des échanges chaleureux entre des personnes issues de cultures différentes, mais animées par le même respect mutuel. Pour nous, élèves, voir nos professeurs partager la table de nos parents ou participer à nos célébrations constituait quelque chose de tout à fait naturel. Cela renforçait les liens qui existaient déjà entre l'école et les familles et contribuait à créer un climat humain particulièrement riche.

Beaucoup d'entre eux n'ont passé que quelques années à Imouzzer, mais ils ont laissé dans le cœur de leurs élèves des souvenirs durables et une profonde reconnaissance. Cette expérience a également marqué leur propre vie. Pour ces jeunes enseignants, souvent loin de leur famille et de leur pays pour la première fois, le séjour à Imouzzer représentait bien davantage qu'une simple mission professionnelle. Ils y avaient découvert une culture, des traditions, des paysages et surtout des relations humaines d'une richesse exceptionnelle. Au fil des années, ils s'étaient attachés à leurs élèves, à leurs collègues et aux habitants de la ville. Ils avaient partagé nos joies, nos fêtes, nos excursions et parfois même les moments importants de la vie de nos familles. Lorsque venait l'heure du départ, beaucoup d'entre eux éprouvaient une profonde émotion. Certains quittaient Imouzzer avec une grande tristesse et le cœur serré, conscients de laisser derrière eux une partie de leur jeunesse et de nombreux souvenirs précieux. Je me souviens encore de ces fins d'année où l'on apprenait qu'un professeur allait repartir en France. Les adieux

étaient souvent émouvants. Derrière les sourires et les promesses de rester en contact se lisaient la nostalgie et l'attachement réciproque qui s'étaient construits au fil du temps. Pour nous, ils n'étaient plus seulement des enseignants ; ils étaient devenus des personnes qui avaient accompagné une étape importante de notre vie. Quant à eux, ils emportaient dans leurs bagages bien plus que quelques souvenirs de voyage : ils emportaient le souvenir d'une petite ville du Moyen Atlas, de ses habitants accueillants et de générations d'élèves qui ne les oublieraient jamais.

Les Professeurs Marocains Marquants. Si les coopérants français ont joué un rôle important dans notre formation, plusieurs professeurs marocains ont également marqué nos années de collège par leur compétence, leur dévouement et leur sens de la pédagogie. Contrairement à certains enseignants étrangers qui ne faisaient souvent que quelques années à Imouzzer avant de repartir, les professeurs marocains étaient davantage enracinés dans la région et connaissaient parfaitement les réalités sociales et culturelles de leurs élèves. Pour beaucoup d'entre eux, enseigner n'était pas simplement un métier, mais une véritable mission. Ils étaient conscients que l'école représentait pour de nombreuses familles le principal espoir d'ascension sociale et de réussite. Souvent issus de milieux modestes, ils avaient eux-mêmes connu les difficultés liées à l'accès à l'éducation et mesuraient l'importance de leur rôle auprès des jeunes générations. Certains d'entre eux comme Mr Kenni, Mr Hammada, Mr Idrissi ou Mr Sail se distinguaient par leur rigueur et leur exigence. Ils nous apprenaient à travailler avec méthode, à respecter les délais et à ne jamais nous contenter de l'à-peu-près. D'autres étaient particulièrement appréciés pour leur patience, leur disponibilité et leur capacité à encourager les élèves les plus en difficulté, parmi eux Mr Ahoujil et Mr Ibouchna qui étaient là pour une courte durée. Derrière une apparente sévérité se cachait souvent une profonde bienveillance et une volonté sincère de nous voir réussir. Ces enseignants entretenaient également des relations étroites avec les familles. Dans une petite ville comme Imouzzer du Kandar, il n'était pas rare qu'ils croisent les parents au souk, au café ou lors des fêtes religieuses et familiales. Ils connaissaient souvent les conditions de vie de leurs élèves et savaient adapter leurs conseils en conséquence. Leur autorité était

respectée aussi bien par les élèves que par les parents, qui voyaient en eux des guides et des modèles. Je garde un souvenir particulier de ces professeurs qui, malgré des moyens parfois limités, réussissaient à transmettre le goût de l'effort, de la connaissance et du dépassement de soi. Ils nous enseignaient bien plus que les matières inscrites au programme : ils nous inculquaient des valeurs de respect, de discipline, d'honnêteté et de persévérance qui nous ont accompagnés tout au long de notre vie.

Parmi les professeurs marocains qui m'ont particulièrement marqué et auprès desquels j'ai beaucoup appris, il y avait d'abord Monsieur Kenni, notre professeur de mathématiques. C'était un enseignant réputé pour sa rigueur, sa discipline et son exigence. Ses cours ne laissaient aucune place à l'improvisation ou à l'approximation. Il attendait de ses élèves un travail sérieux, régulier et approfondi. À l'époque, beaucoup d'élèves le trouvaient sévère, et certains le craignaient même en raison de ses exigences élevées.



FIGURE 3.3: Debout de gauche à droite Mr Ibouchna et Mr Sail et assis Mr Kenni.

Pourtant, derrière cette apparente dureté se cachait un professeur pro-

fondément attaché à la réussite de ses élèves. Il savait reconnaître les efforts, encourager le travail bien fait et soutenir ceux qui manifestaient un véritable intérêt pour les mathématiques. Les élèves sérieux, curieux et passionnés trouvaient toujours auprès de lui une oreille attentive et des encouragements précieux. J'étais de ceux-là, et je garde le souvenir d'un enseignant qui a joué un rôle déterminant dans mon parcours.

Monsieur Kenni avait le don de transmettre le goût du raisonnement logique et de la rigueur intellectuelle. Il nous apprenait à ne jamais accepter un résultat sans en comprendre le cheminement, à justifier chaque étape d'un calcul et à développer un esprit critique face aux problèmes qui nous étaient posés. Ses exigences pouvaient parfois nous paraître excessives, mais elles nous obligeaient à donner le meilleur de nous-mêmes. Je réalise maintenant combien son influence a été importante. Il a contribué à renforcer mon intérêt pour les mathématiques à une période décisive de ma formation. Bien au-delà des théorèmes et des exercices qu'il nous enseignait, il nous transmettait une méthode de travail, une discipline intellectuelle et le goût de l'excellence. Ces qualités m'ont accompagné tout au long de mes études et de ma carrière. En troisième et quatrième année du collège, Monsieur Kenni organisait régulièrement des compétitions de mathématiques entre les deux classes d'un même niveau. Ces rencontres constituaient de véritables événements que nous attendions avec impatience et enthousiasme. Quelques jours avant la date prévue, il divisait chaque classe en petits groupes de quatre élèves. Chaque groupe avait pour mission de préparer deux ou trois problèmes de mathématiques, dont le contenu devait rester strictement secret afin de ne pas être divulgué à la classe adverse. Pendant plusieurs jours, les discussions allaient bon train. Nous cherchions des questions originales, parfois difficiles, capables de mettre nos adversaires en difficulté tout en restant conformes au programme. Le jour J, qui tombait toujours un samedi après-midi, l'atmosphère au collège était particulière. Monsieur Kenni rassemblait les deux classes dans une grande salle. D'autres professeurs étaient souvent présents, ce qui donnait à la compétition un caractère presque solennel. Chacun prenait place et attendait avec impatience le début des épreuves. Les groupes passaient alors à tour de rôle au tableau. Devant toute l'assistance, ils devaient tirer au hasard une question

dans un panier contenant les problèmes préparés par les différents groupes. Une fois la question choisie, les quatre membres de l'équipe disposaient de cinq minutes pour réfléchir ensemble, discuter de la stratégie à adopter et élaborer une solution. Ces quelques minutes étaient souvent intenses, chacun proposant ses idées tandis que le temps s'écoulait rapidement. À l'issue de cette courte concertation, le responsable du groupe, qui était généralement l'élève le plus à l'aise en mathématiques, se présentait au tableau pour exposer la solution devant les deux classes et les enseignants. Monsieur Kenni écoutait attentivement le raisonnement, posait parfois quelques questions complémentaires et attribuait un nombre de points en fonction de la qualité de la réponse, de la rigueur du raisonnement et de la clarté de l'exposé. La compétition se poursuivait ainsi tout au long de l'après-midi, dans une ambiance mêlant concentration, esprit d'équipe et saine rivalité. Chaque point gagné était accueilli avec enthousiasme par les camarades de la même classe, tandis que les erreurs suscitaient parfois quelques regrets mais aussi beaucoup d'apprentissage. À la fin de la journée, les points étaient totalisés et la classe ayant obtenu le meilleur score était proclamée victorieuse. La récompense était simple mais très symbolique : les élèves de la classe gagnante étaient invités à boire une délicieuse boisson fraîche, offerte par la classe perdante. Bien au-delà de cette petite récompense, c'était surtout l'honneur d'avoir remporté la compétition qui comptait. Ces samedis matin restent parmi mes souvenirs les plus précieux du collège. Ils témoignent de l'originalité pédagogique de Monsieur Kenni, qui savait transformer les mathématiques en un jeu intellectuel passionnant et développer chez ses élèves le goût de l'effort, de la réflexion et du travail collectif. Aujourd'hui encore, lorsque je discute avec mes amis d'enfance de ces années de collège à Imouzzer, le nom de Monsieur Kenni, qui n'est plus de ce monde, figure parmi ceux des enseignants auxquels je dois une part importante de ce que je suis devenu. Les deux autres professeurs marocains qui m'ont particulièrement marqué durant mes années au collège d'Imouzzer étaient nos enseignants d'arabe, Monsieur Hammada et Monsieur Sail. Bien qu'ils enseignassent la même matière, leurs personnalités et leurs méthodes pédagogiques étaient très différentes, ce qui les rendait tous deux particulièrement attachants. Monsieur Hammada incarnait la rigueur et le respect de la tradition. C'était un homme

profondément attaché à la langue arabe classique, qu'il considérait non seulement comme un moyen d'expression, mais aussi comme un véritable patrimoine culturel et spirituel. Fait remarquable, il ne s'exprimait qu'en arabe classique, même lorsqu'on le rencontrait en dehors du collège, dans les rues d'Imouzzer, au marché ou lors d'une manifestation publique. Pour nous, cela suscitait à la fois de l'admiration et un certain étonnement. Il veillait avec beaucoup d'exigence à la correction de notre expression orale et écrite, insistant sur la richesse du vocabulaire, la précision grammaticale et la beauté du style. Ses cours nous plongeaient dans l'univers des grands auteurs arabes et nous donnaient le sentiment d'appartenir à une civilisation littéraire prestigieuse. Monsieur Sail, quant à lui, possédait un tempérament différent. Plus ouvert, plus chaleureux et plus proche des élèves, il savait rendre ses cours particulièrement vivants. Il avait une grande sensibilité littéraire et cherchait avant tout à nous transmettre le goût de la lecture, de la poésie et de la culture arabe dans toute sa diversité. Grâce à lui, nous avons découvert de nombreux poètes et écrivains dont les textes continuaient à résonner longtemps après la fin des cours. Il lisait souvent les poèmes avec émotion et talent, donnant vie aux mots et aux images. Son enthousiasme était communicatif et il savait éveiller notre curiosité intellectuelle. Alors que Monsieur Hammada nous enseignait la discipline de la langue et le respect des règles, Monsieur Sail nous en faisait découvrir la beauté, la musicalité et la dimension humaine. Leurs approches étaient différentes mais complémentaires. Ensemble, ils ont contribué à développer notre maîtrise de la langue arabe et à nous faire apprécier la richesse de notre héritage culturel. Ces deux enseignants ont joué un rôle important dans notre formation. Ils nous ont transmis bien plus que des connaissances scolaires : ils nous ont appris à aimer notre langue, à respecter notre culture et à prendre plaisir à la lecture et à la réflexion. Plusieurs décennies plus tard, leurs visages, leurs voix et leurs enseignements demeurent encore présents dans ma mémoire.

L'Administration Durant les années soixante-dix, l'administration du collège d'Imouzzer du Kandar était particulièrement stricte. La discipline occupait une place centrale dans la vie scolaire et le respect du règlement était considéré comme une condition indispensable à la réussite des élèves. Les règles étaient nombreuses et de-

vaient être observées à la lettre, sans discussion ni exception. Avant le début de chaque cours, les élèves devaient se mettre en rang devant leur salle et attendre l'arrivée du professeur dans le calme. Les déplacements dans les couloirs s'effectuaient avec ordre et discrétion. Pendant les récréations, il était interdit de courir, de crier excessivement ou de perturber la tranquillité de l'établissement. La moindre incartade pouvait entraîner une remarque, une sanction ou une convocation chez le surveillant général. La propreté de l'établissement faisait également l'objet d'une attention constante. Il était strictement interdit de jeter des papiers ou des détritrus par terre. Nous devions respecter les salles de classe, les murs, le mobilier scolaire ainsi que les espaces verts. Les arbres, les fleurs et les jardins du collège étaient considérés comme un bien collectif qu'il fallait protéger. Toute dégradation était sévèrement réprimandée. Le respect des enseignants, des surveillants et de l'ensemble du personnel de l'établissement allait de soi. Lorsque nous croisions un professeur dans la cour ou dans les couloirs, nous le saluions spontanément. Les rapports entre élèves et enseignants étaient empreints de respect et parfois même d'une certaine solennité. Il était impensable d'interrompre un professeur ou de contester ouvertement son autorité. La tenue vestimentaire et le comportement général faisaient également partie des préoccupations de l'administration. On attendait des élèves qu'ils se présentent correctement, qu'ils soient ponctuels et qu'ils accomplissent sérieusement leur travail. Les retards étaient rares et les absences devaient être dûment justifiées. À l'époque, certains d'entre nous trouvaient cette discipline excessive. Pourtant, avec le recul, je comprends qu'elle contribuait à créer un climat propice au travail et au respect mutuel. Elle nous enseignait la ponctualité, le sens des responsabilités, le respect des biens publics et de la vie en communauté. Ces valeurs, parfois apprises avec rigueur, nous ont accompagnés bien au-delà de nos années de collège et ont contribué à notre formation de futurs citoyens. Je ne me souviens plus aujourd'hui du nom du directeur du collège à cette époque. En revanche, une personne a laissé dans ma mémoire une empreinte particulièrement forte : le surveillant général, Monsieur Maazouzi.

Pour tous les élèves du collège, Monsieur Maazouzi incarnait l'autorité et la discipline. Grand et moustachu, toujours impeccablement vêtu et doté d'une présence imposante, il inspirait à la fois le

respect et une certaine crainte. Son regard suffisait souvent à faire rentrer les élèves dans le rang. Il connaissait parfaitement tous les élèves et semblait être informé de tout ce qui se passait dans l'établissement. Il était particulièrement sévère envers ceux qui ne respectaient pas le règlement du collège ou qui manquaient de respect aux professeurs et aux autres membres du personnel. Les retards, les absences injustifiées, les bavardages excessifs, les dégradations du matériel ou les comportements jugés inacceptables faisaient immédiatement l'objet d'une intervention de sa part. Il n'hésitait pas à sanctionner lorsque cela lui paraissait nécessaire. Pour nous, il représentait le garant de l'ordre au sein du collège. Son rôle était de faire appliquer le règlement avec rigueur et de veiller au bon fonctionnement de l'établissement. À une époque où la discipline scolaire était considérée comme une valeur essentielle, il accomplissait sa mission avec beaucoup de sérieux et de détermination. Pourtant, derrière cette fermeté apparente, il existait chez lui un véritable souci de l'éducation des élèves. Avec le recul, je comprends qu'il ne cherchait pas à punir pour le simple plaisir de sanctionner. Son objectif était avant tout de nous apprendre le respect des règles, le sens des responsabilités et les exigences de la vie en communauté. Lorsqu'un élève reconnaissait ses erreurs et faisait des efforts pour s'améliorer, Monsieur Maazouzi savait également se montrer compréhensif et juste. À l'époque, beaucoup d'entre nous redoutaient d'être convoqués dans son bureau. Aujourd'hui, en repensant à ces années de collège, je mesure l'importance du rôle qu'il a joué dans notre éducation. Comme beaucoup d'autres figures marquantes de cette période, il a contribué à façonner notre caractère et à nous préparer à la vie adulte. Son nom reste associé, dans mes souvenirs, à une époque où l'autorité, la discipline et le respect occupaient une place centrale dans l'école marocaine.

3.1.3 Les Relations Filles-Garçons

Durant nos années au collège d'Imouzzer, les relations entre filles et garçons étaient très différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. Les contacts entre les deux groupes étaient rares et fortement encadrés par l'administration. En dehors des activités pédagogiques, les occasions de discuter ou de se fréquenter étaient pratiquement inexis-

tantes. Pendant les récréations, la séparation était presque systématique. Les filles restaient généralement regroupées entre elles, près de l'entrée des salles de classe ou dans un coin bien déterminé de la cour, tandis que les garçons occupaient d'autres espaces. Il nous était implicitement, et parfois explicitement, interdit d'aller discuter avec elles. Cette situation nous paraissait naturelle tant elle correspondait aux habitudes sociales de l'époque. Monsieur Maazouzi, le surveillant général, veillait personnellement au respect de cette règle non écrite. Il surveillait attentivement la cour pendant les récréations et intervenait dès qu'il remarquait un rapprochement qu'il jugeait inapproprié. Sa silhouette imposante apparaissait alors au loin et sa voix puissante résonnait dans toute la cour. Beaucoup d'anciens élèves se souviennent encore de sa phrase devenue presque légendaire : *Et là-bas, les filles!* À l'instant même où cette injonction retentissait, les groupes se dispersaient rapidement et chacun regagnait sa place habituelle. Pour nous, cette phrase faisait partie du décor quotidien du collège, au même titre que la sonnerie des cours ou l'appel des élèves. Elle résumait à elle seule l'esprit de discipline qui régnait alors dans les établissements scolaires. Cette séparation entre filles et garçons peut paraître surprenante aux jeunes générations. Pourtant, elle reflétait les mentalités et les normes sociales qui prévalaient dans le Maroc des années soixante-dix, particulièrement dans les petites villes de province. Les rapports entre les sexes étaient beaucoup plus réservés qu'aujourd'hui et l'école reproduisait en grande partie les usages de la société.

Je me souviens d'une anecdote qui avait fait grand bruit au collège et dont les anciens élèves parlent encore aujourd'hui. À l'époque, un élève de troisième année était secrètement amoureux d'une camarade de sa classe. Dans le contexte très strict qui régnait alors au collège, il lui était pratiquement impossible de lui parler librement ou de lui faire part de ses sentiments. Ce garçon était connu pour son goût de la poésie et de l'écriture. Sensible et rêveur, il passait une partie de son temps à composer des textes et des poèmes. Un jour, il décida de coucher ses sentiments sur le papier et rédigea une très belle lettre destinée à la jeune fille qu'il admirait. Sans doute espérait-il lui remettre discrètement ce message ou trouver un moyen de le lui faire parvenir. Mais le destin en décida autrement. Avant d'arriver à sa destinataire, la lettre tomba entre les mains de Monsieur Maa-

zouzi. Ce qui aurait dû rester une histoire personnelle prit alors des proportions inattendues. En quelques jours, toute l'affaire devint le sujet de conversation du collège. Les élèves, les professeurs et même certains parents furent rapidement au courant de cette fameuse lettre d'amour. Le pauvre garçon fut convoqué à l'administration. Pour les responsables du collège, ce comportement constituait une infraction aux règles de conduite de l'établissement. Il reçut un blâme et fut exclu du collège pendant quelques jours. Pour lui, cette sanction fut particulièrement difficile à vivre, d'autant plus que toute l'école semblait désormais connaître son histoire. La jeune fille, qui ignorait totalement l'existence de cette lettre avant qu'elle ne soit découverte, se retrouva elle aussi au centre des discussions malgré elle. Elle dut supporter pendant plusieurs semaines les regards, les commentaires et les plaisanteries de certains camarades. Bien qu'elle n'eût commis aucune faute, elle souffrit beaucoup de cette situation qui l'avait exposée involontairement à la curiosité de tous. Cette anecdote prête aujourd'hui davantage à sourire qu'à s'indigner. Elle illustre parfaitement l'atmosphère qui régnait alors dans les établissements scolaires marocains, où les relations entre garçons et filles étaient très surveillées et où une simple lettre d'amour pouvait devenir une véritable affaire. Pour nous, élèves de l'époque, cet épisode est resté gravé dans les mémoires et fait partie de ces souvenirs qui racontent mieux que de longs discours la vie quotidienne au collège d'Imouzzer durant les années soixante-dix.

Une deuxième histoire particulière, que nous nous racontons encore aujourd'hui lorsque nous nous retrouvons entre anciens camarades, concernait également les relations entre filles et garçons au collège. En troisième et quatrième année, il y avait dans notre classe une jeune fille qui attirait l'attention de tous. Elle était très belle, intelligente, cultivée et possédait un charme naturel qui ne laissait personne indifférent. Dans un environnement où les contacts entre garçons et filles étaient extrêmement limités, elle occupait une place particulière dans l'imagination de nombreux élèves. Fille d'un notable d'Imouzzer, elle bénéficiait d'une certaine liberté que peu d'autres jeunes filles de son âge connaissaient à l'époque. Elle s'habillait de manière plus moderne, avec beaucoup d'élégance, et affichait une assurance qui impressionnait ses camarades. Sans jamais chercher à attirer l'attention, elle se distinguait naturellement des autres élèves.

Pour être honnête, presque tous les garçons de la classe étaient amoureux d'elle, chacun à sa manière et à son degré. Moi-même, je n'échappais pas à cette admiration collective. Bien sûr, dans le contexte de l'époque, ces sentiments demeuraient le plus souvent secrets. Nous nous contentions de l'observer de loin, d'échanger quelques regards furtifs ou de chercher le moindre prétexte pour nous trouver dans son voisinage. Je me souviens particulièrement de deux camarades dont l'admiration frôlait parfois l'obsession romantique. Après les cours, ils allaient régulièrement se poster non loin de la villa où elle habitait. Ils restaient là pendant de longues heures, simplement dans l'espoir de l'apercevoir. Voir son ombre traverser le jardin, la distinguer derrière une fenêtre ou l'apercevoir quelques instants sur une terrasse suffisait à leur bonheur. Lorsqu'ils réussissaient à la voir, même brièvement, ils revenaient au collège le lendemain avec le sentiment d'avoir vécu un événement extraordinaire. Aujourd'hui, cette histoire nous fait sourire. Elle témoigne à la fois de l'innocence de notre adolescence et du contexte social de l'époque. Dans un monde sans réseaux sociaux, sans téléphones portables et sans les facilités de communication actuelles, les sentiments amoureux s'exprimaient souvent par des rêves, des regards lointains et de longues conversations entre amis. Ces petites histoires faisaient partie de notre quotidien et contribuaient à donner à nos années de collège une saveur particulière que le temps n'a jamais effacée. Quelques années plus tard, alors que j'étais étudiant à l'université, le hasard m'offrit une rencontre inattendue. Durant des vacances à Tanger, je me promenais avec mon ami Mohamed Bertali originaire lui aussi d'Imouzzer lorsque nous croisâmes cette ancienne camarade B. qui avait tant fait rêver les garçons de notre collège. Le temps avait passé, mais elle n'avait rien perdu de son charme. Bien au contraire, elle était devenue une jeune femme encore plus élégante, plus cultivée et plus séduisante que dans nos souvenirs d'adolescents. Nous avons passé plusieurs jours à nous revoir et à discuter avec beaucoup de plaisir, évoquant nos années de collège et les souvenirs communs qui nous rattachaient à Imouzzer. Au cours d'une de nos conversations, je finis par lui poser une question qui m'intriguait depuis longtemps. Je lui demandai si elle avait conscience, à l'époque du collège, de l'effet qu'elle produisait sur les garçons de notre classe et du véritable ravage qu'elle faisait dans nos cœurs d'adolescents. Je me souviens

encore de son sourire, un sourire à la fois amusé et malicieux. Après un court silence, elle me répondit qu'elle s'en doutait effectivement. Elle avait bien perçu certains regards, certaines attitudes et quelques comportements qui ne trompaient pas. Elle ajouta que cette attention permanente l'avait parfois gênée, surtout lorsqu'elle devenait trop insistante ou lorsqu'elle faisait naître des rumeurs inutiles. Mais elle reconnut aussi qu'elle acceptait plus facilement l'admiration de certaines personnes dont elle appréciait la discrétion et la gentillesse. Sa réponse me surprit à moitié seulement. Avec le recul, je compris qu'elle vivait une situation qui n'était pas toujours facile. Alors que nous, les garçons, la regardions avec les yeux émerveillés de l'adolescence, elle devait supporter quotidiennement cette attention constante sans l'avoir réellement choisie. Derrière l'image idéalisée que nous avons construite se trouvait simplement une jeune fille qui essayait de vivre normalement sa vie d'élève.

Cette conversation fut pour moi l'occasion de regarder cette période avec davantage de maturité. Elle transforma un souvenir d'adolescent en un souvenir d'adulte, plus nuancé et plus humain. Nous avons ensuite ri ensemble de certaines anecdotes du collège, de nos naïvetés et de nos rêves de jeunesse. Et lorsque je repense aujourd'hui à cette rencontre à Tanger, je garde le souvenir d'un moment particulièrement agréable, où le temps avait suspendu son cours pour nous permettre de revisiter, avec tendresse et nostalgie, une partie de notre adolescence.

3.1.4 L'Été et l'Adolescence à Imouzzer

Si l'année scolaire rythmait notre vie de collégiens, l'été représentait quant à lui une période de liberté, d'aventures et de découvertes. À Imouzzer du Kandar, les longues vacances d'été marquaient une véritable rupture avec la discipline du collège, les devoirs, les examens et les contraintes du quotidien scolaire. Dès la fin du mois de juin, nous avions le sentiment qu'un autre monde s'ouvrait devant nous. Pour les adolescents que nous étions, l'été semblait ne jamais finir. Les journées étaient longues, ensoleillées et remplies de promesses. Nous passions une grande partie de notre temps à l'extérieur, profitant de la nature généreuse qui entourait notre ville. Les forêts de cèdres, les collines verdoyantes, les sources et les vallées

devenaient nos terrains d'exploration. Nous partions souvent dès le matin pour ne rentrer qu'à la tombée de la nuit, les poches pleines de souvenirs et la tête remplie d'histoires à raconter. C'était aussi l'âge où l'on commençait à découvrir le monde avec un regard différent. L'enfance s'éloignait peu à peu tandis que l'adolescence s'installait discrètement dans nos vies. Les amitiés devenaient plus profondes, les rêves plus ambitieux et les émotions plus intenses. Nous parlions de notre avenir, des études que nous voulions poursuivre, des villes que nous espérions découvrir et des métiers que nous rêvions d'exercer un jour. A Imouzzer, l'été apportait également son lot de rencontres. Les familles installées dans les grandes villes revenaient passer quelques semaines à Imouzzer. Les rues s'animaient, les cafés se remplissaient et la ville retrouvait une effervescence particulière. Pour nous, ces retours étaient toujours très attendus. Ils apportaient avec eux de nouvelles histoires, de nouvelles modes, de nouvelles idées et parfois même de nouvelles amitiés. Je réalise maintenant que ces étés ont joué un rôle essentiel dans notre formation. Ils nous ont appris l'autonomie, la camaraderie, le goût de l'aventure et l'ouverture aux autres.

Comme je l'avais évoqué dans le chapitre précédent, Imouzzer du Kandar, grâce à son climat agréable, à ses forêts et à ses magnifiques paysages du Moyen Atlas, se transformait complètement durant la saison estivale. La petite ville paisible que nous connaissions le reste de l'année voyait alors sa population augmenter considérablement avec l'arrivée de nombreux estivants venus de différentes régions du Maroc. Les familles de Fès, Rabat, Casablanca et même d'autres villes plus éloignées venaient chercher à Imouzzer la fraîcheur qui leur manquait dans les plaines étouffées par les chaleurs de l'été. Les villas, les maisons de vacances et les hôtels se remplissaient rapidement. Les rues devenaient plus animées, les cafés plus fréquentés et les commerces connaissaient une activité inhabituelle. Pour nous, les jeunes d'Imouzzer, cette période était particulièrement attendue. Elle apportait un souffle nouveau à la ville. De nouveaux visages apparaissaient chaque année, de nouvelles amitiés se nouaient et parfois même de discrètes histoires d'adolescence commençaient à prendre forme. Les estivants arrivaient avec leurs habitudes, leurs vêtements à la mode, leurs récits de vie dans les grandes villes et une ouverture sur un monde qui nous paraissait sou-

vent lointain. L'atmosphère générale changeait complètement. Les places publiques, les jardins et les promenades s'animaient dès la fin de l'après-midi. Les familles sortaient prendre le frais, les enfants jouaient dans les rues et les jeunes se retrouvaient pour de longues discussions qui se prolongeaient souvent jusqu'à la tombée de la nuit. Pour les commerçants, l'été représentait la période la plus importante de l'année ; pour nous, adolescents, c'était surtout la saison de la liberté, des rencontres et des rêves. Chaque été semblait apporter son lot de nouveautés et d'aventures. Nous avions le sentiment que le monde venait à nous sans que nous ayons besoin de quitter notre petite ville. Pendant quelques semaines, Imouzzer devenait le centre de notre univers, un lieu où se mêlaient habitants de toujours et visiteurs de passage dans une ambiance joyeuse et conviviale qui reste encore aujourd'hui gravée dans ma mémoire.

C'était aussi l'âge des premiers émois amoureux. Certaines rencontres durant l'été avec des filles, plus libres, venant de Fes ou d'ailleurs, laissaient une impression durable et faisaient battre nos cœurs un peu plus vite. Les regards échangés, les conversations prolongées et les promenades partagées prenaient alors une importance particulière. Pour beaucoup d'entre nous, ces étés furent le théâtre des premiers sentiments amoureux, de nos premières émotions sentimentales et parfois même de nos premiers baisers, vécus avec toute la timidité, l'innocence et l'intensité propres à l'adolescence. Ces expériences étaient enrichissantes pour nous jeunes adolescent. Elles accompagnaient notre passage progressif de l'enfance vers l'âge adulte.

D'autres espaces, en dehors de la grande piscine, connaissaient également une affluence remarquable durant les mois d'été. Imouzzer possédait alors plusieurs lieux de promenade et de détente qui attiraient aussi bien les habitants que les nombreux estivants venus chercher la fraîcheur du Moyen Atlas. Je me souviens particulièrement des deux grands parcs de la ville. Dès la fin de la matinée et surtout durant l'après-midi, des familles entières s'y installaient pour passer quelques heures à l'ombre des majestueux platanes. Les parents, les grands-parents, les enfants et parfois même plusieurs générations d'une même famille se retrouvaient autour de nappes étendues sur l'herbe. Il n'était pas rare de voir des familles, venus de Fès ou d'autres grandes villes, ramener avec elles des grands-mères et des grands-pères, profiter du calme et de la fraîcheur des

lieux. Assis à l'ombre des arbres, ils discutaient tranquillement, racontaient des souvenirs et jouer aux cartes. Ces scènes familiales donnaient aux parcs une atmosphère chaleureuse et paisible. Ce qui faisait le charme particulier de ces jardins était la présence de petits cours d'eau qui les traversaient. L'eau, provenant directement des sources de la région, était d'une fraîcheur exceptionnelle, même au cœur des journées les plus chaudes de l'été. Elle était également d'une limpidité remarquable. Nous passions de longs moments à observer son écoulement entre les pierres et sous les racines des arbres. Cette eau était si pure et si transparente qu'il était possible d'apercevoir des truites qui nageaient paisiblement dans certains passages plus profonds. Pour les enfants que nous étions, ce spectacle était fascinant. Nous restions parfois de longues minutes penchés au-dessus de l'eau à suivre les mouvements rapides des poissons qui disparaissaient soudainement derrière une pierre avant de réapparaître quelques mètres plus loin. L'ensemble formait un véritable havre de paix. Le bruissement de l'eau, l'ombre généreuse des platanes, le chant des oiseaux et les conversations des familles créaient une harmonie particulière qui reste profondément gravée dans ma mémoire. Ces parcs constituaient l'un des symboles du charme d'Imouzzer et participaient largement à la réputation de la ville comme lieu de villégiature privilégié durant les étés des années soixante-dix.

L'autre lieu particulièrement prisé durant l'été à Imouzzer du Kandar était sans aucun doute Aïn Sultan. Pour beaucoup d'estivants comme pour les habitants de la région, cet endroit représentait un véritable petit paradis. Niché au milieu d'une végétation abondante, entouré d'arbres majestueux et alimenté par plusieurs sources d'eau limpide, Aïn Sultan offrait un cadre naturel d'une beauté exceptionnelle. Dès les premières heures de la matinée, des familles arrivaient de Fès, de Casablanca et des villes voisines. D'autres étaient des estivants installés à Imouzzer pour plusieurs semaines. La plupart apportaient avec eux leur déjeuner, des boissons fraîches, des couvertures et parfois même des jeux pour les enfants. Ils s'installaient à l'ombre des arbres et passaient la journée entière dans ce lieu enchanteur. Pour les enfants, Aïn Sultan était un immense terrain d'aventures. Ils pouvaient courir librement entre les arbres, jouer à cache-cache, explorer les alentours ou se rafraîchir dans un petit bassin alimenté par les sources. Beaucoup passaient également de longs moments à

observer les poissons qui nageaient dans les cours d'eau cristallins. La pureté de l'eau permettait de voir distinctement le fond des ruisseaux ainsi que la végétation aquatique qui s'y développait. Les adolescents, quant à eux, profitaient de ces journées pour retrouver leurs amis, faire de nouvelles connaissances et vivre pleinement les plaisirs simples de l'été. Les promenades le long des sentiers ombragés, les discussions interminables et les rencontres fortuites faisaient partie intégrante du charme de l'endroit. Les adultes trouvaient eux aussi leur bonheur à Aïn Sultan. Assis à l'ombre des arbres, ils passaient des heures à discuter, à jouer aux cartes ou à partager des repas en famille. Après le déjeuner, certains s'accordaient une longue sieste bercée par le murmure des sources et le chant des oiseaux. D'autres écoutaient la radio, qui diffusait les chansons populaires de l'époque ou les retransmissions sportives que les hommes suivaient avec passion. L'atmosphère qui régnait à Aïn Sultan était faite de calme, de convivialité et de simplicité. Le bruit de l'eau, la fraîcheur de l'air, les rires des enfants et les conversations des familles composaient une symphonie estivale qui reste profondément gravée dans ma mémoire. Pour beaucoup d'entre nous, Aïn Sultan incarnait l'essence même des étés à Imouzzer : un lieu de détente, de rencontres et de bonheur partagé au cœur d'une nature généreuse et préservée.

Durant l'été, Imouzzer accueillait également de nombreuses colonies de vacances qui s'installaient pour toute la période estivale. Pour nous, ces colonies faisaient partie intégrante du paysage de la ville et contribuaient largement à son animation. Des centaines d'enfants venus de différentes régions du Maroc découvraient ainsi les joies de la montagne, de la nature et du climat exceptionnel d'Imouzzer. Tout au long de la journée, on pouvait apercevoir ces groupes d'enfants installés sous les arbres des grands jardins ou dans les espaces verts de la ville. Encadrés par leurs moniteurs, ils participaient à de nombreuses activités : jeux collectifs, compétitions sportives, randonnées, spectacles et surtout chants de colonie qui résonnaient dans les parcs et les allées ombragées. Leurs voix joyeuses apportaient une animation permanente à la ville. Souvent, avec mes amis, nous nous approchions discrètement des groupes et nous nous asseyions à quelques mètres d'eux pour les observer. Nous aimions particulièrement les écouter chanter. Les moniteurs lançaient les refrains et les enfants répondaient en chœur avec enthousiasme. Cer-

taines chansons étaient drôles, d'autres racontaient des aventures ou véhiculaient des messages d'amitié et de solidarité. À force de les entendre jour après jour, nous finissions par apprendre nous-mêmes plusieurs de ces chansons. Sans appartenir aux colonies, nous connaissions parfois les paroles aussi bien que les jeunes vacanciers. Il nous arrivait même de les reprendre entre amis lorsque nous nous retrouvions à la piscine ou dans les jardins. Aujourd'hui encore, plusieurs décennies plus tard, certaines de ces mélodies demeurent gravées dans ma mémoire. Il suffit parfois d'entendre quelques notes ou quelques paroles pour que resurgissent instantanément les images de ces étés à Imouzzer : les grands arbres, les jardins verdoyants, les groupes d'enfants assis en cercle et leurs chants qui se mêlaient au bruissement des feuilles et au murmure des cours d'eau. Ces colonies de vacances contribuaient à créer cette atmosphère unique qui caractérisait les étés d'Imouzzer. Elles apportaient de la vie, de la jeunesse et une énergie communicative qui faisaient de la ville un lieu de rencontre et de partage pour des enfants venus de tous les horizons du pays.

Au coucher du soleil, le centre d'Imouzzer se transformait en un lieu véritablement magique. Après les activités de la journée, les promenades, la piscine ou les excursions à Aïn Sultan, les habitants et les estivants convergeaient progressivement vers le cœur de la ville. Une atmosphère particulière s'installait alors, comme si toute la ville se préparait à vivre un second moment de la journée. Avant l'arrivée de la foule, les ouvriers municipaux avaient déjà accompli leur travail quotidien. Le sol de la place centrale était soigneusement nettoyé puis arrosé afin de rafraîchir l'air et de faire disparaître la poussière. Cette odeur si particulière de terre humide se mêlait à la fraîcheur du soir qui descendait des montagnes environnantes. Peu à peu, les familles sortaient de chez elles. Les enfants couraient dans tous les sens, les adolescents se retrouvaient par petits groupes et les adultes prenaient place aux terrasses des cafés. Tout le monde semblait se connaître ou, du moins, se saluer. Dans cette petite ville où estivants et habitants se côtoyaient chaque été, le centre devenait le point de rencontre incontournable.

Parmi tous les lieux du centre, le grand café de Monsieur Squali occupait une place à part. C'était là que se retrouvaient chaque soir de nombreux habitués. Mais ce qui rendait ce café si particulier,

c'était la musique qui s'en échappait. Fidèle à une tradition que beaucoup attendaient avec impatience, Monsieur Squali faisait souvent jouer un disque d'Oum Kalthoum comme *Alf Leila We Leila* sur une puissante installation sonore. Dès les premières notes, la voix incomparable de la grande chanteuse égyptienne se répandait dans tout le centre-ville. Les mélodies traversaient les terrasses, les jardins et les rues avoisinantes. Même ceux qui n'étaient pas assis au café pouvaient profiter de ce concert improvisé à ciel ouvert. Nous étions nombreux à nous laisser emporter par ces chansons interminables et magnifiques. Les adultes écoutaient avec émotion des œuvres qu'ils connaissaient par cœur, tandis que nous, les plus jeunes, découvriions peu à peu la magie de cette voix exceptionnelle. Les longues introductions musicales, les envolées lyriques et les poèmes chantés créaient une ambiance presque irréelle. Aujourd'hui encore, lorsque j'entends une chanson d'Oum Kalthoum, mon esprit retourne instantanément vers ces soirées d'été à Imouzzer. Je revois la place illuminée, les terrasses animées, les silhouettes qui se promènent dans la douceur du soir et le café de Monsieur Squali d'où s'élève cette voix mythique qui semblait envelopper toute la ville. Ces moments demeurent parmi les souvenirs les plus précieux et les plus émouvants de mon adolescence. Il y avait aussi tous les enfants des colonies de vacances qui animaient le centre-ville à cette heure de la journée. Avant de regagner leurs centres d'hébergement pour le dîner et les activités du soir, ils se dépêchaient de profiter des derniers instants de liberté qui leur étaient accordés. On les voyait courir dans tous les sens, seuls ou par petits groupes, à la recherche d'un souvenir à rapporter à leur famille, d'une glace chez Mr Rghich pour se rafraîchir ou encore des fameux beignets dont l'odeur attirait irrésistiblement les passants. Devant les petites boutiques du centre, les files d'attente se formaient rapidement. Les marchands connaissaient bien cette clientèle estivale et attendaient avec impatience ce moment de la journée. Les enfants comparaient leurs achats, échangeaient leurs impressions sur les activités de la journée et racontaient avec enthousiasme les aventures vécues avec leurs camarades. Leurs rires et leurs conversations ajoutaient encore davantage de vie et d'animation à la place centrale déjà très fréquentée. Puis, progressivement, les moniteurs apparaissaient et commençaient à rassembler leurs groupes. Les enfants regagnaient alors leurs colonies dans un joyeux désordre,

souvent en chantant les chansons apprises durant leur séjour. Leurs voix s'éloignaient peu à peu dans les rues d'Imouzzer tandis que la soirée poursuivait son cours. Pour nous, habitants de la ville, ce spectacle faisait partie intégrante de l'été. Ces jeunes venus de toutes les régions du Maroc apportaient une énergie particulière et contribuaient à cette atmosphère festive qui régnait chaque soir au centre d'Imouzzer. Leurs allées et venues, leurs chants et leur enthousiasme restent associés dans ma mémoire aux plus belles soirées estivales de mon adolescence.

Le soir venu, la magie du centre-ville continuait à faire le bonheur des petits comme des grands. Après une journée passée à la piscine, à Aïn Sultan ou dans les jardins de la ville, tout le monde semblait se retrouver naturellement sur le boulevard Mohammed V, devenu le véritable cœur battant d'Imouzzer durant les soirées d'été. Les jeunes, mais aussi les moins jeunes, avaient une activité favorite que l'on désignait par une expression devenue célèbre : *faire le boulevard*. Cette tradition consistait tout simplement à parcourir le boulevard Mohammed V de long en large, en marchant lentement avec ses amis, puis à revenir dans l'autre sens avant de recommencer encore et encore. En apparence, cela pouvait sembler monotone. Pourtant, pour nous, ces allers-retours constituaient l'un des grands plaisirs de l'été. C'était l'occasion de rencontrer des connaissances, d'échanger quelques mots, de croiser de nouveaux visages et surtout d'observer la vie qui animait la ville. Chaque passage apportait son lot de découvertes, de salutations et parfois de rencontres inattendues. Les groupes d'adolescents avançaient à petits pas, discutant de football, de musique, d'études ou de leurs projets d'avenir. D'autres se contentaient de profiter de l'ambiance, observant discrètement les jeunes filles qui passaient avec leurs familles ou leurs amies. Les regards s'échangeaient, les sourires apparaissaient furtivement, et certaines histoires d'amitié ou d'amour naissaient ainsi au fil des promenades. Les adultes participaient eux aussi à cette tradition. Certains se promenaient en famille, d'autres retrouvaient leurs amis de longue date pour discuter de politique, de commerce ou des nouvelles de la région. Les plus âgés s'installaient parfois sur un banc ou à la terrasse d'un café pour contempler cette foule paisible qui défilait devant eux. La fraîcheur du soir, les lumières des commerces, les voix des promeneurs, les chansons d'Oum Kalthoum qui s'échappaient du café

de Monsieur Squali et l'animation générale créaient une atmosphère unique. Pendant quelques heures, il semblait que toute la ville partageait le même espace et le même rythme.

Cette promenade quotidienne avait également une autre dimension, moins avouée mais tout aussi importante pour les adolescents que nous étions. Faire le boulevard constituait l'une des rares occasions où garçons et filles pouvaient se croiser librement dans une ambiance détendue et sous le regard bienveillant des familles. Les jeunes filles profitaient souvent de cette sortie pour revêtir leurs plus beaux vêtements. Elles apparaissaient élégantes, souriantes et parfaitement apprêtées. Les robes colorées, les coiffures soigneusement préparées et les accessoires choisis avec goût contribuaient à rendre ces promenades particulièrement agréables à regarder. Pour beaucoup d'entre elles, c'était aussi une manière d'affirmer leur personnalité et de profiter pleinement de cette vie estivale qui transformait la ville. De notre côté, les garçons ne restaient évidemment pas insensibles à ce spectacle. Nous aussi accordions une attention particulière à notre tenue et à notre apparence avant de rejoindre nos amis sur le boulevard. Derrière les discussions sur le football ou les vacances se cachait souvent l'espoir d'apercevoir une jeune fille qui nous plaisait ou d'échanger avec elle un regard complice. La plupart du temps, les contacts se limitaient à quelques regards furtifs, à un sourire échangé au passage ou à un salut discret. Pourtant, pour les adolescents de cette époque, ces petits moments avaient une importance considérable. Un simple sourire pouvait illuminer toute une soirée et alimenter les conversations entre amis pendant plusieurs jours. Dans une société où les relations entre garçons et filles demeuraient relativement réservées, ces promenades représentaient un espace de liberté et de découverte. Elles permettaient aux jeunes de se remarquer, de s'apprécier et parfois même de nouer les premières amitiés qui, dans certains cas, se transformaient plus tard en véritables histoires d'amour. J'ai compris plus tard que ces soirées sur le boulevard faisaient partie des rites de passage de notre adolescence. Elles étaient remplies de pudeur, d'innocence et de rêves. C'est sans doute pour cela qu'elles occupent encore aujourd'hui une place si particulière dans nos souvenirs d'été à Imouzzer du Kandar.

Certains garçons, issus de familles aisées de Fès et venus passer l'été à Imouzzer, attiraient particulièrement l'attention. Ils arrivaient

parfois au guidon de motos modernes qui nous faisaient rêver. Pour nous, jeunes d'une petite ville du Moyen Atlas, ces motos représentaient un symbole de liberté, d'élégance et de modernité. Lors des promenades du soir sur le boulevard Mohammed V, ils ne passaient jamais inaperçus. Leur façon de s'habiller, leur assurance et leur style suscitaient souvent l'admiration ou la curiosité des autres jeunes. Ils étaient parfois accompagnés de leurs sœurs, de leurs cousines ou de leurs amies, toutes élégamment vêtues selon la mode des grandes villes de l'époque. Le contraste avec notre quotidien était frappant. Ces visiteurs apportaient avec eux un air de nouveauté et nous permettaient de découvrir d'autres façons de vivre, de s'habiller et de se comporter. Beaucoup d'entre nous observaient discrètement ces scènes, cherchant à s'inspirer de cette élégance urbaine qui semblait venir d'un autre univers.

3.1.5 Le Job d'Été

Trouver un job d'été était une préoccupation importante pour beaucoup de jeunes d'Imouzzer de ma génération. Les vacances d'été étaient certes synonymes de liberté, de détente et de moments de bonheur partagés entre amis, à la piscine ou sur les terrains de football, mais elles représentaient aussi une occasion de gagner un peu d'argent de poche et de découvrir le monde du travail. À cette époque, les opportunités n'étaient pas nombreuses, mais nous savions faire preuve d'imagination et de persévérance. De temps à autre, nous effectuions de petits travaux rémunérés pour les commerçants, les artisans ou certains habitants du village. Il pouvait s'agir de transporter des marchandises, d'aider dans une boutique, de participer à des travaux de manutention ou encore d'accomplir diverses tâches dont les adultes avaient besoin. Chaque mission, même modeste, était accueillie avec enthousiasme, car elle nous permettait de gagner quelques dirhams que nous étions fiers d'avoir obtenus grâce à nos propres efforts. Certains de mes amis passaient une grande partie de leurs vacances d'été dans les champs. Dès les premières heures de la matinée, ils rejoignaient leurs parents ou d'autres agriculteurs pour participer aux travaux agricoles. Ils aidaient à préparer les terres, à arroser les cultures, à désherber les parcelles ou encore à récolter les légumes et les fruits lorsqu'arrivait la saison des récoltes. Le travail

était souvent pénible et les journées longues, mais chacun était fier de contribuer à l'activité familiale tout en gagnant quelques dirhams.

D'autres jeunes, en particulier ceux issus de familles possédant des troupeaux, consacraient une partie de l'été à garder les moutons, les chèvres ou les vaches. Dès l'aube, ils conduisaient les animaux vers les pâturages des collines qui entouraient Imouzzet et ne rentraient qu'en fin de journée. Ces longues heures passées dans la nature leur apprenaient la patience, l'endurance et le sens des responsabilités. Malgré la fatigue et les contraintes, ils trouvaient souvent le moyen de transformer ces moments de travail en instants de camaraderie, partageant leurs repas, leurs histoires et leurs rêves d'avenir. Pour beaucoup de jeunes de ma génération, ces activités n'étaient pas seulement une source de revenus ou une aide apportée à la famille. Elles constituaient aussi une véritable école de la vie. Elles nous enseignaient la valeur de l'effort, le respect du travail manuel et l'importance de la solidarité familiale. Aujourd'hui encore, lorsque je repense à cette époque, je garde une profonde admiration pour tous ces jeunes qui, tout en profitant des joies simples de l'été, assumaient avec sérieux des responsabilités que l'on confierait rarement à des adolescents de nos jours.

En ce qui me concerne, j'avais principalement deux activités qui me permettaient de gagner un peu d'argent de poche durant les vacances d'été. Mon père était artisan plombier et possédait également une ferme située à une vingtaine de kilomètres d'Imouzzet. Dès l'âge de treize ou quatorze ans, j'avais commencé à apprendre les bases du métier à ses côtés. Au fil du temps, je suis devenu capable de l'assister dans certains travaux de plomberie sur les chantiers qu'il réalisait à Imouzzet et dans les environs. Il ne s'agissait pas d'une activité quotidienne. J'accompagnais mon père deux ou trois fois par semaine, selon les besoins et les chantiers en cours. J'aimais ces moments passés avec lui, car ils me permettaient non seulement de gagner quelques dirhams, mais aussi d'acquérir un véritable savoir-faire. J'apprenais à manipuler les outils, à installer ou réparer des canalisations, à détecter des fuites et à comprendre le fonctionnement des différents équipements sanitaires. Chaque intervention était une occasion d'apprendre quelque chose de nouveau. J'ai mesuré plus tard combien cette expérience a été précieuse. Bien au-delà de l'argent de poche qu'elle me procurait, elle m'a transmis des com-

pétences pratiques qui me sont restées toute ma vie. Encore aujourd'hui, lorsque je rencontre un problème de plomberie chez moi, il m'arrive souvent de repenser aux leçons de mon père et de mettre à profit ce que j'ai appris à ses côtés durant ces étés de mon adolescence. Ces moments de travail partagé constituent d'ailleurs parmi les souvenirs les plus enrichissants que je conserve de cette période de ma vie.

La seconde activité qui me permettait de gagner un peu d'argent de poche était liée à la ferme de mon père. C'était un lieu fascinant pour moi. J'y retrouvais un sentiment d'espace et de liberté que je ne pouvais éprouver nulle part ailleurs. Au milieu des champs, entouré de nature, je participais à la culture des fraises et des pêches que mon père produisait avec passion. J'aimais observer le cycle des saisons, suivre la croissance des plantes et voir les fruits mûrir progressivement sous le soleil généreux de la région. Les récoltes les plus importantes étaient destinées aux grands marchés de Fès et de Casablanca, où elles étaient expédiées en grandes quantités. Mais mon père m'avait laissé la possibilité de cultiver quelques parcelles pour mon propre compte. Les fruits que je produisais moi-même m'appartenaient, et j'étais libre de les vendre comme je l'entendais. Cette responsabilité me rendait particulièrement fier, car elle me donnait l'impression d'être déjà un peu entrepreneur. Je vendais ainsi mes fraises et mes pêches à plusieurs hôtels d'Imouzzer, dont les propriétaires appréciaient particulièrement la qualité exceptionnelle de ces produits. Les fraises étaient charnues, juteuses et délicieusement sucrées, tandis que les pêches dégageaient un parfum intense et offraient une saveur authentique que l'on a malheureusement du mal à retrouver de nos jours. Les clients des hôtels attendaient parfois avec impatience l'arrivée de ces fruits fraîchement cueillis, dont la réputation dépassait largement le cercle de nos proches. Cette petite activité commerciale me procurait bien sûr quelques revenus, mais elle m'apportait surtout une immense satisfaction. Je découvrais la valeur du travail patient, le plaisir de récolter le fruit de ses efforts et la fierté de proposer un produit de qualité apprécié par les autres. Ces journées passées à la ferme demeurent parmi les souvenirs les plus heureux de mon adolescence, car elles associaient le travail, la liberté, le contact avec la nature et les premières expériences d'autonomie.

3.1.6 D'Autres Aventures

À part l'activité très intense qui animait Imouzzer durant les mois d'été, le reste de l'année se déroulait dans une atmosphère beaucoup plus calme. La plus grande partie de notre temps était consacrée au collège et au travail scolaire qui l'accompagnait. Les journées étaient rythmées par les cours, les devoirs et les examens, mais nous trouvions toujours des moments pour nous détendre et profiter pleinement de notre jeunesse. Dès que le temps le permettait, nous nous retrouvions pour jouer au football, notre passion commune. Les terrains improvisés ne manquaient pas, et chaque match prenait des allures de grande compétition. Le football occupait une place toute particulière dans nos loisirs. Nous organisions régulièrement de longs matchs opposant les équipes des différents quartiers d'Imouzzer. Ces rencontres étaient bien plus que de simples parties de football : elles étaient de véritables événements, préparés avec sérieux et disputés avec une passion extraordinaire. Chaque équipe défendait fièrement les couleurs de son quartier, et personne ne voulait céder la victoire à ses rivaux. Les matchs pouvaient durer deux ou trois heures, parfois davantage. Le temps semblait s'arrêter dès que le coup d'envoi était donné. Nous courions sans relâche, oubliant la fatigue ou les devoirs qui nous attendaient à la maison. L'enthousiasme était tel que nous ne remarquions même pas la tombée du jour. Souvent, nous continuions à jouer jusqu'au crépuscule, puis jusqu'à ce que l'obscurité devienne si dense qu'il nous était presque impossible de distinguer le ballon. Mais même dans ces conditions, nous hésitions à quitter le terrain. Notre passion pour le football était si grande que nous aurions pu passer toute la nuit à courir derrière un ballon. Ce n'était pas le score qui comptait le plus, mais le plaisir immense que nous éprouvions à être ensemble, à partager ces moments de compétition, de camaraderie et de liberté.

Le football occupait une place importante dans nos jeux et, comme dans toutes les bandes de copains, nous aimions nous attribuer les surnoms des grands joueurs de l'époque. C'était une façon de rêver et de nous identifier à nos idoles. Ainsi, Mohamed Bertali était affectueusement surnommé Camacho, en référence au célèbre arrière droit du Real Madrid des années 1970. Ce surnom lui allait parfaitement, car il lui ressemblait physiquement et retrouvait, dans une certaine mesure, sur le terrain la même combativité et la même dé-

termination. Pour nous, il était notre « Camacho » d'Imouzzer, et chacun savait immédiatement de qui il s'agissait. Notre ami Ali Am-lal, quant à lui, était surnommé Faras, en hommage au légendaire attaquant marocain, plusieurs fois Ballon d'or africain. Son talent, son sens du but et son élégance dans le jeu lui avaient naturellement valu ce surnom, que tout le monde utilisait avec affection. Ces surnoms faisaient partie du folklore de notre jeunesse. Ils reflétaient notre passion pour le football et donnaient à chacun une identité particulière au sein de notre groupe. Ils étaient bien plus que de simples sobriquets : ils étaient une marque d'amitié et de reconnaissance. Aujourd'hui encore, il suffit d'évoquer l'un de ces surnoms pour faire resurgir toute une époque, avec ses matchs interminables sur les terrains improvisés, ses éclats de rire et l'insouciance de notre enfance.

Nous passions également de longues heures à nous promener dans les environs d'Imouzzer ou à organiser des courses de vélos sur les routes et les chemins qui entouraient la ville. Ces escapades étaient pour nous synonymes de liberté, d'aventure et d'amitié. Une autre activité qui nous passionnait, et cela dès notre plus jeune âge, était le jardinage. À cette époque, la plupart des familles possédaient un jardin, petit ou grand, dans lequel elles cultivaient fleurs, légumes ou arbres fruitiers. Nous prenions cette activité très au sérieux. Entre copains, nous organisions de véritables concours pour déterminer qui réussirait à produire les plus belles roses, la plus grosse laitue ou les légumes les plus vigoureux. Chacun mettait en œuvre ses propres méthodes, échangeait des conseils, observait les réussites des autres et tentait d'améliorer ses cultures. Ces compétitions amicales nous apprenaient sans que nous en ayons conscience les vertus de la patience, de l'observation et de la persévérance. Nous suivions avec attention la croissance de nos plantations, guettant chaque nouvelle fleur ou chaque fruit qui apparaissait. Quelle fierté lorsque nos efforts étaient récompensés par une magnifique rose ou une récolte particulièrement abondante. Ces activités simples faisaient une grande partie du charme de notre jeunesse. Elles nous rapprochaient de la nature, nous occupaient sainement et renforçaient les liens d'amitié qui unissaient les jeunes de notre génération. Dans un monde où les distractions étaient bien moins nombreuses qu'aujourd'hui, nous savions trouver le bonheur dans des plaisirs simples, faits de partage, de créativité et de liberté. Une autre activité qui nous passionnait à

l'époque était les longues balades dans les montagnes qui entouraient Imouzzzer.

La région offrait un cadre naturel exceptionnel, fait de collines verdoyantes, de vallées profondes, de forêts et de sentiers qui semblaient se perdre à l'infini. Pour nous, ces paysages constituaient un immense terrain d'aventure et de découverte. Dès que nous en avions l'occasion, nous partions entre copains explorer les environs. Certaines promenades étaient improvisées, tandis que d'autres étaient préparées plusieurs jours à l'avance. Nous emprunions des chemins de terre, traversions des champs, gravissions des pentes parfois escarpées et découvriions des endroits dont nous ignorions jusque-là l'existence. Chaque sortie nous réservait son lot de surprises : une source cachée, un verger isolé, un point de vue spectaculaire ou encore un petit cours d'eau serpentant au fond d'une vallée. Ces excursions étaient pour nous une véritable école de liberté. Loin du regard des adultes, nous apprenions à nous orienter, à évaluer les distances et à faire preuve de prudence tout en satisfaisant notre curiosité. Nous marchions pendant des heures sans ressentir la fatigue, portés par l'envie de découvrir ce qui se trouvait derrière la prochaine colline ou au détour du prochain sentier. Parfois, nous emportions un peu de nourriture et transformions ces balades en véritables expéditions. Assis sur un rocher ou à l'ombre d'un arbre, nous partagions notre repas tout en admirant les paysages qui s'étendaient à perte de vue. Ces moments de simplicité, de camaraderie et de communion avec la nature demeurent parmi les souvenirs les plus précieux de mon adolescence.

Je me rappelle aussi de la première fois où, vers l'âge de quatorze ans, nous avons pris la décision, avec quelques copains, de partir camper pendant deux ou trois jours au lac de Dayet Aoua. Pour nous, c'était une véritable aventure. Nous avions le sentiment de franchir une étape importante, celle de pouvoir nous organiser seuls et vivre, pendant quelques jours, loin de nos familles. La préparation de cette escapade avait occupé plusieurs jours. Chacun avait contribué selon ses moyens et nous avions mis en commun nos économies pour acheter le nécessaire : du pain, du fromage, du sucre, du thé, quelques conserves et d'autres provisions qui nous semblaient indispensables. Nous avions soigneusement calculé nos dépenses afin que chacun puisse participer à cette aventure sans trop solliciter ses parents. Le

plus difficile avait été de trouver un abri pour la nuit. Après bien des recherches, nous avons réussi à nous procurer une petite tente prévue pour quatre personnes. Le problème était que nous étions six ou sept ! Sur le moment, cela ne nous avait pas découragés le moins du monde. Nous étions jeunes, enthousiastes et persuadés que rien ne pouvait gâcher notre séjour. Une fois arrivés au bord du lac, nous avons installé notre campement avec un sérieux qui nous faisait sourire nous-mêmes. Nous nous sentions comme de véritables explorateurs. Les journées étaient consacrées aux promenades autour du lac, aux baignades lorsque le temps le permettait, aux discussions interminables et aux plaisanteries qui semblaient ne jamais finir. Les nuits, en revanche, étaient beaucoup plus compliquées. Entassés dans notre petite tente, nous devions nous organiser tant bien que mal pour trouver un peu de place. Malgré tous nos efforts, il était impossible que tout le monde soit complètement à l'intérieur. Le plus souvent, plusieurs d'entre nous se réveillaient avec les pieds qui dépassaient de la tente ! Cela donnait lieu à de nombreux éclats de rire et à des moqueries qui alimentaient nos conversations pendant toute la journée suivante. Ce qui me revient le plus souvent à l'esprit et aussi lors des discussions avec mes amis d'enfance, n'est ni le confort ni l'organisation parfois approximative de notre campement, mais l'extraordinaire sentiment de liberté que nous éprouvions. Nous étions ensemble, au bord d'un magnifique lac, loin des contraintes habituelles, convaincus de vivre une aventure exceptionnelle. Ces quelques jours à Dayet Aoua demeurent parmi les souvenirs les plus joyeux et les plus marquants de mon adolescence.

Je vais raconter une petite anecdote qui s'est produite lors de ce campement à Dayet Aoua et qui nous a beaucoup fait rire par la suite, même si, sur le moment, l'affaire avait été prise très au sérieux et il nous fallait un Colombo pour tenter d'en percer le mystère.. Le premier jour, vers la fin de l'après-midi, nous commençons tous à avoir faim et il était temps de préparer un petit goûter. Deux d'entre nous s'étaient chargés de la tâche. Avec beaucoup d'application, ils avaient préparé des morceaux de pain garnis de deux tranches de fromage et d'un peu de confiture. Nos provisions étant limitées, tout avait été soigneusement calculé : le nombre de portions correspondait exactement au nombre de copains présents au campement. Pendant la préparation, certains d'entre nous étaient partis nager dans

le lac, tandis que d'autres s'occupaient à diverses activités aux alentours. Lorsque tout fut prêt, nous nous sommes réunis en cercle pour partager le goûter accompagné d'un bon verre de thé. Mais au moment de distribuer les portions, nous avons constaté avec stupeur qu'il en manquait deux ! La surprise fit rapidement place à l'incompréhension. Comment deux parts avaient-elles pu disparaître alors que tout avait été minutieusement compté ? Immédiatement, nous avons lancé ce que nous appelions, avec beaucoup de sérieux, une véritable enquête à la Colombo . Chacun avançait ses hypothèses, examinait les faits et observait les réactions des autres. Les interrogatoires se succédaient, mais personne ne voulait avouer. Les suspects étaient nombreux et les preuves inexistantes. Comme personne ne reconnaissait les faits, nous avons finalement dû nous résoudre à partager les portions restantes. Certains étaient un peu contrariés, d'autant plus que la faim se faisait sentir après une journée bien remplie. L'affaire resta donc sans solution, au grand désespoir des enquêteurs improvisés que nous étions. Ce n'est que plus tard, le soir même ou peut-être le lendemain, que le mystère fut enfin éclairci. Le frère aîné de l'un de nos copains, qui campait non loin de notre emplacement avec des amis plus âgés, avait observé toute la scène. Il savait parfaitement qui étaient les coupables, mais avait préféré ne pas les dénoncer immédiatement afin de ne pas gâcher l'ambiance du séjour. Lorsque la vérité éclata, nous apprîmes que deux de nos camarades avaient discrètement mangé les portions manquantes avant l'heure du goûter. Ils finirent par reconnaître leur faute et s'excusèrent sincèrement. Pour leur défense, ils expliquèrent qu'ils avaient particulièrement faim et qu'ils n'avaient pas réalisé à quel point nos provisions étaient rationnées. Cette explication nous fit sourire et dissipa rapidement notre mauvaise humeur.

3.1.7 Le 3 Mars : la Fête du Trône

Chaque année, le 3 mars représentait une date importante pour les Marocains. Cette journée était célébrée comme la Fête du Trône de Sa Majesté le roi Hassan II, un événement qui occupait une place particulière dans la vie nationale. À travers tout le Royaume, les villes et les villages se paraient de leurs plus beaux atours, les bâtiments publics étaient décorés de drapeaux nationaux et de portraits du sou-

verain, et les citoyens participaient aux festivités avec enthousiasme et fierté. Cette date commémorait l'accession au trône de Hassan II le 3 mars 1961, à la suite du décès de son père, feu Mohammed V, figure emblématique de l'indépendance du Maroc et père de la Nation. Le peuple marocain accueillit alors son nouveau souverain avec espoir et confiance, dans un contexte marqué par les défis de la construction d'un Maroc moderne et indépendant.

Durant le règne de Hassan II, la Fête du Trône était l'occasion de renouveler les liens d'attachement entre le peuple et son souverain. Les discours royaux étaient particulièrement attendus, car ils dressaient le bilan des réalisations du pays et définissaient les grandes orientations pour l'avenir. Cette célébration constituait également un moment de rassemblement national, où les Marocains, de toutes les régions et de toutes les générations, exprimaient leur unité et leur fidélité à la monarchie. Pour ceux qui ont vécu cette époque, le 3 mars reste un souvenir marquant, chargé d'émotion et de nostalgie. Il évoque une période importante de l'histoire contemporaine du Maroc, marquée par les profondes transformations politiques, économiques et sociales qui ont accompagné le long règne du roi Hassan II.

Pour nous, jeunes collégiens d'Imouzzer, cette fête avait une saveur toute particulière. Bien avant le 3 mars, l'effervescence gagnait déjà les salles de classe et la cour du collège. Chacun voulait participer à sa manière à cet événement tant attendu. Pour certains, c'était l'occasion de révéler leurs talents artistiques en montant sur scène comme chanteurs, poètes ou acteurs de théâtre. Les répétitions se succédaient pendant plusieurs semaines dans une ambiance à la fois studieuse et joyeuse. C'était aussi une belle occasion pour les garçons de passer, dans un cadre tout à fait naturel et accepté, des moments agréables en compagnie des filles. À cette époque, les occasions de se côtoyer en dehors des salles de classe n'étaient pas si nombreuses. Les préparatifs de la fête du Trône offraient donc un contexte privilégié pour travailler ensemble, échanger et mieux se connaître. Au sein d'une troupe de théâtre, lors des répétitions de chants patriotiques ou dans les groupes de musique constitués spécialement pour l'événement, filles et garçons partageaient le même enthousiasme et le même désir de contribuer à la réussite de la fête. Les répétitions, les fous rires, les discussions et

les petits incidents de dernière minute créaient une atmosphère de camaraderie et de complicité qui rendait ces moments particulièrement agréables. Pour nous, adolescents, ces activités représentaient bien plus qu'une simple participation aux festivités. Elles constituaient des parenthèses de liberté, de découverte et de socialisation dans une période de la vie où les relations entre garçons et filles demeuraient souvent empreintes de réserve et de timidité. L'ambiance était électrique, joyeuse et pleine d'entrain. Chacun attendait avec impatience les répétitions et les représentations, non seulement pour le spectacle lui-même, mais aussi pour le plaisir de se retrouver ensemble.

J'ai le souvenir d'une anecdote remontant à ma troisième année de collège. Quelques semaines avant le 3 mars, notre professeur d'arabe, M. Sail, préparait une pièce de théâtre qui devait être présentée à l'occasion de cette fête nationale. Il avait sélectionné quelques élèves volontaires, filles et garçons, pour participer aux répétitions qui se déroulaient le soir dans une salle du collège. Deux jours après le début des répétitions, il décida de m'y intégrer sachant que j'adorais la poésie et les textes en arabe classique. Lorsque je lus la pièce, je ne fus pas vraiment enthousiaste. Elle ne me m'attirait pas particulièrement et je préférais consacrer mon temps à d'autres activités. Je lui fis part de mes réticences, mais il insista avec conviction pour que je reste dans la troupe. Le lendemain, pendant son cours, mon mécontentement était visible. Moi qui étais habituellement un élève très actif, participant volontiers aux discussions et répondant aux questions, je restai silencieux. Je ne pris la parole à aucun moment et me contentai d'écouter sans intervenir. M. Sail, observateur et fin psychologue, comprit rapidement la raison de ce changement inhabituel de comportement. Avec un sourire malicieux, il s'adressa alors à toute la classe et déclara : *On a fait participer Khalide au théâtre, et on l'a rendu muet !* La classe éclata de rire. Quant à moi, je ne pus m'empêcher de sourire malgré ma mauvaise humeur. Cette remarque pleine d'humour détendit immédiatement l'atmosphère et reste encore aujourd'hui gravée dans ma mémoire. Pour d'autres élèves, la contribution prenait une forme différente. Ils consacraient leur temps à la préparation des festivités : décoration des salles, confection de drapeaux et de banderoles, installation de la scène ou encore organisation des différentes activités. Chacun trouvait sa place et apportait sa pierre à l'édifice. Ces préparatifs étaient souvent aussi importants

que la fête elle-même. Ils nous permettaient de travailler ensemble, de partager des moments de camaraderie et de développer un véritable esprit d'équipe. Le jour venu, vêtus des plus beaux habits, les jeunes vivaient avec fierté et émotion les spectacles et les cérémonies organisés au sein de l'établissement. Ces souvenirs demeurent gravés dans nos mémoires comme des instants d'insouciance et de communion autour d'une célébration qui marquait profondément la vie du pays et celle de notre jeunesse.

Je me rappelle également que, quelques jours avant la fête, le centre d'Imouzzer se transformait complètement, malgré le froid et parfois même la pluie qui accompagnaient souvent cette période de l'année. Une atmosphère particulière s'installait progressivement dans la ville. Les habitants s'affairaient aux préparatifs tandis que les visiteurs commençaient à arriver des alentours d'Imouzzer et des régions voisines. Sur le vaste terrain réservé à la fantasia, s'élevaient de grandes tentes berbères dressées par des familles venues des environs d'Imouzzer. Ces tentes, avec leurs couleurs et leur architecture traditionnelle berbères, donnaient au lieu un air de fête et de rassemblement populaire. Elles devenaient pendant quelques jours le cœur battant de la célébration. Du matin jusqu'à une heure avancée de la nuit, on entendait résonner les sons profonds des bendirs à l'intérieur et aux alentours des tentes. Les rythmes répétitifs et envoûtants accompagnaient les chants et les danses traditionnelles (Ahidous). Pendant deux ou trois jours, ces mélodies semblaient ne jamais s'interrompre, se mêlant aux conversations animées, aux rires et aux hennissements des chevaux. L'air était chargé d'odeurs de thé à la menthe, de grillades et de plats traditionnels préparés pour l'occasion. Toute la ville vivait au rythme de cette fête qui transformait Imouzzer en un lieu de rencontre, de partage et de convivialité.

Les souvenirs de mes années de collège à Imouzzer sont également étroitement liés à la Fête du Trône du 3 mars. Cette date demeure profondément gravée dans la mémoire des jeunes de ma génération. Chaque année, son arrivée réveillait en nous une excitation particulière, mêlée à l'attente des festivités, des spectacles, des fantasias et des rassemblements populaires qui animaient toute la région. Bien au-delà de sa portée nationale, le 3 mars représentait pour nous un moment de joie, de découverte et de partage. Aujourd'hui encore, plusieurs décennies plus tard, le simple fait d'évoquer cette date fait

resurgir une multitude de souvenirs : les préparatifs au collège, les répétitions des spectacles, les tentes berbères dressées sur le terrain de la fantasia, les sons des bendirs résonnant dans l'air frais d'Imouzz-zer, et l'enthousiasme de toute une jeunesse qui vivait intensément ces moments de fête.

3.2 Les Années Lycée

3.2.1 L'Internat à Sidi Lahcen Lyoussi

Après le collège, nous devions tous quitter Imouzz-zer du Kandar pour poursuivre nos études en seconde dans les lycées des villes voisines, car notre petite ville ne possédait pas encore de lycée. Pour beaucoup d'entre nous, cette étape marquait un véritable tournant dans notre vie. Nous étions amenés à nous éloigner de nos familles et de notre environnement habituel afin de poursuivre notre parcours scolaire dans des conditions parfois difficiles.

Pour les élèves de ma promotion, l'affectation en seconde (première année de Lycée) se faisait principalement au lycée Sidi Lahcen El Youssi de Sefrou, situé à une trentaine de kilomètres d'Imouzz-zer du Kandar. Les garçons étaient accueillis à l'internat du lycée, tandis que les filles rejoignaient l'internat réservé aux jeunes filles au Lycée Oum Albanine à Fes. Quitter sa famille à un âge aussi jeune n'était pas chose facile. Cependant, cette expérience nous a permis d'acquérir très tôt une certaine autonomie, le sens des responsabilités et une grande capacité d'adaptation. Malgré l'éloignement et les difficultés matérielles que cela pouvait engendrer, nous étions animés par une forte volonté de réussir nos études. Les sacrifices consentis par nos parents ainsi que les efforts fournis par les élèves ont largement contribué à former une génération attachée aux valeurs du travail, de la persévérance et de l'excellence.

Au début, les premiers jours à l'internat de Sefrou étaient particulièrement agréables. Tout était nouveau pour nous : nous découvriions notre dortoir, le réfectoire, les salles d'étude, la cour de récréation et l'ensemble de cet environnement qui allait devenir notre lieu de vie pendant toute l'année. Nous faisons connaissance avec des élèves venus de différentes localités de la région, partageant les mêmes appréhensions et les mêmes espoirs. Cette nouvelle vie nous procurait

un sentiment de liberté et d'aventure. Loin du regard quotidien de nos parents, nous apprenions progressivement à nous organiser, à gérer notre temps et à vivre en communauté. Les soirées d'étude, les repas pris ensemble, les discussions dans les dortoirs et les moments de détente contribuaient à créer des liens d'amitié solides qui, pour certains, ont perduré bien au-delà des années de lycée. Cependant, après l'enthousiasme des premiers jours, la réalité de l'éloignement familial commençait parfois à se faire sentir. La nostalgie du foyer, l'absence des parents et la rigueur de la vie en internat constituaient de véritables défis pour de jeunes adolescents. Malgré cela, cette expérience a joué un rôle déterminant dans notre formation personnelle, en nous apprenant l'autonomie, la discipline et la persévérance.

La vie à l'internat était rythmée par une organisation très stricte, où chaque moment de la journée était soigneusement planifié. La journée commençait très tôt, dès 6 h 30 du matin. Après un réveil matinal souvent difficile et rarement négociable, nous devions quitter rapidement le dortoir pour rejoindre les salles d'étude situées dans l'enceinte du lycée. Encore à moitié endormis, nous prenions place à nos pupitres pour une première séance de travail avant même le petit-déjeuner. Vers 7 h 15, nous retournions au dortoir pour faire une toilette rapide, préparer nos affaires de la journée et nous rendre au réfectoire. Après le petit-déjeuner, nous rejoignions nos salles de classe où nous retrouvions nos camarades externes pour suivre les cours de la matinée. Aux alentours de midi, les internes se mettaient en rang, deux par deux, pour se rendre au réfectoire. Après le déjeuner, nous disposions d'un moment de récréation dans la cour du lycée, alors réservée aux seuls internes. Quinze minutes plus tard, il fallait déjà rejoindre les salles d'étude avant la reprise des cours de l'après-midi. Les cours se poursuivaient généralement jusqu'à 18 heures. Nous enchaînions ensuite avec une nouvelle séance d'étude surveillée. Le dîner était servi vers 19 h 30, suivi d'une courte récréation jusqu'à 20 heures. Puis venait la dernière étude de la journée, qui se terminait à 22 heures.

Après cette longue journée, nous regagnions enfin le dortoir. C'était souvent le moment que nous attendions avec impatience. Avant l'extinction des lumières, nous partagions quelques instants de bonheur simple entre camarades. Les plaisanteries fusaient, chacun racontait les événements marquants de sa journée, ses réussites, ses inquié-

tudes ou ses projets. Ces moments de convivialité nous permettaient d'oublier, pour quelques instants, la dureté de la vie à l'internat. Les périodes de récréation occupaient également une place importante dans notre quotidien. Elles constituaient de précieux espaces de liberté où nous pouvions discuter, jouer, échanger nos joies comme nos soucis, et renforcer les liens d'amitié qui nous unissaient.

Durant toute la semaine, notre vie se déroulait entièrement à l'intérieur de l'enceinte du lycée et de l'internat. Nous n'avions pas le droit de sortir, même pendant la journée. Il était strictement interdit de franchir les portes de l'établissement, et nous passions ainsi plusieurs jours sans mettre un seul pied à l'extérieur. Cette discipline pouvait parfois paraître contraignante, mais elle faisait partie intégrante de la vie d'internat. Nous apprenions à vivre dans un univers relativement fermé, rythmé par les cours, les études surveillées, les repas et les moments de récréation.

Le vendredi soir était attendu avec impatience par de nombreux élèves. Ceux dont les familles habitaient suffisamment près pouvaient demander une grande sortie afin de rentrer chez eux pour le week-end. Pour nous, élèves originaires d'Imouzzer du Kandar, c'était l'occasion de retrouver nos parents, nos frères et sœurs, ainsi que l'atmosphère chaleureuse du foyer familial après une semaine passée à l'internat. C'était aussi l'occasion de retrouver l'un des lieux les plus agréables de notre jeunesse : le sentier qui longeait la rivière reliant le centre d'Imouzzer à la source d'Aïn Sultan. Pour nous, ce chemin était bien plus qu'un simple lieu de promenade. Il faisait partie intégrante de notre quotidien et de notre art de vivre.

Avec mes amis, nous aimions emprunter ce sentier en toute saison. Qu'il fasse beau, qu'il pleuve légèrement ou que le froid de l'hiver s'installe sur la région, nous trouvions toujours un prétexte pour partir marcher le long de la rivière. Le murmure de l'eau qui s'écoulait entre les pierres, la fraîcheur des arbres qui bordaient le chemin et la beauté du paysage créaient une atmosphère propice à la réflexion et à la confiance. Au cours de ces longues promenades, nous parlions de tout et de rien. Nous évoquions nos petites difficultés du moment, nos projets d'avenir, nos réussites, nos déceptions amoureuses, nos ambitions d'étudiants ou encore les grands événements qui animaient le monde. Nous refaisions parfois la planète avec l'assurance et l'enthousiasme propres à la jeunesse, persuadés que tout était pos-

sible. Ces discussions nous permettaient de mieux nous connaître, de nous soutenir mutuellement et de renforcer les liens d'amitié qui nous unissaient. Chaque promenade devenait une parenthèse privilégiée dans laquelle le temps semblait suspendu. Nous marchions souvent sans même nous rendre compte de la distance parcourue, tant nos conversations nous absorbaient. Je garde un souvenir particulièrement ému de ces moments simples. Avec le recul, je comprends que ce n'étaient pas seulement les paysages qui rendaient ces promenades si précieuses, mais aussi la qualité des échanges humains qu'elles favorisaient. L'amitié, la confiance et la liberté de parole trouvaient naturellement leur place dans ce cadre paisible où la nature semblait accompagner chacune de nos discussions.

Pour ceux qui restaient à Sefrou, il existait également la possibilité d'obtenir une petite sortie le dimanche. Nous pouvions alors passer la journée à l'extérieur de l'établissement et découvrir la ville. Ces sorties représentaient de véritables moments de liberté. Nous parcourions les rues et les différents quartiers de Sefrou, flânions dans les marchés, observions l'animation de la ville et profitions simplement du plaisir de nous retrouver entre amis en dehors du cadre strict du lycée. Ces quelques heures de liberté avaient pour nous une valeur inestimable. Elles nous permettaient de rompre avec la routine de l'internat, de nous changer les idées et de reprendre des forces avant d'entamer une nouvelle semaine de travail et de discipline.

Le responsable de l'internat était un homme à la fois sévère, rusé et particulièrement intelligent. Son autorité ne souffrait aucune contestation. Ce qui nous impressionnait le plus, c'était sa capacité à connaître personnellement chacun des pensionnaires. En quelques semaines seulement, il avait mémorisé les noms, les visages et souvent même les habitudes des plus de deux cents élèves que comptait l'internat. Cette connaissance remarquable des internes lui permettait de maintenir une discipline rigoureuse tout en gardant un œil attentif sur chacun d'entre nous.

Il arrivait parfois que la pression de la vie à l'internat devienne difficile à supporter. L'éloignement de nos familles, la discipline stricte et le rythme soutenu des journées nous donnaient parfois le sentiment de vivre dans un univers fermé. Certains élèves ressentaient alors le besoin de s'évader, ne serait-ce que pour quelques heures. Ainsi, il nous arrivait de quitter discrètement le lycée pour une heure ou deux

afin de retrouver, l'espace d'un instant, le sentiment de liberté qui nous manquait tant. Ces escapades improvisées nous permettaient de nous promener dans les rues de Sefrou, d'observer la vie de la ville, de boire un thé dans un café ou simplement de marcher sans contrainte. Plus que la destination elle-même, c'était le plaisir de se sentir libre, loin des règles et des horaires de l'internat, qui rendait ces moments si précieux.

Ces absences n'échappaient pas toujours à la vigilance de Monsieur My Ali, le responsable de l'internat. Homme d'expérience, doté d'un sens aigu de l'observation, il semblait avoir des yeux partout. Malgré les précautions prises par les élèves, il parvenait souvent à repérer ceux qui avaient enfreint le règlement en quittant l'établissement sans autorisation. Sa connaissance remarquable des pensionnaires lui permettait de déceler rapidement les comportements inhabituels et de retrouver les auteurs de ces petites fugues. Pour nous, ces escapades représentaient un risque calculé. Elles étaient rarement motivées par l'envie de transgresser les règles, mais plutôt par le besoin, parfois irrésistible, de respirer un peu d'air de liberté avant de retrouver le cadre rigoureux de la vie en internat.

Je me souviens d'un épisode qui avait beaucoup marqué les internes de notre génération. Un jour, Monsieur My Ali avait surpris plusieurs élèves originaires d'Imouzzer du Kandar en possession d'un *sebsi*, cette petite pipe traditionnellement utilisée pour fumer du tabac ou d'autres substances illicites. Heureusement pour eux, il ne les avait pas pris sur le fait. Les élèves avaient donc tout nié, affirmant qu'ils avaient trouvé l'objet par hasard et qu'ils ignoraient totalement à quoi il servait. L'affaire avait fait grand bruit à l'internat et le fameux *sebsi* était devenu une sorte de symbole. Chaque fois que des élèves d'Imouzzer étaient impliqués dans une bêtise ou un écart de conduite, Monsieur My Ali nous convoquait dans son bureau. Avant même de commencer ses remontrances, il sortait le **sebsi** d'un tiroir, le déposait lentement sur son bureau et nous regardait avec un air grave.

Commençait alors l'un de ses célèbres discours. Il parlait avec l'assurance et l'éloquence d'un homme politique chevronné, mêlant avertissements, conseils et menaces à peine voilées. Son message était toujours le même : il nous avait à l'œil et il ne fallait pas faire de bêtises. Pour nous, ce rituel était à la fois intimidant et presque

comique. Nous essayions de garder notre sérieux, mais sa manière de mettre en scène la situation et son talent oratoire nous donnaient souvent envie de rire. Malheureusement, il arrivait que certains camarades ne parviennent pas à retenir un sourire ou un éclat de rire. Dans ces cas-là, la situation pouvait rapidement se compliquer. Ce qui n'était au départ qu'un simple rappel à l'ordre se transformait parfois en une véritable séance de réprimandes. Ces épisodes font aujourd'hui partie des souvenirs les plus marquants et les plus pittoresques de notre vie à l'internat.

Les moments les plus difficiles de la vie à l'internat étaient sans doute les journées de printemps. À cette période de l'année, les jours s'allongeaient, le soleil restait présent jusque tard dans l'après-midi et l'on sentait partout un parfum de liberté. Lorsque la dernière sonnerie annonçait la fin des cours, nous regardions nos camarades externes quitter le lycée avec le sourire. Ils rentraient chez eux, retrouvaient leurs parents, leurs frères et sœurs, leurs amis du quartier et la chaleur de leur foyer.

Pour nos camarades externes, la journée scolaire était terminée. Pour nous, internes, une autre partie de la journée commençait. Alors que les externes regagnaient leur liberté, nous nous dirigions vers les salles d'étude ou vers l'internat pour poursuivre notre emploi du temps rigoureusement organisé. Ce contraste était parfois difficile à supporter, surtout lorsque le beau temps invitait à la promenade et à la détente.

Je me souviens de ces fins d'après-midi où nous regardions les élèves franchir le portail du lycée et disparaître dans les rues de Seffrou. Pendant quelques instants, nous éprouvions une certaine nostalgie. Nous pensions à nos familles restées à Imouzzer du Kandar, à nos amis d'enfance, aux rues de notre quartier et à tous ces petits moments du quotidien qui nous manquaient. Une sensation de solitude pouvait alors nous envahir. Cependant, une fois la soirée commencée, la vie reprenait son cours à l'internat. Les discussions entre camarades, les plaisanteries, les séances d'étude et les projets que nous formions pour l'avenir nous aidaient à surmonter ces moments de mélancolie. Avec le recul, ces instants difficiles ont aussi contribué à forger notre caractère, notre autonomie et notre capacité à affronter l'éloignement et les responsabilités dès notre adolescence.

Malgré ces journées parfois longues et difficiles, la vie à l'inter-

nat comportait aussi de nombreux moments de joie et de complicité. Les meilleurs instants étaient souvent ceux que nous partagions le soir, pendant les récréations ou dans les dortoirs, lorsque la pression des cours et des études surveillées retombait enfin. Nous nous retrouvions alors entre camarades pour discuter, plaisanter et raconter les événements de la journée. Les sujets ne manquaient jamais. Les pions de l'internat étaient souvent au cœur de nos conversations, tout comme Monsieur My Ali, le surveillant général, personnage incontournable de notre quotidien. Son autorité, sa rigueur et ses interventions mémorables alimentaient une multitude d'anecdotes que nous nous racontions avec beaucoup d'humour.

Monsieur My Ali dirigeait l'internat d'une main de fer. Rien ou presque ne lui échappait, et sa réputation dépassait largement les murs de l'établissement. Pourtant, derrière la crainte qu'il inspirait, il suscitait aussi une certaine admiration. Son sens de l'organisation, sa mémoire impressionnante et sa capacité à maintenir l'ordre parmi plus de deux cents adolescents forçaient le respect. Le soir venu, nous imitions parfois ses expressions, ses discours ou sa façon si particulière de nous convoquer dans son bureau. Ces imitations provoquaient des éclats de rire qui résonnaient dans les dortoirs. Pendant quelques instants, nous oublions la fatigue, l'éloignement de nos familles et les contraintes de la vie en internat. Ces moments de camaraderie étaient précieux. Ils nous permettaient de resserrer nos liens d'amitié et de rendre plus supportable une vie quotidienne souvent exigeante.

Il arrivait parfois que certains camarades, particulièrement malicieux et toujours à la recherche d'une nouvelle plaisanterie, fassent des vacheries plus ou moins inoffensives à d'autres internes dans le seul but de divertir le reste du groupe. Ces blagues faisaient souvent rire les spectateurs, mais beaucoup moins les victimes. Les auteurs de ces farces rivalisaient d'imagination. Il pouvait s'agir de cacher les affaires d'un camarade, de déplacer discrètement son lit, de lui faire croire à une convocation imaginaire chez le surveillant ou encore de lui raconter une histoire invraisemblable pour observer sa réaction. La plupart du temps, ces plaisanteries restaient bon enfant et faisaient partie du folklore de l'internat. Cependant, il arrivait que certaines blagues dépassent les limites et provoquent des tensions. Les victimes, déjà éprouvées par la vie en collectivité et l'éloi-

gnement de leur famille, n'appréciaient pas toujours d'être la cible des moqueries de leurs camarades. Dans ces situations, les pions ou Monsieur My Ali devaient parfois intervenir pour calmer les esprits et rappeler les règles du respect mutuel. Malgré ces excès occasionnels, ces épisodes témoignaient aussi de l'énergie débordante d'adolescents contraints de vivre ensemble une grande partie de l'année. Dans un quotidien très encadré, l'humour et les plaisanteries constituaient souvent une manière d'évacuer le stress, de rompre la monotonie et de rendre la vie à l'internat un peu plus légère. Bien des années plus tard, certaines de ces histoires continuent encore d'alimenter les souvenirs et les éclats de rire des anciens internes lorsqu'ils se retrouvent.

Je me rappelle très bien que cette année-là, nous avons passé nos derniers examens vers la fin du mois de mai. Dès la dernière épreuve terminée, un sentiment de soulagement et de liberté s'était emparé de nous. Après plusieurs mois de travail, de discipline et de vie en internat, les grandes vacances d'été étaient enfin là. Nous avons alors pris nos affaires et quitté l'internat pour rentrer chez nous, à Imouzzer du Kandar. Ce retour était toujours un moment très attendu. Nous retrouvions nos familles, nos amis d'enfance, nos quartiers et toutes les habitudes dont nous avons été privés pendant l'année scolaire. Les premiers jours des vacances avaient une saveur particulière. Nous avions l'impression de redécouvrir notre ville, ses rues, ses paysages et son ambiance paisible. Les contraintes des horaires, des études surveillées et du règlement de l'internat appartenaient soudainement au passé. Nous pouvions enfin profiter pleinement de notre temps, dormir un peu plus longtemps, retrouver nos camarades de vacances et partager avec nos proches les souvenirs accumulés tout au long de l'année. À cet âge-là, les vacances d'été semblaient interminables. Elles représentaient une parenthèse de liberté absolue entre deux années scolaires. Pourtant, malgré les difficultés que nous avons parfois connues à l'internat, il ne fallait généralement que quelques semaines pour que nous commencions déjà à évoquer nos camarades, les anecdotes de l'année écoulée et les aventures qui nous attendaient à la rentrée suivante.

3.2.2 La Marche Verte

J'étais en première année de lycée à Sefrou lorsque la Marche Verte fut lancée en Octobre 1975. Je me souviens de cet événement comme si c'était hier tant il a marqué les esprits de toute une génération. Dès l'annonce de cette grande mobilisation nationale, un immense enthousiasme s'empara du pays. Partout, dans les villes comme dans les campagnes, les Marocains manifestaient leur fierté et leur volonté de participer à ce moment historique.

Je garde encore en mémoire l'émotion qui régnait alors. Jeunes et moins jeunes, hommes et femmes, chacun voulait prendre part à cette marche grandiose. Les conversations dans les familles, dans les cafés, dans les écoles et dans les rues tournaient presque exclusivement autour de cet événement. On ressentait un profond sentiment d'unité nationale et un attachement sincère à cette cause qui dépassait les différences sociales ou régionales. Au lycée, l'ambiance était elle aussi exceptionnelle. Les élèves suivaient avec passion les informations diffusées à la radio et commentaient chaque nouvelle annonce. Beaucoup rêvaient de pouvoir rejoindre les milliers de volontaires qui se préparaient à partir vers le Sud. Même ceux qui étaient trop jeunes pour participer directement vivaient l'événement avec une intensité particulière. Nous avions le sentiment d'assister à une page importante de l'histoire de notre pays.

La télévision et la radio marocaines diffusaient, à longueur de journée, des chansons composées spécialement pour cette occasion. Souvent créées dans l'urgence de l'événement, elles traduisaient l'enthousiasme populaire, la ferveur patriotique et l'attachement profond des Marocains à leur pays. Beaucoup de ces chansons ont traversé le temps et sont devenues de véritables hymnes nationaux, gravés dans la mémoire collective de plusieurs générations. Je me souviens notamment de la magnifique et profonde chanson *Layyoun Ainiya* du mythique groupe de jeunes Jil Jilala ainsi que de la chanson *Sawt Al Hassan Ynadi*, composition de Abdellah Issami et paroles de Fathallah Lamghari. Par la force de ses paroles, la richesse de sa mélodie et l'émotion qui s'en dégage, cette œuvre a marqué durablement les esprits. Elle exprimait avec une rare intensité les sentiments d'un peuple tout entier et demeure, aujourd'hui encore, l'une des chansons les plus emblématiques du répertoire patriotique marocain. Chaque fois que je l'écoute, elle ravive les souvenirs d'une époque excep-

tionnelle où tout un pays vibrait à l'unisson au rythme d'un même idéal et d'une même espérance.

Je me souviens également des scènes de ferveur populaire que l'on pouvait observer partout. Des familles entières se rassemblaient autour des postes de radio pour écouter les informations, tandis que les drapeaux marocains apparaissaient dans les rues, sur les maisons et sur les véhicules. Une atmosphère d'espoir, de confiance et de patriotisme régnait dans tout le pays. Pour nous, lycéens de l'époque, la Marche Verte représentait bien davantage qu'un événement politique. Elle incarnait un moment de communion nationale rarement observé, où tout un peuple semblait animé par un même idéal. Bien des années plus tard, je conserve encore le souvenir très vif de cette période exceptionnelle et de l'émotion collective qui l'accompagnait.

Jeunes ou moins jeunes, les Marocains de l'époque étaient pleinement conscients de l'importance que revêtait la question du Sahara pour l'avenir du pays. Dans l'esprit de beaucoup, la récupération de ce territoire constituait une étape essentielle dans le processus d'achèvement de l'intégrité territoriale du Maroc. Cette conviction était largement partagée au sein de la population et expliquait l'immense mobilisation populaire qui accompagna la Marche Verte.

Je me souviens encore aujourd'hui des discours de feu Sa Majesté le Roi Hassan II. Ses allocutions étaient suivies avec une attention extraordinaire dans les foyers marocains. Les familles se rassemblaient devant leur télévision, pour écouter ses appels et ses messages à la Nation. Son éloquence, sa détermination et sa capacité à mobiliser les citoyens impressionnaient profondément les jeunes que nous étions. Lorsque le Roi appela les Marocains (350.000 personnes) à répondre présents pour participer à la Marche Verte, qui a eu lieu le 6 Novembre 1975, la réaction fut immédiate. Dans toutes les régions du pays, des milliers de volontaires se manifestèrent. Hommes et femmes, étudiants, ouvriers, agriculteurs, fonctionnaires ou commerçants, tous voulaient prendre part à cet événement historique. Beaucoup considéraient qu'il s'agissait non seulement d'un devoir patriotique, mais aussi d'un privilège de pouvoir contribuer à une page importante de l'histoire du Maroc.

À Imouzzer du Kandar comme à Sefrou et dans le reste du pays, l'enthousiasme était palpable. Dans les écoles, les marchés, les cafés et les lieux publics, les conversations portaient presque exclusive-

ment sur la Marche Verte. Nous suivions avec passion les préparatifs, les départs des volontaires et les informations diffusées quotidiennement. Même les plus jeunes, qui ne pouvaient évidemment pas participer directement, ressentait l'émotion collective et avaient le sentiment de vivre un moment exceptionnel. Ce qui m'a le plus marqué demeure sans doute ce sentiment d'unité nationale qui régnait alors. Pendant plusieurs semaines, les différences sociales, régionales ou générationnelles semblaient s'effacer devant un objectif commun. Pour ma génération, la Marche Verte reste associée au souvenir d'un peuple rassemblé autour d'un même idéal et d'un même élan de confiance en l'avenir.

3.2.3 Le Camping à Tanger

Cet été-là, avec un groupe de cinq amis très proches, nous avons décidé de partir quelques jours en camping sur la plage de Tanger. Pour nous, il s'agissait d'une véritable aventure. Aucun d'entre nous n'avait encore entrepris un voyage aussi long, aussi loin de sa famille et de son environnement habituel. Entre Imouzzer du Kandar et Tanger, il y a près de 400 kilomètres, une distance qui nous paraissait immense à l'époque.

La préparation du voyage fut à elle seule une aventure. Nos moyens étaient très modestes et nous devions faire preuve d'imagination pour réaliser notre projet. Après plusieurs recherches, nous avons réussi à nous procurer une petite tente conçue pour deux personnes seulement, alors que nous étions cinq à partir. Cela ne nous inquiétait guère : à notre âge, l'enthousiasme comptait davantage que le confort. Comme notre budget était limité, nous avons également prévu d'emporter avec nous l'essentiel de notre nourriture. Chacun avait contribué selon ses possibilités. Nous avons rassemblé des légumes secs, du thé, du sucre, de l'huile, quelques épices ainsi qu'une petite bonbonne de gaz et le matériel de cuisine indispensable pour préparer nos repas. L'idée de cuisiner nous-mêmes sur la plage nous donnait le sentiment de vivre une véritable expédition.

Les jours précédant le départ furent remplis d'excitation. Nous passions des heures à discuter de notre futur voyage, à imaginer la plage, la mer, les soirées sous la tente et les aventures qui nous attendaient. Pour de jeunes adolescents habitués à la vie encadrée de

l'internat et à la tranquillité d'Imouzzer du Kandar, ce séjour à Tanger représentait bien plus que de simples vacances : c'était notre première expérience de liberté entre amis, une occasion de découvrir le monde par nous-mêmes et de vivre des moments qui resteraient gravés dans nos mémoires pendant de nombreuses années.

Le jour tant attendu arriva enfin. En début d'après midi, nous avons quitté Imouzzer du Kandar en taxi pour rejoindre la gare de Fès. Une fois à la gare, nous avons pris le train en quatrième classe, un vieux train aux banquettes en bois qui nous faisait penser aux trains des films de cow-boys américains que nous avions vus au cinéma. Je me souviens encore parfaitement de ce voyage. Notre train quitta Fès vers 22 heures. Nous étions excités à l'idée de découvrir Tanger et il nous fut difficile de trouver le sommeil. La nuit passa au rythme des conversations, des éclats de rire et des rencontres. Nous avons croisé de nombreux jeunes voyageurs qui, comme nous, partaient à l'aventure pendant les vacances d'été. Certains se rendaient à Tanger, d'autres vers d'autres villes du Maroc. Ces échanges improvisés donnaient à notre voyage une atmosphère particulière, faite de liberté, de curiosité et d'insouciance.

À l'aube, lorsque les premières lueurs du jour commencèrent à éclairer le paysage, nous approchions de Tanger. L'émotion était immense. Après une nuit passée dans le train, nous découvrions enfin cette ville mythique dont nous avions tant entendu parler. Notre arrivée reste l'un des souvenirs les plus marquants de ma jeunesse. Pour la première fois de notre vie, nous découvrions la mer Méditerranée. Devant nous s'étendait une immense plage baignée par les premières lumières du matin. L'eau, d'un bleu turquoise éclatant, semblait se confondre avec le ciel.

Chargés de nos sacs, de notre petite tente et de nos provisions, nous avons marché quelques minutes seulement avant de nous retrouver face à l'immensité de la plage. Le contraste avec notre quotidien était saisissant. Quelques heures auparavant, nous étions encore dans les montagnes autour d'Imouzzer du Kandar ; désormais, nous avions devant nous la Méditerranée. Je me souviens encore de l'émotion que nous avons ressentie en posant nos affaires sur le sable. Fatigués par le voyage mais remplis d'enthousiasme, nous avions l'impression d'être arrivés dans un autre monde. L'air marin, le bruit des petites vagues du matin et le calme du front de mer nous faisaient ou-

blier instantanément les longues heures passées dans le train. Avant même de penser à installer notre campement, nous avons passé un long moment à contempler la mer. Pendant de longues minutes, nous sommes restés silencieux à contempler ce spectacle. Tous les efforts du voyage, toutes les économies réalisées pour financer cette expédition et toutes les difficultés rencontrées pour organiser notre séjour étaient soudain récompensés. À cet instant précis, nous avions le sentiment que le monde s'ouvrait devant nous et que tout devenait possible. Nous étions émerveillés par la beauté du paysage et par cette sensation de liberté que nous procurait ce premier grand voyage loin de notre ville natale.

À peine arrivés sur la plage, certains s'occupaient de monter notre petite tente et de ranger les sacs ainsi que les provisions, alors que d'autres n'avaient pas la patience d'attendre. Emportés par l'excitation et l'envie de profiter pleinement de ce moment tant attendu, ils avaient déjà abandonné leurs affaires et couraient à toute vitesse vers la mer. Après une nuit entière passée dans le train, la perspective de se baigner dans les eaux de la Méditerranée était irrésistible. Quelques instants plus tard, leurs cris de joie résonnaient déjà sur la plage. Les premières baignades de la journée avaient quelque chose de magique. L'eau était encore fraîche, la plage presque déserte et le soleil du matin commençait à peine à réchauffer le sable.

Depuis notre emplacement, nous regardions nos camarades plonger dans les vagues avec une énergie débordante. Leur enthousiasme était contagieux. Même ceux qui s'étaient chargés de l'installation du campement avaient du mal à rester concentrés sur leur tâche. Très vite, la tente fut dressée à la hâte, les affaires sommairement rangées, et nous rejoignîmes à notre tour les premiers baigneurs. Ce premier contact avec la Méditerranée demeure gravé dans ma mémoire. Nous avions l'impression de vivre un moment exceptionnel, une récompense après les longues heures de voyage et les semaines passées à rêver de cette aventure.

Les jours suivants s'écoulèrent dans une atmosphère de liberté et d'insouciance. Notre temps se partageait entre les baignades dans la mer, les séances de bronzage sur le sable chaud, les courses pour compléter nos provisions, la préparation des repas et les longues promenades dans les rues de Tanger. La vie du campement s'organisait naturellement. Chaque jour, certains se chargeaient des achats,

d'autres préparaient le thé ou les repas, tandis que les plus courageux s'occupaient de la vaisselle ou du rangement de la tente. Malgré le confort très sommaire de notre installation, nous étions heureux et fiers de nous débrouiller seuls.

Lorsque la chaleur devenait trop forte, nous cherchions un coin d'ombre pour lire, discuter ou simplement contempler la mer. À d'autres moments, nous partions explorer le centre-ville de Tanger. Nous aimions flâner dans les rues animées, observer les passants, découvrir les boutiques et nous imprégner de l'ambiance si particulière de cette ville ouverte sur la Méditerranée. La plage était également un formidable lieu de rencontres. Nous y croisions de nombreux jeunes venus d'autres régions du Maroc, souvent eux aussi en vacances ou en camping. Très vite, des liens se créaient. Il nous arrivait fréquemment d'organiser des matchs de football improvisés sur le sable. Les équipes se formaient spontanément, mêlant des jeunes de Fès, Rabat, Casablanca, Oujda ou d'autres villes encore. Pendant quelques heures, nous oubliions nos origines et nos différences pour partager le même plaisir du jeu et de l'amitié. Ces rencontres ont beaucoup contribué à la richesse de ce séjour. Elles nous ont permis de découvrir d'autres horizons, d'échanger sur nos vies respectives et de nouer des amitiés éphémères mais sincères. Aujourd'hui encore, lorsque je repense à ces journées passées à Tanger, ce sont souvent ces moments simples de camaraderie, de liberté et de découverte qui me reviennent à l'esprit avec le plus de force.

Nous avons ainsi passé plus de dix jours à Tanger avec des moyens très modestes, mais avec une immense joie de vivre. Notre petite tente, nos provisions limitées et notre budget serré ne nous empêchaient nullement d'être heureux. Bien au contraire, chaque journée nous apportait son lot de découvertes, d'aventures et de moments de bonheur. Nous avons appris à nous contenter de peu. Un repas préparé ensemble, une baignade dans la mer, une promenade sur la plage au coucher du soleil ou une simple discussion entre amis suffisaient à nous combler. Nous ne possédions pas grand-chose, mais nous avions l'essentiel : l'amitié, la liberté et l'enthousiasme de la jeunesse.

Je réalise maintenant que ce voyage fut l'un des plus beaux de mon adolescence. Il nous a appris l'autonomie, la solidarité et l'importance des choses simples. Nous avons partagé des moments d'une

intensité rare, loin du confort matériel mais riches en émotions et en souvenirs. Plus de dix jours durant, nous avons vécu au rythme de la mer, du soleil et de l'amitié. Nous étions jeunes, insoucians et pleins d'espoir. À cet âge-là, le bonheur ne se mesurait ni à l'argent ni au confort, mais aux expériences vécues ensemble. C'est sans doute pour cette raison que, tant d'années plus tard, ces quelques jours passés sous une petite tente sur la plage de Tanger demeurent parmi les souvenirs les plus précieux de ma jeunesse.

3.2.4 Le Lycée à Fes

L'année suivante marqua une nouvelle étape dans mon parcours scolaire. Je dus quitter Sefrou et changer à la fois de ville et de lycée pour poursuivre mes études. En effet, ayant été admis en Sciences Mathématiques, je ne pouvais pas rester au lycée de Sefrou, cette filière n'y étant pas proposée à l'époque. J'ai donc été affecté au lycée Moulay Slimane de Fès, un établissement prestigieux et beaucoup plus grand que ceux que j'avais connus jusque-là. Cette perspective m'enthousiasmait autant qu'elle m'inquiétait. Une fois encore, il fallait s'adapter à un nouvel environnement, découvrir de nouveaux camarades, de nouveaux professeurs et de nouvelles habitudes de vie. Je n'étais cependant pas le seul à devoir quitter Sefrou. Deux de mes meilleurs amis, Mohamed et Saïd, étaient eux aussi contraints de changer d'établissement. Ayant choisi la filière économique, ils devaient poursuivre leurs études lycée Moulay Slimane de Fès, cette spécialité n'étant pas davantage disponible à Sefrou. Après avoir partagé les mêmes classes, les mêmes dortoirs, les mêmes joies et les mêmes difficultés pendant plusieurs années, nos chemins scolaires avec d'autres amis restés à Sefrou commençaient ainsi à se séparer.

Cette période fut marquée par un mélange de tristesse et d'excitation. Tristesse de quitter des amis avec lesquels j'avais vécu des moments inoubliables à l'internat et à Sefrou, mais aussi excitation à l'idée de découvrir un nouvel univers et de relever de nouveaux défis. Sans le savoir, nous nous apprêtions à entrer dans une étape décisive de notre formation, qui allait profondément influencer nos parcours futurs.

À Fès, nous étions également hébergés à l'internat du lycée Moulay Slimane. Cependant, la vie y était sensiblement différente de celle

que nous avions connue à Sefrou. L'internat était moins contraignant et nous accordait davantage de liberté. Cette différence fut immédiatement perceptible et contribua grandement à rendre notre adaptation plus facile. Contrairement à Sefrou, où les sorties étaient strictement réglementées, nous pouvions ici quitter l'établissement pendant la journée lorsque nous n'avions pas cours ou pendant les moments autorisés. Cette liberté nouvelle nous donnait le sentiment d'être davantage responsables de nous-mêmes et de notre organisation. Nous profitions souvent de ces moments pour nous promener dans les rues de Fès, découvrir les différents quartiers de la ville ou simplement nous retrouver entre amis.

Fès est l'une des plus anciennes cités du Maroc, profondément marquée par l'histoire. Première ville impériale du Royaume, elle fut le berceau de la dynastie Idrisside, première dynastie musulmane du Maroc, et en devint la capitale. Fondée à la fin du VIII^{ième} siècle, elle connut un essor remarquable, s'affirmant au fil des siècles comme un haut lieu du pouvoir, de la religion, du savoir et de la culture. Son prestige et son influence en firent l'une des plus grandes métropoles du monde musulman médiéval. Sa médina est classée au patrimoine mondial de l'UNESCO. Véritable labyrinthe de ruelles et de souks, elle est l'une des plus anciennes médinas du monde encore habitées. Elle a conservé, au fil des siècles, son authenticité et son exceptionnel patrimoine architectural. Fès abrite également la plus ancienne université du monde encore en activité : l'Université Al Quaraouiyyine, fondée en 859 par Fatima al-Fihriya. Depuis plus de onze siècles, elle constitue un haut lieu du savoir, où furent enseignées les sciences religieuses, les mathématiques, l'astronomie, la médecine, la philosophie et de nombreuses autres disciplines.

Fès représentait pour nous un univers beaucoup plus vaste que celui que nous avions connu jusque-là. La taille de la ville, son animation permanente, ses nombreux établissements scolaires et sa richesse culturelle nous impressionnaient. Chaque sortie était l'occasion de faire de nouvelles découvertes et d'élargir notre horizon. Cette plus grande liberté s'accompagnait toutefois d'une responsabilité accrue. Nous devions apprendre à gérer notre temps, à organiser notre travail personnel et à résister aux nombreuses distractions qu'offrait la ville. Pour beaucoup d'entre nous, cette période constitua une étape importante dans l'apprentissage de l'autonomie et de la maturité.

J'ai passé deux années au lycée Moulay Slimane de Fès, deux années dont je garde un souvenir particulièrement heureux. Je m'y sentais bien, entouré de camarades motivés et de professeurs de grande qualité. Plus que jamais, j'avais envie d'apprendre et de réussir. Les mathématiques étaient déjà ma matière préférée et j'y consacrais une grande partie de mon temps. Leur logique, leur rigueur et leur élégance intellectuelle me fascinaient. Étudier les mathématiques et la physique n'était pas pour moi une contrainte, mais une véritable source de plaisir et de satisfaction personnelle. Je garde un excellent souvenir de mes camarades de classe, venus des différentes régions entourant Fès. Chacun apportait avec lui un peu de son terroir, de sa culture et de ses traditions, faisant de notre classe un véritable lieu de rencontres et de découvertes. J'ai également eu la chance de nouer des liens d'amitié avec plusieurs élèves fassis, parmi lesquels Anas, issu d'une grande famille de Fes, occupait une place particulière. Sa grande sympathie, son ouverture d'esprit et sa bienveillance en faisaient un compagnon très apprécié de tous.

J'eus la chance d'avoir comme professeur de mathématiques Monsieur Tescla, un enseignant originaire de Toulouse avec un accent du sud. C'était un professeur exigeant, passionné par sa discipline et profondément attaché à la réussite de ses élèves. Très tôt, il remarqua mon intérêt pour les mathématiques et la régularité de mon travail. Il n'a cessé de m'encourager, me poussant toujours à viser plus haut et à ne jamais me contenter de résultats simplement satisfaisants. À cette époque, l'objectif le plus prestigieux pour un élève de Sciences Mathématiques était d'obtenir une place au lycée Lyautey de Casablanca afin d'intégrer les classes préparatoires aux grandes écoles d'ingénieurs françaises. Cette perspective faisait rêver de nombreux élèves à travers le Maroc. Dès le début de l'année du baccalauréat, Monsieur Tescla nous annonça que, compte tenu du nombre limité de places, il ne soutiendrait qu'une seule candidature pour le lycée Lyautey. Cette annonce fit immédiatement naître une saine émulation parmi les élèves. Nous étions quarante-quatre dans notre classe et il existait une deuxième classe de Sciences Mathématiques au lycée pour une seule place. La compétition s'annonçait donc particulièrement difficile.

Pour moi, cet objectif devint une formidable source de motivation. Tout au long de l'année, je travaillai avec acharnement, conscient

que chaque contrôle, chaque devoir et chaque examen pouvait faire la différence. Les encouragements de Monsieur Tescla renforçaient ma détermination et me donnaient confiance en mes capacités. À la fin de l'année scolaire, alors que les résultats étaient désormais connus, Monsieur Tescla me demanda de venir le voir. Je me souviens encore de l'émotion qui m'envahit lorsque je pénétrai dans son bureau. Avec son sourire habituel, il m'annonça que j'ai été retenu comme seul candidat pour représenter le lycée Moulay Slimane et que c'était mon dossier qui serait proposé pour intégrer le lycée Lyautey de Casablanca. Ce fut un moment très heureux de ma jeunesse. J'avais le sentiment que tous les efforts accomplis au cours de ces années d'études venaient d'être récompensés et qu'une nouvelle étape, pleine de promesses, s'ouvrait devant moi.

Je me souviens également que le lycée Lyautey de Casablanca jouissait d'une réputation exceptionnelle dans tout le pays et était très bien classé en France. Cet établissement Français, qui préparait aux classes préparatoires menant aux grandes écoles d'ingénieurs françaises, était particulièrement sélectif. Chaque année, il ne retenait qu'un nombre très limité de candidats, souvent un ou deux seulement pour chacune des grandes villes du Maroc. Cette extrême sélectivité rendait l'admission encore plus prestigieuse. Pour les élèves de Sciences Mathématiques les plus ambitieux, intégrer le lycée Lyautey représentait une véritable consécration et constituait souvent la première étape vers les grandes écoles d'ingénieurs françaises les plus renommées.

3.2.5 L'Escapade du Nord

Après ma première année au lycée Moulay Slimane, j'ai décidé, avec mes deux meilleurs amis Mohamed et Saïd, de repartir à l'aventure pendant les vacances d'été. Encouragés par le succès du séjour à Tanger l'année précédente, nous avons cette fois choisi de découvrir la région de Tétouan et les plages du nord du Maroc. Comme pour la précédente expédition, les préparatifs occupèrent une bonne partie des jours précédant le départ. Cependant, cette fois-ci, je bénéficiais de l'expérience acquise lors du séjour à Tanger. Je savais désormais exactement quels équipements étaient réellement utiles, quelles provisions il fallait emporter et quelles erreurs il convenait

d'éviter. Nous avons donc préparé notre voyage avec beaucoup plus de méthode et d'organisation. Notre matériel restait modeste, mais il était mieux adapté à nos besoins. Nous avons soigneusement rassemblé nos affaires de camping, notre matériel de cuisine, quelques provisions et tout ce qui pouvait nous permettre de vivre plusieurs jours en relative autonomie. Notre budget demeurait très limité, mais cela ne diminuait en rien notre enthousiasme.

Pour Mohamed et Saïd, cette aventure avait une saveur toute particulière. Contrairement à moi, ils n'avaient pas participé au voyage de Tanger l'année précédente. C'était donc leur première grande expédition loin d'Imouzzer du Kandar et de leurs familles. Je percevais chez eux le même mélange d'excitation, d'impatience et de légère inquiétude que j'avais moi-même ressenti avant mon premier départ. Pendant les jours qui précédèrent notre voyage, nos conversations tournaient presque exclusivement autour de cette nouvelle aventure. Nous imaginions les paysages que nous allions découvrir, les plages qui nous attendaient, les rencontres que nous pourrions faire et les souvenirs que nous allions rapporter. À notre âge et à cet époque, partir ainsi plusieurs centaines de kilomètres loin de chez nous représentait bien plus qu'un simple séjour de vacances : c'était une véritable exploration du monde, une occasion de gagner en autonomie et de vivre pleinement notre jeunesse.

À cette époque, les moyens de communication étaient bien différents de ceux d'aujourd'hui. Nous ne possédions ni téléphone portable ni même téléphone fixe à notre disposition pendant nos voyages. Une fois partis, nous étions véritablement coupés de nos familles pendant toute la durée du séjour. Nos parents n'avaient aucun moyen de savoir où nous nous trouvions exactement ni comment se déroulaient nos vacances. Ils devaient simplement nous faire confiance et attendre notre retour. Aujourd'hui, une telle situation paraîtrait presque inconcevable, mais elle était tout à fait normale pour notre génération. Cette absence de communication nous donnait un sentiment de liberté extraordinaire. Pendant plusieurs jours, nous étions livrés à nous-mêmes, responsables de nos décisions et de notre organisation. Nous vivions pleinement notre aventure sans avoir à rendre compte quotidiennement de nos déplacements ou de nos activités.

Cette liberté avait aussi son revers. Nos parents restaient parfois plusieurs jours sans la moindre nouvelle de nous. Ils ignoraient si

nous étions bien arrivés à destination, si nous étions en bonne santé ou si nous ne rencontrions pas de difficultés. Avec le recul, je mesure aujourd'hui l'inquiétude qu'ils pouvaient ressentir. À l'époque, cependant, nous étions tellement absorbés par notre désir de découverte et d'indépendance que nous ne réalisions pas toujours les préoccupations que notre absence pouvait susciter. Cette confiance que nos familles nous accordaient constituait en réalité une grande responsabilité. Elle nous obligeait à être prudents, solidaires les uns des autres et capables de nous débrouiller seuls. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles ces voyages ont joué un rôle si important dans notre apprentissage de l'autonomie et dans notre passage progressif à l'âge adulte. Nous étions loin d'imaginer que ce voyage dans le nord du Maroc allait nous réserver de nouvelles découvertes, quelques imprévus et des souvenirs qui resteraient gravés dans nos mémoires pendant de très nombreuses années.

Nous sommes restés une dizaine de jours à parcourir et découvrir les magnifiques plages du nord du Maroc, notamment Martil, M'diq, Cabo Negro et Restinga. À cette époque, ces stations balnéaires avaient conservé leur caractère authentique. Même en plein été, elles étaient encore relativement peu fréquentées. On était bien loin de l'urbanisation massive et de l'afflux de vacanciers que connaît aujourd'hui la région. Les grandes résidences touristiques n'existaient pas encore et les plages offraient de vastes espaces presque vierges où la nature régnait en maître.

Après notre arrivée à Tétouan, notre première destination fut Martil. À l'époque, la ville conservait encore une forte influence espagnole. Ses maisons blanches aux volets bleus, ses rues tranquilles et son atmosphère paisible lui donnaient un charme particulier. Nous avons installé notre campement directement sur l'immense plage de Martil, en compagnie de nombreux jeunes venus, comme nous, de différentes régions du Maroc pour passer quelques jours de vacances au bord de la mer. Très rapidement, nous avons fait connaissance avec plusieurs groupes de jeunes. Parmi eux se trouvaient deux garçons originaires de Casablanca avec lesquels nous avons sympathisé. L'un d'eux effectuait régulièrement des allers-retours vers l'enclave espagnole de Ceuta. Grand connaisseur de la région, il nous parlait souvent des criques sauvages et des plages magnifiques qui se trouvaient entre M'diq et Ceuta, des endroits encore peu connus et

difficilement accessibles. Ses récits éveillèrent immédiatement notre curiosité. Fidèles à notre esprit d'aventure, nous décidâmes de partir à la découverte de ces lieux dont il nous avait tant vanté la beauté. Nous avons alors rassemblé nos affaires, démonté notre campement et pris la direction de Restinga.

Pour rejoindre cette région, nous avons emprunté le car que les habitants du nord appelaient familièrement la *trombia*. Après avoir quitté Tétouan, nous avons longé pendant plusieurs kilomètres une côte magnifique offrant des vues spectaculaires sur la Méditerranée. Finalement, nous sommes descendus près d'une plage connue sous le nom de *Tres Piedras*. Dès notre arrivée, nous avons compris que nous venions de découvrir un lieu exceptionnel. Devant nous s'étendaient une mer d'un bleu profond, des plages presque désertes et des paysages préservés qui semblaient appartenir à un autre monde. À cet instant, nous étions loin d'imaginer que cette étape allait devenir l'un des souvenirs les plus marquants de notre voyage dans le nord du Maroc.

L'endroit où nous avons décidé de nous installer se trouvait à environ six kilomètres de M'diq, que les habitants appelaient encore souvent par son ancien nom espagnol de Rincón, et à deux kilomètres seulement de Fnideq, connue à l'époque sous le nom de Castillejos. Dès notre arrivée, nous avons compris que nous avions découvert un véritable petit paradis. Nous avons posé nos sacs sur le sable, monté notre petite tente et organisé notre campement avec l'enthousiasme de jeunes aventuriers. Nous étions heureux, excités et impatients de découvrir ce lieu magnifique. Devant nous s'étendait une immense plage bordée par une mer d'un bleu éclatant. Derrière nous, une petite forêt de pins apportait de l'ombre et renforçait le caractère sauvage du paysage.

Je me rappelle encore d'une petite anecdote qui s'est produite dès notre arrivée sur cette magnifique plage. Lorsque l'autocar nous avait déposés au bord de la route, nous avons dû transporter toutes nos affaires jusqu'à l'endroit où nous comptions installer notre campement. En plus de nos sacs à dos, nous avons un grand carton contenant une partie des provisions qui nous restaient de notre précédent séjour à Martil : conserves, thé, sucre, huile et divers ustensiles de cuisine.

C'est notre ami Saïd qui s'était courageusement chargé de porter

ce volumineux carton. Au même moment, un groupe de jeunes filles accompagné de quelques adultes descendait lui aussi vers la plage pour y passer la journée. Pour de jeunes adolescents comme nous, la présence de ces jolies vacancières était loin de nous laisser indifférents. Soudain, notre grand carton usé et peu élégant nous parut beaucoup moins glorieux qu'auparavant. Mohamed et moi avons alors eu la mauvaise idée d'accélérer le pas pour prendre un peu d'avance, laissant le pauvre Saïd seul avec son encombrant chargement. Nous faisons semblant d'être très occupés à chercher le meilleur emplacement pour la tente, mais en réalité nous étions surtout gênés d'être associés à ce carton qui trahissait notre statut de campeurs aux moyens modestes. Quelques dizaines de mètres plus loin, alors que Saïd peinait toujours sous le poids de son fardeau, celui-ci trébucha soudainement et s'étala de tout son long sur le chemin sablonneux. Le carton bascula, répandant une partie de son contenu autour de lui. Malheureusement pour lui, la scène se déroula sous les yeux des jeunes filles qui observaient la descente vers la plage. Certaines ne purent retenir un sourire, tandis que d'autres éclatèrent franchement de rire. Au lieu de lui porter immédiatement secours, Mohamed et moi restâmes quelques instants figés, partagés entre la honte, la gêne et l'envie irrépressible de rire. Saïd, lui, tentait tant bien que mal de récupérer ses affaires tout en faisant semblant que rien ne s'était passé mais très très fâché !

Une fois installés sur la plage, cet épisode devint naturellement le sujet principal de nos plaisanteries. Pendant plusieurs jours, nous n'avons cessé de taquiner Saïd à propos de sa chute héroïque devant son public féminin. Bien des années plus tard, ce souvenir continue encore de me faire sourire. Sur le moment, nous avons été terriblement embarrassés ; avec le recul, il ne reste que le souvenir d'un fou rire mémorable entre amis et de l'insouciance de notre jeunesse.

Pendant plusieurs jours, nous avons eu l'impression d'être seuls au monde. Nos seuls voisins permanents étaient un couple mixte dont l'homme, un Européen à la carrure impressionnante, avait rapidement attiré notre attention. Grand, très musclé et toujours vêtu d'un simple short, il nous faisait penser au héros d'une bande dessinée d'aventures que nous lisions à l'époque. Nous l'avions donc surnommé Zembla. Chaque soir, peu avant le coucher du soleil, nous le voyions partir vers la petite forêt derrière la plage pour ramasser

du bois. À la tombée de la nuit, il allumait un feu de camp dont les flammes illuminaient le sable et ajoutaient une touche de magie à ce décor déjà extraordinaire. Nos autres voisins étaient quelques pêcheurs traditionnels qui vivaient presque au rythme de la mer. Très sympathiques, ils nous offraient parfois une partie de leur pêche du jour. Pour nous, qui disposions de moyens très limités, ces cadeaux étaient précieux. Il nous arrivait ainsi de préparer de délicieux repas de poisson fraîchement pêché, accompagnés du thé à la menthe que nous préparions chaque soir.

La vie dans ce petit coin de paradis restait toutefois assez rudimentaire. Pour effectuer nos courses importantes et renouveler nos provisions, nous devions nous rendre à M'diq. Le trajet pouvait se faire à pied lorsque nous avions du temps, mais nous pratiquions souvent l'auto-stop pour économiser nos forces et gagner du temps. À cette époque, les voitures étaient moins nombreuses et les habitants de la région se montraient généralement très accueillants envers les jeunes voyageurs que nous étions. Ces allers-retours vers M'diq faisaient eux aussi partie de l'aventure. Chaque journée apportait son lot de découvertes, de rencontres et de surprises. Nous vivions simplement, avec très peu de moyens matériels, mais avec un sentiment de liberté et de bonheur que je n'ai jamais oublié.

À part les moments où nous devions nous rendre à M'diq pour faire quelques courses et renouveler nos provisions, nos journées s'écoulaient dans une douce insouciance. Nous passions l'essentiel de notre temps à profiter de cette immense plage qui semblait nous appartenir. Les matinées commençaient généralement par une longue baignade dans les eaux claires de la Méditerranée. Puis nous nous installions sur le sable chaud pour lire, discuter ou simplement contempler la mer. Chacun avait apporté quelques livres ou magazines qui circulaient d'une main à l'autre au fil des jours. Nous alternions ainsi entre les moments de lecture, les baignades rafraîchissantes et les longues séances de bronzage sous le soleil généreux du nord du Maroc. Ce qui rendait cet endroit si exceptionnel, c'était avant tout son incroyable tranquillité. La plage était presque déserte. En dehors de quelques pêcheurs, de rares campeurs et de nos voisins occasionnels, nous avions souvent le sentiment d'être seuls au monde. Cette impression de liberté absolue contribuait largement au bonheur que nous ressentions. Les heures passaient sans que nous nous en aper-

cevions. Nous vivions au rythme de la mer, du soleil et de nos envies du moment. Aucun programme précis, aucune contrainte, aucune obligation ne venait troubler nos journées. À cet âge-là, nous avions l'impression que le temps s'était arrêté et que ces vacances ne prendraient jamais fin.

Je me rappelle d'une petite anecdote qui, aujourd'hui encore, nous fait éclater de rire lorsque nous nous retrouvons tous les trois. Comme nous devions régulièrement aller faire des courses à M'diq, nous avons mis en place une organisation simple : deux d'entre nous partaient faire les achats tandis que le troisième restait au campement pour surveiller nos affaires. Un jour, c'était au tour de Saïd et de moi-même de nous rendre à M'diq. Nous étions partis dans la matinée et avions pris notre temps pour faire les courses et flâner un peu dans le village. Lorsque nous sommes revenus, il devait être largement midi et le soleil brillait de toute sa force. Comme notre campement se trouvait en contrebas de la route, nous pouvions apercevoir la plage de loin avant même d'y arriver. C'est alors que nous avons aperçu Mohamed allongé sur le sable. Vu d'en haut, il semblait littéralement rayonner sous le soleil. Saïd s'arrêta net et me lança d'un ton à la fois inquiet et amusé :

— *Regarde Mohamed! Il a dû mettre tout le flacon d'huile solaire! Il ne doit plus rien rester pour nous!*

Plus nous nous approchions, plus nous étions convaincus que quelque chose d'inhabituel s'était produit. Mohamed était étendu de tout son long, occupé à bronzer avec un sérieux remarquable. Arrivés à la tente, notre premier réflexe fut de vérifier le tube de crème solaire que nous utilisions tous les trois. Effectivement, il était presque vide. L'explication ne tarda pas à venir. Mohamed avait la peau très claire et nourrissait un objectif précis : rentrer à Imouzzer avec un magnifique bronzage qui témoignerait de ses vacances au bord de la Méditerranée. Dans son esprit, plus il appliquait de crème solaire, plus le bronzage devait être rapide et efficace. Il s'était donc généreusement enduit de produit pendant toute la matinée, persuadé d'accélérer ainsi le processus. Lorsque nous lui avons expliqué que la crème solaire servait surtout à protéger la peau du soleil et non à bronzer plus vite, il est resté un instant perplexe avant de comprendre son erreur. Cette découverte provoqua un immense fou rire dont nous nous souvenons encore aujourd'hui. Des années plus tard, chaque fois que nous évo-

quons nos aventures de jeunesse sur les plages du nord du Maroc, l'histoire du tube de crème solaire de Mohamed revient inévitablement dans la conversation. Ce n'est qu'un détail parmi tant d'autres, mais il résume parfaitement notre innocence, notre manque d'expérience et cette insouciance heureuse qui caractérisait nos vacances d'adolescents.

À quelques centaines de mètres de notre campement, niché au milieu des arbres et des dunes, se trouvait un minuscule commerce, un hanout comme on les appelait au Maroc. Cette petite échoppe nous rendait bien des services. Nous pouvions y acheter du sucre, du thé, quelques bougies, des allumettes ou d'autres produits de première nécessité lorsque nos provisions venaient à manquer. Le magasin était si isolé à l'époque que les clients s'y faisaient rares. En dehors de quelques pêcheurs de passage ou de rares vacanciers installés dans les environs, il n'y avait presque jamais de monde. Souvent, lorsque nous arrivions, le propriétaire était assis à l'ombre devant sa boutique, attendant patiemment un hypothétique client tout en observant la route qui passait tout près. Pour nous, ce hanout représentait pourtant un point de rencontre important. Chaque visite était l'occasion d'échanger quelques mots avec son sympathique propriétaire, de prendre des nouvelles des environs ou simplement de rompre la monotonie paisible de nos journées de camping. Nous y allions parfois davantage pour discuter que pour faire des achats. Le soir, lorsque la lumière commençait à décliner, nous passions souvent acheter des bougies ou des allumettes afin d'éclairer notre campement. À cette époque, il n'y avait ni électricité ni éclairage public dans cette partie sauvage du littoral. Une fois la nuit tombée, seuls la lune, les étoiles et les flammes de nos petites bougies venaient éclairer notre environnement. La bâtisse existe encore aujourd'hui, mais il n'en subsiste que quelques ruines. Les murs qui abritaient autrefois la petite échoppe sont en grande partie effondrés, la toiture a disparu depuis longtemps et la végétation a progressivement repris possession des lieux. Rien ne laisse vraiment deviner qu'il s'agissait autrefois d'un commerce où quelques voyageurs, pêcheurs et campeurs venaient s'approvisionner.

Le propriétaire de la petite hanout était un personnage haut en couleur qui ne tarda pas à attirer notre attention. C'était un homme de petite taille, trapu et robuste, toujours en mouvement et doté d'une

énergie surprenante. Son visage buriné par le soleil, sa démarche décidée et son caractère bien affirmé lui donnaient une personnalité unique. Entre nous, nous l'avions surnommé El Gringo. Ce surnom vient du fait que, vue son allure et sa façon de s'habiller, il ressemblait à un mexicain dans les films cowboy. Toujours est-il que ce nom est rapidement devenu son identité dans nos conversations. Chaque fois que nous allions faire quelques achats, nous espérions le trouver derrière son comptoir.

De temps à autre, El Gringo nous vendait des figues de Barbarie fraîchement cueillies dans les environs. Pour nous, c'était un véritable régal. Après plusieurs heures passées sous le soleil de la Méditerranée, ces fruits juteux et rafraîchissants étaient particulièrement appréciés. Je revois encore El Gringo manipulant avec précaution les figues de Barbarie pour éviter leurs redoutables épines. Avec l'habileté que seuls possèdent ceux qui en ont l'habitude, il les épluchait en quelques secondes avant de nous les tendre. Nous les dégustions aussitôt, assis devant son petit commerce ou de retour à notre campement. Leur chair sucrée et parfumée avait pour nous le goût des vacances. Ces fruits faisaient partie intégrante de l'ambiance estivale du nord du Maroc. Aujourd'hui encore, chaque fois que je vois des figues de Barbarie, elles me rappellent immédiatement cette plage presque déserte, notre petite tente, les baignades dans la Méditerranée et ce personnage attachant qu'était El Gringo. Au fil des jours, El Gringo devint l'un des personnages familiers de notre séjour. Son petit commerce constituait en quelque sorte notre lien avec le monde extérieur. Pour nous qui vivions sous la tente, entre la plage, la mer et la forêt, chaque visite à son hanout faisait partie du rituel quotidien et contribuait au charme de cette aventure dont nous gardons encore aujourd'hui un souvenir si vivant.

Lors de mon passage dans la région l'été dernier, et en contemplant ces vestiges, je n'ai pu m'empêcher de penser au temps qui passe. Les lieux changent, les hommes disparaissent, les générations se succèdent, mais les souvenirs demeurent. Dans mon esprit, le hanout est resté tel qu'il était alors : un petit refuge au milieu des arbres, tenu par notre fameux El Gringo, où nous venions acheter du thé, du sucre, des bougies, des allumettes ou quelques figues de Barbarie.

Lorsque vint le moment de rentrer à Imouzzer du Kandar, nous dûmes reprendre l'autocar depuis Tétouan en direction de Fès. Comme

notre départ n'était prévu qu'au milieu de la nuit, nous étions arrivés assez tôt dans la ville afin de profiter une dernière fois de son ambiance et d'effectuer quelques achats avant le retour. Nous avons passé une partie de la journée dans les environs de l'ancienne médina, flânant dans les rues commerçantes et parcourant les marchés. Grâce à une gestion prudente de notre modeste budget, nous avons réussi à économiser quelques dirhams durant notre séjour. Cette petite réserve nous permit de nous offrir quelques souvenirs. Comme beaucoup de jeunes de notre âge, nous étions attirés par les jeans et les baskets que l'on trouvait à des prix très abordables dans les grands marchés de Tétouan.

Parmi tous les achats effectués ce jour-là, il en est un qui a eu une influence durable sur ma vie et sur mes goûts musicaux. Pendant que notre ami Mohamed restait à la gare routière pour surveiller nos bagages, Saïd et moi décidâmes de faire un dernier tour dans les rues voisines. C'est alors que nous sommes tombés sur un marchand ambulancier qui vendait des cassettes audio. À cette époque, la musique occupait déjà une place importante dans ma vie, mais mes connaissances restaient encore limitées aux chansons surtout Marocaines et Françaises que j'écoutais à la radio. En parcourant les cassettes exposées sur son étal, nous avons reconnu deux noms qui nous étaient familiers. Après quelques hésitations, nous avons acheté une cassette de Cat Stevens et une autre de Bob Dylan.

Je ne pouvais pas imaginer alors à quel point cet achat allait me marquer. Dès les premières écoutes, je fus captivé par la sensibilité des chansons de Cat Stevens et par l'univers poétique de Bob Dylan. Leurs voix, leurs mélodies et surtout leurs textes ouvraient devant moi un horizon musical totalement nouveau. Ce fut le début d'une longue histoire d'amour avec la musique des années 1960 et 1970. Au fil des années, je me mis à rechercher d'autres cassettes de ces deux artistes, puis à découvrir progressivement toute une génération de chanteurs et de groupes qui avaient marqué cette période exceptionnelle de la musique populaire. Cette simple acquisition réalisée dans une rue de Tétouan, avec les quelques économies d'un adolescent revenant de vacances, allait influencer durablement mes goûts musicaux et m'accompagner pendant une grande partie de ma vie. Lorsque il m'arrive d'écouter une chanson de Cat Stevens ou de Bob Dylan, je repense souvent à cette chaude journée d'été à Tétouan, à

notre retour de camping et à ce petit marchand ambulant qui, sans le savoir, venait de m'ouvrir les portes d'un univers musical que je n'ai jamais cessé d'explorer.

3.2.6 L'Adolescence à la Piscine

Dès le milieu de la matinée, tous les copains se retrouvaient à la grande et magnifique piscine d'Imouzzer. Pour nous, ce lieu représentait bien davantage qu'une simple piscine. C'était le véritable cœur de la vie estivale de la ville, un espace de liberté, de rencontres et de divertissement où se retrouvaient habitants et vacanciers. Bien sûr, nous passions de longues heures à nager, à plonger et à organiser des concours improvisés dans l'eau. Mais la piscine offrait bien d'autres possibilités. À l'intérieur même du complexe, à l'ombre des arbres, se trouvait un petit terrain de football où les matchs s'enchaînaient tout au long de la journée. Non loin de là, un terrain de volley-ball attirait également de nombreux jeunes. D'autres espaces de jeux permettaient aux enfants et aux adolescents de s'amuser dans une ambiance détendue et conviviale.

La piscine était également un lieu de rassemblement familial. De nombreuses familles venaient y passer la journée entière, apportant repas, boissons et bonne humeur. Sous les arbres ou autour des tables installées dans les espaces ombragés, elles pique-niquaient, discutaient et profitaient de la fraîcheur du lieu. Une atmosphère joyeuse régnait partout. Je garde notamment le souvenir des nombreuses familles fassies qui avaient fait d'Imouzzer leur destination estivale favorite. Elles venaient souvent en groupe, réunissant plusieurs générations autour d'une même table. Les hommes jouaient aux cartes ou discutaient pendant des heures, tandis que les femmes échangeaient des nouvelles et surveillaient les enfants qui couraient dans tous les sens. Très souvent, des chansons marocaines classiques s'élevaient dans l'air. Les voix reprenaient en chœur les grands succès de l'époque, créant une ambiance chaleureuse et festive qui faisait le charme des étés à Imouzzer.

Pour nous, adolescents, ces journées à la piscine étaient synonymes de bonheur. Nous y retrouvions nos amis, nous faisons de nouvelles connaissances parmi les estivants et nous avons le sentiment que toute la ville se donnait rendez-vous dans ce lieu unique. Lorsque



FIGURE 3.4: La Piscine dans les années 70.

je ferme les yeux aujourd'hui, je revois encore les reflets du soleil sur l'eau, les arbres qui entouraient la piscine, les éclats de rire des enfants et les mélodies des chansons qui accompagnaient nos plus beaux étés. La piscine d'Imouzzer demeure l'un des symboles les plus vivants et les plus heureux de mon adolescence. Pour nous, les jeunes d'Imouzzer du Kandar, l'arrivée des estivants constituait une véritable ouverture sur un autre monde. Nous côtoyions des familles aisées venues des grandes villes, en particulier de Fès, qui passaient leurs vacances dans notre région. Nous observions avec curiosité leur façon de s'habiller, de parler, de se comporter et même de se divertir. Sans nous en rendre compte, nous apprenions beaucoup au contact de ces visiteurs qui apportaient avec eux un mode de vie différent de celui que nous connaissions au quotidien.

Pour les adolescents que nous étions, l'été était également une période de découvertes et de rencontres. Contrairement à l'atmosphère plus encadrée qui régnait au collège, nous avions davantage

d'occasions de discuter librement avec des jeunes venus d'autres villes. De nouvelles amitiés naissaient au bord de la piscine, lors des promenades ou des soirées estivales. Ces échanges nous permettaient d'élargir nos horizons et de découvrir d'autres façons de penser et de vivre. Comme je l'ai mentionné précédemment, nous passions une grande partie de nos journées d'été à jouer au football sur un petit terrain situé à l'intérieur même de l'enceinte de la grande piscine d'Imouzzer. Ce terrain, qui avait été conçu à l'origine pour la pratique du patin à roulettes, était relativement petit. Cette particularité nous obligeait à adapter les règles du jeu et contribuait à créer une ambiance tout à fait particulière. Les équipes étaient composées de trois joueurs seulement. Les matchs étaient très courts, rarement plus de dix minutes, mais d'une intensité remarquable. La règle était simple : la première équipe qui encaissait un but devait immédiatement céder sa place à une autre équipe en attente. Ce système permettait à tout le monde de participer et donnait aux rencontres un caractère extrêmement compétitif. Chaque ballon comptait, chaque erreur pouvait être fatale et chaque but était célébré comme une victoire. L'affluence était telle qu'il y avait souvent une dizaine d'équipes, parfois davantage, qui attendaient patiemment leur tour autour du terrain. Les joueurs observaient attentivement les matchs en cours, commentaient les actions, encourageaient leurs amis et préparaient déjà leur future entrée en scène. Chacun rêvait de rester le plus longtemps possible sur le terrain en enchaînant les victoires. L'ambiance qui régnait autour de ce petit terrain était extraordinaire. Les cris de joie, les encouragements, les discussions passionnées et les éclats de rire se mêlaient au bruit de la piscine toute proche. Nous avions l'impression que le temps s'arrêtait. Pendant quelques heures, le monde extérieur n'existait plus. Toute notre attention était concentrée sur ce rectangle de béton entouré d'arbres où se jouaient des matchs dont l'importance nous paraissait alors immense. Certains joueurs acquéraient une véritable réputation auprès des habitués. Les plus talentueux étaient admirés, les meilleurs buteurs devenaient de petites vedettes locales et chaque victoire alimentait les conversations du reste de la journée.

L'un des aspects les plus extraordinaires de cette ambiance estivale était la présence occasionnelle de grandes vedettes du football marocain. À cette époque, plusieurs joueurs réputés profitaient eux

aussi de la fraîcheur d'Imouzzer pour passer quelques jours de vacances en famille ou entre amis. Il arrivait ainsi que nous croisions des joueurs du MAS de Fès, du Wydad de Casablanca ou encore de l'Association Sportive de Salé. Pour les jeunes passionnés de football que nous étions, leur simple présence constituait un événement. Nous les observions avec admiration, essayant de reconnaître leurs visages et de commenter leurs performances sportives que nous suivions tout au long de l'année. Je me souviens notamment de joueurs comme Mouh, des frères Bouazzaoui et d'autres encore dont les noms faisaient rêver les amateurs de football marocain. Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer aujourd'hui, ces vedettes restaient très accessibles. Elles se promenaient librement dans la ville, fréquentaient les mêmes lieux que les estivants et discutaient volontiers avec les jeunes supporters. Il leur arrivait même parfois de participer à quelques matchs improvisés sur notre petit terrain de football à la piscine. Lorsqu'une telle chose se produisait, l'excitation était à son comble. Nous observions chacun de leurs gestes, chacune de leurs passes et chacun de leurs dribbles. Même dans un cadre détendu, leur maîtrise technique était impressionnante et nous permettait de comprendre la différence qui existait entre un simple amateur et un véritable joueur de haut niveau. Bien sûr, avec le recul, il ne s'agissait que de simples matchs entre adolescents. Mais pour nous, ils représentaient bien davantage : un espace de liberté, d'amitié, de compétition et de bonheur partagé. Lorsque je repense aujourd'hui à ces étés d'Imouzzer, je revois immédiatement ce petit terrain animé du matin au soir. Il symbolise à lui seul l'insouciance de notre adolescence, une époque où quelques amis, un ballon et quelques heures de liberté suffisaient à nous rendre parfaitement heureux.

Durant les deux mois d'été, deux ou trois fois par semaine, le café-théâtre de la piscine changeait complètement d'ambiance à la tombée de la nuit. Le lieu se transformait alors en une véritable boîte de nuit en plein air, attirant de nombreux jeunes venus non seulement d'Imouzzer du Kandar, mais aussi de Fès, de Casablanca et d'autres villes du Maroc qui passaient leurs vacances dans la région. Pour nous, adolescents, ces soirées avaient quelque chose de magique. Dès le début de la soirée, les lumières s'allumaient, la musique envahissait l'espace et l'atmosphère devenait festive. Des groupes modernes, très populaires à l'époque, avaient l'habitude de venir animer

les nuits d'été. Ils interprétaient les chansons à la mode et faisaient danser un public enthousiaste jusque tard dans la nuit. Les jeunes garçons et les jeunes filles se retrouvaient sur la piste de danse ou autour des tables du café-théâtre pour écouter la musique, discuter et profiter de cette ambiance de vacances.

J'ai un souvenir très particulier du passage du groupe *Lemchaheb* lors d'une soirée d'été, en 1974 ou 1975, au Café de la Piscine. Le groupe en était encore à ses débuts, mais il jouissait déjà d'une immense popularité auprès de la jeunesse marocaine. Son style novateur, ses paroles engagées et son énergie communicative suscitaient un enthousiasme extraordinaire. Ce soir-là, l'ambiance était tout simplement indescriptible. Une foule nombreuse s'était rassemblée et une véritable ferveur s'était emparée du public dès les premières notes. Chacun chantait, frappait des mains et se laissait entraîner par le rythme envoûtant des chansons. Je me souviens particulièrement de notre ami Mohamed. Submergé par l'émotion et l'atmosphère électrique qui régnait dans la salle, il semblait être entré dans une sorte de transe. Emporté par la musique, il dansa sans interruption jusqu'à la fin du concert, comme si plus rien n'existait autour de lui. Son enthousiasme était à l'image de celui de toute une génération qui découvrait alors, à travers des groupes comme Lemchaheb, une nouvelle manière de vivre et d'exprimer sa passion pour la musique.

Pour beaucoup d'entre nous, qui vivions dans une petite ville de montagne relativement calme le reste de l'année, ces soirées constituaient une ouverture sur un monde plus moderne et plus animé. Je me souviens encore de l'excitation qui régnait lorsque les premiers accords de musique retentissaient. Les vacanciers élégamment habillés, les rires, les conversations, les lumières colorées et la musique qui se propageait dans la nuit créaient une atmosphère particulière que l'on ne retrouvait nulle part ailleurs à Imouzzer.

Pendant les vacances d'été, les jeunes d'Imouzzer du Kandar avaient la possibilité de demander un emploi saisonnier à la piscine municipale ou au sein des services des parcs et jardins de la ville. Ces petits emplois étaient très recherchés, car ils permettaient de gagner un peu d'argent de poche tout en occupant utilement les longues journées d'été. La rémunération de ce travail saisonnier était bien différente de ce que l'on pourrait imaginer aujourd'hui. À l'issue des trois semaines de travail, nous ne recevions pas d'argent directement.

Notre paie consistait en deux bidons d'huile alimentaire et un grand sac de farine qui provenaient de l'aide amirécaine au Maroc dans les années soixante-dix. À première vue, cette forme de rémunération pouvait sembler étrange, mais elle correspondait aux réalités économiques de l'époque. Ces produits étaient précieux pour les familles et conservaient une valeur marchande certaine. La plupart du temps, nous revendions les bidons d'huile et le sac de farine à des commerçants du centre-ville. L'argent ainsi obtenu constituait notre véritable salaire. Pour nous, adolescents, cette somme représentait une petite fortune. Elle nous permettait de financer nos loisirs de l'été, d'acheter quelques vêtements, des livres scolaires ou encore de contribuer modestement aux dépenses familiales. Nous étions particulièrement fiers de gagner nous-mêmes cet argent grâce à notre travail.

Dès l'annonce officielle de l'ouverture des inscriptions, il fallait se rendre à la mairie pour déposer sa candidature. Je me souviens qu'il fallait parfois arriver très tôt le matin pour espérer être parmi les premiers. Le jour de la sélection, des dizaines de jeunes faisaient la queue devant la mairie, attendant avec impatience le passage de Monsieur Hamza, le responsable chargé de choisir les candidats retenus pour travailler pendant trois semaines. Par chance, mon père connaissait Monsieur Hamza et lui avait parlé de moi. Grâce à ce petit coup de pouce, je fus retenu pour travailler à la grande piscine municipale. J'étais particulièrement heureux de cette affectation, car la piscine représentait l'un des lieux les plus animés et les plus agréables de la ville durant l'été.

Nos journées commençaient très tôt. Dès six heures du matin, nous devions être présents à la piscine où nous attendait notre contre-maître, Monsieur Rahou. C'était un homme sérieux mais sympathique, qui nous répartissait les tâches de la journée. La première mission consistait généralement à nettoyer les abords du bassin. Chacun se voyait attribuer une petite parcelle qu'il devait balayer et remettre en état avant l'arrivée des premiers baigneurs. Vers huit heures, nous rentrions chez nous pour prendre le petit-déjeuner et retrouver nos familles pendant un court moment. Puis nous revenions à la piscine aux alentours de neuf heures pour assurer différentes tâches de surveillance. Notre rôle principal consistait à veiller sur les grillages qui entouraient l'établissement et à signaler aux responsables toute personne qui tenterait d'entrer frauduleusement sans

payer son billet.

En réalité, notre mission n'était pas toujours très prenante. Une fois les consignes respectées et la surveillance assurée, nous trouvions souvent le moyen de profiter nous-mêmes des plaisirs de la piscine. Nous passions une partie de notre temps à nager, à jouer au football avec les autres jeunes ou simplement à discuter entre amis. Comme beaucoup d'adolescents de notre âge, nous étions également très attentifs à la présence des jeunes filles qui fréquentaient la piscine durant l'été, ce qui ajoutait encore un peu de charme à ces journées. Je garde encore un souvenir particulièrement heureux de cette expérience. Ce premier travail m'a permis de gagner un peu d'argent, de découvrir le monde du travail et de prendre davantage de responsabilités. Mais il m'a surtout offert de nombreux moments de convivialité et de liberté dans l'un des lieux les plus emblématiques de mon enfance à Imouzzer du Kandar.

3.3 Dayet Aoua et le Temps de la Liberté

Durant notre jeunesse, Dayet Aoua représentait bien davantage qu'un simple lac ou qu'un lieu de promenade. C'était pour nous un véritable espace de liberté, un refuge où nous pouvions nous retrouver entre amis loin des contraintes de la vie quotidienne. Pour toute notre bande, cet endroit possédait quelque chose de magique. Situé au cœur d'un paysage naturel exceptionnel, entouré de forêts et de collines, le lac exerçait sur nous une fascination particulière. Chaque visite était une aventure. Nous y allions pour marcher, pique-niquer, nager lorsque le temps le permettait, discuter pendant des heures ou simplement contempler la beauté du paysage. À une époque où les distractions étaient peu nombreuses, Dayet Aoua nous offrait un immense terrain de découvertes et d'évasion. Ce lieu était aussi celui de l'amitié. Nous y avons partagé certains des moments les plus heureux de notre adolescence. Les longues discussions, les plaisanteries, les projets parfois extravagants que nous imaginions ensemble, les repas improvisés et les éclats de rire constituent aujourd'hui encore quelques-uns de mes souvenirs les plus précieux.

Dès l'âge de dix-sept ans, nous avons pris l'habitude de passer une grande partie des vacances d'été au bord de Dayet Aoua. Chaque année, dès la fin des cours, nous organisions avec enthousiasme notre



FIGURE 3.5: Dur la Route de Dayet Aoua.

installation sur les rives du lac. Ce séjour était devenu un véritable rituel auquel nous étions profondément attachés.

Nous montions une grande tente commune, à laquelle venaient souvent s'ajouter une ou deux petites tentes destinées à avoir plus d'espaces ou à accueillir les amis de passage. Mais notre installation ne s'arrêtait pas là. Avec l'énergie et l'imagination propres à notre jeunesse, nous construisions également une petite cabane à l'aide de branches, de morceaux de bois et de roseaux récupérés aux abords du lac.

Cette construction rudimentaire constituait en quelque sorte notre quartier général. À l'abri de son toit de fortune, nous pouvions nous protéger du soleil pendant les heures les plus chaudes de la journée. C'était là que nous prenions nos repas, que nous nous retrouvions pour discuter pendant des heures et que nous passions parfois l'après-midi à lire ou simplement à contempler le paysage. La cabane était aussi un symbole de notre indépendance. Nous étions fiers de cette réalisation qui témoignait de notre débrouillardise et de notre attachement à ce lieu. Autour de nous s'étendaient les eaux calmes du lac, les prairies verdoyantes et les forêts qui entouraient Dayet Aoua. Loin de l'agitation des villes, nous avions l'impression de pos-

séder notre propre territoire, un espace de liberté où nous pouvions vivre selon notre rythme, au plus près de la nature.

Notre campement se trouvait à proximité du chalet royal de Dayet Aoua. Pour de jeunes campeurs comme nous, cette situation pouvait paraître surprenante, mais nous n'avons jamais été inquiétés ni dérangés. Bien au contraire, cette proximité nous procurait un sentiment de sécurité. À cette époque, nous étions pratiquement les seuls à camper régulièrement autour du lac. Pendant plusieurs étés consécutifs, nous installions nos tentes au même endroit sans rencontrer la moindre difficulté. La présence du chalet royal et des personnes chargées de sa surveillance contribuait à maintenir un climat calme et serein dans toute la région.

Nous nous sentions en confiance. Nos tentes, nos provisions et nos modestes affaires pouvaient rester sur place lorsque nous partions nous promener ou faire quelques courses dans les environs. Il régnait autour du lac une atmosphère paisible que l'on aurait aujourd'hui du mal à imaginer. Les visiteurs étaient peu nombreux et chacun respectait la tranquillité des lieux. Le matin, nous nous réveillions assez tôt avec le chant des oiseaux et le spectacle du lac souvent enveloppé d'une légère brume. Les journées s'écoulaient lentement entre baignades, promenades, lectures, parties de football improvisées et longues discussions à l'ombre de notre cabane de roseaux. Le soir, lorsque le soleil disparaissait derrière les collines, le calme redevenait absolu. Seuls quelques bruits venus de la nature troublaient le silence.

Non loin de notre campement se trouvait un endroit que nous considérions comme un véritable petit trésor. Cachée derrière un rideau d'arbres et de végétation et la petite maison d'un garde forestier, une petite source jaillissait discrètement de la terre. Peu de personnes semblaient connaître son existence et, la plupart du temps, nous étions pratiquement les seuls à la fréquenter. Dès que l'on s'approchait de la source, l'atmosphère changeait complètement. Même pendant les journées les plus chaudes de l'été, l'air y demeurait agréablement frais. L'ombre des arbres et la verdure environnante créaient un véritable havre de paix. Après plusieurs heures passées sous le soleil au bord du lac, nous aimions venir nous y reposer, profiter de la fraîcheur, préparer du thé et remplir nos gourdes d'une eau limpide et délicieusement fraîche. Autour de la source s'étendait un petit

espace verdoyant qui contrastait avec les zones plus sèches des environs. Les arbres formaient une sorte de voûte naturelle au-dessus de nos têtes et leurs branches filtraient la lumière du soleil, créant un jeu d'ombres et de lumières particulièrement agréable. C'était un lieu propice au repos, à la lecture et aux longues discussions entre amis. Parfois, nous nous y retrouvions simplement pour échapper à la chaleur ou pour savourer quelques instants de tranquillité loin de notre campement. À cet âge-là, nous goûtions déjà au bonheur simple qu'offre le contact avec la nature.

C'est souvent près de cette source que nous passions les plus belles heures de nos étés à Dayet Aoua. À l'ombre des arbres et bercés par l'eau limpide de cette petite source, nous avons découvert une grande partie des classiques de la littérature française et marocaine. Chacun apportait quelques livres dans son sac et, au fil des semaines, les ouvrages circulaient d'un lecteur à l'autre. Nous lisions avec passion. Les romans, les récits d'aventures, les œuvres historiques ou philosophiques nous ouvraient des horizons nouveaux. Sans en avoir pleinement conscience, nous étions en train de nous construire intellectuellement à travers ces lectures partagées. Le cadre exceptionnel de la source ajoutait encore au plaisir de lire. Il nous semblait parfois que les personnages des romans prenaient vie dans ce décor de nature et de liberté. Le soir venu, après une journée passée entre baignades, promenades et lectures, nous nous retrouvions autour d'un feu de camp allumé près de nos tentes. Une théière fumait doucement sur les braises tandis que les étoiles apparaissaient peu à peu dans le ciel de Dayet Aoua. Ces moments demeurent parmi les plus précieux de ma jeunesse. Assis en cercle autour du feu, un verre de thé à la main, nous racontions nos lectures de la journée. Chacun présentait aux autres le livre qu'il était en train de découvrir, résumait l'intrigue, décrivait les personnages ou partageait les passages qui l'avaient particulièrement marqué. Certains parlaient avec un tel enthousiasme que nous avions hâte de lire à notre tour l'ouvrage en question. Ces échanges suscitaient une véritable émulation intellectuelle. Il n'était pas rare qu'un livre passe successivement entre les mains de plusieurs d'entre nous. Lorsqu'un camarade terminait un roman qu'il avait particulièrement apprécié, les autres se mettaient immédiatement sur liste d'attente pour l'emprunter. Ainsi, au fil des étés, nous avons découvert ensemble de nombreux auteurs et enrichi

notre culture bien au-delà de ce que nous apprenions à l'école.

Nous lisions avec passion des ouvrages de philosophie d'auteurs tels qu'Aristote, Platon ou Spinoza, dont les réflexions sur la connaissance, la morale, la justice et la condition humaine nous ouvraient des horizons intellectuels insoupçonnés. Ces lectures nous invitaient à nous interroger sur le sens de l'existence, sur la place de l'homme dans l'univers et sur les valeurs qui fondent une société juste et équilibrée. Parallèlement, nous découvriions les grands classiques de la littérature française. Victor Hugo nous impressionnait par son humanisme et son engagement en faveur des plus démunis; Émile Zola nous révélait les réalités sociales de son époque avec une remarquable puissance descriptive; Honoré de Balzac nous faisait pénétrer au cœur des passions humaines et des mécanismes complexes de la société. Nous nous sommes aussi intéressés à des auteurs modernes comme Albert Camus et Jean-Paul Sartre, dont les œuvres nous confrontaient aux questions de la liberté, de la responsabilité, de l'absurde et du sens de la vie.

D'autres oeuvres, notamment celles de Guy de Maupassant et de Gustave Flaubert, faisaient également partie de nos lectures favorites. À travers leurs récits, nous découvriions la richesse de la langue française, la finesse de l'observation psychologique et la peinture réaliste de la société. Les nouvelles de Maupassant nous fascinaient par leur simplicité apparente, leur profondeur humaine et leurs chutes souvent saisissantes, tandis que Flaubert nous impressionnait par la rigueur de son style et son exigence littéraire. Nous accordions également une place importante à la poésie. Les vers de Louis Aragon, d'Arthur Rimbaud et de Guillaume Apollinaire nous ouvraient les portes d'un univers où l'imagination, la sensibilité et la liberté d'expression occupaient une place centrale. La poésie nous apprenait à regarder le monde autrement, à percevoir la beauté des mots et à explorer les émotions les plus profondes de l'âme humaine. Les poèmes de Rimbaud nous séduisaient par leur audace et leur modernité, ceux d'Apollinaire par leur créativité et leur musicalité, tandis qu'Aragon nous touchait par la force de son engagement et la beauté de son écriture.

Notre curiosité nous conduisait également vers la littérature allemande. Les romans de Thomas Mann comme *La Montagne Magique*, et d'Hermann Hesse avec *Siddhartha* ou *le Loup des Steps*

nous ont fait découvrir une profondeur psychologique exceptionnelle ainsi qu'une réflexion subtile sur la culture, la spiritualité et les crises de l'homme moderne. Nous lisions aussi avec grand intérêt les écrivains marocains qui nous parlaient, notamment Driss Chraïbi (*Le Passé simple*) et Tahar Ben Jelloun (Mouha le Fou), dont les œuvres abordaient avec finesse les questions de l'identité, de la tradition, de la modernité et des transformations de la société marocaine. Enfin, nous ne pouvions ignorer les grandes voix de la littérature russe. Les écrits d'Alexandre Soljenitsyne (L'Archipel du Goulag), marqués par son expérience personnelle et sa lutte contre l'oppression, nous sensibilisaient aux valeurs de liberté, de dignité humaine et de résistance face à l'injustice. Toutes ces lectures ont profondément marqué notre formation intellectuelle et humaine. Elles nous ont appris à penser avec rigueur, à développer un esprit critique, à analyser les phénomènes sociaux et historiques avec recul, et à considérer les problèmes sous différents angles. Elles ont enrichi notre vision du monde et nous ont donné le goût de la réflexion, de la connaissance et du dialogue. Au-delà des savoirs qu'elles nous ont transmis, elles ont contribué à forger notre personnalité, notre sensibilité et notre capacité à comprendre la complexité des êtres, des sociétés et des civilisations.

Nous lisions avec passion et un immense intérêt tous ces livres que nous nous échangeions entre nous ou que d'autres amis d'Imouzer nous prêtaient pour quelques jours. Chaque ouvrage circulait de main en main et faisait l'objet de longues discussions, parfois jusqu'au milieu de la nuit. Ces lectures constituaient pour nous une véritable école de la pensée et de la liberté intellectuelle. Elles nourrissaient notre curiosité, élargissaient nos horizons et nous permettaient d'aborder des questions philosophiques, sociales, politiques et humaines avec une profondeur que l'enseignement scolaire ne pouvait pas toujours offrir.

Plus tard, en 1989, j'ai vu un magnifique film intitulé *Le Cercle des poètes disparus* (Dead Poets Society) de Peter Weir, avec Robin Williams dans le rôle principal. Ce film m'a immédiatement fait penser à notre groupe de Dayet Aoua. J'y retrouvais la même soif de connaissance, le même désir d'émancipation intellectuelle, la même passion pour la littérature et la réflexion, ainsi que cette amitié sincère qui unissait des jeunes partageant les mêmes aspirations. En

regardant ce film, j'avais parfois l'impression de revivre certains moments de notre propre expérience. Comme les élèves du professeur Keating, nous cherchions à comprendre le monde par nous-mêmes, à développer notre esprit critique et à donner un sens plus profond à notre existence. Bien entendu, notre contexte était différent, mais l'esprit qui animait ce groupe de jeunes lecteurs et rêveurs me rappelait profondément celui qui régnait autour de Dayet Aoua. C'est pourquoi ce film m'a particulièrement marqué et ému. Aujourd'hui encore, je le considère comme l'un des plus beaux films consacrés à la jeunesse, à la transmission du savoir, à l'amitié et à la liberté de pensée. Je le recommande vivement à tous ceux qui croient au pouvoir des livres, de l'éducation et de la culture pour transformer les individus et enrichir leur regard sur le monde.

Parmi les livres scientifiques qui ont le plus marqué notre groupe durant ces années passées à Dayet Aoua, je me souviens particulièrement d'un volumineux ouvrage consacré à l'astronomie. C'était un livre fascinant qui présentait les grandes découvertes scientifiques de l'époque : l'origine de l'Univers, la théorie du Big Bang, la naissance des étoiles, les galaxies, les trous noirs, les planètes du système solaire et les premières explorations spatiales. À tour de rôle, presque tous les membres de notre bande l'ont lu avec passion. Pour de jeunes lycéens vivant dans une petite ville de montagne, ce livre ouvrait des perspectives extraordinaires. Il nous faisait voyager bien au-delà des frontières du Maroc et même bien au-delà de la Terre. Nous découvrions l'immensité de l'Univers, les milliards d'étoiles qui peuplent les galaxies et les questions vertigineuses que les scientifiques tentaient de résoudre. Ces lectures nourrissaient de longues discussions autour du feu de camp. Nous nous interrogeons sur l'origine du monde, sur la place de l'homme dans l'Univers et sur les découvertes futures que les astronomes pourraient accomplir. Pour beaucoup d'entre nous, ce fut la première rencontre avec la cosmologie moderne et les grandes théories scientifiques expliquant la naissance et l'évolution de l'Univers. Mais le plus beau restait sans doute les soirées passées à la belle étoile. Loin des villes et de leurs lumières, le ciel de Dayet Aoua offrait un spectacle exceptionnel. Après avoir lu notre livre d'astronomie, nous passions de longues heures allongés sur l'herbe ou près de nos tentes à observer la voûte céleste. Peu à peu, nous avons appris à reconnaître les principales

constellations. La Grande Ourse était généralement la première que nous repérions, avant de retrouver l'Étoile Polaire. Puis venaient Cassiopée, Orion, le Cygne, le Scorpion et bien d'autres encore. Chacun essayait de mettre en pratique ce qu'il avait appris dans le livre et de guider les autres dans cette découverte du ciel nocturne. Ces soirées d'observation furent pour nous une véritable école. Elles nous apprirent à lever les yeux vers le ciel avec curiosité et émerveillement. Nous prenions conscience que les étoiles que nous contemplions existaient depuis des millions, parfois des milliards d'années, et que leur lumière avait parcouru des distances inimaginables avant d'atteindre nos regards.

Parallèlement à nos observations du ciel étoilé, la musique occupait une place essentielle dans notre vie à Dayet Aoua. Nous avions toujours avec nous un grand radio-cassette qui constituait l'un des objets les plus précieux du campement. Dès la fin de l'après-midi ou après le dîner, il diffusait les musiques qui accompagnaient nos journées et nos soirées au bord du lac. Nous écoutions avec passion les grands groupes de rock de l'époque, notamment Pink Floyd, The Rolling Stones, The Doors, Thin Lizzy, ainsi que de nombreux autres artistes dont les chansons faisaient partie de la bande sonore de notre jeunesse. Les mélodies se mêlaient aux paysages du lac, aux reflets du soleil couchant sur l'eau et aux discussions entre amis, créant une atmosphère dont je garde encore aujourd'hui un souvenir très vivant. Mais le moment que nous attendions le plus arrivait tard dans la soirée. Après 22 heures, lorsque le calme s'installait autour du lac et que les étoiles envahissaient le ciel, nous tournions le bouton de notre radio vers la RTM, la Radio Télévision Marocaine. C'est alors que commençait une émission devenue légendaire pour toute notre bande. Cette émission était animée par un grand homme de radio nommé Saïd Fouad. Avec une culture musicale remarquable et une voix immédiatement reconnaissable, il nous faisait découvrir chaque soir des univers musicaux dont nous ignorions souvent jusqu'à l'existence. Grâce à lui, nous avons appris à écouter la musique autrement, à apprécier sa richesse et sa diversité, bien au-delà des chansons populaires diffusées habituellement sur les ondes. Son émission fut pour nous une véritable école musicale. Il nous initia progressivement au blues, au jazz, au folk, au rock et à de nombreux autres courants musicaux internationaux. C'est à travers ses com-

mentaires passionnés et les morceaux qu'il sélectionnait avec soin que j'ai découvert des artistes qui allaient profondément marquer ma culture musicale. Je me souviens notamment de ma découverte de Miles Davis, de Charlie Parker, de John Coltrane ou encore de Billie Holiday. Ces noms, qui nous étaient alors totalement inconnus, sont peu à peu devenus familiers. Nous écoutions leurs œuvres avec curiosité, puis avec admiration, fascinés par la créativité et la liberté qui caractérisaient leur musique. Allongés près de nos tentes ou assis autour du feu de camp, nous écoutions religieusement l'émission de Saïd Fouad. Le silence du lac, la beauté du ciel étoilé et la qualité de la musique se combinaient pour créer des moments presque magiques. Sans le savoir, nous recevions là une véritable éducation artistique qui allait durablement influencer nos goûts et notre ouverture au monde.

Une autre émission de radio musicale que nous suivions avec beaucoup d'intérêt était animée par le célèbre Alifi Hafid. Diffusée quotidiennement entre 18 heures et 19 heures, elle était consacrée à la musique pop et rock du moment. Contrairement à d'autres émissions qui revenaient souvent sur les grands classiques, celle-ci mettait principalement à l'honneur les chanteurs et les groupes qui faisaient l'actualité musicale internationale. Alifi Hafid possédait un véritable talent pour faire découvrir de nouvelles voix et de nouveaux courants musicaux. Grâce à son émission, nous avons découvert de nombreux artistes de grand talent, principalement américains et britanniques. À cette époque, les chanteurs français y étaient relativement peu représentés, la programmation étant largement dominée par la scène anglo-saxonne. Je me souviens encore de certains artistes qui nous avaient particulièrement marqués. Parmi eux figurait Jackson Browne, dont les chansons mêlant sensibilité et mélodies raffinées connaissaient un grand succès. Je me rappelle également de Gerry Rafferty, dont la voix reconnaissable entre toutes et le style musical si particulier nous séduisaient immédiatement. Ses chansons, diffusées régulièrement sur les ondes, faisaient partie de celles que nous attendions avec le plus d'impatience. Chaque jour, à l'approche de dix-huit heures, nous guettions le début de l'émission d'Alifi Hafid. La radio occupait alors une place essentielle dans notre vie quotidienne. À une époque où il n'existait ni Internet, ni plateformes de streaming, ni réseaux sociaux, la radio constituait une

véritable fenêtre ouverte sur le monde. Elle nous permettait de découvrir les nouveautés musicales internationales presque en temps réel et de nous sentir connectés à une culture qui dépassait largement les frontières de notre environnement immédiat.

Ces rendez-vous radiophoniques ont profondément marqué notre jeunesse. Ils ont contribué à forger notre culture musicale, à éveiller notre curiosité pour d'autres horizons et à accompagner de nombreux moments de notre vie lycéenne. Aujourd'hui encore, certaines mélodies entendues à cette époque ont le pouvoir de faire ressurgir instantanément des souvenirs, des émotions et toute l'atmosphère de ces années qui ont tant compté dans notre formation intellectuelle et humaine.

À cette époque, nous n'écoutions pratiquement plus de musique arabe ou marocaine, bien qu'elle eût bercé notre enfance et accompagné les grands moments de notre vie familiale. Comme beaucoup de jeunes de notre génération, nous éprouvions le besoin de découvrir d'autres univers musicaux, d'explorer de nouveaux horizons et de sortir des sentiers battus. La musique anglo-saxonne représentait alors pour nous une ouverture sur le monde et une forme de modernité qui nous attirait particulièrement. Cette curiosité nous poussait à nous intéresser aux nouveautés venues d'Europe et d'Amérique, au point de reléguer au second plan le patrimoine musical avec lequel nous avions grandi. Pourtant, avec le recul, je réalise que cet éloignement n'était que temporaire. Les racines culturelles demeurent toujours présentes, même lorsqu'on croit s'en être éloigné. Plusieurs années plus tard, lorsque je me suis installé en Europe, j'ai redécouvert avec émotion la richesse et la profondeur de la musique arabe classique. J'ai alors commencé à écouter ou à réécouter les grandes voix qui ont marqué l'histoire de la chanson arabe, notamment Oum Kalthoum, Abdel Halim Hafez et Mohammed Abdel Wahab. À travers leurs interprétations exceptionnelles, leurs mélodies raffinées et la poésie de leurs textes, j'ai redécouvert un patrimoine musical d'une richesse extraordinaire. De la même manière, j'ai renoué avec les grandes figures de la musique marocaine qui avaient accompagné mon enfance et celle de toute une génération. Les chansons d'Abdelwahab Doukkali, avec leur élégance musicale et la qualité de leurs paroles, ainsi que celles d'Abdelhadi Belkhatat, dont la voix chaleureuse et puissante demeure inoubliable, ont retrouvé une place

importante dans mon univers musical. Cette redécouverte m'a permis de mieux apprécier la richesse de mon héritage culturel. Avec l'âge, on comprend souvent que l'ouverture aux cultures du monde n'est nullement incompatible avec l'attachement à ses propres racines. Bien au contraire, les deux se complètent harmonieusement. Après avoir exploré avec passion la musique occidentale durant ma jeunesse, j'ai appris à redécouvrir et à apprécier encore davantage les trésors de la musique arabe et marocaine, qui continuent aujourd'hui de susciter en moi une profonde émotion et une grande nostalgie.

Non loin de notre campement, à l'ombre des arbres qui bordaient le lac, stationnait chaque été une caravane devenue presque aussi familière pour nous que nos propres tentes. Elle appartenait à notre ami Jacques, un Français qui était tombé amoureux de Dayet Aoua et qui avait pris l'habitude d'y passer une grande partie de ses vacances estivales. Il était généralement accompagné de son neveu Paul, un garçon sympathique avec lequel nous nous entendions très bien. Jacques avait déjà un certain âge lorsque nous l'avons connu. Pourtant, malgré la différence de génération, une véritable amitié s'était nouée entre lui et notre groupe. Il possédait cette qualité rare qui permet de dialoguer naturellement avec les jeunes, sans jamais donner l'impression de vouloir leur faire la leçon. Curieux de tout, ouvert d'esprit et toujours de bonne humeur, il partageait volontiers avec nous ses expériences, ses souvenirs de voyage et sa connaissance de nombreux sujets. Sa caravane constituait un point de rencontre privilégié. Il nous arrivait souvent d'aller lui rendre visite en fin d'après-midi ou en soirée. Nous nous installions alors à l'ombre des arbres pour discuter pendant des heures. Jacques nous racontait la France qu'il connaissait, ses voyages, ses lectures et les changements qu'il avait observés au cours de sa vie. Pour nous, qui avions encore peu voyagé, ces conversations étaient une véritable ouverture sur le monde. De son côté, il semblait apprécier notre compagnie autant que nous apprécions la sienne. Il s'intéressait à nos études, à nos projets d'avenir et à nos centres d'intérêt. Il était souvent amusé par nos discussions passionnées sur les livres que nous lisions, les étoiles que nous observions ou la musique que nous écoutions autour du feu de camp. Avec le temps, Jacques était devenu bien plus qu'un simple voisin de camping. Il faisait presque partie de notre cercle d'amis. Chaque été, nous étions heureux de retrouver sa caravane installée à proximité du

lac, signe que de nouvelles discussions et de nouveaux moments de convivialité nous attendaient.



FIGURE 3.6: Avec Mohamed Bertali aux commandes.

Notre amitié avec Jacques ne s'est pas arrêtée aux étés passés à Dayet Aoua. Au fil des années, des liens sincères s'étaient tissés entre lui et plusieurs membres de notre groupe. Bien que les études, le travail et les obligations de la vie nous aient progressivement éloignés du lac, nous avons continué à garder son souvenir et, pour certains, à entretenir le contact avec lui. Quelques années plus tard, deux de nos amis eurent l'occasion de lui rendre visite à Paris. Cette visite fut pour Jacques une immense joie. Il était profondément touché de voir que les jeunes campeurs qu'il avait connus au bord de Dayet Aoua ne l'avaient pas oublié. Il les accueillit avec une chaleur et une générosité qui les marquèrent durablement. Pendant leur séjour, il leur fit découvrir son quartier, les lieux qu'il aimait fréquenter et une partie de cette ville dont il nous avait tant parlé lors de nos longues discussions au bord du lac. Il était heureux de pouvoir, à son tour, partager avec eux son univers et une partie de sa vie quotidienne. Mes amis racontèrent à leur retour combien Jacques avait été ému par leur visite. Malgré les années écoulées, il évoquait encore avec affection les étés passés à Dayet Aoua, les soirées autour du feu de camp,

nos discussions sur les livres, la musique et l'astronomie, ainsi que l'atmosphère de liberté qui régnait alors autour du lac. Cette fidélité dans l'amitié nous toucha profondément. Elle montrait que les liens créés durant ces années de jeunesse avaient dépassé le simple cadre des vacances. Ce qui n'était au départ qu'une rencontre fortuite entre un groupe de jeunes Marocains et un vacancier français était devenu, avec le temps, une véritable amitié fondée sur le respect, l'affection et les souvenirs partagés.

Pour assurer une partie de notre nourriture pendant ces longues périodes de camping, nous avions pris l'habitude de consacrer nos après-midi à la pêche. Le lac de Dayet Aoua était alors particulièrement poissonneux et constituait un véritable paradis pour les pêcheurs amateurs. On y trouvait plusieurs espèces de poissons, notamment le brochet, le gardon et la carpe. Le brochet était sans doute le plus prestigieux d'entre eux. Grand prédateur des eaux du lac, il était réputé pour sa méfiance et sa combativité. Sa capture demandait de l'expérience, de la patience et parfois beaucoup de chance. Lorsqu'un d'entre nous parvenait à en attraper un, l'exploit était célébré comme il se devait au campement.



FIGURE 3.7: Avec mes amis à Dayet Aoua : De droite vers la gauche : Ali, Mohamed, Hassan, Omar, Abdelilah et moi-même .

Les gardons étaient plus nombreux et plus faciles à pêcher. Ils constituaient souvent l'essentiel de nos prises quotidiennes. Mais c'était surtout la carpe qui nous permettait de remplir nos assiettes. Abon-

dante dans le lac, elle était relativement facile à attraper et représentait une ressource précieuse pour de jeunes campeurs disposant de moyens très modestes.

La pêche faisait partie intégrante de notre mode de vie à Dayet Aoua. Certains après-midi, nous nous installions pendant des heures sur les berges du lac, les lignes plongées dans l'eau, observant le moindre mouvement du flotteur. Ces moments étaient propices aux discussions, aux plaisanteries et parfois à de longues périodes de silence durant lesquelles chacun se laissait absorber par la beauté du paysage.



FIGURE 3.8: Photos de pêche avec Ali et Hassan

Pour compléter nos réserves alimentaires, nous avons mis en place une organisation simple mais efficace. À tour de rôle, tous les deux jours environ, l'un d'entre nous enfourchait le vélo (qu'on avait avec nous) et prenait la direction d'Imouzzer du Kandar afin de renouveler nos provisions. Le trajet faisait partie intégrante de la vie du campement. Celui qui était désigné pour cette mission quittait le lac dès le matin avec une liste établie en commun. Il devait rapporter l'essentiel de ce dont nous avons besoin pour les jours suivants : du pain frais, des légumes, du thé, du sucre, parfois quelques conserves, ainsi que diverses petites fournitures indispensables à notre vie quotidienne. Cette excursion était souvent considérée comme une petite aventure. Le cycliste du jour profitait de l'occasion pour retrouver brièvement l'animation de la ville, croiser des connaissances, prendre des nouvelles de sa famille ou simplement changer d'environnement après plusieurs jours passés au bord du lac. Pendant ce temps, les autres restaient au campement pour s'occuper de la pêche, préparer les repas ou poursuivre leurs lectures. En fin de journée, nous attendions toujours avec impatience son retour. L'arrivée du vélo chargé de sacs et de provisions constituait un petit événement. Chacun participait alors au rangement des achats et à la préparation du repas du soir.

Avec le recul, cette organisation témoigne de l'autonomie que nous avons acquise malgré notre jeune âge. Nous apprenions à gérer un budget limité, à planifier nos besoins et à partager équitablement les tâches nécessaires à la vie collective. Cette discipline, que nous nous imposions naturellement, contribuait au bon fonctionnement du campement et renforçait encore davantage les liens d'amitié qui nous unissaient.

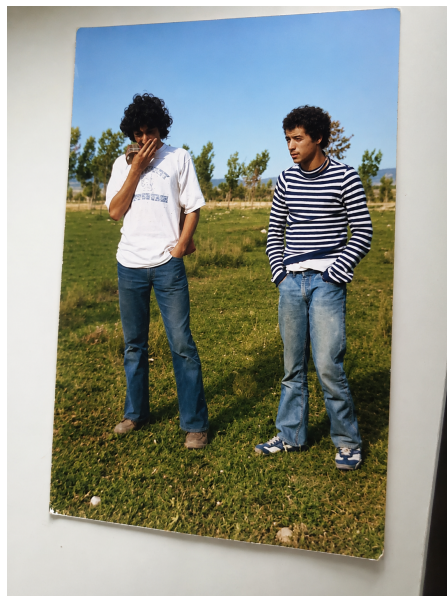


FIGURE 3.9: Avec Said à Dayet Aoua attendant les résultats du Bac en Juin 1978.

Je raconte souvent une jolie anecdote qui me lie profondément à Dayet Aoua. Elle remonte à l'été où je venais tout juste de passer les épreuves du baccalauréat. Comme chaque année, j'avais rejoint mes amis au bord du lac pour camper et profiter des vacances en attendant les résultats. À cette époque, les choses étaient bien différentes d'aujourd'hui. Il n'y avait ni Internet, ni téléphone portable, ni publication instantanée des résultats. Les résultats du baccalauréat étaient annoncés dans les grands journaux nationaux et chacun devait se procurer un exemplaire pour savoir s'il avait réussi ou non. Cette année-là, le ministère de l'Éducation nationale avait décidé d'honorer les meilleurs de lauréats du baccalauréat dans la filière Sciences Mathématiques. Bien entendu, je n'en savais absolument

rien et, comme tous les étés, je profitais pleinement de la vie simple et heureuse que nous menions à Dayet Aoua. Un matin, alors que je vaquais tranquillement à mes occupations habituelles autour du lac, je vis arriver une voiture qui s'arrêta près de notre campement. À ma grande surprise, c'était celle de mon père. Sa présence m'étonna beaucoup. C'était un homme discret et pudique qui respectait notre indépendance et ne s'immisçait presque jamais dans nos activités de jeunes gens. Le voir apparaître ainsi au bord du lac n'était donc pas un événement ordinaire. Il descendit de la voiture et m'appela. Je remarquai immédiatement dans son regard une expression inhabituelle, mêlant fierté, émotion et satisfaction. Il tenait à la main une feuille qu'il me tendit avec un sourire discret. Il s'agissait d'un fax en provenance de Rabat, adressé à mon intention. Le document m'informait que, compte tenu de mes excellents résultats au baccalauréat, j'étais invité à me rendre à Rabat dès le lendemain afin de recevoir une distinction officielle décernée aux meilleurs élèves de la filière Sciences Mathématiques. Ce qui rendait cette nouvelle encore plus surprenante, c'est que les résultats officiels du baccalauréat n'avaient pas encore été publiés dans les journaux. Ils ne devaient paraître que trois ou quatre jours plus tard. Ainsi, au milieu de notre campement de fortune, au bord du lac de Dayet Aoua, je venais d'apprendre avant tout le monde que j'avais obtenu des résultats exceptionnels. Ma réaction fut pourtant loin d'être celle que l'on aurait pu attendre. À dix-huit ans, j'étais profondément attaché à ma liberté et à cette vie simple que nous menions au bord du lac. L'idée de quitter mes amis, de démonter provisoirement mon univers de vacances et de parcourir plusieurs centaines de kilomètres pour assister à une cérémonie officielle ne m'enthousiasmait guère. Avec le sérieux le plus naturel du monde, je déclarai donc à mon père que je n'avais aucune intention d'aller à Rabat. Je prétextai que le voyage était trop long, trop compliqué et que je préférais rester à Dayet Aoua avec mes amis. Aujourd'hui encore, cette réaction me fait sourire tant elle révèle l'insouciance de la jeunesse. Mon père, lui, ne partageait absolument pas mon point de vue. Je me souviens encore de son regard, dans lequel se lisaient à la fois la fierté d'un père et une certaine incredulité devant mon refus. Pour lui, cette invitation représentait un immense honneur, non seulement pour moi, mais aussi pour toute notre famille. Avec calme mais fermeté, il insista pour que j'accepte.

Finalement, devant sa détermination et surtout parce que je percevais le bonheur que cette réussite lui procurait, je décidai de lui faire plaisir. Je quittai donc provisoirement mon campement, mes amis et les rives de Dayet Aoua pour prendre le chemin de Rabat dès le lendemain.

Le fax précisait également que, avant de me rendre à Rabat, je devais me présenter au lycée Moulay Slimane de Fès afin de rencontrer le proviseur de l'établissement. C'est donc ce que je fis dès le lendemain matin. À mon arrivée au lycée, je me dirigeai vers le secrétariat du proviseur. Dès que je franchis la porte, je compris que quelque chose d'inhabituel se préparait. À ma grande surprise, les secrétaires, les surveillants et plusieurs membres du personnel semblaient déjà parfaitement au courant de la raison de ma visite. Certains connaissaient même mon nom avant que je n'aie eu le temps de me présenter. Il faut dire que j'étais le seul élève de la ville de Fès à avoir été retenu parmi les lauréats distingués dans la filière Sciences Mathématiques. Pourtant, la ville comptait plusieurs grands lycées proposant cette spécialité, dont les établissements les plus réputés de la région. Cette situation avait naturellement suscité beaucoup d'intérêt au sein du milieu éducatif local. Je fus accueilli avec une attention et une considération auxquelles je n'étais absolument pas habitué. Les secrétaires m'invitèrent à m'asseoir, me servirent du thé et m'apportèrent même quelques gâteaux. Cette réception presque officielle me surprit énormément. Quelques jours auparavant, j'étais encore installé sous ma tente au bord de Dayet Aoua, partageant mon temps entre la pêche, les lectures et les baignades. Et voilà que je me retrouvais soudain traité comme un invité de marque. Je dois avouer que cette situation m'amusait autant qu'elle me mettait un peu mal à l'aise. J'avais toujours été d'un naturel discret et je n'étais pas habitué à être ainsi au centre de l'attention. Je regardais avec étonnement toute cette agitation autour de moi, me demandant si elle m'était réellement destinée. Pendant que j'attendais d'être reçu par le proviseur, plusieurs personnes vinrent me féliciter pour mes résultats. Chacun semblait éprouver une certaine fierté à voir un élève du lycée distingué au niveau national. À travers leurs paroles et leur attitude, je comprenais progressivement que cette réussite dépassait ma seule personne et qu'elle représentait également une reconnaissance pour l'établissement, ses professeurs et toute la communauté éducative.

Une demi-heure plus tard, je fus reçu officiellement dans le bureau du proviseur. Il était entouré de plusieurs membres de son équipe administrative, ce qui donnait à cette rencontre un caractère particulièrement solennel. Pour le jeune homme que j'étais alors, habitué à la simplicité de la vie au bord du lac, cette situation avait quelque chose d'impressionnant. Le proviseur me félicita chaleureusement pour mes résultats et me dit combien il était fier de voir un élève du lycée distingué au niveau national. Les autres membres de son équipe prirent également la parole pour me témoigner leur satisfaction et m'adresser leurs encouragements. Tous me souhaitèrent un brillant avenir et exprimèrent l'espoir de me voir poursuivre avec succès mes études supérieures. Je me souviens encore de l'émotion que je ressentis à cet instant. Au-delà de la satisfaction personnelle, je comprenais que cette réussite était aussi le résultat du travail de nombreux enseignants qui m'avaient accompagné et encouragé tout au long de ma scolarité. À travers les paroles du proviseur et de son équipe, je percevais leur fierté de voir l'un de leurs élèves récompensé pour ses efforts. Après les félicitations officielles, la conversation devint plus détendue. On me posa des questions sur mes projets d'études, sur les orientations que j'envisageais et sur mes ambitions pour l'avenir. À dix-huit ans, je n'avais pas encore une vision très précise de mon parcours futur, mais j'étais convaincu que les mathématiques continueraient à occuper une place importante dans ma vie. Lorsque je quittai le bureau du proviseur, je ressentis un mélange de fierté, de gratitude et d'étonnement. En l'espace de quelques jours, j'étais passé du calme de notre campement à Dayet Aoua à une reconnaissance officielle que je n'avais jamais imaginée. Pourtant, malgré tous ces honneurs, je n'avais qu'une seule envie : rejoindre rapidement mes amis au bord du lac pour leur raconter cette étrange aventure qui venait de m'arriver.

Le proviseur me demanda ensuite de passer voir le recteur de l'Académie de Fès, qui souhaitait me féliciter personnellement avant mon départ pour Rabat. En l'espace de quelques heures, j'étais devenu une sorte de célébrité malgré moi. Cette soudaine attention m'amusait autant qu'elle me surprenait.

À mon arrivée au rectorat, la secrétaire me fit entrer immédiatement dans le bureau du recteur. Celui-ci m'accueillit avec beaucoup de courtoisie et m'invita à m'asseoir. Il commença par me féliciter

chaleureusement pour mes résultats et me parla quelques minutes de l'honneur que représentait cette distinction pour la ville de Fès et pour l'ensemble de l'académie. Pendant qu'il me parlait, mon regard fut attiré par un homme âgé assis dans un coin du bureau. C'était un authentique notable fassi, vêtu d'une élégante djellaba blanche et coiffé d'un magnifique tarbouche rouge. Sa présence imposante ajoutait encore davantage de solennité à la rencontre. Je dois reconnaître que le contraste entre eux et moi était saisissant. J'arrivais tout droit de Dayet Aoua, où je campais depuis plusieurs semaines avec mes amis. J'étais habillé d'un jean usé, d'une chemise beaucoup trop longue, de petites bottines en daim et, surtout, je portais de longs cheveux qui descendaient largement sur mes épaules. À cette époque, c'était la mode chez de nombreux jeunes influencés par les musiciens et les chanteurs des années soixante et soixante-dix.

Après les félicitations d'usage, le recteur aborda avec beaucoup de diplomatie un sujet plus délicat. Il me fit un petit discours sur les traditions de la ville de Fès, sur l'importance de l'image que l'on donne de soi et sur la responsabilité qui accompagnait le fait de représenter sa ville lors d'une cérémonie officielle. Le vieux monsieur confirma ce discours Puis, avec un sourire bienveillant, il me dit :

— *Mon jeune ami, en sortant d'ici, vous allez d'abord chez le coiffeur. Ensuite, vous allez acheter une nouvelle chemise et un pantalon plus classique avant de partir représenter la ville de Fès à Rabat.*

Pour rendre son conseil plus convaincant, il sortit une somme d'argent qu'il me remit afin que je puisse effectuer ces achats. Puis il me souhaita un excellent voyage et beaucoup de réussite pour la suite de mes études. En quittant le bureau, je retrouvai mon père qui m'attendait à l'extérieur. Fier et curieux, il me demanda immédiatement si tout s'était bien passé et ce que le recteur m'avait dit.

— *Rien d'important, répondis-je avec le plus grand sérieux. Il m'a simplement félicité.*

Je me gardai bien de lui raconter les recommandations vestimentaires du recteur. Quelques heures plus tard, fidèle à mon esprit quelque peu rebelle, je montais dans le bus pour Rabat vêtu exactement de la même façon que lorsque j'étais arrivé : ma longue chemise, mon jean, mes petites bottines en daim et mes longs cheveux qui faisaient

ma fierté. Après tout, pensais-je alors, si l'on m'avait invité pour mes résultats, ce n'était certainement pas pour la longueur de mes cheveux.

Je réalise que Dayet Aoua a joué un rôle important dans notre formation. C'est là que nous avons appris le sens de la camaraderie, de la solidarité et de la liberté. Nous étions jeunes, pleins de rêves et d'espoir, et nous avions l'impression que l'avenir nous appartenait. Lorsque je retourne dans cette région ou lorsque son nom est évoqué, une multitude d'images remontent à ma mémoire. Je revois les paysages, j'entends les voix de mes amis et je retrouve, l'espace d'un instant, cette insouciance qui caractérise si bien les plus belles années de la jeunesse. Pour nous, Dayet Aoua restera à jamais associé à un temps heureux, à l'amitié sincère et à la découverte de la liberté.

Cet été-là marqua également la fin d'une époque pour notre groupe d'amis. Après plusieurs années passées ensemble à Imouzzer, à Se-frou, à Fès et durant nos innombrables aventures à Dayet Aoua ou sur les plages du nord du Maroc, nos chemins commençaient à se séparer. L'heure des choix d'études supérieures était arrivée et chacun s'apprêtait à suivre sa propre route. Pour ma part, je me préparais à quitter Fès pour rejoindre Casablanca où j'avais été admis en classes préparatoires au lycée Lyautey. Cette perspective m'enthousiasmait autant qu'elle m'inquiétait. J'allais découvrir une nouvelle ville, un nouvel environnement et surtout un univers académique réputé pour son exigence et sa rigueur. Mon frère Hassan était déjà parti à Rabat pour poursuivre des études supérieures à la seule université scientifique du Maroc à cet époque. Mes autres amis avaient quant à eux choisi une autre voie. Ils s'étaient inscrits à l'université de Fès et s'apprêtaient à commencer une nouvelle vie d'étudiants. Même si la distance qui nous séparerait n'était pas immense, nous savions tous que notre quotidien allait profondément changer. Les longues journées passées ensemble au bord du lac, les voyages improvisés, les soirées autour du feu de camp et les discussions sans fin appartenaient désormais à une période de notre vie qui touchait à sa fin. Nous en étions conscients sans forcément vouloir nous l'avouer. Chacun regardait l'avenir avec espoir, mais aussi avec une certaine nostalgie. Nous avions grandi ensemble et partagé les années les plus insouciantes de notre jeunesse. Désormais, les responsabilités, les études supérieures et les projets personnels allaient progressivement

nous conduire vers des horizons différents.

Pendant mes années de classes préparatoires au lycée Lyautey de Casablanca, j'étais toujours heureux de faire découvrir ma région à mes nouveaux amis. Le lycée accueillait des élèves venus de tout le Maroc : de Marrakech, d'Oujda, d'Agadir, de Tanger, de Rabat et de nombreuses autres villes. Très vite, je me suis lié d'amitié avec plusieurs d'entre eux. À chaque période de vacances, j'avais pris l'habitude d'inviter l'un de ces camarades à venir passer une ou deux semaines chez moi à Imouzzer du Kandar. Pour beaucoup d'entre eux, cette petite ville de montagne était totalement inconnue. Ils connaissaient les grandes villes du royaume, mais n'avaient jamais entendu parler d'Imouzzer ni de ses paysages magnifiques. J'éprouvais un réel plaisir à leur faire découvrir les richesses naturelles de ma région. Dès leur arrivée, je les emmenais visiter les environs, les forêts, les sources, les vallées et les nombreux sites qui avaient bercé mon enfance.



FIGURE 3.10: Avec Moha El Baz ami de Lyautey et mes amis d'Imouzzer.

Bien entendu, Dayet Aoua figurait toujours parmi les étapes incontournables de ces visites. Je tenais à leur montrer ce lac qui avait tant compté dans ma jeunesse et qui demeurerait pour moi l'un des

plus beaux endroits du Moyen Atlas. Même pendant les vacances de fin d'année, lorsque le froid s'installait sur la région et que les températures devenaient parfois très basses avec de la neige, nous ne manquions jamais d'aller jusqu'au lac. Les paysages prenaient alors une tout autre dimension. Les arbres dépouillés, les eaux calmes du lac et les collines environnantes baignées dans la lumière hivernale offraient un spectacle d'une grande beauté. Mes amis, habitués aux grandes villes ou aux régions plus chaudes du pays, étaient souvent impressionnés par cette nature préservée et par l'atmosphère paisible qui régnait autour de Dayet Aoua. Ces séjours étaient également l'occasion pour moi de partager une partie de mon histoire personnelle. Je leur racontais nos années de camping, la petite source cachée derrière les arbres, les soirées d'observation des étoiles, les parties de pêche, les lectures au bord du lac et toutes les aventures que nous avions vécues avec ma bande d'amis d'Imouzzer. Je garde un souvenir très chaleureux de ces visites. Elles me permettaient de rester profondément attaché à ma région natale tout en créant des liens durables avec mes nouveaux camarades de Casablanca. Beaucoup d'entre eux ont conservé un souvenir ému de leur passage à Imouzzer du Kandar et certains, des années plus tard, évoquaient encore avec nostalgie les paysages de Dayet Aoua et l'accueil qu'ils y avaient reçu.

Durant nos années au lycée, mes amis et moi étions, dans une certaine mesure, influencés par le mouvement hippie qui avait émergé quelques années plus tôt aux États-Unis et qui avait trouvé son expression la plus emblématique lors du célèbre festival de Woodstock en 1969 avec des musiciens de grand talent comme le grand guitariste Jimie Hendrix qui reste à ce jour le meilleur guitariste de tous les temps ou encore le jeune Carlos Santana. Ce qui nous attirait avant tout dans ce mouvement, c'était son aspiration à la liberté, son rejet du conformisme et sa quête d'une plus grande indépendance de pensée. Nous étions sensibles à ses idéaux de paix, de fraternité entre les peuples, de respect de la nature et de remise en question des valeurs matérialistes dominantes. Toutefois, notre adhésion à cet esprit de liberté n'était ni aveugle ni totale. Nous étions conscients que certains aspects du mouvement pouvaient conduire à des excès que nous ne partagions pas. La consommation de drogues, par exemple, ne correspondait ni à nos valeurs ni à notre vision de l'émancipation

personnelle. Nous pensions que la véritable liberté devait s'accompagner de responsabilité, de lucidité et d'un effort constant de réflexion. Malgré notre intérêt pour les idées nouvelles, les mouvements de contestation et les grands débats intellectuels de l'époque, nous restions profondément attachés à nos études. Nous étions pleinement conscients que l'éducation constituait le moyen le plus sûr d'avancer dans la vie, d'élargir nos horizons et de construire notre avenir. Dans un contexte où les opportunités n'étaient pas toujours nombreuses, nous savions que le travail, la persévérance et l'acquisition du savoir représentaient des atouts essentiels. Nous consacrons donc beaucoup de temps à nos études, tout en cherchant à enrichir notre formation par des lectures variées et des discussions passionnées. Pour nous, il n'existait aucune contradiction entre la quête de liberté intellectuelle et l'exigence de réussite scolaire. Bien au contraire, nous considérions que la connaissance était l'un des fondements de la véritable liberté. Plus nous apprenions, plus nous nous sentions capables de comprendre le monde, de développer notre esprit critique et de tracer notre propre chemin. Nos rêves étaient nombreux, mais nous savions qu'ils ne pourraient se concrétiser qu'au prix d'efforts constants. Cette conviction nous poussait à travailler avec sérieux tout en conservant notre curiosité et notre enthousiasme. Avec le recul, je réalise que cette combinaison d'ambition, de goût pour la lecture et de confiance dans le pouvoir de l'éducation a joué un rôle déterminant dans nos parcours respectifs. Nous étions de jeunes idéalistes, certes, mais nous étions aussi convaincus que le savoir et le travail demeuraient les meilleurs moyens d'aller de l'avant et de bâtir notre avenir. À cette époque, j'eus entre les mains un ouvrage qui m'a particulièrement marqué : *Do It! Scenarios of the Revolution* de Jerry Rubin, l'une des figures les plus emblématiques de la contre-culture américaine et du mouvement des hippies. Ce livre, provocateur et iconoclaste, reflétait l'esprit de contestation de toute une génération qui cherchait à remettre en cause l'ordre établi et à inventer de nouvelles formes de vie sociale et politique. Même si je ne partageais pas toutes les idées qui y étaient développées, sa lecture m'a permis de mieux comprendre les aspirations, les espoirs et les contradictions de cette jeunesse en quête de changement.

3.4 Hommage à notre Ami Mohamed Brines

La disparition prématurée de notre ami Mohamed Brines a profondément marqué toutes celles et tous ceux qui ont eu le privilège de le connaître. Son parcours, interrompu trop tôt par de graves souffrances psychiques, m'a souvent rappelé celui de Syd Barrett, fondateur du groupe Pink Floyd, qui était le groupe préféré de Mohamed, et l'un des principaux artisans de son identité artistique. Au sommet de son talent créatif, Syd Barrett voit progressivement son état de santé psychique se dégrader. Il se retire alors de la vie publique et mène une existence discrète, loin de la scène musicale qui l'avait pourtant consacré. Sans prétendre comparer des destins qui demeurent singuliers, le souvenir de Mohamed Brines évoque pour moi cette même fragilité humaine qui peut coexister avec une grande richesse intérieure. Comme Barrett, il a dû affronter des épreuves invisibles, souvent difficiles à comprendre pour ceux qui les observent de l'extérieur.

Ceux qui l'ont connu gardent le souvenir d'un homme sensible, sincère et profondément humain. Mohamed possédait cette rare qualité qui consiste à percevoir le monde avec une intensité particulière. Sa sensibilité, parfois source de fragilité, était aussi ce qui nourrissait sa richesse intérieure, son regard singulier sur les êtres et les choses, ainsi que sa capacité à s'émerveiller là où d'autres ne voyaient que l'ordinaire. Doté d'une imagination remarquable, il semblait souvent habiter plusieurs mondes à la fois. Lorsque nous étions réunis entre amis, il partageait nos conversations, nos rires et nos moments de complicité, mais il donnait parfois l'impression d'être déjà ailleurs, emporté par le fil de ses réflexions ou perdu dans des paysages que lui seul pouvait contempler. Son regard se portait alors au loin, comme s'il poursuivait une pensée ou un rêve inaccessible aux autres. Cette disposition à la rêverie ne l'éloignait pas de nous ; elle faisait simplement partie de sa manière d'être au monde. Mohamed possédait également une grande douceur dans ses relations humaines. Jamais dans le jugement, toujours respectueux des autres, il savait accueillir chacun avec simplicité et bienveillance. Sa présence était discrète mais chaleureuse, et son sourire, lorsqu'il apparaissait, traduisait une profonde gentillesse. Ceux qui ont eu la chance de le fréquenter se souviennent d'un compagnon fidèle, d'un ami sincère et d'un homme

dont l'humanité se manifestait dans les gestes les plus simples du quotidien. Au-delà des difficultés qu'il a traversées, c'est cette image que nous souhaitons conserver : celle d'un être généreux, attachant et profondément authentique. Le temps efface peu à peu certains détails, mais il préserve souvent l'essentiel. Et l'essentiel, pour ceux qui l'ont connu, demeure le souvenir d'un homme qui, malgré ses tourments intérieurs, a laissé autour de lui une trace de douceur, d'amitié et d'humanité. Pour moi, Mohamed était bien davantage qu'un ami. Je l'ai connu dès notre plus tendre enfance, alors que nous n'avions que trois ou quatre ans. Nos familles entretenaient des liens étroits, si bien que nos vies se sont croisées naturellement dès les premières années de notre existence. Nous avons grandi dans le même environnement, partagé des moments simples, des souvenirs d'enfance, des joies et des découvertes qui forgent les liens les plus durables.



FIGURE 3.11: De gauche à droite : Mohamed, moi et Said l'année du bac.

Avec le temps, ces années partagées ont créé entre nous une relation qui dépassait le cadre de l'amitié ordinaire. Mohamed faisait partie de ces présences familières qui accompagnent une vie entière et dont on ne mesure pleinement l'importance qu'au moment où elles disparaissent. Lorsque je pense à lui aujourd'hui, ce ne sont pas seulement les souvenirs d'un ami qui me reviennent, mais ceux d'un compagnon de route de toute une vie, témoin d'une partie de mon histoire et de celle de ma famille. Certains amis entrent dans

notre vie à un moment donné ; Mohamed, lui, en faisait partie depuis toujours. Ses souvenirs se confondent avec ceux de mon enfance, de ma jeunesse et de tant de moments partagés. Sa disparition n'efface rien de ce qu'il a été pour ceux qui l'ont aimé, mais elle rend plus précieux encore le souvenir de sa présence parmi nous. L'histoire de Syd Barrett a inspiré certaines des œuvres les plus émouvantes de Pink Floyd, notamment *Wish You Were Here* et *Shine On You Crazy Diamond*, deux compositions qui expriment à la fois l'amitié, l'admiration et le regret face à l'absence d'un compagnon de route. Leur message résonne aujourd'hui avec une force particulière lorsque nous pensons à Mohamed.

À travers ces quelques lignes, nous souhaitons rendre hommage à sa mémoire. Au-delà des épreuves qu'il a traversées, nous choisissons de retenir sa présence parmi nous, les moments partagés, les souvenirs qu'il nous a laissés et l'empreinte durable qu'il conserve dans nos cœurs. Et, comme un dernier salut empreint d'affection et de nostalgie, nous pouvons simplement lui adresser ces mots :

Wish You Were Here

Shine On Mohamed.

Chapitre 4

Entre Regrets et Espoir

Pendant de longues années, il m'était impossible de demeurer à Imouzzer plus d'une matinée ou d'une soirée. Chacun de mes retours dans cette petite ville qui avait bercé mon enfance ravivait une douleur silencieuse. Je retrouvais les lieux de mes premiers souvenirs métamorphosés, parfois désertés, parfois défigurés, comme si le temps avait patiemment effacé une part de l'âme d'Imouzzer. Voir cette cité, jadis si vivante, si harmonieuse et baignée d'une fraîcheur incomparable, glisser peu à peu vers l'oubli me bouleversait profondément. Les jardins où résonnaient autrefois les rires, les cafés où se tissaient les amitiés, les places de rencontre et jusqu'aux maisons qui avaient accompagné notre jeunesse semblaient avoir perdu leur lumière. Tout paraissait figé dans une lente mélancolie, comme si la ville, privée de son souffle d'antan, ne survivait plus qu'à travers les souvenirs de ceux qui l'avaient aimée.

À chacune de mes visites, les souvenirs affluaient avec une intensité bouleversante. Je croyais entendre de nouveau les éclats de rire des enfants résonner dans les ruelles, les mélodies qui animaient les soirées du café de la piscine ou de Jnane Essabil, les cris joyeux des matchs improvisés sur les terrains poussiéreux, l'effervescence des cafés et cette douceur de vivre qui faisait d'Imouzzer un lieu à part, où le temps semblait s'écouler autrement. Le contraste entre ces images lumineuses, gravées à jamais dans ma mémoire, et la réalité qui s'offrait désormais à mes yeux était souvent difficile à soutenir. Je revoyais les grandes allées ombragées où il faisait bon flâner, les terrasses débordantes de vie pendant les soirées d'été, les concerts,

les fêtes populaires qui rassemblaient toute la ville, les voix familières des anciens qui ponctuaient les conversations, et cette chaleur humaine qui imprégnait chaque rue, chaque place, chaque regard.

Peu à peu, nombre de ces lieux qui faisaient battre le cœur d'Imouzz-
zer avaient perdu leur éclat. Leur animation s'était éteinte, leur beauté s'était fanée et, pour certains, leur raison même d'exister semblait s'être dissipée. Ne subsistaient que les souvenirs, précieux mais douloureux, d'un âge d'or que le temps avait emporté sans jamais pouvoir l'effacer de la mémoire de ceux qui l'avaient vécu. Les hommes eux-mêmes semblaient avoir changé. On percevait moins ce respect instinctif et presque sacré pour la nature, pour les jardins, les ruisseaux et les paysages qui constituaient jadis l'âme d'Imouzz-
zer et la fierté de ses habitants. La ville paraissait avoir peu à peu perdu cette complicité intime avec son environnement, comme si le lien patient qui unissait l'homme à la terre s'était progressivement distendu.

Les habitations avaient elles aussi profondément évolué. Au fil des années, des constructions modernes avaient surgi de manière désordonnée, sans véritable souci de préserver l'identité architecturale qui faisait autrefois le caractère unique d'Imouzz-
zer. Les lignes harmonieuses des anciennes demeures cédaient la place à des bâtiments sans unité, rompant peu à peu l'équilibre esthétique qui avait longtemps fait le charme discret de la ville. Même le climat semblait ne plus être le même. Les ruisseaux qui traversaient autrefois Imouzz-
zer, alimentés par les eaux généreuses d'Aïn Sultan, avaient vu leur débit diminuer inexorablement. Le tarissement progressif de cette source légendaire, aggravé par des pompages excessifs et insuffisamment maîtrisés, avait profondément bouleversé le paysage et fragilisé l'équilibre écologique de toute la région. Le temps semblait avoir emporté avec lui une partie de cette élégance simple et naturelle qui faisait d'Imouzz-
zer un lieu à part dans le Moyen Atlas. Les transformations urbaines, l'abandon de certains espaces historiques comme la piscine, Jnan Essabil ou Ain Sultan.

Pourtant, au-delà de cette mélancolie et de ces blessures laissées par le temps, chacun de mes retours à Imouzz-
zer ravivait un attachement profond, presque viscéral. Derrière les métamorphoses de la ville, je retrouvais toujours les montagnes qui veillaient silencieusement sur la vallée, la lumière si particulière qui baignait les paysages, la fraîcheur de l'air et cette atmosphère paisible qui avait bercé notre

enfance. Tout n'avait pas disparu. Il suffisait parfois d'un sentier, d'un parfum, d'un regard échangé avec un ancien ou d'une conversation entre amis d'enfance pour que ressurgisse, intact, le monde de nos souvenirs.

À travers ces pages, j'ai voulu rendre hommage à cette ville qui a façonné notre jeunesse, à ses habitants, à ses anciens dont la sagesse éclairait le quotidien, à mes amis d'enfance et de jeunesse avec lesquels nous avons partagé les plus belles années de notre vie, à ses traditions, à ses fêtes, à ses paysages et à cette manière simple, généreuse et profondément humaine de vivre ensemble. Si ces souvenirs peuvent permettre aux plus anciens de retrouver, l'espace de quelques instants, l'Imouzzer qu'ils ont tant aimé, et aux plus jeunes de découvrir ce que fut autrefois cette ville exceptionnelle, alors ce livre aura pleinement atteint son but. Car les lieux ne meurent véritablement que lorsque leur mémoire disparaît, et tant qu'il restera des femmes et des hommes pour raconter Imouzzer, une part de son âme continuera de vivre.

Mon plus grand espoir est que ce livre aide les nouvelles générations d'Imouzzer du Kandar à prendre pleinement conscience de l'immense héritage humain, culturel et naturel que leurs aînés leur ont légué. Car un peuple qui ignore son passé risque de perdre peu à peu le sens de son identité, tandis que celui qui connaît ses racines trouve dans son histoire la force de construire son avenir. À travers ces souvenirs, j'aimerais leur faire découvrir — ou redécouvrir — une époque où la vie était sans doute plus modeste, mais aussi plus proche de l'essentiel. Une époque où les liens entre les habitants étaient empreints de confiance et de solidarité, où le respect de la nature allait de soi, où les sources, les jardins, les forêts et les montagnes faisaient partie intégrante de la vie quotidienne, et où les traditions transmettaient, souvent sans paroles, des valeurs de générosité, de dignité et de partage.

Imouzzer du Kandar possède un patrimoine d'une richesse exceptionnelle. Ses paysages, ses eaux limpides, ses forêts, son architecture, ses coutumes, sa mémoire collective et l'héritage moral transmis de génération en génération constituent un trésor dont la valeur dépasse largement celle des biens matériels. Ce patrimoine est vivant : il habite les lieux autant que les femmes et les hommes qui les font vivre. Cet héritage ne doit pas seulement susciter la nostal-

gie. Il appelle une responsabilité. Il mérite d'être protégé, respecté, enrichi et transmis. Chaque génération n'en est jamais propriétaire ; elle n'en est que la gardienne provisoire. Il lui appartient de préserver ce qui lui a été confié, de l'adapter avec intelligence aux exigences de son temps, sans jamais en altérer l'esprit, afin que ceux qui viendront après elle puissent, à leur tour, y puiser leur identité et leur espérance. Si ces pages peuvent éveiller chez les jeunes d'Imouzzer un regard nouveau sur leur ville, renforcer leur sentiment d'appartenance à son histoire, à son territoire et à sa communauté, et leur donner le désir de préserver ce qui fait son âme, alors ce livre aura atteint l'un de ses objectifs les plus précieux. L'avenir d'une ville ne se construit jamais en tournant le dos à son passé. Il s'enracine dans la mémoire, s'épanouit dans le présent et se prépare avec confiance pour les générations à venir.

Ce livre est aussi un cri du cœur. Il est, à sa manière, un appel, empreint d'espérance, à tous ceux qui portent aujourd'hui la responsabilité de l'avenir d'Imouzzer du Kandar. En faisant revivre les souvenirs d'une époque révolue, je n'ai pas cherché à idéaliser le passé, mais à rappeler ce que cette ville représentait autrefois dans la mémoire collective des Marocains. Imouzzer n'était pas seulement une petite cité nichée au cœur des montagnes. Elle était une destination emblématique, un havre de fraîcheur et de sérénité où, chaque été, affluaient des visiteurs venus des quatre coins du Royaume. On y venait pour la beauté de ses paysages, la limpidité de ses sources, la fraîcheur de ses cascades, la majesté de ses forêts, la douceur de son climat, mais aussi pour l'accueil chaleureux de ses habitants, dont la générosité faisait partie intégrante de l'identité de la ville. Pour beaucoup, Imouzzer était bien davantage qu'un lieu de villégiature : c'était une émotion, un art de vivre, un souvenir heureux que le temps n'a jamais totalement effacé.

Aujourd'hui encore, cette richesse existe. Les montagnes sont toujours là, les forêts continuent de veiller sur la vallée, les sources n'ont pas entièrement perdu leur voix, et la ville conserve, malgré les épreuves du temps, une beauté singulière. Mais ce patrimoine, aussi précieux que fragile, appelle une attention renouvelée. Il mérite d'être protégé, restauré et mis en valeur avec une vision à la hauteur de son importance historique, culturelle et environnementale. Mon souhait le plus sincère est que celles et ceux qui ont la responsabilité

de conduire le destin d'Imouzzer prennent pleinement conscience de l'héritage exceptionnel qui leur a été confié. Gouverner une ville comme Imouzzer, ce n'est pas seulement administrer un territoire ; c'est préserver une mémoire, protéger un paysage, transmettre une identité et préparer un avenir. Il ne s'agit ni de revenir en arrière ni de s'abandonner à une nostalgie stérile. Chaque époque a ses défis et ses exigences. Mais le développement n'a de sens que s'il respecte l'âme des lieux. Retrouver l'esprit d'Imouzzer, c'est préserver l'harmonie entre l'homme et la nature, protéger ses espaces naturels, sauvegarder son patrimoine architectural, faire revivre ses traditions, valoriser son histoire et accompagner sa modernisation avec intelligence et mesure.

J'aimerais que les jeunes générations puissent éprouver la même fierté que celle qui nous animait lorsque nous parlions de notre ville. J'aimerais que les visiteurs de demain découvrent Imouzzer avec le même émerveillement que celui qu'ont connu leurs parents et leurs grands-parents, lorsqu'ils venaient y chercher la fraîcheur de ses montagnes, la beauté de ses paysages et la chaleur de son accueil. Plus encore, je souhaite qu'Imouzzer demeure ce lieu privilégié où la nature, l'histoire, la culture et les hommes continuent de se rencontrer dans une harmonie qui fait toute son identité. Si ce livre peut contribuer, même modestement, à éveiller cette conscience, à nourrir une réflexion sur l'avenir de la ville et à susciter un nouvel élan en faveur de son patrimoine, alors il aura accompli une part essentielle de sa mission. Car, au-delà des souvenirs personnels qu'il rassemble, ce livre est avant tout une déclaration d'amour à Imouzzer du Kandar. Il est aussi une invitation à préserver ce qui fait son âme profonde, afin que cette ville continue de rayonner, d'émouvoir et d'inspirer tous ceux qui auront la chance de la découvrir. Aimer une ville, c'est aussi savoir porter sur elle un regard lucide. Construire son avenir suppose parfois de reconnaître que certaines décisions prises hier ont laissé des blessures dont les effets se font encore sentir aujourd'hui. Préserver le patrimoine d'une cité ne consiste pas seulement à sauvegarder ses monuments, ses paysages ou ses traditions ; c'est aussi protéger les espaces où se tissent les liens sociaux, où grandissent les enfants et où se construit, jour après jour, la vie collective. À cet égard, il me paraît essentiel de ne pas reproduire certaines erreurs qui ont profondément marqué ma génération. Je pense en particu-

lier à la disparition du grand stade d'Imouzzer. Sa vente, suivie de la construction d'immeubles dépourvus de toute identité, a certes répondu à un besoin de logements, mais elle a privé des générations de jeunes d'un lieu irremplaçable de rencontre, de sport, d'amitié et d'épanouissement. Un stade n'est jamais un simple terrain. C'est une école de la vie. On y apprend le respect des autres, le sens de l'effort, la persévérance, la solidarité et le dépassement de soi. C'est là que naissent des amitiés durables, que se forgent des souvenirs inoubliables et que se construit, souvent sans qu'on en ait conscience, le sentiment d'appartenir à une même communauté. Une ville ne se mesure pas seulement au nombre de ses bâtiments ou à la modernité de ses infrastructures. Elle se mesure aussi aux espaces qu'elle offre à sa jeunesse pour rêver, jouer, créer, se rencontrer et grandir ensemble. Investir dans ces lieux, c'est investir dans l'avenir. Les sacrifier, c'est risquer d'appauvrir durablement le tissu humain qui fait la véritable richesse d'une cité.

Je pense également aux sources d'Aïn Sultan, dont les eaux limpides donnaient autrefois naissance à de magnifiques ruisseaux qui parcouraient la ville comme autant de veines vivantes. Leur présence faisait partie intégrante de l'identité d'Imouzzer. Ils apportaient une fraîcheur bienfaisante durant les chaleurs de l'été, irriguaient les jardins, animaient les promenades et conféraient à la ville cette atmosphère paisible qui séduisait tous ceux qui la découvraient. Le murmure incessant de l'eau accompagnait la vie quotidienne des habitants. Il se mêlait aux voix des enfants, au chant des oiseaux et au bruissement des arbres, composant une musique discrète qui faisait partie de l'âme même d'Imouzzer. Aujourd'hui encore, ceux qui ont connu cette époque gardent au fond d'eux la nostalgie de ces ruisseaux qui faisaient respirer la ville et lui donnaient ce caractère si singulier.

Le destin d'Aïn Sultan demeure sans doute l'un des plus douloureux. Il y a une vingtaine d'années, l'exploitation de cette ressource fut confiée, à la suite d'une décision de la commune de l'époque, à une société d'embouteillage. Depuis lors, les prélèvements d'eau se sont intensifiés. Beaucoup d'habitants établissent un lien entre ces pompes continues et la diminution progressive du débit de la source. Les ruisseaux qui animaient autrefois la ville se sont peu à peu asséchés, les jardins ont perdu une partie de leur vitalité et le site

d'Aïn Sultan a été profondément transformé. Je ne prétends pas désigner des responsables ni porter un jugement sur les décisions prises à cette époque, qui répondaient sans doute à des considérations économiques. Mais force est de constater que leurs conséquences sur le paysage, sur l'environnement et sur l'identité même d'Imouzzer sont aujourd'hui visibles. La disparition de ces eaux n'a pas seulement modifié un écosystème ; elle a privé la ville d'un élément essentiel de son patrimoine naturel et d'une part de son âme. J'ose espérer qu'un jour des solutions permettront de mieux concilier les besoins économiques avec la préservation d'un patrimoine hydraulique aussi exceptionnel. Les sources d'Aïn Sultan ne constituent pas une simple ressource en eau : elles sont une mémoire vivante, un héritage commun et l'un des fondements de l'identité d'Imouzzer du Kandar.

En évoquant le destin d'Aïn Sultan, je ne peux m'empêcher de penser à un autre lieu qui occupait une place particulière dans la mémoire des jeunes : le camping d'Imouzzer. Pendant de nombreuses années, il fut bien davantage qu'un simple espace d'hébergement. Chaque été, il accueillait des jeunes venus de toutes les régions du Maroc, mais aussi de nombreux pays d'Europe et d'ailleurs. Ils partageaient leur quotidien avec les jeunes d'Imouzzer, nouaient des amitiés, découvraient d'autres cultures et faisaient de cette ville un véritable lieu d'ouverture, de rencontre et de fraternité. Je revois encore ces longues soirées d'été passées à la belle étoile avec de jeunes Marocains et Européens. Assis en cercle autour d'une guitare, nous chantions jusque tard dans la nuit sous un ciel constellé d'étoiles. Les langues étaient différentes, les cultures parfois éloignées, mais la musique, les rires et la jeunesse effaçaient toutes les frontières. Ces instants de simplicité et de liberté ont laissé en moi des souvenirs parmi les plus précieux de mon adolescence. La renommée touristique d'Imouzzer reposait aussi sur cette atmosphère unique, où la beauté des paysages se conjugait à la chaleur des échanges humains. Le camping participait pleinement à cette identité. Il offrait à la jeunesse un espace de découverte, de convivialité et d'ouverture sur le monde. Combien de conversations, de promenades, de soirées et d'amitiés sont nées sous ses arbres ou autour de ses emplacements ! Pour beaucoup d'entre nous, il demeure le symbole d'une époque où Imouzzer rayonnait bien au-delà de ses montagnes et où des jeunes venus d'horizons très différents se retrouvaient naturelle-

ment autour des mêmes valeurs de partage et de respect. Malheureusement, ce lieu emblématique a connu, lui aussi, un destin comparable à celui du grand stade, de la piscine ou d'Aïn Sultan. Peu à peu abandonné, il a perdu sa vocation première, emportant avec lui une part de cette vie qui faisait battre le cœur de la ville. Sa disparition ne représente pas seulement la perte d'un équipement touristique ; elle marque l'effacement d'un espace où se construisaient des rencontres, des amitiés et une véritable ouverture sur le monde.

Je pense aussi à la grande piscine d'Imouzzer, sans doute l'un des lieux les plus emblématiques de son histoire contemporaine. Pendant de nombreuses décennies, elle fut bien davantage qu'un simple bassin de baignade. Elle incarnait l'image même d'Imouzzer, celle d'une ville ouverte, accueillante et tournée vers la joie de vivre. Chaque été, la piscine devenait le véritable cœur battant de la cité. Dès les premières heures de la journée, elle s'animait d'une foule joyeuse venue des quatre coins de la ville et parfois de très loin. Les rires des enfants, les plongeurs des adolescents, les conversations des familles installées à l'ombre des arbres et l'enthousiasme des vacanciers composaient un tableau vivant dont beaucoup gardent encore aujourd'hui un souvenir ému. Pour les jeunes de ma génération, la piscine était bien plus qu'un lieu de loisirs. Elle était un espace de liberté, de rencontres et d'amitiés. On y apprenait à nager, on y relevait des défis, on y passait des journées entières sans voir le temps s'écouler. Combien de souvenirs heureux sont nés au bord de ce bassin, combien de complicités s'y sont tissées, combien de rires y résonnent encore dans notre mémoire ! Comme beaucoup d'habitants, je peine à comprendre comment un tel patrimoine a pu être laissé à l'abandon pendant si longtemps.

Préserver de tels lieux, ou leur redonner vie lorsque cela est encore possible, ce n'est pas seulement restaurer un équipement. C'est faire revivre une part de l'histoire d'une ville, redonner à sa jeunesse des espaces où grandir ensemble et transmettre aux générations futures ce qui faisait autrefois le bonheur simple et partagé de toute une communauté. Certaines richesses n'ont pas de prix. Les sources, les forêts, les jardins, les espaces publics, les équipements sportifs, les paysages et les lieux de mémoire constituent un patrimoine commun dont la valeur est infiniment supérieure à toute estimation financière. Une fois détruits ou abandonnés, ils ne peuvent être remplacés, car

ils emportent avec eux une part de l'âme d'une ville.

Je forme donc le vœu que les responsables d'aujourd'hui et de demain placent au cœur de leurs décisions la qualité de vie des habitants, la protection du patrimoine naturel, le développement des espaces consacrés à la jeunesse et le respect de l'identité d'Imouzzer. Car préserver une ville, ce n'est pas seulement bâtir pour le présent ; c'est transmettre aux générations futures un héritage enrichi, fidèle à son histoire et capable d'inspirer leur avenir. Puissent les enfants d'Imouzzer de demain entendre à nouveau le murmure des ruisseaux, voir renaître les lieux qui ont fait la fierté de leurs parents et de leurs grands-parents, et éprouver, à leur tour, cette joie simple et profonde d'appartenir à une ville où la nature, la mémoire et la vie continuent de dialoguer en harmonie.

Heureusement, au-delà des regrets et des occasions perdues que j'ai évoqués ici, il existe aujourd'hui de véritables raisons d'espérer. Depuis quelques années, un souffle nouveau semble parcourir Imouzzer du Kandar. Peu à peu, la ville paraît renouer avec l'ambition de retrouver le rang qui fut longtemps le sien. Les initiatives se multiplient, les infrastructures se modernisent, les espaces publics connaissent de nouveaux aménagements, et l'on sent naître une volonté de redonner à cette cité de montagne le rayonnement qu'elle mérite.

Ces premiers signes de renouveau sont porteurs d'espoir. Ils témoignent d'une prise de conscience progressive de la valeur exceptionnelle du patrimoine naturel, historique et humain dont Imouzzer est dépositaire. Pour ses habitants, comme pour tous ceux qui, malgré l'éloignement, continuent de porter cette ville dans leur cœur, cette évolution nourrit l'espérance de voir renaître ce qui faisait autrefois sa singularité. Certes, le chemin reste encore long. Le développement d'une ville ne se décrète pas ; il se construit patiemment, avec une vision claire, une volonté constante et l'engagement de tous. Il demande de savoir concilier modernité et fidélité à l'histoire, progrès économique et respect de l'environnement, innovation et préservation de l'identité des lieux. Mais la première condition de toute renaissance est sans doute de retrouver confiance dans l'avenir et de croire, de nouveau, aux immenses possibilités qu'offre cette terre généreuse.

Espoirs et Initiatives Imouzzzer possède des atouts rares. Peu de villes peuvent s'enorgueillir d'un patrimoine naturel aussi remarquable, d'une situation géographique aussi privilégiée et d'un climat aussi exceptionnel. Si ces ressources sont mises en valeur avec intelligence, dans le respect des équilibres naturels et de l'identité historique d'Imouzzzer, elles pourront devenir les fondations d'un développement harmonieux, durable et exemplaire. Le tourisme de nature, la valorisation du patrimoine, la protection des sources et des forêts, le soutien à la culture locale, la création d'espaces de loisirs pour la jeunesse et la promotion d'un urbanisme respectueux du paysage sont autant de voies qui peuvent permettre à la ville de retrouver toute sa place parmi les plus belles destinations du Maroc.



FIGURE 4.1: A gauche : Atlal Aïin Sultan. A droite : Espoir Aïin Sultan

Avec de la volonté, de l'imagination et un travail collectif, certains lieux emblématiques d'Imouzzzer peuvent renaître et retrouver toute leur beauté. C'est le cas, par exemple, d'Aïn Sultan. Malgré la diminution du débit de ses sources, ce site exceptionnel pourrait retrouver son éclat d'autrefois. Il serait envisageable de remplir à nouveau son grand bassin grâce à un forage permettant de puiser de l'eau souterraine, associé à un système moderne de filtration, de recirculation et de recyclage de l'eau. Un tel dispositif permettrait de maintenir en permanence un niveau d'eau suffisant tout en limitant considérablement la consommation de cette ressource précieuse. Les espaces environnants pourraient être reverdis grâce à une irrigation raisonnée utilisant cette même eau recyclée. Aïn Sultan redeviendrait alors un véritable havre de fraîcheur où habitants et visiteurs

pourraient se promener à l'ombre des grands arbres, admirer le miroir d'eau et profiter d'un cadre naturel exceptionnel. Sa renaissance constituerait un symbole fort du renouveau d'Imouzzer, démontrant qu'il est possible de concilier la préservation des ressources naturelles, les nouvelles technologies et la mise en valeur d'un patrimoine auquel les habitants sont profondément attachés.

Un tel projet est d'autant plus réaliste que des réalisations similaires ont déjà été menées récemment par la commune, notamment avec la réhabilitation des deux petits lacs situés au centre d'Imouzzer. Cette expérience montre qu'avec une volonté commune et une bonne coordination, il est possible de redonner vie à des espaces emblématiques de la ville. La concrétisation d'un projet de renaissance d'Aïn Sultan pourrait mobiliser plusieurs acteurs locaux. Aux côtés de la commune, la société Aïn Sultan, qui exploite les eaux des sources de la région et dont le nom est intimement lié à ce lieu emblématique, pourrait apporter son concours, tant sur le plan technique que financier. D'autres partenaires, publics ou privés, sensibles à la préservation du patrimoine naturel et au développement touristique, pourraient également être associés à cette initiative. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, un tel aménagement ne nécessiterait pas des investissements considérables. Grâce aux techniques actuelles de pompage, de recirculation et de recyclage de l'eau, il serait possible de redonner à Aïn Sultan son attrait d'autrefois tout en limitant les coûts d'exploitation et en préservant les ressources hydriques. Au-delà de son intérêt touristique, un tel projet constituerait un investissement durable pour l'image d'Imouzzer et pour la qualité de vie de ses habitants.

Les mêmes techniques pourraient également être mises en œuvre pour redonner vie à la grande piscine d'Imouzzer, autre lieu emblématique qui a marqué plusieurs générations. Grâce à une rénovation respectueuse de son architecture d'origine et à des systèmes modernes de gestion et de recyclage de l'eau, elle pourrait retrouver le charme, l'élégance et l'animation qui faisaient autrefois sa renommée. Son café-théâtre pourrait lui aussi renaître et redevenir un lieu de rencontre, de détente et de convivialité. Les jeunes pourraient s'y retrouver autour d'un café ou d'un thé, assister à des concerts, des spectacles, des projections de films, des soirées culturelles ou des expositions d'artistes locaux. Ce lieu retrouverait ainsi sa voca-

tion première : être un espace vivant où se mêlent loisirs, culture et échanges, tout en offrant une vue exceptionnelle sur le paysage environnant. La renaissance de cet ensemble serait bien plus qu'une simple restauration. Elle permettrait de rendre à Imouzzer une part de son identité et de son histoire, tout en créant un véritable pôle d'animation pour les habitants et les visiteurs. Ce serait transmettre aux nouvelles générations un patrimoine chargé de mémoire et leur permettre de vivre, à leur tour, les mêmes moments de bonheur, de partage et d'insouciance que ceux qui ont marqué toute une époque.

Un autre projet essentiel pour l'avenir d'Imouzzer concerne la réhabilitation de l'ensemble de son réseau de rues et de ruelles. Au fil des années, nombre d'entre elles se sont dégradées, rendant les déplacements parfois difficiles pour les habitants, les personnes âgées et les visiteurs. Leur remise en état, accompagnée d'un entretien régulier, contribuerait à améliorer considérablement la qualité de vie et l'image de la ville. Au-delà de la réfection des chaussées et des trottoirs, un effort particulier devrait être consacré à la propreté des espaces publics, à l'aménagement des trottoirs, à l'installation d'un éclairage moderne et à la plantation d'arbres, de fleurs et d'espaces verts. Les rues d'Imouzzer retrouveraient ainsi leur charme naturel et offriraient un cadre accueillant où il ferait bon se promener. Une ville propre, agréable et facilement accessible est souvent le premier souvenir que les visiteurs emportent avec eux. Investir dans l'embellissement des rues n'est donc pas seulement une question d'esthétique : c'est aussi un investissement dans le bien-être des habitants, dans l'attractivité touristique et dans le développement économique de la cité. Redonner aux rues d'Imouzzer leur éclat d'antan serait une nouvelle étape vers la renaissance de cette ville à laquelle tant de générations demeurent profondément attachées.

L'espoir renaît également grâce aux initiatives de jeunes Imouzzerois talentueux qui portent des projets culturels innovants, mettant en valeur le patrimoine de leur ville tout en offrant aux visiteurs, qu'ils viennent d'autres régions du Maroc ou de l'étranger, une expérience authentique et enrichissante. Parmi ces réalisations, l'une d'elles m'a particulièrement marqué. Il s'agit d'un projet remarquable consistant à redonner vie à d'anciennes grottes abandonnées en les transformant en lieux d'une grande beauté. Sans trahir leur caractère originel, ces espaces ont été aménagés avec goût, dans

le respect de l'architecture locale, de la mémoire des lieux et des traditions d'Imouzzer. Chaque détail témoigne d'une volonté de préserver l'âme de ces grottes tout en leur offrant une nouvelle vocation culturelle et touristique. Cette initiative du jeune Hossein illustre parfaitement la manière dont le patrimoine peut être sauvegardé et valorisé. Elle montre qu'il est possible de concilier héritage, créativité et développement local, tout en faisant découvrir aux visiteurs l'histoire, la culture et l'identité profonde de la ville.

Ces grottes pourraient également devenir de véritables espaces de vie et de rencontre. Elles se prêteraient parfaitement à l'organisation d'expositions d'art, de soirées musicales, de lectures ou de conférences, tout en offrant aux visiteurs un lieu paisible où se reposer autour d'un verre de thé à la menthe. Dans une atmosphère empreinte d'authenticité, ils pourraient admirer le charme des lieux, échanger avec les habitants et s'imprégner de l'histoire et de la culture d'Imouzzer. Une telle valorisation contribuerait à faire de ces grottes un symbole du renouveau culturel et touristique de la ville.

Cette belle initiative pourrait inspirer d'autres projets tout aussi ambitieux. De nombreux lieux oubliés d'Imouzzer mériteraient de retrouver une nouvelle vie. Certaines ruelles anciennes de la Kasbah ou de la Kalaâ, aujourd'hui délaissées, pourraient être restaurées et embellies tout en préservant leur caractère authentique. Ornées de fresques, de fleurs, d'objets d'artisanat local ou d'un éclairage discret mettant en valeur leur architecture traditionnelle, elles deviendraient des espaces à visiter pleins de charme. Ces parcours pourraient accueillir des ateliers d'artisans, des animations où les visiteurs prendraient le temps de découvrir l'hospitalité locale. Ainsi réhabilités, ces quartiers retrouveraient leur âme d'autrefois tout en attirant de nouveaux visiteurs, curieux de découvrir un patrimoine vivant, authentique et profondément enraciné dans l'histoire d'Imouzzer. Un tel renouveau contribuerait non seulement au développement touristique de la ville, mais aussi à renforcer la fierté de ses habitants pour leur patrimoine et leur identité.

Je forme aussi le vœu le plus sincère que cette dynamique naissante se poursuive et s'amplifie dans les années à venir. J'espère voir renaître les lieux emblématiques qui ont marqué notre histoire, entendre à nouveau le murmure des ruisseaux traverser la ville, retrouver des jardins animés, des places vivantes, des espaces de rencontre

où les générations se côtoient, et sentir revivre cette atmosphère si particulière qui faisait jadis la renommée d'Imouzzer à travers tout le Royaume. Je demeure convaincu qu'une ville qui conserve la mémoire de son passé, protège son patrimoine et croit en sa jeunesse possède déjà les plus solides fondations pour bâtir son avenir. Puisse Imouzzer du Kandar retrouver pleinement sa vocation de ville de nature, de culture, de convivialité et d'espérance, afin que les générations futures puissent, elles aussi, éprouver le bonheur et la fierté de dire un jour Imouzzer est ma ville.

Bibliographie

- [1] René Brunel, *Le monachisme errant dans l'Islam. Sidi Heddi et les Heddawa*, Maisonneuve Larose, 2001, 471 pages.
- [2] Edmond Destaing, *Dialecte berbère des Ait Seghrouchen*, éditions Ernest Leroux, Paris, 1920.
- [3] Bertrand Desmazières, *Bulletin Economique et Social du Maroc Imouzzar du Kandar : Problèmes d'équipement et statut syndical d'une station d'estivage*, 1952.
- [4] Yves Rivailte, *Les Aït Seghrouchen du Kandar. Monographie administrative* (document d'archives, 1944-1948), mentionnée dans le *Bulletin Économique et Social du Maroc*.
- [5] Georges Spillmann, *Du Protectorat à l'Indépendance : Maroc, 1912-1955*

